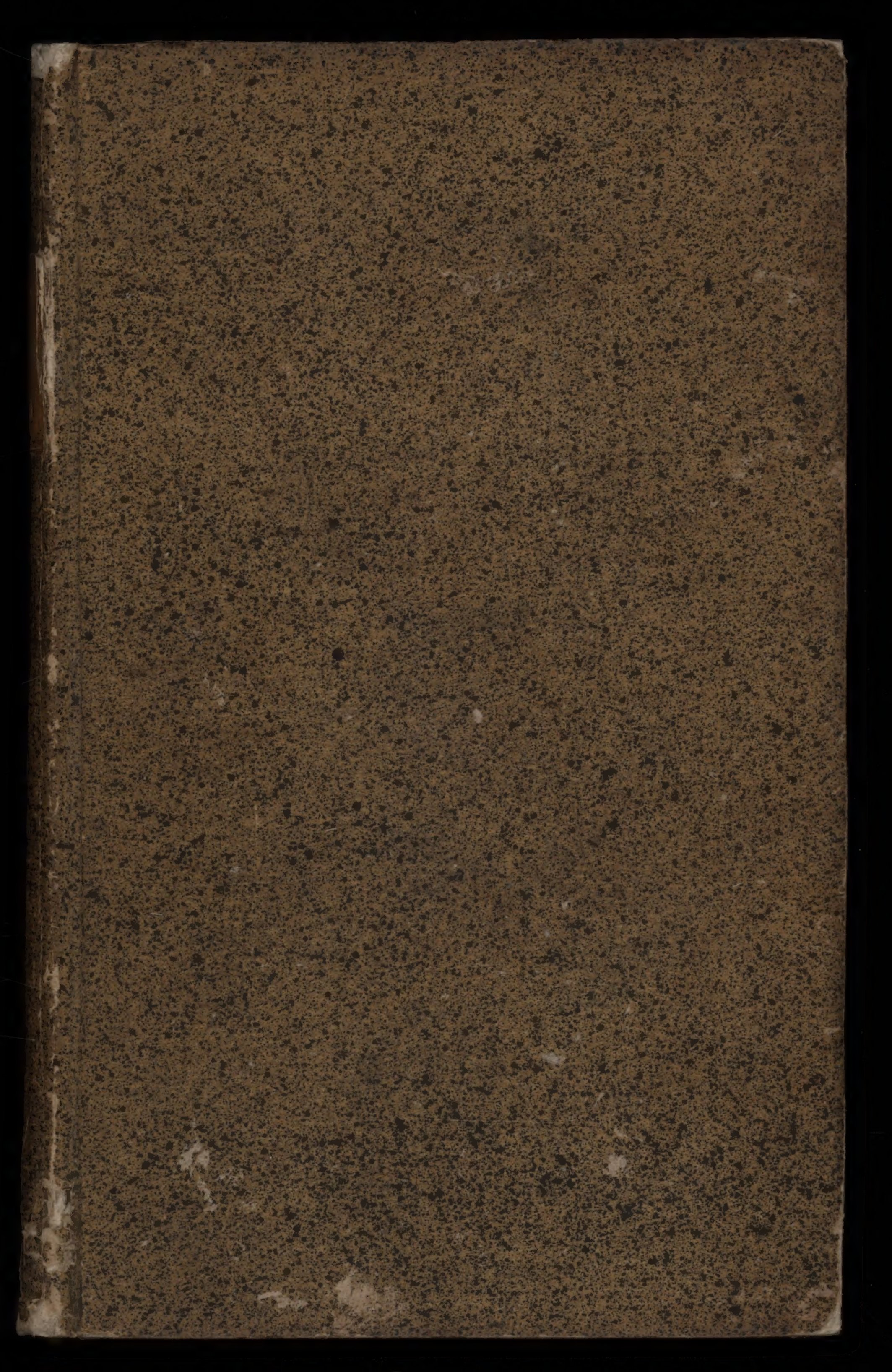
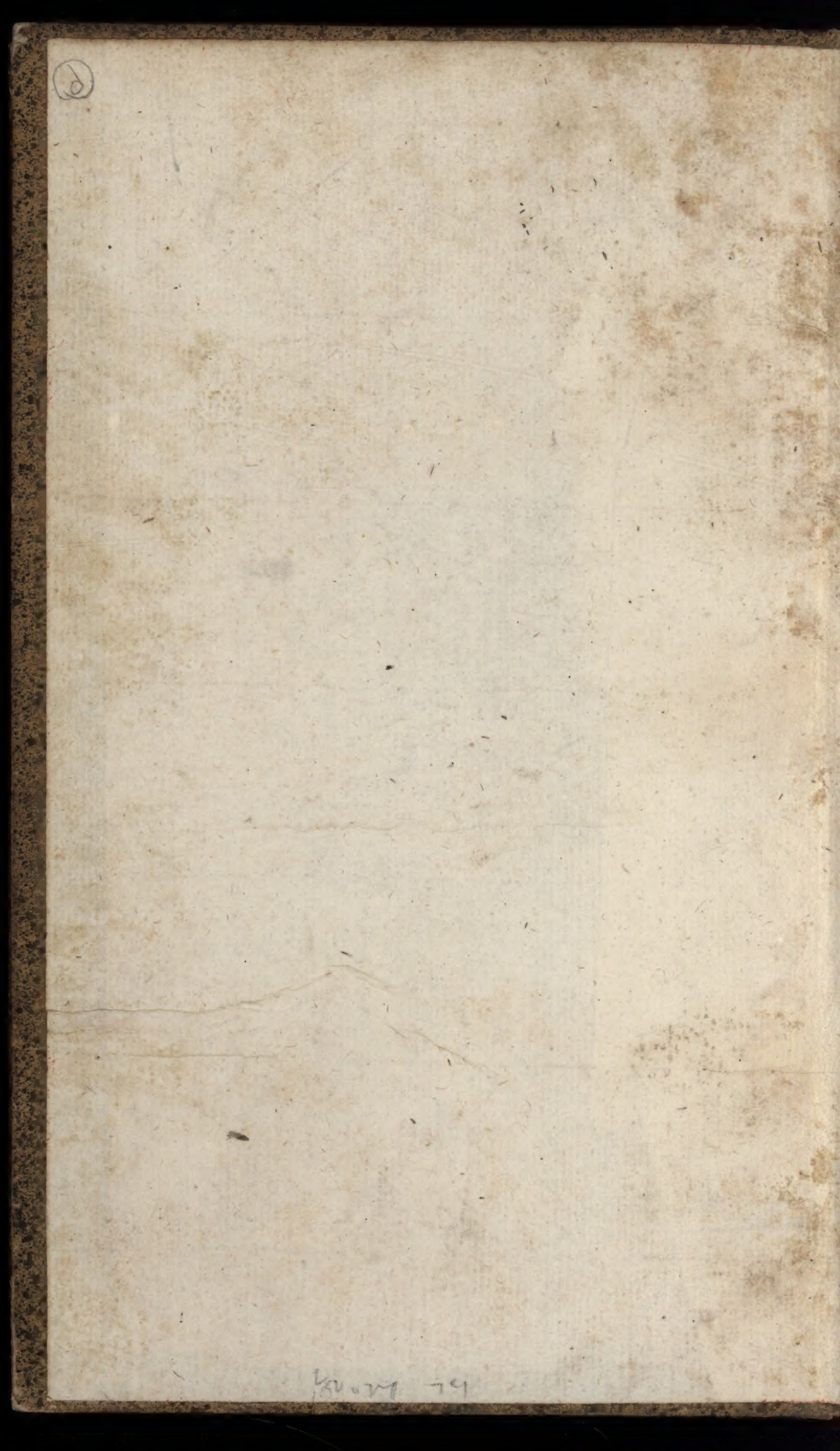




2 vols.

6 maps
11 + 4 plates

VOYAGE
DE
M. NIEBUHR
EN
ARABIE
ET EN D'AUTRES
PAYS DE L'ORIENT.
*Avec l'extrait de ſa deſcription de l'*ARABIE *& des obſervations de Mr.* FORSKAL.

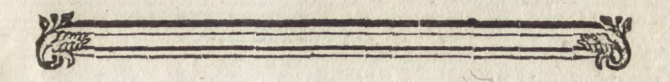
TOME I.

Avec des figures en taille-douce & des cartes géographiques.



EN SUISSE,
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

1780.



PRÉFACE.

LA description de l'Arabie par M. NIEBUHR, *& le voyage de cet auteur dans le même pays, ont été trop bien accueillis du public éclairé, pour qu'il soit nécessaire d'en exposer ici le mérite.*

Ces deux ouvrages d'un prix considérable & remplis d'une vaste érudition, ne sont pas cependant assez répandus, & paroissent, dans leur état actuel, intéresser plus les savans que les lecteurs ordinaires. Par ces considérations, on a cru rendre service aux personnes qui aiment une lecture également instructive & amusante, en séparant dans un abrégé ce que ces deux ouvrages contiennent de connoissances généralement utiles & agréables. A cet effet on a choisi tout ce qui est propre à peindre une nation si peu connue & si digne de l'être par l'ancienneté & la stabilité de ses institutions: tout ce qui regarde ses mœurs, son gouvernement, sa langue, ses sciences, ses arts & son commerce. On a conservé tout ce qui sert à faire connoître le pays singulier qu'elle habite: ses provinces, ses villes remarquables, son climat &

ſes productions naturelles. Pour rendre ce dernier article plus complet, on a profité des obſervations de M. FORSKAL, *publiées après ſa mort. Parmi le grand nombre de cartes & d'eſtampes, dont M.* NIEBUHR *a trop embelli ſes ouvrages, on s'eſt contenté de donner celles qui ſont néceſſaires pour l'intelligence du texte, ou qui repréſentent quelques objets piquants par leur nouveauté.*



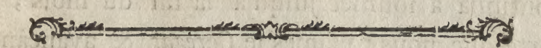
VOYAGE



VOYAGE EN ARABIE.

SECTION I.

VOYAGE DE COPENHAGUE A ALEXANDRIE.



CHAPITRE I.

Départ de COPENHAGUE.

LA compagnie destinée à faire le voyage en Arabie, s'étant rassemblée, nous eumes ordre du roi de nous rendre à *Smyrne*, à bord d'un vaisseau de guerre, commandé par Mr. *Fischer*, actuellement contre-amiral au service de Danemarc. Nous nous embarquâmes en conséquence le 4

Janvier 1761, &, ayant attendu un vent favorable, nous partîmes de la rade de Copenhague le 7 du même mois.

Le commencement de notre voyage, eſt une preuve frappante des dangers, & des déſagrémens de la navigation dans les mers du Nord, où les vents de l'oueſt ſoufflent pendant neuf mois de l'année. Partis le 7 Janvier, nous fûmes tellement ballotés par les tempêtes & les vents contraires, que, déſeſpérant de pouvoir atteindre quelque port de la Norvege, nous prîmes le parti de retourner à Helſingœr le 17.

Le 26 Janvier nous quittâmes Helſingœr pour la ſeconde fois, avec un vent favorable, qui continua à ſouffler juſqu'à la fin du mois; de ſorte que nous paſſâmes le *Categat* & avançâmes aſſez dans la mer du Nord. Mais il devint contraire & orageux au commencement de Février. Ayant été tourmentés pluſieurs jours de ſuite, & n'eſpérant aucun changement, nous réſolûmes le 9 de ce mois de retourner de nouveau à Helſingœr, où nous arrivâmes le 10. La violence du vent nous fit faire en 30 heures le même trajet qui nous avoit coûté quinze jours de tems.

Ces contre-tems nous firent beaucoup ſouffrir ſur-tout Mr. *de Haven*, qui ne pouvant s'accoutu-

mer à la mer, obtint la permiſſion de faire par terre le trajet de Copenhague à Marſeille, où notre vaiſſeau devoit relâcher.

Le 19 Février nous quittâmes pour la troiſieme fois la rade de Helſingœr, dans l'eſpérance de trouver les vents plus conſtants. Mais à peine eûmes nous paſſé le *Skagen*, qu'un vent d'oueſt très-violent nous força à revenir ſur nos pas, & de jetter de nouveau l'ancre près de Helſingœr. Nous étions très-mécontents d'avoir fait déja, en errant ſur ces mers, un chemin de 850 milles d'Allemagne, ſans être avancés plus de 4 milles vers le but de notre voyage. Cependant nous eûmes lieu de nous applaudir d'être heureuſement de retour à Helſingœr. Immédiament après notre arrivée, il s'éleva une tempête ſi furieuſe, que, quoique un peu garantis par les côtes, nous fûmes obligés de prendre toutes les précautions poſſibles pour conſerver notre vaiſſeau, comme ſi nous euſſions été en pleine mer. Cette tempête vint de l'oueſt, & dura juſqu'au 5 Mars.

Le calme ſe rétablit peu à peu, nous quittâmes Helſingœr pour la derniere fois le 10 Mars. Le vent fut d'abord ſi favorable, que nous faiſions, deux lieues & demie d'Allemagne par heure. Il tourna le 12, & depuis le 19 juſqu'à la fin

de Mars, les vents contraires & les tempêtes nous jetterent à la hauteur de 63 degrés de latitude, asſez près des côtes d'Irlande. J'ai remarqué dans cette occaſion que le mouvement du vaiſſeau ſe fait ſentir plus rudement après la tempête. Dans le fort de l'orage les vents, en faiſant pencher le vaiſſeau d'un côté, le tiennent ferme; mais dès que le calme eſt rétabli, le vaiſſeau ſuit néceſſairement les impulſions des vagues.

Mr. *Forskal* fit, dans ces parages, des obſervations ſur la lumiere phoſphorique de la mer. Il en découvrit la cauſe dans une grande quantité d'animalcules marins, principalement d'une eſpece de *Méduſe*, dont ces eaux ſont remplies. Ces inſectes conſervent long-tems la faculté de briller dans l'obſcurité. Nous verſâmes de nuit un ſçeau d'au de mer, qui avoit ſervi à ces obſervations, & nous vîmes couverts d'étincelles les objets que cette eau avoit touchés.

Le printems ſe fit ſentir à la fin de Mars, & nous eûmes au commencement d'Avril le plus beau tems du monde. Mais le calme parfait, qui ſuccéda à tant d'orages, nous retint juſqu'au 8 Avril, dans ces régions ſeptentrionales; alors le vent, devenu favorable, nous pouſſa ſi bien, que le 21 de ce mois, nous apperçumes le cap *St.*

Vincent : coup-d'œil d'autant plus agréable pour nous, que depuis long-tems nous n'avions eu la vue d'aucune terre.

Après avoir lutté contre la mer du Nord, pendant un hiver orageux, nous atteignîmes la méditerranée dans la plus belle ſaiſon de l'année. Au lieu des montagnes agreſtes des pays ſeptentrionaux qui inſpirent la triſteſſe, nous admirions, ſur les côtes d'Europe & ſur celles d'Afrique, le payſage le plus riant. Notre navigation dans la méditerranée auroit été délicieuſe, ſi les calmes fréquens ne nous euſſent pas ennuyés, comme les tempètes du Nord nous avoient fatigués.

Enfin, après tant de traverſes, nous arrivâmes le 14 Mai à la rade de Marſeille, & nous jettâmes l'ancre près de St. Euſtache.

CHAPITRE II.

Trajet de MARSEILLE *à* MALTE, *&* *à* CONSTANTINOPLE.

LA ville de Marſeille eſt ſi connue, on en a donné tant de diſcriptions, qu'il ſeroit inutile de parler de la beauté de ſa ſituation, & du nombre infini des maiſons de campagne qui l'environnent.

Nous trouvâmes ſon port rempli de vaiſſeaux de différentes nations, que la crainte de rencontrer la flotte Angloiſe, commandée par l'amiral *Saunders*, empêchoit de ſortir. Pluſieurs de ces vaiſſeaux faiſoient le commerce du Levant pour le compte des François, & auroient été regardés par les Anglois comme de bonnes priſes.

Mr. de *Haven*, après avoir traverſé l'Allemagne & la France, réjoignit ici notre compagnie. Nous y trouvâmes auſſi trois vaiſſeaux marchands Danois, qui devoient aller à Smyrne ſous la protection de notre vaiſſeau de guerre.

Après avoir vu tout ce que Marſeille renferme de curieux, nous en partîmes le 3 Juin, avec les trois vaiſſeaux de notre nation. Quoique nous fuſſions en paix avec les Anglois, nous ne nous crûmes pas à l'abri des inſultes de cette nation, qui prétend être en droit de viſiter les vaiſſeaux neutres. Notre capitaine, ne voulant pas ſouffrir une telle infraction du droit des gens, fit tout préparer pour le combat, en cas qu'il fut obligé de ſe défendre. Nous rencontrâmes, en effet, à trois différentes repriſes des vaiſſeaux Anglois, qui tenterent de nous viſiter; mais qui, ſur notre refus à nous prêter à cette indignité, nous quitterent de mauvaiſe grace, nous laiſſant continuer notre route, ſans nous moleſter.

Le 14 de Juin nous arrivâmes à *Malte*, & nous jettâmes l'ancre dans la grand port, presque au milieu de la ville, ou plutôt des différentes villes dont la *Valette* est composée. En regardant cette ville du port, d'où elle se présente admirablement bien, on croit déja se trouver dans une place de l'orient, à cause des maisons dont le toît est en terrasse & qui sont adossées contre des hauteurs escarpées.

Toutes ces maisons, aussi bien que les bâtimens publics, sont de pierre de taille; ce qui n'est pas surprenant; vu la facilité de trouver ces matériaux. L'isle n'est qu'un rocher immense, couvert d'une couche très-mince de terre végétale: ce rocher est d'une pierre calçaire si tendre, qu'elle se coupe en sortant de la carriere, presque comme du bois. Par cette raison, on a taillé dans le roc une partie des fortifications étendues, dont cette isle est comme hérissée.

Parmi les bâtimens publics se distingue la superbe église de St. Jean, qui jouit de revenus considérables, & d'une part du butin que font les galeres de l'Ordre. Par ce moyen on y a entassé une infinité de choses précieuses; entr'autres un candelabre, avec sa chaîne d'or pur, de la valeur de 500,000 écus. On prétend que les richesses de

cette église surpassent celles de la *Kaaba* à la *Meque*, ou du tombeau de Mahomet à *Medine*.

On nous montra un vaisseau de guerre Turc de 83 canons, dont les esclaves chrétiens s'étoient emparés, & qu'ils avoient amené à Malte. Peu de tems après, le roi de France acheta ce vaisseau, & le rendit au sultan. L'Ordre se prêta d'autant plus aisément à cet arrangement, que, depuis les conventions des rois de France & de Naples avec la Porte, les vaisseaux Maltois vont rarement en course contre les Turcs. Ce sont des armateurs particuliers, qui font ces courses, & qui amenent leurs prises à Malte. Ces corsaires chrétiens, sont pourvus à l'ordinaire de lettres de marque, du prince de Monaco, ou de quelque prince d'Italie, dont les Turcs ignorent même l'existence. Ainsi les orientaux continuent de regarder Malte, comme nous regardons Alger ou Tripoli.

Je parcourus avec Mr. *Forskal* l'intérieur de l'isle, qui n'a que 5 lieues d'Allemagne de longueur, sur deux & demie de largeur. Les habitans, vivant sous un gouvernement doux, cultivent avec beaucoup de soin ce rocher aride, & font porter à cette terre légere les fruits les plus exquis. L'ancienne capitale *Civita Vecchia* se dépeuple de plus en plus.

Près de cette ville ſe trouvent des catacombes, ou plutôt des demeures ſouterreines, très-remarquables, taillées dans le roc. Elles ſont ſi étendues, qu'on a été obligé de murer les entrées de pluſieurs allées, pour empêcher les curieux de s'y égarer. Des eſpeces de ſalles d'aſſemblée, & des traces d'un moulin qu'on y découvre, font préſumer que ces ſouterreins ont ſervi d'habitation, au moins dans quelques circonſtances extraordinaires.

Nous quittâmes Malte le 20 Juin, & nous ne vîmes aucune terre juſqu'au 26 du même mois, que nous entrâmes dans l'Archipel. Le 3 Juillet nous entrâmes dans la rade de Smyrne, où nous ſéjournâmes juſqu'au 10. Une dyſſenterie très-violente, dont je fus attaqué en route, ne me permit de voir cette ville que de loin.

Parvenus le 13 à l'isle de *Tenedos*, nous y trouvâmes l'Interprete de Mr. de *Gæhler*, alors notre ambaſſadeur à la Porte, qui nous porta l'ordre de quitter le vaiſſeau, & de nous rendre ſur un petit bâtiment à Conſtantinople. C'eſt dans cette isle que nous vîmes pour la premiere fois des Turcs, dont les mœurs, le langage, & les manieres nous parurent ſi extraordinaires, que nous perdîmes preſque toute eſpérance de jouir de

quelque agrément dans le commerce des orientaux. Un homme de diſtinction du continent, oubliant les préceptes de l'Alcoran, ne ſembloit être venu à bord que pour boire le vin de notre capitaine.

Après avoir quitté le vaiſſeau le 19 Juillet, nous ne pûmes débarquer à Conſtantinople que le 30. Nous nous rendîmes à *Péra*, où Mr. de *Gebler* nous logea tous dans ſa maiſon; attention qui contribua beaucoup au ſoulagement de ma maladie.

CHAPITRE III.

De CONSTANTINOPLE.

PRESSÉS de nous rendre en Egypte, nous ſongeâmes à partir immédiatement après mon rétabliſſement. Je ne pus donc pas voir la capitale de l'empire Ottoman. Mais ayant fait un plus long ſéjour dans cette ville en revenant de l'Arabie, je crois convenable de placer ici quelques obſervations peu communes, ou négligées par d'autres voyageurs, que j'ai faites dans mon ſecond voyage.

Conſtantinople eſt, ſans doute, d'une étendue

très-confidérable. Il ne faudroit pas cependant regarder *Kara-Agadſch*, *Galata*, *Péra*, *Dolma-Bagdſche* &c. comme des fauxbourgs, ce ſont des villes particulieres ſeparées de la capitale par un golfe. *Ejub* eſt ſon unique faubourg. Prenant alors l'enceinte de la ville & du faubourg, ſa grandeur ne ſera comparable ni à celle de Londres ni à celle de Paris. N'oſant pas la meſurer géométriquement, je l'ai fait cependant avec aſſez d'exactitude, en comptant mes pas, & en dirigeant ma marche ſur une petite bouſſole. Je l'ai trouvée de 13000 pas doubles.

Conſtantinople paroît plus grand qu'il ne l'eſt en effet, parce que les maiſons adoſſées contre les collines, ſe préſentent en amphithéatre, & font paroître un eſpace très-étendu. Cette ville s'agrandit néanmoins continuellement du côté de la mer, où il s'eſt formé de nouvelles rues. Depuis peu même, on a comblé des parties du port près des côtes, pour gagner du terrein où l'on bâtit des maiſons.

Il eſt difficile de juger du nombre de ſes habitans, qu'on ſuppoſera toujours trop grand, par une mépriſe ordinaire quand il s'agit d'apprécier la population des villes de l'orient. Les voyageurs ſe trompent, en croyant ces villes habitées ſuivant

leur étendue, dans la même proportion que celles de l'Europe. Mais les maiſons des orientaux ſont fort baſſes : les gens un peu aiſés aiment à laiſſer un grand eſpace libre derriere leurs habitations : les palais des grands occupent un terrein conſidérable, à cauſe des jardins & des ſerrails.

On ne ſe trompe pas moins, en jugeant de la population de ces villes, par la grande quantité de monde, qu'on rencontre dans les rues. La jalouſie des orientaux, maladie dont les gens du commun ne ſont pas exemts, fait qu'ils n'aiment pas à recevoir dans leurs maiſons ceux avec leſquels ils ont des affaires à traiter. Par cette raiſon, les artiſans vont travailler en public, & paſſent hors de chez eux la journée entiere. On voit des rues remplies de menuiſiers, de maréchaux ferrans, d'orfevres, de jouailliers, &c. qui y exercent leurs métiers. Des milliers d'ouvriers vont le matin s'occuper, pendant le jour, dans les rues de Conſtantinople, & retournent le ſoir à leurs domiciles dans la campagne. Si les mêmes mœurs régnoient en Europe, ſi le plus grand nombre des habitans ſéjournoit dans les rues, nos villes paroîtroient infiniment plus peuplées, qu'elles ne le paroiſſent actuellement.

Quoiqu'il en ſoit de ſa population, Conſtanti-

nople offre un coup-d'œil raviſſant. Son port, un des plus beaux du monde, eſt toujours couvert de bâtimens. Le mêlange de moſquées ſuperbes & de palais, de jardins & d'arbres de toute eſpece, frappe ſinguliérement un étranger. Mais l'intérieur ne répond pas à ces belles apparences. Preſque toutes les rues ſont étroites, ſales, & irrégulieres: les maiſons de bois, légeres, mal bâties, ſemblent plutôt faites pour enfermer des oiſeaux que pour loger des hommes. L'orſqu'on rencontre des palais conſtruits en pierre, on n'apperçoit que les hautes murailles, qui les entourent. Il eſt également dangereux, dans cette ville, d'habiter des bâtimens de pierre ou de bois: on riſque d'être enterré dans les premiers par les tremblemens de terre, & d'être brûlés dans les derniers par les incendies; événemens également fréquents à Conſtantinople.

Le *Serrail*, ou plutôt le *Seroy* du ſultan eſt un vaſte édifice très-irrégulier. Il ne m'a pas été permis d'y pénétrer plus avant que dans la cour extérieure: mais, ce que j'en ai vu, ne donne pas une haute idée du reſte. Je n'ai rien appris touchant cette porte du ſerrail qui doit avoir été l'occaſion de la dénomination très-impropre de *Porte Ottomane* par laquelle on déſigne en Europe la

cour du ſultan. Dans la langue turque *Kapu* ſignifie également une porte & un palais : mais quand on parle à Conſtantinople d'aller à la *Porte*, on entend toujours le palais du grand-viſir, où ſe traitent toutes les affaires, tant celles qui regardent l'intérieur de l'empire, que celles qui ſe négocient avec les miniſtres étrangers.

La ville eſt abondamment pourvue d'eau, qui lui vient de trois *Bents* ou réſervoirs, éloignés de trois lieues d'Allemagne. Un *Bent* eſt un réſervoir conſtruit dans une vallée, où les eaux ſe raſſemblent des hauteurs voiſines, & où on les retient par une forte muraille. L'eau raſſemblée de cette maniere, eſt conduite dans la ville par le moyen d'aqueducs élevés à grands frais, à cauſe de l'inégalité du terrein. Ce n'eſt pas aux empereurs Grecs, que les Turcs ſont redevables de ces beaux ouvrages. Un de ces réſervoirs eſt du ſultan *Mahmoud*; & le troiſieme, du coté du Nord, avec les canaux qui en dépendent, a été conſtruit depuis peu par le ſultan Muſtapha qui occupoit le trône pendant mon ſéjour à Conſtantinople. Comme cette eau ne peut pas ſe diſtribuer également par la ville, à cauſe des hauteurs, on a établi des maiſons où on en donne gratis à tout le monde. Vis-à-vis de la porte extérieure du ſerrail, on voit une

maiſon magnifiquement décorée, où des gens, gagés par le public, offrent aux paſſans de l'eau fraîche dans des vaſes de cuivre doré.

Cette capitale d'un grand empire eſt preſque ſans défenſe: un double mur & un foſſé qui ſe comble peu à peu, compoſent toutes ſes fortifications. Les Turcs ſe repoſent, pour la ſureté de cette ville, ſur quatre châteaux, bâtis ſur les deux canaux qui aboutiſſent à la mer de Marmora, & dont l'un vient de l'Archipel & l'autre de la mer Noire. Ces châteaux, connus ſous le nom de *Dardanelles*, ſont peu de choſe: mais les deux canaux ſont ſi étroits, & ſi tortueux', qu'une flotte ne pourroit les paſſer pas les vents les plus favorables ſans riſquer d'etre coulée à fond par des batteries placées dans les ſinuoſités. L'unique moyen d'attaquer Conſtantinople par mer, feroit de bloquer l'entrée du canal & de couper à cette ville les vivres, qui lui viennent néceſſairement par l'Archipel.

La ville de *Galata*, entourée d'une forte muraille, & adoſſée contre une hauteur eſcarpée vis-à-vis de Conſtantinople, eſt extrêmement peuplée. Tous les négociants européens, & une grande quantité de chrétiens orientaux, y font leur ſéjour ordinaire. *Péra* n'eſt qu'un faubourg de

Galata. Ce faubourg eſt la réſidence de tous les ambaſſadeurs des puiſſances chrétiennes, qui ſont dans l'uſage d'envoyer des miniſtres publics à la Porte. Les députés d'Alger, de Tunis, de Tripoli & de Raguſe, qui viennent par intervalles, logent à Conſtantinople: mais les Turcs ne regardent pas ces députés comme des ambaſſadeurs, auſſi peu que les *Kapu-Kiajas*, ou chargés d'affaires des princes de la Valachie & de la Moldavie.

Le ſultan a beaucoup de maiſons de plaiſance, tant aux environs de la capitale, que ſur les bords du canal de la mer noire. Mais le ſultan régnant ne va gueres qu'à celle de *Kara-Agadſch*, dont la ſituation triſte & ſolitaire convient à ſon humeur mélancolique. Il laiſſe dépérir les autres: il en a fait même abattre quelques-unes, & s'eſt ſervi des matériaux pour bâtir des bains publics & des moſquées.

Les Grecs ont encore vingt-trois égliſes à Conſtantinople, & les Arméniens trois; ſans compter celles que ces deux nations ont dans les fauxbourgs. A Péra réſide un eccléſiaſtique auquel le pape donne le titre pompeux d'archevêque, & le met à la tête de pluſieurs évêques imaginaires. Suivant les loix, aucune ſecte étrangere ne devroit bâtir dans la capitale, des maiſons de priere: mais

pluſieurs

plusieurs y tiennent leurs assemblées, sans que le gouvernement s'en embarrasse.

CHAPITRE IV.

Voyage de CONSTANTINOPLE *à* ALEXANDRIE.

AUSSI-TOT que je fus assez bien rétabli pour pouvoir continuer notre route, nous fîmes les préparatifs de notre départ. Nous aurions osé paroître encore habillés à l'européenne à Alexandrie, où l'on est accoutumé à voir beaucoup de Francs. Mais dans le reste de l'Egypte & en Arabie, notre habillement, singulierement composé de petites pieces, & fort éloigné de la belle simplicité de celui des Orientaux, nous auroit exposé à des inconvéniens. Nous prîmes donc le parti de nous habiller à la turque, & ayant obtenu, par le moyen de Mr. de *Gæbler*, un passeport du sultan & des lettres de recommandation, nous nous embarquâmes sur un vaisseau de *Dolcigno*.

Nous mîmes à la voile le 11 Septembre, & nous arrivâmes aux Dardanelles le 15. Tous les vaisseaux venant de Constantinople sont visités par

les commis de la douane, pour prévenir la fuite des esclaves, & la fraude des droits.

Pendant le séjour forcé que nous fîmes près d'un de ces châteaux, appellé *Kum Kalla*, j'eus occasion de me confirmer dans l'opinion que j'avois du peu d'importance de ces *Boghas Hissar*, ou *Dardanelles*. Tout y est négligé : les canons énormes chargés de pierres, sont couchés par terre & hors d'état de servir. Mais j'ai découvert un autre obstacle, qui s'opposeroit encore à une flotte qui voudroit attaquer la capitale des Turcs : c'est la quantité de bas-fonds, dont la mer est parsemée entre Constantinople & les Dardanelles.

Le 17 Septembre nous remîmes à la voile, &, après avoir passé par les isles de l'Archipel, nous jettâmes l'ancre le 21 dans la rade de *Rhodes*. Nous y rencontrâmes le *Caputan-Pacha* avec quelques vaisseaux de guerre. On n'aime pas à recevoir la visite de la flotte du sultan; tant à cause des présens qu'il faut offrir au grand-amiral, qu'à cause de l'insolence de ses matelots, appellés *Levantis*.

Nous vîmes un exemple de la crainte, que cette milice indisciplinée inspire à tout le monde. Descendus à terre, nous voulûmes voir le consul françois; mais nous trouvâmes sa maison fermée,

afin d'en écarter les matelots. On ne voulut pas nous recevoir, à cause de notre habillement turc. Heureusement, nous rencontrâmes un capucin, qui nous reconnoissant pour Européens, nous ramena & nous fit ouvrir la maison. Le consul nous donna son interprete, pour nous accompagner dans quelques petites courses, que la curiosité nous fit entreprendre.

La ville de Rhodes se ressent encore de la résidence des chevaliers de l'ordre de St. Jean, qui après en avoir été chassés par les Turcs s'est établi à Malte. On y voit beaucoup de maisons bien bâties, dont quelques-unes sont décorées des armoiries de plusieurs familles de l'ancienne noblesse de l'Europe. Mais on laisse tomber en ruine le palais, habité autrefois par le grand-maitre. Les Turcs négligent les fortifications, quoique le long siege qu'elles leur ont coûté, eut dû leur en apprendre l'importance. Malgré cela, Rhodes est encore une des principales forteresses de l'empire Ottoman, & les Turcs la croyent imprenable.

Dans cette ville, nous eûmes la curiosité, pour la premiere fois, d'aller dîner dans une auberge turque. On nous fit prendre notre repas en pleine rue sur un large siege de pierre, maçonné dans le mur de la cuisine, & nous mangeâmes sans

couteau & ſans fourchette, ce qu'on nous ſervit dans un mauvais plat de terre. Ce dîner étoit bon & à grand marché. Nous allâmes de-là boire du vin chez un juif, qui ſe piquoit d'en fournir à tous les étrangers. Il avoit chez lui deux jolies filles, qui parloient bien italien, & qu'il donnoit pour les ſiennes. Ce petit régal juif nous coûta beaucoup plus que le repas turc.

Il y a encore beaucoup de Grecs établis dans l'isle deRhodes; mais il ne leur eſt pas permis d'habiter la ville. Mrs. de *Haven* & *Cramer* furent témoins, à quel point cette nation eſt maltraitée par ſes vainqueurs. Mes compagnons de voyage, étant allés avec quelques Grecs, qui voulurent voir leur évêque dans un village près de la ville, virent arriver des muſiciens turcs, qui prétendoient régaler ce bon prélat d'une muſique, qu'il n'avoit aucune envie d'entendre. Malgré ſon refus d'accepter leur concert, les muſiciens demandoient le payement, & ne quitterent la partie, qu'après avoir inſulté l'évèque & ſa compagnie.

Nous remîmes à la voile le 22 Septembre, de grand matin. Juſqu'ici, nous avions toujours navigué près des côtes, & au milieu des isles; par conſéquent il auroit été inutile de faire des obſervations ſur la route du vaiſſeau. Mais parvenus

en pleine mer, nous nous apperçûmes bientôt de l'ignorance des Turcs dans tout ce qui regarde la navigation. Notre patron avoit des cartes, & plusieurs inſtrumens; mais il ne ſavoit pas en faire uſage. Cet attirail lui venoit probablement du pillage de quelque vaiſſeau chrétien: car les *Dolcignotes* ſe donnant pour Algériens, prennent ſouvent, ſous ce maſque, des vaiſſeaux des nations européennes, avec leſquelles la Porte eſt en paix. Pendant notre traverſée, le Dolcignote craignit d'être pris lui-même, parce qu'il s'étoit répandu un bruit que des Maltois, ou plutôt quelques particuliers obſcurs pourvus de patentes d'un prince italien, couroient ces mers. Notre défenſe n'eut pas été brillante: nous avions un vaiſſeau lourd & ſurchargé, monté de quelques mauvais canons, ſans affûts, ou attachés avec des cordes.

Cet habile marin dirigeoit au haſard ſa route vers Alexandrie. Heureuſement pour nous, un vent très-favorable nous y porta en droiture, & ſi à propos, que nous arrivâmes de jour: ſans quoi je ne comprends pas comment nous euſſions pu éviter de grands dangers. Les côtes d'Egypte ſont ſi baſſes, qu'on ne peut pas les appercevoir de loin, & un vaiſſeau qui n'eſt pas ſûr de ſa

route, n'en approche pas de nuit ſans riſquer d'échouer.

Notre patron, ſon ſecrétaire, & les deux pilotes, parloient paſſablement l'italien. Le ſecrétaire avoit voyagé à Veniſe, dans pluſieurs villes d'Italie, & même juſqu'à Vienne, où il s'étoit inſtruit comme on va voir. Lui ayant demandé s'il y avoit des payens dans l'empire du ſultan, il me répondit: „Non; mais il y en a beaucoup en „ Allemagne & en Hongrie; on les y appelle lu- „ thériens, & ils n'ont aucune idée ni de Dieu, „ ni de ſes prophetes“. Une autre fois, quand il fut queſtion de la vérité de la religion chrétienne, il ſe leva en fureur, & dit: „ceux qui croyent à „ d'autres divinités qu'au ſeul Dieu, ſont des „ bœufs & des ânes“. Après avoir ſi puiſſamment raiſonné, il ſortit ſans attendre une replique.

Ce zélé ſecrétaire rempliſſoit en même tems la place d'*Imam*, ou d'aumônier du vaiſſeau. Les fonctions de l'Imam ſont de diriger l'équipage dans les prieres du ſoir, que les mahométans ſont reguliérement, après s'être lavés. Alors l'Imam étend ſon tapis, ſe met à genoux le viſage tourné vers la *Meque*, marmotte ſes prieres, ſe proſterne de tems en tems, & crie par intervalles à haute voix; *Allah Akbar*, Dieu eſt grand. L'aſſemblée

ſuit ſes paroles, & imite fidelement ſes mouvemens & ſes geſtes, dont il y en a un eſſentiel; c'eſt de mettre les pouces derriere les oreilles, en ſigne du parfait détachement de toute penſée terreſtre, & de l'élévation de l'eſprit vers le ciel.

Outre cette priere du ſoir, qui ſe fait toujours en commun, les mahométans s'acquittent des autres prieres, ordonnées par la loi, dans les endroits où ils ſe trouvent, & dans les momens où ils ſe croyent le mieux diſpoſés au recueillement. Ils ne rougiſſent pas, d'avoir des ſpectateurs de leur humilité & de leur dévotion. Au commencement, craignant de les gêner, je voulus me retirer à l'approche de l'heure de leurs prieres; la plupart me preſſerent d'y aſſiſter. Ce n'eſt que la populace, qui ne peut pas ſouffrir la préſence des chrétiens, pendant les actes du culte ou dans les moſquées.

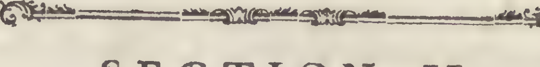
Dans notre vaiſſeau trop rempli, ces paſſagers occupoient ſur le pont la place que chacun avoit arrêtée. Pour nous, nous avions loué la chambre du capitaine, avec une longue chambre attenante, afin de nous ſéparer des Turcs. Dans la chambre au-deſſus de la nôtre, on avoit logé des eſclaves de marque, c'eſt-à-dire, des filles bien élevées à la maniere des Turcs, & deſtinées au *Harem* de

quelque grand. Un jour que nous étions dans notre chambre, Mr. *Forskal* & moi, nous entendîmes des voix de femmes, & nous mîmes la tête à la fenêtre, pour voir d'où venoient ces voix. Ces esclaves, en nous reconnoissant étrangers, firent des cris & nous dirent des injures. L'une d'entr'elles parvint cependant à appaiser les autres. Nous leur montrâmes des fruits & du sucre, & elles descendirent leurs mouchoirs, pour recevoir ce qui leur convenoit. N'entendant pas réciproquement nos langues, nous nous parlions par signes. La plus jeune me dit quelques mots à plusieurs reprises. Pour en savoir le sens, nous demandâmes à l'écrivain du vaisseau la signification d'un grand nombre de mots turcs, & nous comprîmes que cette fille nous avertissoit d'être sur nos gardes, & de ne nous montrer à la fenêtre qu'à l'heure de la priere, où tout l'équipage étoit occupé. A la fin ces esclaves s'apprivoiserent si bien, qu'elles nous avertissoient, en frapant à leur fenêtre, quand elles étoient seules. Ce badinage imprudent nous amusa pour quelques momens: mais il auroit pu nous causer des chagrins réels, & nous reconnûmes dans la suite, que c'est une véritable folie de vouloir faire la plus légere connoissance avec des femmes turques.

Le 26 Septembre vers le ſoir nous arrivâmes à Alexandrie, & notre patron mouilla dans le grand port ; ce qui n'eſt point permis aux vaiſſeaux chrétiens ; ils ſont obligés de mouiller dans le petit port, qui eſt fort dangereux. Les Paſſagers deſcendirent tout de ſuite à terre : mais on vint chercher les eſclaves pendant la nuit, & avec le plus grand ſecret.

Pendant la traverſée huit perſonnes de l'équipage moururent aſſez ſubitement ; ce qui nous fit craindre que la peſte ne ſe fût miſe parmi nous. Heureuſement nos craintes ſe trouverent vaines, notre médecin qui viſita pluſieurs de ces malades, ne leur trouva aucun ſymptome de contagion.





SECTION II.

DE L'ÉGYPTE EN GÉNÉRAL.

CHAPITRE I.

*De la Ville d'*ALEXANDRIE.

ALEXANDRIE, ou *Scanderie* comme l'appellent les Turcs & les Arabes, eſt ſituée ſur une langue de terre entre une preſqu'iſle & les murs de l'ancienne ville, au milieu des deux ports. Le terrein, ſur lequel cette ville eſt bâtie, paroît être ſorti des eaux. Quoiqu'infiniment déchue de ſon ancienne ſplendeur, les reſtes d'aciens bâtimens magnifiques, quelques palais, des temples, des moſquées, & le tout mêlé d'un grand nombre de palmiers, lui donnent un aſpect impoſant, quand on la regarde depuis le Port.

Les antiquités de cette ville, & les veſtiges de ſa ſplendeur paſſée, ont été décrits par tant de voyageurs, qu'il ſuffira d'ajouter quelques remarques, qui paroiſſent avoir échappé à ces auteurs.

Suivant les defcriptions, que les écrivains grecs & latins nous donnent de l'ancienne Alexandrie, cette ville doit avoir été d'une étendue extraordinaire. L'etat de deftruction où elle eft réduite empêche qu'on ne connoiffe fon enceinte. Les mahométans en général, & les Alexandrins en particulier brifent les plus beaux monumens pour les employer aux conftructions les plus abjectes; quand ils manquent de matériaux ils déterrent même les pierres des fondemens des murs & des palais. Si quelqu'un trouve la plus belle colonne dans fon jardin, il aime mieux en faire des meules, que de la conferver.

Il fubfifte dans la ville un fuperbe morceau, parce qu'on n'a pu ni le brifer ni le tranfporter. C'eft l'*Obélifque de Cléopatre*, fait d'une feule piece de granit rouge. Quoiqu'une partie de fa bafe foit enterrée, il eft encore élevé de foixante-deux pieds au-deffus du fol, la bafe a fept pieds & demi de largeur. Il eft chargé de caracteres, profonds d'un pouce, d'écriture *Pharaonique*, indéchiffrable pour les Egyptiens d'aujourd'hui.

Un autre monument, la fameufe *Colonne de Pompée*, s'eft auffi confervée par fa maffe. Autrefois placée dans l'ancienne Alexandrie, elle fe trouve aujourd'hui à un quart de lieue de

diſtance de la nouvelle. Puiſque les voyageurs ne ſont pas d'accord ſur ſa hauteur, j'ai cru devoir la meſurer avec ſoin : ſans la baſe qui a environ cinq pieds de haut, la colonne a quatre-vingt-neuf pieds. Elle eſt de granit rouge, & compoſée de trois blocs différens. *Norden* avoit vu ſa baſe endommagée : mais depuis le tems où ce voyageur a été en Egypte, un certain *Mohammed Pſchurbatſchi* a fait réparer cette colonne. Ainſi il y a auſſi parmi les Turcs des gens, qui ne ſont pas ſaiſis de cet eſprit deſtructeur, ſi ordinaire à leur nation.

Aux environs de cette ville, on voit pluſieurs catacombes, ou appartemens ſouterreins taillés dans le roc. J'ai examiné ces excavations : la plus grande partie étoit ſans doute deſtinée à ſervir de tombeaux. Il y en a cependant, que je crois avoir été plutôt des magaſins à bled. Ce qu'on appelle les *bains de Pompée*, ſont auſſi des grottes creuſées dans le même roc ; qui eſt comme à Malte, une pierre calcaire très-facile à travailler.

La nouvelle Alexandrie doit ſon état actuel aux Arabes, qui l'ont entouré d'un mur très-épais, haut de près de cinquante pieds. Ce mur qu'on laiſſe ſe dégrader, & un petit fort ſur

la presqu'isle, avec une garnison de cinquante Janissaires, font toute la défense de la ville. Son gouverneur dépend cependant du pacha de Kahira; par conséquent du sultan, & non de l'aristocratie des Beys.

Le plus beau bâtiment de la ville, est une mosquée qui du tems des grecs étoit une église dédiée à St. Athanase. Elle est très-vaste, & ornée de magnifiques colonnes. On dit qu'il s'y conserve encore une grande quantité de manuscrits grecs : mais un chrétien n'osant rien examiner dans une mosquée, je n'en ai vu que l'extérieur.

Les *Coptes* ont une église dédiée à St. Marc, où ils montrent le tombeau de cet Evangeliste, qu'on n'ouvre plus depuis la tentative faite par des prêtres de la communion Romaine, d'enlever la tête du saint. On ne sait comment concilier cette tradition avec celle des Vénitiens qui prétendent posséder en entier cette précieuse relique. Les prêtres catholiques se vantent, il est vrai, d'avoir usé de finesse, en découpant le corps du saint, en l'empaquetant bien, & en le faisant passer pour du porc salé, afin d'éviter la visite des mahométans à la douane. Les Turcs ont défendu, en effet, de transporter des cada-

vres & des momies, en ſorte qu'il eſt difficile actuellement de ſortir d'Egypte les corps de ſes anciens habitans. Cependant, comme la douane d'Alexandrie eſt aujourd'hui entre les mains des Juifs, nous étions parvenus à y faire paſſer une momie, & à l'embarquer ſur un vaiſſeau Italien. Mais nous fûmes obligés de la faire revenir, ſans pouvoir l'envoyer en Europe, parce que tous ces matelots Italiens menacerent de quitter le vaiſſeau, ſi le patron ne les débarraſſoit pas de ce cadavre payen, qui ne manqueroit pas de leur attirer quelque malheur.

Alexandrie a perdu peu à peu ſa grandeur, ſa population & ſes richeſſes. Ce qui a fait décheoir cette ville, c'eſt le changement arrivé dans le bras du Nil qui l'arroſe, & qui depuis longtems n'eſt plus navigable. On tâche néanmoins de nettoyer de tems en tems ce canal, parce qu'il fournit la ville d'eau douce, dont elle manqueroit entiérement ſans cette reſſource. Les magnifiques réſervoirs de l'ancienne Alexandrie ſubſiſtent encore, dans leſquels on fait entrer, dans le tems de la crûe du Nil, l'eau néceſſaire pour la proviſion de toute l'année.

Sans des obſtacles de toute eſpece, cette ville ſeroit plus floriſſante. Ses habitans paroiſ-

ſent avoir pour le commerce une diſpoſition, que le mauvais gouvernement étouffe. Je n'ai rencontré dans aucun endroit, tant de perſonnes qui parlaſſent correctement les langues Européennes, même celles du Nord. Les Alexandrins ont la coutume de ſe mettre matelots ſur quelque vaiſſeau chrétien; lorſqu'ils ſe ſont formés & qu'ils ont appris la langue, ils reviennent dans leur patrie, où ils ſe ſont courtiers ou interpretes des nations qu'ils avoient ſervies. Les mahométans ont pour l'ordinaire un grand éloignement de vivre parmi les chrétiens, parce qu'ils ne peuvent pas s'acquitter des cérémonies de leur culte. Les Egyptiens modernes moins attachés à leur religion & à leurs mœurs, que les autres muſulmans, ſont plus propres à commercer avec les Européens.

Malgré cela, le commerce d'Alexandrie eſt peu de choſe, quoique preſque toutes les nations de l'Europe y tiennent des conſuls. Cependant comme la plus grande partie des marchandiſes, qui viennent en Egypte, paſſent dans cette ville, la douane rapporte au ſultan des ſommes conſidérables.

L'arabe eſt la langue des habitans, comme de ceux de toute l'Egypte. Les négociants Euro-

péens, qui n'entendent pas cette langue, parlent l'italien, qui eſt encore aſſez uſité dans ces contrées.

Pluſieurs tribus d'Arabes errans rôdent continuellement dans la baſſe Egypte, & s'approchent ſouvent d'Alexandrie. Le peuple paye quelques contributions : mais quelquefois il pille la province, & force le gouvernement d'envoyer des troupes pour réduire les mutins, ou pour les chaſſer dans des provinces plus éloignées. Pendant notre ſéjour à Alexandrie, quelques centaines de ces brigands camperent à un quart de lieue de la ville : cette horde tourmentoit les cultivateurs, & détrouſſoit les voyageurs de toutes les nations.

Un jour ces Arabes nous donnerent une ſcene que nous pouvions voir depuis la terraſſe de notre maiſon. Suivant leur coutume, un grand nombre s'étoient gliſſés, un à un dans la ville, afin de ne pas effaroucher les habitans. Un de leur ſchechs, voulant éprouver la bonté de la poudre & des balles, qu'il avoit achetées dans une boutique, tira ſans façon ſon coup contre la maiſon vis-à-vis. Le propriétaire s'en étant plaint, le ſchech le traita, comme il eut traité un de ſes ſujets du déſert. Des bourgeois ſurvenus, vouloient

vouloient venger l'insulte faite à leur compatriote & commencerent à maltraiter le Schech. Des Arabes accoururent pour défendre leur chef, & les habitans s'attrouperent de leur côté. Cette querelle donna lieu à un combat, qui commença par des coups de pierre, & finit par des coups de fusil. Les Arabes parvinrent à sortir de la ville, en laissant quelques morts & plusieurs prisonniers. Le lendemain leur camp assiégea la ville, & enleva les bestiaux des habitans, qui se trouvoient sur les pâturages. Mais deux jours après la paix fut rétablie, & on rendit réciproquement le butin & les prisonniers.

Les courses de ces Arabes ne sont pas les seules causes qui m'obligerent à mettre des bornes à ma curiosité: la bêtise & l'ignorance des habitans, auxquels mes instrumens d'arpentage inspiroient de la défiance & de la crainte, m'empêcherent aussi de multiplier mes observations. Un marchand turc, ayant remarqué que je dirigeois mon instrument vers la ville, eut la curiosité de regarder par la lunette du cadran; & il fut extrêmement allarmé d'appercevoir une tour renversée. Il se répandit tout de suite un bruit, que j'étois venu bouleverser toute la ville: on en parla chez le gouverneur, & mon janissaire

ne voulut plus m'accompagner, quand j'avois deſſein de prendre mes inſtrumens avec moi. Près d'un village du Delta, un honnête payſan prêta beaucoup d'attention à l'opération que je faiſois pour prendre des angles. Pour lui montrer quelque choſe de curieux, je le fis regarder par la même lunette. Sa frayeur fut extrême, en voyant ſon village renverſé. Mon domeſtique lui dit, que le gouvernement, mécontent de ce village, m'avoit envoyé pour le détruire; il me pria alors inſtamment, d'attendre quelques inſtans, pour lui donner le tems de ſauver ſa femme & ſa vache: il courut en grande hâte vers ſa maiſon, & moi je me rembarquai.

CHAPITRE II.

*Voyage d'*ALEXANDRIE *à Roſette.*

LES voyageurs européens, qui ont viſité l'Egypte, ayant fait le trajet d'Alexandrie à Kahira par Raſchid & ſur le Nil, nous étions tentés de préférer la route par terre. Les Arabes vagabonds, répandus dans toute cette contrée, comme je l'ai déjà dit, rendirent ce deſſein impraticable. *Mr. Forskal*, traverſant ce pays dans

une autre occaſion, éprouva que nos appréhenſions n'avoient pas été vaines : il fut entiérement dépouillé par ces Arabes, qui, par une générofité peu commune, lui laiſſerent ſes caleçons.

En hyver, la traverſée d'Alexandrie à Raſchid eſt ſi dengereuſe, que beaucoup de vaiſſeaux périſſent dans le *Boghas*, ou l'embouchure du Nil. Quoique la crûe de ce fleuve n'eût pas baiſſé beaucoup encore, notre bâtiment plat toucha à pluſieurs repriſes. Le patron s'excuſa en nos aſſurant que le lit du fleuve changeoit ſouvent dans ces endroits. Cette quantité de bas-fonds ſur les côtes, fait que les Egyptiens ne craignent plus l'approche d'une flotte ennemie, & qu'ils laiſſent dépérir les anciens forts, dont les bords du Nil étoient garnis.

Après avoir eſſuyé des vents contraires, nous arrivâmes le 2 de Novembre à *Roſette*, comme l'appellent les Européens, & en langue du pays *Raſchid*. Cette ville qui eſt aſſez grande, eſt ſituée ſur une hauteur, d'où l'on a une vue charmante ſur le cours du Nil & une partie du *Delta*. Elle ſert d'entrepôt pour le commerce entre Alexandrie & le Caire. Les bateaux de cette derniere ville ne vont pas plus loin qu'à

Rosette, où ils chargent les marchandises apportées par des vaisseaux d'Alexandrie, qui ne remontent jamais le Nil. Par cette raison on trouve à Rosette, des consuls de France & de Venise, & plusieurs négociants européens, qui soignent le transport des effets de leurs amis.

Près de cette ville on croit reconnoître les ruines de l'ancienne *Canopus.* On y a déterré, l'année passée, vingt belles colonnes de marbre, qui se trouvent actuellement au Caire; ce qui est plus sûr, c'est qu'il y a eu autrefois, & encore probablement dans le seizieme siecle, un autre bras du Nil, qui s'étendoit depuis ces ruines jusqu'à *Abukir*, où il se jettoit dans la mer; mais qui est comblé à présent par le sable que le vent transporte en grande quantité, dans ces contrées sablonneuses.

Les Européens se louent beaucoup de la politesse des habitans de Rosette. Le séjour de cette ville nous eût été, par conséquent, plus agréable que celui des autres villes de l'Egypte, où les Francs sont regardés de mauvais œil, & exposés à beaucoup d'avanies; mais nous n'avions point de tems à perdre & nous étions pressés de nous rendre au Caire.

CHAPITRE III.

Voyage de Rofette au CAIRE.

NOUS partîmes de Rofette dès le 6 Novembre, & deux jours après nous paffâmes devant *Fue*, ville autrefois confidérable, quand elle étoit encore l'entrepôt dû commerce d'Alexandrie avec le Caire. Aujourd'hui elle eft entiérement déchue: le canal qui va de cette ville à Alexandrie, n'eft plus navigable. Le Nil charrie tant de terres, qu'il bouche ces canaux, quoiqu'on les nettoye de tems en tems, d'une maniere, il eft vrai, affez fuperficielle. La terre qu'on retire des canaux, forme cependant ces élévations qu'on rencontre dans le Delta, & qu'on eft furpris de voir dans un pays auffi plat que la baffe Egypte.

Dans cette faifon, où la campagne eft tapiffée de verdure, on voyage très-agréablement fur le Nil; l'un & l'autre rivage du fleuve, font parfemés de villages. Quoique les maifons en foient plates, & mal bâties en briques non cuites, ces maifons entremêlées de palmiers & de colombiers d'une forme finguliere, ne laiffent pas d'offrir à un étranger un-coup d'œil égale-

ment riant & extraordinaire. Près de plusieurs de ces villages, on voit de grands monceaux de ruines d'anciennes villes.

Sans les Pirates qui infestent le Nil, cette navigation seroit plus agréable encore : cependant quand on est beaucoup de monde sur un bateau, on se tient sur ses gardes, on tire de tems en tems pour faire voir qu'on est pourvu d'armes à feu ; cela contient les brigands & la traversée est moins dangereuse. On risque bien davantage en se confiant à un *Reis*, ou patron de vaisseau, inconnu, qui favorise souvent les voleurs, & qui partage avec eux le butin. Des villages entiers ont la réputation de faire ce métier, & par cette raison les bateaux ne s'arrêtent pas dans leur voisinage. Les habitans des bords du Nil très-habiles dans l'art de nager, sont tentés d'exercer ce talent pour voler plus facilement les bateaux ; si ce n'est pas à force ouverte, au moins avec une hardiesse digne des plus grands filoux.

Quelques Turcs me raconterent un exemple, d'assez fraîche date, de l'adresse & de l'effronterie de ces voleurs. Les gens d'un pacha nouvellement arrivé, attraperent un voleur sur le fait & l'arrèterent : conduit devant le pacha, & menacé d'une mort inévitable, il demanda

de faire voir un de ses tours, en lui disant qu'il espéroit d'obtenir sa grace en faveur de son habileté. On le lui permit, il fit un paquet de plusieurs effets qu'il ramassa tranquillement dans la tente, comme les Egyptiens plient leurs propres habits quand ils veulent passer une riviere. Après avoir joué pendant quelque tems avec ce paquet, il le mit sur sa tête, se jetta dans le Nil, & gagna l'autre bord avant que les Turcs revinssent de leur étonnement, & eussent pensé de prendre leurs fusils pour l'arrêter.

Dans toute la basse Egypte, dans les deux grands bras du Nil que j'ai parcourus, je n'ai pas apperçu un seul crocodile. Les Egyptiens s'imaginent que dans le *Mikkias* près du Caire, on a placé un talisman, qui ne permet pas à ces amphibies de descendre plus bas.

Le 10 Novembre, nous atteignîmes *Bulak* qui peut être regardé comme le port du Caire, puisque tous les bateaux, venant par le Nil, déchargent dans ce bourg les passagers & les marchandises.

CHAPITRE IV.

Route du Caire à DAMIETTE.

APRÈS avoir examiné, en venant, un des grands bras du Nil, j'avois envie de voir aussi l'autre qui va du Caire à *Damiette*. Les cartes de cette partie de l'Egypte, appellée *Delta* par les anciens & par les Européens modernes, sont fort défectueuses. Je me flattois, par des obser-vations faites dans un voyage de cette nature, de pouvoir les rectifier. Ma carte du cours du Nil donnera un échantillon de mes soins, & servira en même tems à guider le lecteur qui veut suivre des yeux mes courses.

Les tems couverts, & les pluyes fréquentes, m'empêcherent d'exécuter mon dessein avant le mois de Mai de l'année suivante; ce délai tourna à mon avantage. J'appris un peu la langue, & je me familiarisai avec les mœurs des orientaux. *Mr. Baurenfeïnd*, qui n'étoit gueres sorti de chez lui au Caire, voulut m'accompagner.

Nous partîmes donc de *Bulak*, le 1 Mai 1762, & notre navigation fut au commencement fort tranquille : depuis le Caire au Delta, le Nil est très-large & rempli d'isles, que l'impétuosité du

courant, pendant les crûes du fleuve, transporte souvent ailleurs; ce qui cause de fréquentes querelles entre les villages riverains; mais actuellement les eaux étoient si basses, que notre bateau toucha plusieurs fois. Le calme ordinaire durant la nuit, nous eut permis de profiter du courant pour avancer, si la crainte des pirates ne nous eût pas retenus. Pendant le jour le vent du Nord regne communément, & retarde la navigation: il s'éleve quelquefois des ouragans violents, qui, en soulevant le sable & la poussiere, obscurcissent l'air, & mettent les bateaux, à l'ordinaire mauvais voiliers, en danger de périr.

Tous les villages, il est vrai, ont des gardes, destinés à veiller pour avertir les passans de l'approche des pirates. Mais ces gardes s'associent souvent avec les habitans des villages pour équiper des barques, & pour aller eux-mêmes piller les bateaux marchands.

Sifte, où nous arrivâmes le 3 Mai, est une ville médiocre, située entre le Caire & Damiette; elle appartient en propre à un ancien *Kislar-Aga* de Constantinople, retiré au Caire, qui tient ici un *Kaimacan*, ou une espece de Baillif. Cette ville a trois mosquées, & une église appar-

tenante aux Coptes, dont la communauté eſt compoſée de trois cents familles. Ces bonnes gens m'inviterent à voir leur égliſe, qui eſt mal bâtie, ſale, & tapiſſée de nattes. Pendant leur culte ils ſe tiennent debout, appuyés ſur des bequilles, dont le plancher de l'égliſe eſt jonché; ils ornent leurs égliſes de mauvais tableaux: j'en ai vu un où J. C., la Vierge, & pluſieurs ſaints étoient repréſentés fierement à cheval.

Pendant cette traverſée, nous vîmes bien quelques barques ſuſpectes, qui parurent appartenir à des pirates: mais aucune n'oſa nous attaquer. Nous rencontrâmes auſſi pluſieurs radeaux, chargés de pots & de cruches, qu'on amenoit de la haute Egypte pour les vendre: on attache ces pots ſous des planches de palmier fort légeres; on joint ces planches en forme de radeau, que ſix ou huit hommes gouvernent, en ramant avec des branches d'arbre. Quand ils ont vendu leur charge à Damiette, ils s'en retournent à pied dans leur patrie; avec des frondes, ils ſavent très-bien ſe défendre contre les brigands.

Nous paſſâmes près de *Manſura*, où *St. Louis* fut fait priſonnier; elle me parut de la grandeur de Damiette. On a élevé un mur dans le

bras du Nil près de cette ville, pour empêcher l'eau d'entrer dans le canal du lac de *Baheire*, en plus grande quantité qu'il n'eſt requis pour arroſer les champs de riz, très-nombreux dans cette contrée.

Au-deſſous de Manſura, nous rencontrâmes vingt bateaux chargés de ruches d'abeilles, qu'on menoit paître ſur les bords du fleuve.

Chaque bateau contenoit deux cents ruches; il y en avoit ainſi quatre mille en tout. Le *Sandsjak* de Manſura, campoit dans les environs, avec une ſuite de quarante eſclaves & domeſtiques, pour lever l'impôt mis ſur les abeilles.

Le 5 Mai nous arrivâmes à Damiette. Cette ville eſt, au moins, auſſi avantageuſement ſituée que Roſette. Les marchandiſes venant de Syrie, doivent paſſer par ſon port, où il ſe fait d'ailleurs un grand commerce de riz, qu'on cultive très-abondamment dans les environs: malgré cela, il ne réſide dans cette ville aucun négociant chrétien, ni aucun moine européen, quoiqu'elle ſoit habitée par un nombre conſidérable de Maronites & d'Arméniens, réunis à l'égliſe Romaine.

Autrefois il y avoit à Damiette un conſul & des marchands François: mais les habitans,

croyant remarquer que ces étrangers ſe familiariſoient trop avec les femmes du pays, les maſſacrerent tous. Depuis cette époque, un ordre du roi de France défend à tout homme de cette nation, non-ſeulement de s'établir dans cette ville, mais encore de la fréquenter. Les habitans de Damiette ont généralement la réputation de haïr les chrétiens plus que ne font les autres Egyptiens : le ſouvenir des Croiſades leur inſpire peut-être cette averſion. Habillés à la turque, & parlant un peu la langue du pays, nous n'avions rien à craindre.

Dans les environs de cette ville, il y a beaucoup de rizieres : mais le terroir vers les bords de la mer, eſt rempli de ſable fin, & par conſéquent ſtérile. Le trajet de Damiette à Roſette par terre n'eſt que d'une journée & demie : on ne ſe ſert pas de cette route, à cauſe des voleurs, qui depuis quelque tems la rendent périlleuſe.

Etant ſi près de la mer, j'allai voir le *Boghas*, éloigné de Damiette de deux lieues d'Allemagne. Cette embouchure du Nil n'eſt pas auſſi dangereuſe aux vaiſſeaux, que celle de Roſette : elle étoit défendue autrefois par un fort, qui n'eſt plus habité parce qu'on le croit occupé par

des ſpectres. Je le viſitai en compagnie de quelques mahométans, qui, en approchant de cette demeure des eſprits, firent dévotement leurs prieres. C'eſt la ſeule fois, que j'aie remarqué cette eſpece de ſuperſtition parmi les muſulmans : on ne connoît pas les ſpectres en Arabie, & on n'en parle pas.

Le lac de *Baheire* s'étend à l'eſt depuis Damiette juſqu'à *Ghaſſa*. J'euſſe bien deſiré de voir ce lac, ſi fameux chez les anciens, & dont les environs ſont remplis des ſuperbes ruines de pluſieurs villes conſidérables. En même tems j'aurois pu examiner quelques villes modernes dignes de l'attention d'un curieux ; comme *Démiſchli*, où l'on fabrique de belles toiles ; *Bilbays* & *Taſmul*, qui conſervent de beaux monumens : mais les habitans du diſtrict de *Baheire*, pauvres, & preſque indépendans à cauſe de leur poſition iſolée, ſont également à craindre ſur le lac & ſur terre : ils pillent tous les voyageurs ſans aucune diſtinction. Il me ſembla donc plus prudent de ſacrifier ma curioſité à ma ſureté.

Pluſieurs des villages, ſitués ſur les bords du Nil, appartiennent en propriété à des *Begs* qui demeurent au Caire. Les Coptes, qui ſont

les fonctions de ſecrétaires de ces grands, auroient pu me fournir des lumieres ſur cet article, ſi j'avois été à portée de les conſulter. Dans ma carte du cours de Nil, j'ai tâché de donner les noms de tous les endroits que j'ai vus de près & de loin. Mais j'ai trouvé beaucoup de difficultés en voulant écrire ces noms ; tant à cauſe de la différence des dialectes, qu'à cauſe de la mauvaiſe prononciation des gens du peuple, à qui j'ai été ſouvent obligé de m'adreſſer pour apprendre les noms ſur la route.

Nous quittâmes Damiette le 12 Mai, & le vent nous favoriſa ſi bien, que le 15 nous fûmes déja de retour à Bulak.

CHAPITRE V.

Des villes anciennes de la BASSE-ÉGYPTE.

LES anciens hiſtoriens & géographes, qui parlent de l'Egypte, nomment un ſi grand nombre de villes, que ce pays, en comparaiſon de ſon ancien état, doit paroître aujourd'hui preſque déſert. On y trouve, il eſt vrai, une dixaine de villes nouvelles ; mais qui ſont peu de choſe quand on les compare à la quantité & à la gran-

deur des anciennes. Tous les ouvrages des Egyptiens, qui ſubſiſtent depuis les ſiecles les plus reculés, annoncent un peuple riche & nombreux, mais qui a diſparu preſqu'entiérement.

Quand on réfléchit ſur les révolutions ſucceſſives que cette contrée a eſſuyées, & ſur le malheur qu'elle a eu d'être dominée depuis ſi longtems par des étrangers, on ne ſera plus ſurpris de ſa dépopulation & de la perte de ſes richeſſes. Subjuguée par les Perſes, les Grecs, les Romains, les Arabes & les Turcs, ſans jouir d'aucun intervalle de repos pour ſe remettre, elle fut toujours gouvernée par des lieutenants d'un conquérant éloigné. Ces uſurpateurs & leurs officiers ne penſant qu'à tirer le plus poſſible d'une province opulente, foulerent le peuple juſqu'à lui enlever ſa ſubſiſtance. La culture dégradée par la miſere des cultivateurs, entraîna la ruine des villes. Aujourd'hui encore le peuple diminue, & le payſan, quoiqu'il habite une contrée fertile, eſt miſérable; parce que les exactions du gouvernement & des miniſtres le mettent hors d'état de faire les avances néceſſaires à la culture; & les villes tombent en ruine, parce que ces mêmes exactions rendent toute entrepriſe lucrative impoſſible aux citadins.

Il ſera difficile de déterminer la poſition de ces anciennes villes. Les endroits où il y a eu d'anciennes villes ſont marqués par ces digues élevées pour les garantir des inondations. On voit au milieu des plaines des élévations qui couvrent toujours des ruines, enterrées peu à peu par les dépôts du fleuve, & par les vents impétueux qui y apportent le ſable. Il y a un nombre étonnant d'endroits qui recelent, ou qui montrent au jour des veſtiges de villes détruites.

La quantité de ces ruines ſeroit plus grande encore, ſi les habitans ne les faiſoient diſparoître peu à peu, en les employant, à l'exemple des autres mahométans, à la maçonnerie des bâtimens de toute eſpece qu'ils font conſtruire. Dans la vue de trouver des matériaux pour bâtir, on fouille continuellement ces débris : on ne ſe contente pas de creuſer la terre; on la crible dans l'eſpérance d'y trouver de l'or ou des pierres gravées. Un de mes amis, ſeigneur d'un village voiſin d'une ville ruinée, me fit préſent d'un ſcarabée des anciens Egyptiens, que les payſans avoient déterré en exploitant de cette maniere le terrein. Ce ſcarabée eſt de terre cuite, enduite d'une couche très-épaiſſe de vernis : il prouve que ce peuple a poſſédé l'art de faire des

moules

moules gravés, avec lesquels on faisoit des empreintes sur la terre molle avant sa cuisson.

La partie orientale du Delta, peu fréquentée jusqu'ici par les voyageurs européens, n'est pas moins riche en antiquités que celle qui est mieux connue. Les voleurs, plus communs dans ce district écarté & moins policé encore que le reste de l'Egypte, dégoûtent les envieux d'une telle promenade. Il seroit possible cependant d'entreprendre, sans rien risquer, une tournée dans ces lieux peu fréquentés, en accompagnant les Coptes, qui vont en grandes troupes toutes les années faire un pélerinage à une ancienne église près de *Gemiâne*.

Quelques Arabes apprirent à Mr. *Forskal*, les noms de plusieurs endroits habités autrefois par les Juifs, dont les ruines doivent encore subsister. Tous ces noms désignent, il est vrai, quelque chose de relatif à un séjour que les Juifs doivent avoir fait dans cette contrée; mais comme ce récit repose sur une tradition vague, qui regarde un peuple méprisé, & dont l'histoire est peu connue, nous ne primes pas la peine de nous en informer davantage.

Le peuple d'Egypte n'aime pas que les Européens fassent creuser parmi les ruines: il est per-

ſuadé que nous y cherchons des tréſors. Quand je meſurai un bel obéliſque, qui ſubſiſte encore en entier à *Mataré*, les habitans de ce lieu s'arrêterent à une certaine diſtance, pour regarder attentivement mes opérations: ils s'imaginoient que, par un ſecret inconnu, je ferois ſauter cette maſſe, pour m'emparer des richeſſes cachées ſous ſa baſe, dont ils prétendoient avoir leur part: quand ils virent que mes opérations ne répondoient pas à leur attente, ils me laiſſerent partir ſans m'inſulter. On pourroit éviter l'inconvénient de donner ombrage au peuple, en demandant la permiſſion de fouiller au ſeigneur des lieux, où il ſe trouve des ruines, & en faiſant exécuter ce travail par ſes payſans.

Pluſieurs voyageurs ont pris le ſoin de décrire les antiquités des villes de l'ancienne Egypte: pluſieurs ſavans ſe ſont occupés à diſſerter ſur ces deſcriptions & à les comparer avec celles des auteurs grecs & latins, pour deviner à quelle ville avoient appartenus les monceaux de ruines qu'on voit actuellement. Ces recherches peuvent être curieuſes: mais vu leur incertitude, je n'ai point cru devoir entrer dans ces détails, ou répéter ce que d'autres ont dit avant moi.

CHAPITRE VI.

De la ville du CAIRE.

PENDANT les onze derniers siecles, depuis la conquête de l'Egypte par les Arabes, il est arrivé bien des changemens dans les environs du Caire, nommé en langue du pays *Kahira*. Ces conquérans démolirent ou négligerent des villes & en bâtirent de nouvelles.

A leur entrée dans ce pays, ils trouverent au bord du Nil une ville, que les écrivains de leur nation appellent *Masr*, qui est sans doute la *Babylone d'Egypte* des auteurs grecs, & dont ils s'emparerent par la trahison de *Mokaukas*. Ces musulmans zélés, ne voulant pas habiter la même ville avec les chrétiens, s'établirent peu à peu dans l'endroit où leur général avoit campé, & bâtirent une ville appellée *Fostat*.

Cette ville, devenue la capitale de l'Egypte, fut aussi nommée *Masr*; nom qu'elle conserva après que le Caire qui n'en paroît avoir été qu'un faubourg, l'eût remplacée dans le titre de capitale. *Fostat* dépérit à mesure que le Caire fondé l'an 358 de l'Hégire par le général d'un calife *Fatimite*, s'éleva. Aujourd'hui les restes de Fostat sont

connus ſous le nom de *Maſr-el-atik*, le vieux Maſr. Le fameux *Salak ed din* embellit la ville naiſſante & l'entoura de murailles.

La ville du Caire prit à ſon tour le nom de *Maſr* : les Européens l'appellent *Caire*, *ou le grand Caire*. Cette ville, quoiqu'aſſez moderne, eſt en effet fort grande. Elle s'étend, l'eſpace d'une heure de chemin, ſur une plaine ſablonneuſe, au pied de la montagne de *Mokattam*, à la diſtance d'une demi-lieue des bords du Nil. Depuis cette montagne, où eſt ſitué le château, on peut découvrir la ville en entier : des autres côtés, elle eſt entourée de collines formées par les immondices de la ville, qu'on tranſporte journellement. Ces collines ſont déja ſi élevées, qu'à peine depuis le Nil, on peut appercevoir les ſommités des tours.

Quoique le Caire ſoit une très-grande ville, elle n'eſt nullement peuplée comme les villes de l'Europe de la même grandeur. La capitale de l'Egypte renferme dans ſon enceinte de vaſtes étangs, qui lorſqu'ils ſont remplis d'eau, reſſemblent à des lacs. Les moſquées occupent des terreins fort étendus : dans un quartier que j'ai eu occaſion d'examiner en détail, j'ai trouvé l'intervalle entre les grandes rues, rempli de jardins & de places vuides. Je ſuis fondé à croire, que l'intérieur de

plusieurs quartiers contient de même de grands espaces, où il n'y a aucune maison. Les maisons ne sont pas aussi hautes au Caire que celles de nos villes en Europe : dans les petits quartiers elles n'ont qu'un étage, & elles sont de briques séchées au soleil.

J'ai dit que les voyageurs se trompent presque toujours sur la population des villes de l'orient ; & je dois ajouter que l'arrangement des rues du Caire, doit faire paroître cette ville plus grande qu'elle ne l'est effectivement. Dans beaucoup de quartiers il se trouve des rues assez longues, qui n'ont qu'une issue dans quelqne rue principale : de sorte que ceux qui habitent au fond de ces rues impasses, peuvent se parler du derriere de leurs maisons, & seroient néanmoins obligés de faire un quart de lieue de chemin pour se joindre. Ces rues sont habitées pour la plupart par des artisans, qui en allant travailler dans les rues les plus fréquentées, laissent chez eux leurs femmes & leurs enfans. Par cette raison, on est si étonné d'y rencontrer un passant, que le supposant égaré, on l'avertit tout de suite que la rue n'a point d'issue. Toute la communication se faisant donc par les rues principales, qui d'ailleurs sont

fort étroites, ces rues, continuellement remplies d'une foule de monde, donnent à cette ville l'apparence d'une population extraordinaire, qui n'exiſte que dans peu de quartiers.

Le château, ſitué ſur un rocher eſcarpé entre la ville & la montagne de *Mokattam*, ſubſiſtoit probablement déja du tems des Grecs, & faiſoit partie de la *Babylone d'Egypte*. Aujourd'hui il eſt partagé en trois quartiers; celui du pacha, celui des janiſſaires, & celui des aſſabs. Le palais du pacha, tombe en ruines & ne paroît pas devoir être la demeure du gouverneur d'une grande province; mais les pachas turcs ſont généralement mal logés: aſſurés de reſter peu de tems en place, aucun ne ſe ſoucie de faire des réparations pour ſon ſucceſſeur.

Le quartier des janiſſaires, entouré de bonnes murailles flanquées de tours, a plus l'air d'une forteresſe: auſſi cette milice ſe prévaut de ſa ſituation avantageuſe, dans les révolutions ſi fréquentes en Egypte. Ce corps, ſoudoyé par le ſultan, ne reſpecte gueres ſon ſouverain; les principaux officiers, ayant été des eſclaves des habitans les plus conſidérables du Caire, gardent plus d'attachement pour leurs anciens maîtres, qu'ils n'en ont pour le ſultan. Quand les Egyptiens

déposent un pacha, ce sont à l'ordinaire les janissaires qui à coup de canon le chassent de son palais, quand il ne part pas au jour fixé par les begs. Les Arabes cependant craignent peu les janissaires, & volent hardiment près de leur quartier.

Dans ce château on voit deux ouvrages, dont quelques rêveurs chrétiens & mahométans ont voulu faire honneur à un patriarche: ce sont la fontaine & le palais de *Joseph.* La fontaine, quoique profonde & toute taillée dans le roc, ne paroîtra pas si merveilleuse quand on examinera la nature du roc, qui est d'une pierre calcaire très-tendre. Ce travail n'est nullement comparable à ceux des anciens Indiens, qui ont creusé des pagodes entieres dans le roc le plus dur.

Le prétendu *palais de Joseph* est un grand bâtiment, qui conserve des restes précieux de son ancienne magnificence. Dans l'appartement où travailent aujourd'hui les tisserands, les murailles sont ornées de figures en belle mosaïque, composée de nacre de perle, de pierres fines & de verre coloré. Le plafond d'une autre chambre contient de belles peintures: dans quelques endroits, se trouvent gravés les noms de la plupart des anciens souverains d'Egypte. Les califes

d'Egypte paroiſſent avoir habité ce palais, & il eſt étonnant que le pacha n'en faſſe pas ſa demeure; d'un balcon on a une vue raviſſante ſur le Caire, *Bulak*, *Dsjiſe*, & ſur un vaſte payſage qui s'étend juſqu'aux pyramides.

On fabrique dans ce palais, l'étoffe précieuſe dont le ſultan ſait annuellement préſent au ſanctuaire de la *Mecque*. Je demandai au directeur de cette fabrique, de quel *Joſeph* il croyoit que la fontaine & le palais portoient le nom: il me répondit de *Salah ed din*, dont *Joſeph* étoit en effet, le nom propre. Cette opinion ſemble d'autant plus probable, qu'on ſait par d'autres monumens, combien d'embelliſſemens le Caire doit à ce calife. Quoi qu'il en ſoit, on voit près de ce palais une trentaine de grandes & de belles colonnes de granit rouge, encore ſur pied, quoique découvertes: de miſérables cabanes ſont adoſſées contre ces ſuperbes colonnes. Dans un chemin taillé dans le roc, qui mene d'un quartier de ce château à l'autre, j'ai été ſurpris de voir un aigle à double tête, gravé ſur une grande pierre, & encore parfaitement reconnoiſſable.

Le faubourg *el Karafe*, aujourd'hui peu habité, contient une multitude de ſuperbes moſquées, en partie tombées en ruines, & pluſieurs tom-

beaux des anciens ſouverains du pays Les femmes mahométanes ſe rendent en foule dans cet endroit, ſous prétexte d'y faire leurs dévotions; mais, au fond, pour avoir la liberté de ſe promener. De l'autre côté du château, il y a encore une grande quantité de moſquées ruinées, & des maiſons de priere bâties ſur les tombeaux des riches mahométans, qui forment une rue de trois quarts de lieue d'Allemagne. Il paroît par ce nombre étonnant de moſquées & de maiſons de priere, que les anciens ſouverains & les grands de l'Egypte ont dépenſé autant, & plus peut-être, en fondations pieuſes, que les ſultans de Conſtantinople.

Parmi cette multitude de moſquées, il y en a qui ſe diſtinguent par la beauté & la ſolidité de leur conſtruction : l'une entr'autres, qui avoit en même tems une académie, étoit ſi forte & ſi bien ſituée, qu'on y dreſſoit dans les émeutes populaires des batteries pour battre le château, & par cette raiſon on en a muré les portes. Toutes ces moſquées ſont décorées fort ſimplement dans l'intérieur; à l'ordinaire le pavé eſt couvert de nattes, rarement de tapis: les murs n'ont d'autres ornemens que quelques paſſages du Koran écrits en lettres d'or, & une multitude

de mauvaiſes lampes, ſuſpendues horizontalement, & entremèlées d'œufs d'Autruches ou d'autres chétives curioſités.

Le *Mouriſtan* eſt un grand hôpital pour les foux & pour les malades: je n'ai pas trouvé ces derniers en grand nombre à proportion de l'étendue de la ville. Autrefois les malades y étoient pourvus de tout ce qui pouvoit les ſoulager, ſans oublier même la muſique; par impuiſſance de ſubvenir à tous les fraix, on leur avoit retranché ce divertiſſement, que la libéralité d'un particulier vient de leur rendre. Les deſcriptions du Caire parlent beaucoup des grands revenus, attachés à cet hôpital & à la plupart des moſquées; mais il arrive ici comme ailleurs; les adminiſtrateurs de ces revenus s'enrichiſſent, en ruinant les fondations, qui ne ſe relevent pour un tems, que par de nouveaux legs de quelques ames pieuſes.

Il y a dans cette ville un grand nombre de *kans* ou *oquals*, comme on les appelle en Egypte. Ce ſont de vaſtes bâtimens, ſolides, remplis de magaſins & de petites chambres, à l'uſage des marchands étrangers. On voit ici, comme à Conſtantinople, pluſieurs belles maiſons, où l'on diſtribue gratis de l'eau fraîche aux paſſans.

Les bains publics ſont en grand nombre; quoi-

que de peu d'apparence extérieurement; ils ont de beaux appartemens, pavés de marbre & ornés à la maniere du pays: plusieurs domestiques gagés, dont chacun a son emploi particulier, servent très-bien ceux qui viennent se baigner. Les étrangers s'effrayent au commencement de la méthode de ces baigneurs, usitée dans tout l'orient, & craignent de se voir disloquer les membres; mais accoutumés peu à peu à cette cérémonie, ils s'en trouvent bien.

Les *birkets* ou étangs, formés par l'eau du Nil, qui remplit dans sa crûe les endroits bas, sont assez communs au Caire & dans ses environs. Quand l'eau s'est évaporée, ces étangs deviennent toutes les années des prairies: ce changement de paysage donne à ces *birkets* de grands agrémens, &, par cette raison, les personnes les plus considérables du pays demeurent à l'ordinaire sur les bords de ces étangs. Les palais des grands n'embellissent gueres la ville, puisqu'on n'en peut rien appercevoir que les hautes murailles qui les entourent.

CHAPITRE VII.

Des environs du CAIRE.

DANS le voiſinage du Caire ſe trouvent pluſieurs endroits remarquables ; entr'autres les trois villes de *Bulak*, de *Foſtat*, & de *Dsjiſe*, qui en ſont ſi peu éloignées, qu'elles pourroient preſque paſſer pour des fauxbourgs de la capitale.

Bulak, ſans doute l'ancienne *Litopolis* des Grecs, eſt encore aujourd'hui une ville aſſez conſidérable, & le principal port du Caire. Toutes les marchandiſes qui viennent de Damiette & de Roſette, comme celles d'Egypte qu'on envoye dans la Méditerranée, paſſent par cet endroit. Cette raiſon fait qu'on y a placé la grande douane, & qu'on y a bâti un vaſte *baſar* ou marché couvert, appellé *Kiſſarie.* C'eſt auſſi là que ſont établis les magaſins de riz, de ſel, de nitre & de pluſieurs productions de la haute Egypte : on y trouve encore une maiſon, appartenante au ſultan, où l'on garde le bled qu'il envoye toutes les années à la Mecque & à Médine.

Foſtat ou *Maſr-el-atik*, quoiqu'infiniment déchu, peut encore être regardé comme une ville de grandeur médiocre. Elle a une douane où l'on ac-

quitte le péage des marchandiſes de la haute Egypte qui paſſent. Dans une grande place, entourée d'une muraille, le gouvernement emmagaſine, en plein air, des amas de bled fort conſidérables. Quelques auteurs parlent de cette place comme d'un magaſin conſtruit par le patriarche *Joſeph*: mais la muraille qui l'entoure, eſt viſiblement d'une date poſtérieure même à la conquête de l'Egypte par les Arabes.

L'ancienne citadelle de *Maſr* eſt aujourd'hui habitée uniquement par des chrétiens. On y voit pluſieurs égliſes des Grecs & des Coptes, avec un couvent de religieux de cette derniere nation. On révere beaucoup une grotte, ſous une de ces égliſes coptes, parce qu'elle doit avoir ſervi de retraite à la ſainte famille du tems de ſa fuite en Egypte. Les Grecs ont une égliſe, fameuſe par un miracle d'une eſpece particuliere: les foux deviennent ſages, quand on les enchaîne à une certaine colonne de cette égliſe.

Entre cette ville & le Caire, eſt un aqueduc, conſtruit au commencement du ſeizieme ſiecle par le ſultan *Guri*, qui conduit l'eau dans le voiſinage du château. Près du canal ſe trouve un couvent de *Derwiſches*, célebre par la beauté de l'édifice, & par ſes richeſſes: à côté de ce

couvent il y a de grandes places, où les principaux du Caire vont s'exercer à plusieurs jeux militaires.

La petite ville de *Dsjise*, est située sur la rive occidentale du Nil, vis-à-vis *Masr-el-atik.* Son origine est inconnue: les hauteurs qui l'environnent, formées sans doute par les immondices transportées d'une ville, semblent annoncer son ancienneté. Je n'y ai rien trouvé de remarquable, excepté plusieurs maisons de campagne des riches habitans du Caire, & quelques fabriques.

Mataré, village éloigné de deux lieues de la capitale, touche aux ruines de l'ancienne *Heliopolis.* Ce village cependant est plus célebre encore, parmi les chrétiens dévots, par un sycomore, qui doit avoir ouvert son tronc pour offrir un refuge à la sainte famille, lors de sa fuite. On y montre au moins, toujours un sycomore, qui se renouvelle nécessairement, puisque dans la foule des superstitieux, chacun coupe un morceau de l'arbre. Autrefois ce village étoit connu par l'arbuste qui produit le baume d'Egypte, qu'on y cultivoit: on n'en voit plus dans cet endroit; le dernier de ces arbustes ayant péri dès le commencement du

dix-ſeptieme ſiecle. Les Turcs ne ſont pas faits pour remplacer une plante utile.

A quatre lieues du Caire, vers l'orient, on trouve le *Birket-el-Hadsji*, ou l'étang du pélerin; aſſez grand lac, qui reçoit ſes eaux du Nil: ſur ſes bords on voit pluſieurs villages, & beaucoup de maiſons de campagne ruinées. Cet endroit n'a donc rien de remarquable, que dans le tems du départ de la caravane de la Mecque, lorſque les pélerins y campent quelques jours avant de partir, & après leur retour. Le 20. Mai 1762, deux jours avant le départ de la caravane, j'eus la curioſité de viſiter ce camp, qui ne méritoit gueres mon empreſſement. On y voit quelques belles tentes, en aſſez petit nombre; le reſte eſt meſquin, & dans un déſordre qui choque la vue la moins délicate.

CHAPITRE VIII.

Du MIKKIAS, *ou Nilometre & de la crûe du Nil.*

ENTRE Maſr-el-atik & Dsjiſe, ſe trouve, au milieu du Nil, l'*isle de Rodda*, qui communiquoit autrefois avec ces deux villes par deux

ponts de bateaux, qui ne ſubſiſtent plus depuis long-tems. Elle étoit remplie de jardins & de maiſons de campagne, lorſque Foſtat étoit floriſſant: mais depuis que le Caire eſt la capitale de l'Egypte, ſes habitans ont transféré leurs jardins & leurs maiſons de plaiſance à Maſr-el-atik, à Bulak, & même juſqu'à Birket-el-hadsji.

Cette isle ne préſente aujourd'hui rien de remarquable, excepté ſa pointe méridionale qui eſt garnie d'une forte muraille pour rompre la force du courant. Sur cette pointe eſt bâtie une moſquée, dans laquelle ſe trouve le fameux *Mikkias*, ou *Nilometre*; on ſait que c'eſt un baſſin communiquant avec le Nil; au milieu, s'éleve une colonne qui ſert à indiquer la hauteur des eaux de la riviere. *Norden* en a donné un deſſin plus beau que l'original, qui dépérit tous les jours; car les Turcs ne ſont pas gens à faire la moindre dépenſe pour la réparation la plus néceſſaire.

J'ignore, ſi quelqu'un a déja meſuré la largeur du Nil: par une opération géométrique je l'ai trouvée de 2946 pieds. Il eſt néceſſaire de ſavoir cette meſure, pour ſe former une idée de la maſſe étonnante d'eau que ce fleuve charie, quand il eſt à ſa plus grande hauteur.

On

On ſait, que chaque année le Nil commence à hauſſer au milieu du mois de Juin; qu'il continue à croître pendant quarante à cinquante jours; & qu'il baiſſe alors peu à peu, juſqu'à ce que, vers la fin de mai de l'année ſuivante, il ſoit réduit à ſa moindre profondeur. On n'ignore plus la cauſe de ſes hauſſemens: pendant les mois les plus chauds de l'année, il pleut tous les jours en *Habbeſch* ou Abyſſinie, & toutes les eaux de ces pluyes abondantes ſe raſſemblent dans le Nil, qui coule dans une large vallée depuis ſon entrée en Egypte juſqu'à la mer.

Ce fleuve ne hauſſe pas également par toute l'Egypte. Quoique je n'aye pas oſé meſurer la hauteur de ſa crûe près du Mikkias, j'ai vu, par des obſervations faites à Dsjiſe, que cette hauteur eſt au Caire, au moins de vingt-quatre pieds au-deſſus du niveau de ſon cours ordinaire. A Roſette & à Damiette cette hauteur ne paſſe pas quatre pieds. On ne doit pas être ſurpris de cette différence: le Nil, reſſerré au Caire dans un ſeul lit, entre des bords aſſez élevés, doit hauſſer naturellement plus, que quand, partagé en pluſieurs branches, après avoir été diviſé en tant de canaux, & après avoir abreuvé tant de terreins arides & remplis

de lacs, il approche de la mer. La branche qui baigne Rosette n'a que six cents cinquante pieds de largeur, & celle qui passe près de Damiette, n'est tout au plus que de cent pieds.

Aussi-tôt que le Nil commence à hausser, on bouche & on nettoye les grands & les petits canaux tirés du fleuve ou d'autres canaux, & destinés à arroser les campagnes. On les tient fermés jusqu'à ce que les eaux du fleuve soient parvenues à une certaine hauteur, qui se détermine par le nilometre de l'isle de Rodda. Un *Schech* se tient, à cet effet, dans le mikkias, & annonce tout de suite la crûe des eaux, quand elle commence, à une multitude de pauvres, qui attendent à Fostat cette nouvelle, & qui courent la publier parmi les rues du Caire. Ces pauvres gens retournent tous les jours à Fostat à une certaine heure, & le Schech leur crie de combien de pouces le Nil a haussé. Tous les jours on publie de la même maniere ces augmentations, jusqu'à ce que le fleuve arrive à la hauteur fixée, qui permet de déboucher le canal: alors on paye au sultan la taxe pour les eaux, & on espere une bonne année.

Quand le canal du Caire est ouvert on débouche aussi successivement les grands canaux si-

tués plus bas vers la mer. Les habitans d'un diſtrict n'oſent pas ſaigner le Nil, quoiqu'il ſoit parvenu à la hauteur convenable à leurs terres, puiſque cela ôteroit l'eau aux terres ſupérieures : il faut qu'ils attendent l'ordre. Il y a en Egypte des loix qui s'obſervent réguliérement, & qui déterminent le partage des eaux, & le tems où il eſt permis de percer les grands & les petits canaux.

Entre la digue du canal du Caire & le Nil, on érige une colonne de terre, de la hauteur à peu près où l'on ſe flatte de voir parvenir les eaux du fleuve. Cette colonne s'appelle *Anès*, ou la fiancée: c'eſt une eſpece de nilometre à l'uſage du peuple. Quand les eaux entrent dans le canal, cette *fiancée* eſt emportée par le courant. Une coutume ſemblable, uſitée déja chez les anciens Egyptiens, leur a attiré peut-être l'imputation d'immoler toutes les années au Nil une vierge.

On ouvre le canal avec un grand appareil: mais pendant notre ſéjour au Caire, on perça la digue tout uniment, parce que le canal avoit été mal nettoyé, & que l'eau y entroit avec difficulté. Cette cérémonie a été décrite par tant

d'auteurs, que je ne crois par devoir ennuyer le lecteur par le récit de cette vaine pompe.

Il regne en Egypte une superstition, dont on ne parloit pas avant la conquête des Arabes : c'est celle de tirer le prognostic de la hauteur du Nil, par le moyen de quelques pratiques, usitées parmi les femmes tant chrétiennes que mahométanes. Ces pratiques se fondent sur l'opinion populaire que la nuit du 17 au 18 Juin il tombe en *Habbesch* une goutte, en arabe *nokta*, dans le Nil qui fait fermenter & hausser ses eaux. Pour découvrir la quantité & la force de cette goutte, & par conséquent la hauteur future du fleuve & la fertilité de l'année, ces femmes mettent, dans la nuit en question, un morceau de pâte sur le toit de leurs maisons : la pesanteur plus ou moins grande, que cette pâte acquiert, leur fournit la prédiction. L'expérience est fort aisée à expliquer, puisque dans cette saison il tombe régulierement en Egypte de fortes rosées. Un mahométan savant & sensé qui regardoit ces prédictions comme des jeux, me dit, que cette opinion populaire tiroit son origine, comme tant d'autres, d'une équivoque; *Nokta* signifiant en Arabe également *une goutte*, & le *tems où le soleil entre dans le signe du*

Cancer; tems où en effet, les grandes pluyes tombées en Abyssinie doivent commencer à enfler le fleuve.

J'ai remarqué qu'on nettoye chaque année le canal du Caire, qui sert alors de rue. Mais on ne peut pas en faire long-tems cet usage, parce qu'on attend pour le nettoyer, que la digue soit prête à être percée. Pendant que l'eau coule dans ce canal, les maisons qui le bordent sont très-agréables: mais le reste de l'année ce voisinage est fort incommode. Il entre tant d'immondices dans ce canal, qu'il ne peut se sécher dans la ville; l'odeur détestable de la boue croupissante, pendant les grandes chaleurs, empeste l'air & cause des maladies épidémiques.

Il n'y a au Caire point d'autre eau potable que celle du Nil, dont on va chaque jour chercher la provision, dans des outres, sur des chameaux & des ânes. Au-dessous de plusieurs mosquées il y a de grands réservoirs publics, dans lesquels on conserve de l'eau, pour en faire usage quand celle du fleuve, dans sa crûe, commence à être fort trouble, & par conséquent, comme on le croit, mal-saine. L'eau du Nil il est vrai, ne cesse jamais d'être un peu trouble: mais quand, avec des amandes ameres

préparées d'une certaine façon, on frotte les grands vaſes de terre, appellés *Bojanes* ou *Dsjarres*, dont chaque maiſon eſt pourvue, cette eau devient claire, légere & ſaine. L'uſage de cette eau donne, ſuivant l'opinion générale, aux habitans du Caire une éruption cutanée, dans une certaine ſaiſon : ce mal eſt incommode, mais il ne dérange pas la ſanté.



SECTION III.

DU GOUVERNEMENT, DES ARTS, ET DU COMMERCE DE L'ÉGYPTE.

CHAPITRE I.

*De la nature du gouvernement de l'*ÉGYPTE.

LES Turcs, comme on le ſait, conquirent l'Egypte au commencement du ſeizieme ſiecle ſur les *Mammelucs*, milice mercénaire, qui s'étant emparés, quelques ſiecles auparavant, de la ſouveraineté de cette province, la gouvernoient ſous un chef électif appellé *Sultan*. Ce gouvernement paroît ſubſiſter aujourd'hui, tel qu'il étoit du tems de la conquête, ſans que les Turcs, malgré leur orgueil deſpotique, ayent penſé à le changer.

Une forme de gouvernement, qui dure depuis ſi long-tems, & à laquelle un conquérant fier & puiſſant n'a pas oſé toucher, doit avoir un principe de ſtabilité, qui la ſoutient contre les

révolutions. Elle mériteroit d'être mieux connue, & mieux développée par quelque homme intelligent, qui feroit un long féjour en Egypte. Un voyageur, comme moi, qui n'a vu ces objets qu'en paffant, ne peut ni découvrir ni décrire tous les refforts d'une machine fi compliquée.

Je fuis cependant affez inftruit pour appercevoir que ce gouvernement eft actuellement une ariftocratie tant civile que militaire, où ce dernier état prédomine. Sous la protection, plutôt que fous l'autorité du fultan de Conftantinople, un *divan* ou confeil fouverain, exerce le pouvoir légiflatif comme l'exécutif. Les revenus même du fultan doivent être regardés comme un tribut, payé au protecteur, & non comme un impôt, payé au fouverain. Ces revenus font au refte, fi modiques, que la dépenfe les abforbe en Egypte, enforte que la caiffe qui eft cenfée les tranfporter avec pompe, arrive vuide à Conftantinople.

Un gouvernement femblable doit néceffairement être rempli de factions, & fujet à de fréquentes querelles. Le Caire eft, en effet, toujours agité par des diffentions; les partis fe choquent fans ceffe, & les grands entretenant conftamment

des troupes, décident leurs différens à force ouverte & les armes à la main.

Les jalousies des chefs, sont probablement la cause, qui fait conserver à la Porte une ombre d'autorité sur ce pays. Tous les membres de cette aristocratie, craignant de perdre leur pouvoir sous un souverain, s'opposent tous à l'élévation d'un membre de leur corps. De nos jours, *Aly Bey* a éprouvé combien il est difficile de monter sur le trône d'Egypte, ou de s'y soutenir.

CHAPITRE II.

Des officiers du sultan.

POUR exercer son autorité précaire sur l'Egypte, le sultan de Constantinople y envoye un gouverneur, qui est toujours un pacha à trois queues Bien loin que ce pacha y jouisse du même pouvoir despotique, dont sont revêtus les pachas des autres provinces sujettes à la Porte, celui du Caire dépend presqu'entiérement du divan de cette république. Comme ces aristocrates le regardent comme leur tyran, ils le déposent souvent, s'il n'est pas assez habile

pour ſe ſoutenir par l'oppoſition des partis, qu'il peut favoriſer tour à tour.

Pendant mon ſéjour à Alexandrie, les habitans du Caire chaſſerent leur pacha. En même tems ſe trouvoit en Egypte *Muſtafa Pacha*, qui avoit déja été deux fois grand-viſir, & qui parvint enſuite pour la troiſieme fois à cette éminente dignité. Ayant été envoyé par le ſultan à *Dsjidda*, il étoit reſté en Egypte ſous prétexte de maladie. Les habitans choiſirent ce *Muſtafa* pour leur pacha, & trouverent le moyen d'obliger le ſultan, quelque mécontent qu'il dût être & de l'élu & des électeurs, de confirmer leur choix. Mais le nouveau pacha ne garda ſa place que pendant ſept mois; après quoi il fallut la céder à un autre qui vint de Conſtantinople. Ce dernier mourut ſubitement la nuit après l'arrivée d'un *Kapidsji-Bachi*, envoyé par le ſultan ſur ſes traces. Ainſi pendant le court eſpace de tems que j'ai été en Egypte, cette province a eu trois gouverneurs, qui ſe ſuccéderent avec rapidité.

Le premier *Kadi* du Caire eſt remplacé à l'ordinaire tous les ans par un autre Kadi, venant de Conſtantinople, & nommé par le ſultan ſur la récommandation du mufti.

A l'exception des emplois de ces deux officiers le sultan n'en confere aucun autre en Egypte, au moins immédiatement. Il est vrai qu'il paroît aussi disposer de la charge de *bey*, à laquelle il nomme: mais les Egyptiens proposent les candidats, & il n'ose pas les rejetter; sa nomination se réduit donc à une vaine cérémonie de bienséance.

CHAPITRE III.

Du divan, & des beys.

Le *divan*, ou conseil suprême, est composé de vingt quatre beys, de quatorze des principaux officiers des troupes, & d'une multitude de gens de loi, ou ecclésiastiques.

Les *beys* paroissent être en petit, ce que les pachas sont en grand; savoir, les gouverneurs des différens districts de l'Egypte. Les charges de grand-trésorier & de gouverneur du Caire, sont aussi remplies par des membres de ce corps. Ils entretiennent des gardes & des troupes, tant pour leur propre sûreté, que pour contenir dans le devoir les districts qui sont confiés à leurs soins. Le nom de *bey* ou *beg* dénote un puissant

ſeigneur, & peut être regardé à-peu-près comme ſynonyme à celui de prince. Leur nombre n'eſt jamais complet; de mon tems au lieu de vingt-quatre il n'y en avoit que dix-huit. Apparemment, les autres partagent les revenus des places vacantes.

A l'exemple des *mammelucs* qui, tous eſclaves, choiſiſſoient leurs chefs uniquement parmi ceux qui avoient paſſé par la ſervitude, ces begs ont été pour la plupart des eſclaves achetés, pour la valeur peut-être de 50 à 100 piaſtres. Ce ſont ſouvent des enfans chrétiens de la Georgie, ou de la Mingrélie. Depuis quelque tems, on donne auſſi ces places à des mahométans d'une naiſſance libre & honnête. Parmi les dix-huit begs, exiſtans pendant mon ſéjour en Egypte, il y en avoit cinq de cette derniere eſpece: les treize autres, nés de parens chrétiens, avoient été eſclaves dans leur jeuneſſe.

On n'eſt pas étonné de cette élévation de tant d'eſclaves, quand on connoît bien les mœurs des orientaux. Les mahométans en général & les Egyptiens en particulier, ſe font un devoir de traiter bien leurs jeunes eſclaves. Les begs & les principaux habitans du Caire achetent beaucoup de ces enfans chrétiens, qu'ils font

inſtruire, comme leurs propres fils, dans tout ce qui eſt néceſſaire pour former un ſeigneur mahométan: l'éducation achevée, ils leur procurent des emplois dans les troupes. Ces eſclaves émancipés, devant leur fortune, & même leur exiſtence morale à ces bons maîtres, ont pour eux l'attachement le plus vif. Par cette raiſon il arrive ſouvent qu'un maître, remarquant dans ſon eſclave des talens extraordinaires & une fidélité éprouvée, n'épargne rien pour le placer dans un emploi plus conſidérable, que celui qu'il remplit lui-même. Par une telle méthode, le maître augmente ſon crédit & ſon influence dans le gouvernement, en y plaçant pluſieurs perſonnes affidées; ce qui n'arriveroit point, s'il étoit réduit au crédit que lui donneroit la ſeule charge qu'il peut occuper.

Il ne ſera pas hors de propos, de citer à ce ſujet quelques exemples frappans & ſinguliers. J'ai connu un riche négociant qui n'avoit qu'un ſeul domeſtique, & dont la monture pour aller en ville étoit un âne. Il avoit procuré à pluſieurs de ſes eſclaves des places diſtinguées dans les troupes d'Egypte: ces officiers, quoique fort au-deſſus de lui, avoient tous les égards poſſibles pour leur ancien maître, & étoient toujours prêts à le défendre.

Un certain *Haſſan Kichja*, qui s'étoit contenté de l'emploi de *Kichja*, ou de lieutenant de l'aga des janiſſaires, avoit avancé pluſieurs de ces eſclaves dans les charges les plus importantes. Son fils *Abderrachman Kichja*, auſſi ſimple lieutenant de l'aga des janiſſaires, étoit de mon tems tout puiſſant en Egypte: non pas à cauſe de ſon emploi, qui lui donnoit peu de crédit, mais à cauſe du grand nombre de ſeigneurs, qui devoient leur fortune à ſa famille. Il étoit d'ailleurs fort riche, & ſe faiſoit reſpecter par le grand nombre de troupes qu'il entretenoit, & aimer du peuple & des eccléſiaſtiques par ſes fondations pieuſes.

Cependant l'exemple le plus extraordinaire eſt celui d'*Ibrahim Kichja*, qui pendant toute ſa vie n'eut pas un emploi plus relevé que celui de lieutenant de l'aga des janiſſaires, emploi qui alterne chaque année. Cet homme avoit été eſclave d'un certain *Othman Kichja*, qui lui-même l'avoit été de ce *Haſſan Kichja*, dont je viens de parler. *Ibrahim*, par le moyen de ſes eſclaves, auxquels il procura les premieres charges, acquit tant de crédit, que pendant long-tems il gouverna l'Egypte. On peut juger de ſon influence, par le nombre de ſes créatures: de mon tems des dix-huit begs, huit

avoient été ſes eſclaves ; & des ſept agas des grands corps de milice, cinq étoient ſortis de ſa famille, & lui devoient la fortune & la liberté. Beaucoup de ſes anciens eſclaves occupoient encore des poſtes conſidérables dans les troupes.

Parmi les begs qui gouvernoient de mon tems, il y en avoit un, qui commençoit à ſe diſtinguer, & qui depuis ce tems-là, a joué un grand rôle. C'eſt le fameux *Aly Bey*, qui après avoir été eſclave de cet *Ibrahim Kichja*, étoit parvenu à la charge de *Schech-el-belled*, ou de gouverneur de la capitale. Après notre départ il fut relégué à *Ghaſſa* : mais il revint en 1768 ; il tua quatre begs, & força le pacha de défendre le retour à quatre autres begs qui s'étoient ſauvés. Devenu tout puiſſant, il aſpira à la ſouveraineté. On ſait qu'il s'allia dans ce but avec le *Schech Daher*, & qu'il fut tué quelque tems après dans une bataille contre le beg *Abu Daab*, un de ſes concurrens.

Après les begs viennent les principeaux officiers des troupes. Ceux de ces officiers qui entrent au divan, ſont les ſept *agas*, des ſept corps de milice, avec leurs ſept *Kichja* ou lieutenants, l'année qu'ils ſont en charge. Les janiſ-

ſaires, quoique les plus privilégiés, ne ſont pas parmi ces corps les premiers en rang.

Je n'ai point pu me mettre au fait des emplois civils, qui donnent le droit d'entrée au divan. Il m'eſt donc impoſſible de donner le nombre des gens de loi ou d'eccléſiaſtiques qui y ont ſéance.

Les membres de cette ariſtocratie montrent un orgueil, & une hauteur humiliante. Au Caire il n'eſt point permis aux chrétiens & aux juifs d'aller à cheval : ils n'oſent monter que des ânes, & ils ſont obligés même de deſcendre de cette monture, à la rencontre du moindre ſeigneur égyptien. Ces ſeigneurs paroiſſent toujours à cheval, précédés d'un domeſtique inſolent & armé d'un gros bâton, qui avertit ceux qui ſont montés ſur des ânes, de donner au ſeigneur les marques dues de reſpect, en leur criant, *enſil*, deſcends. Si l'infidele n'obéit pas ſur le champ, il y eſt forcé à coups de bâton. Un marchand françois fut eſtropié en pareille occaſion ; on inſulta auſſi notre médecin pour n'avoir ſauté aſſez leſtement de ſon âne. Par cette raiſon, un Européen ne peut gueres ſe promener dans les rues, ſans avoir un homme qui connoiſſe tous ces ſeigneurs, & qui les lui montre à tems. Au commencement, en paſſant par le Caire,

re, je me faiſois précéder par mon janiſſaire & ſuivre par mon domeſtique, tous deux montés comme moi, ſur des ânes. Mais eſſuyant l'humiliation de voir ces deux muſulmans reſter ſur leurs montures, pendant que j'étois forcé d'en deſcendre, je pris le parti de marcher à pied.

Il eſt vrai qu'on pouſſe en Egypte plus loin que dans aucun pays de l'orient ces diſtinctions ordinaires, entre les mahométans & ceux qui profeſſent une autre religion. Les chrétiens & les juifs doivent mettre pied à terre devant la maiſon du grand *Kadi*; devant plus d'une vingtaine d'autres maiſons, où les magiſtrats rendent la juſtice; devant la porte des janiſſaires, & devant pluſieurs moſquées. Il ne leur eſt pas ſeulement permis de paſſer à pied à côté de quelques moſquées, réputées pour leur ſainteté; ni par le quartier *el-Karafe*, où il y a une quantité de tombeaux & de maiſons de priere : ils ſont obligés de faire un détour pour éviter ces endroits, dont le ſol même eſt ſacré aux yeux du peuple, qui ne ſouffre pas qu'il ſoit profané par les pieds des infideles.

J'ignore, au reſte, s'il y a une défenſe formelle à tout chrétien d'aller à cheval par les rues du Caire. Le dernier conſul anglois paroiſſoit

toujours à cheval, habillé comme un ſeigneur mahométan : mais il étoit très-riche, & ſe faiſoit aimer des grands en les régalant, & du peuple en diſtribuant de larges aumônes toutes les fois qu'il ſe montroit en public. Les autres conſuls ne montent à cheval qu'une ſeule fois, quand ils vont à l'audience du pacha : comme alors ils s'habillent magnifiquement, ils ſont expoſés aux inſultes du peuple, qui regarde nos habits courts comme extrêmement indécens pour un homme conſtitué en dignité. Le reſte du tems, ces conſuls montent modeſtement un âne, & deſcendent en toute humilité à la rencontre de chaque ſeigneur égyptien.

CHAPITRE IV.

De la police des villes.

DANS une ville comme le Caire, habitée par une multitude de petits tyrans, toujours brouillés entr'eux, & occupés à ſe perdre réciproquement; qui entretiennent des troupes, & qui vuident ſouvent leurs querelles à main armée, on croit devoir s'attendre à peu de ſûreté pour les particuliers. Les rues étroites, & la foule qui les occupe

ſans ceſſe, ſemblent devoir favoriſer le déſordre. Cependant on y entend moins parler de violences, de vols & de meurtres, que dans nos grandes villes de l'Europe. Quelques réglemens, communs preſque à tout l'orient, maintiennent la tranquillité, & s'obſervent dans les villes de province à peu près comme dans la capitale.

Les magiſtrats contribuent à la ſureté publique, en adminiſtrant la juſtice avec beaucoup de promptitude. Le kadi, & une multitude de juges ſubalternes, répandus dans tous les quartiers de la ville, ne quittent jamais leurs tribunaux & ſont ſans ceſſe occupés à entretenir l'ordre, en aſſoupiſſant les querelles & les différends ſurvenus dans le quartier confié à leurs ſoins.

Au Caire, comme dans toutes les villes de l'orient, chaque métier a ſon chef autoriſé, qui connoît tous les individus de ſon corps, qui veille ſur leur conduite, & qui en répond d'une certaine maniere au gouvernement. Les chefs contiennent dans le devoir les artiſans qui forment une claſſe nombreuſe. Les filles publiques & les voleurs même ont un chef ſemblable: non qu'il ſoit permis d'exercer le métier de voleur mais on établit un tel chef pour faciliter le recouvrement des effets volés. A Tripoli en Barbarie,

les esclaves noirs élisent un chef de leur état, reconnu par la régence; par ce moyen on prévient souvent la révolte ou la fuite de ces esclaves.

Des officiers distingués de police & de justice, accompagnés d'une suite nombreuse, se transportent tant de jour que de nuit, à des heures imprévues, dans les différens quartiers de la ville, pour examiner le cours des marchés, & pour arrêter les personnes suspectes. Ces officiers ont le droit de juger sur le champ les coupables, sans autre forme de procès, & de les condamner à la bastonnade; ils peuvent même les faire pendre, quand ils ont été attrapés sur le fait. La crainte d'être surpris à chaque moment par ces officiers, retient la populace mutine ou portée au pillage. J'ai été souvent témoin de la terreur, qu'inspirent ces inspecteurs redoutables: un jour, à la vue d'un de ces officiers, mon domestiqeu égyptien vouloit absolument s'en retourne rchez moi, & j'eus besoin de la force pour le faire avancer.

Toutes les rues du Caire ont des portes, fermées pendant la nuit, où se tient un portier, qui laisse passer d'un quartier à l'autre, ceux qui alléguant de bonnes raisons de leur sortie, se présentent avec une lanterne. Cet homme ouvre

la porte pour une légere rétribution; mais il arrète toute perſonne ſuſpecte. Cet arrangement prévient les attroupements & les émeutes populaires. Il ſépare en même tems ſi bien les quartiers, que les begs ſe battent ſouvent dans la ville ou dans ſon voiſinage, ſans que les autres habitans s'apperçoivent preſque de ces tumultes, ou que leur repos en ſoit troublé.

Pour appuyer cet établiſſement, il y a près de chaque porte une chambre occupée par une garde de janiſſaires, qui prête main forte au portier pendant la nuit, & qui de jour entretient l'ordre dans le quartier. On ne releve pas cette garde, & les janiſſaires qui la compoſent, payés par la ville conſervent ce poſte lucratif, auſſi long-tems qu'on eſt content de leur conduite.

CHAPITRE V.

De l'agriculture des Egyptiens.

N'AYANT pas eu occaſion de remarquer beaucoup d'induſtrie chez ce peuple, j'aurai peu de choſe à dire des arts qui ſont mal cultivés en Egypte. Il y en a cependant quelques-uns, qui, four-

niſſant des matieres au commerce, duquel je dois traiter, ne doivent pas être paſſés entiérement ſous ſilence.

Le premier des arts, l'agriculture, n'y eſt pas dans un état floriſſant, quand on compare le produit actuel d'une terre fertile, à celui qu'elle pourroit donner. J'ai inſinué plus haut, quelles ſont les cauſes naturelles de ce dépériſſement. Les circonſtances locales de ce pays ſingulier, ſont telles cependant, que le mauvais gouvernement & la miſere du cultivateur n'y pourront jamais étouffer la fécondité d'un terroir, qui, quoique mal cultivé, ne laiſſe pas de récompenſer richement le travail léger qu'on lui conſacre, & de rendre avec uſure les chétives avances qu'on veut lui confier.

Le ſol de la baſſe Egypte paroît compoſé d'une terre ſablonneuſe, dépoſée ſucceſſivement par le Nil. Sous un ciel brûlant, ſec & preſque ſans nuages, une terre ſemblable ne ſeroit, dans les longues ſéchereſſes, qu'un déſert aride, ſans le ſecours des eaux fécondantes du fleuve.

Certaines deſcriptions de l'Egypte pourront faire croire que le Nil dans ſes crûes inonde toute cette province; ces inondations, en effet, ont lieu ſur les bords de ce fleuve: mais l'inégalité né-

ceſſaire du terrein empèche l'eau de ſe répandre dans l'intérieur des terres. Une grande partie du pays reſteroit donc inculte, ſi l'art n'avoit pas ſuppléé à ces inégalités par cette infinité de canaux & de réſervoirs qui reçoivent l'eau quand le Nil eſt à ſa plus grande hauteur, & qui la conſervent auſſi long-tems que les terres ont beſoin d'ètre arroſées.

C'eſt donc l'art de bien arroſer, qui fait l'article le plus important de l'agriculture des Egyptiens. L'eau dont le cultivateur a beſoin, ſe trouve ſouvent dans un canal beaucoup plus bas que le niveau du terrein qu'il veut arroſer. Il faut donc élever cette eau à la hauteur du terrein, & la diſpenſer ſelon le beſoin des plantations: c'eſt auſſi à des machines pour élever l'eau, & aux petits canaux bien diſpoſés pour la faire couler également, que ſe réduit l'induſtrie des payſans en Egypte.

Ces machines ſont ordinairement fort ſimples: une roue garnie de cruches, en fait tout le mécaniſme. Les grandes ſont miſes en mouvement par des bœufs: on tourne les petites à force de bras. Il eſt difficile de comprendre, pourquoi on a tant vanté les Egyptiens pour leurs machines ingénieuſes, dont ceux d'aujourd'hui ne ſont pas ſeule-

ment les inventeurs : ils ont trouvé ces machines usitées de tems immémorial, & ils suivent servilement les anciennes méthodes.

Leurs instrumens de labourage, sont très-mauvais. Leur charrue, appellée *Marha*, ne vaut pas mieux que celle des Arabes, dont j'aurai occasion de parler. Pour applanir la terre, ils employent, au lieu de herse, un arbre ou une planche épaisse, traînée par des bœufs attelés avec quelques cordes : le conducteur s'assied sur cette belle machine ; car le paysan égyptien n'aime pas à marcher.

Ils battent le bled, comme on faisoit anciennement, avec le secours des bœufs, qui foulent les gerbes, en traînant une lourde machine. Cette machine n'est pas un rouleau de pierre, comme en Arabie ; ni une planche garnie de pierres à feu tranchantes, comme en Syrie ; mais une espece de traîneau composé de trois rouleaux, garnis de fers, qui tournent sur leurs axes. Chaque paysan choisit en plaine campagne un espace uni, où il fait transporter les gerbes sur des ânes ou sur des chameaux. On attele le traîneau de deux bœufs, qu'on releve de tems en tems, & qu'un conducteur, assis sur la machine, fait marcher continuellement sur les gerbes étendues. Par cette opéra-

tion la paille ſe trouve comme hachée ; on jette alors avec des pelles le tout contre le vent, qui emporte la paille & laiſſe le bled ſur la place. Une telle maniere de battre les gerbes eſt longue & mal-propre : elle abîme la paille, & fait perdre au bled de ſa qualité.

Je n'ai vu en Egypte ni chariot ni charettes : tout ſe tranſporte ſur des chameaux ou ſur des ânes. Lorſqu'il étoit queſtion de nettoyer le canal du Caire, un payſan faiſoit traîner par deux bœufs ſur la terre ſeche une eſpece de baquet ouvert ; & quand ce baquet étoit rempli, il le tranſportoit au rivage. Dans la ville, où le fond du canal n'étoit pas ſec, on jettoit la pouſſiere des rues ſur la boue, & avec les mains on mettoit ce mêlange dans des paniers dont on chargeoit des ânes pour le porter dans les environs. Telle eſt l'induſtrie ſi vantée des Egyptiens.

Je n'y ai vu non plus aucun moulin à eau, ou à vent. Il y a bien quelques grands moulins qu'on met en mouvement, en attelant des bœufs à une colonne tournante, qui eſt l'axe d'une grande roue. Pour moudre ſon bled le petit peuple n'a que des moulins à bras de la plus grande ſimplicité, dont il ſe ſert auſſi pour égruger les feves, qui ſont la nourriture ordinaire des ânes.

On n'employe les forces des élémens à aucune autre machine. Les bœufs donnent le mouvement néceſſaire aux moulins à huile, aux preſſoirs de *Saffranon*, &c. Parmi les différentes fabriques celle où ſe prépare cette derniere drogue mériteroit quelqu'attention : les procédés des Egyptiens paroiſſent donner au ſaffranon, une couleur plus vive qu'il n'acquiert ailleurs.

CHAPITRE VI.

De l'art de ſublimer le ſel ammoniac, & de celui de faire éclore des poulets.

L'ÉGYPTE étant dénuée de bois, ſes habitans ſont réduits à brûler le fumier des animaux domeſtiques. On entretient le feu principalement par la fiente des chameaux & des ânes, puiſque ces deux eſpeces ſont les plus communes & les plus nombreuſes. De petites filles vont ramaſſer ce fumier dans les rues & ſur les grands chemins : on le mèle avec cette paille hachée, qui reſte quand le bled eſt battu ; & de ce mèlange on fait des gâteaux, qu'on ſeche au ſoleil, en les mettant contre les murailles, ou ſur le penchant de quelque hauteur voiſine.

Le petit peuple habite à l'ordinaire des chambres voûtées avec des briques non-cuites : dans ces chambres, on brûle de ces gâteaux mêlés d'un peu de paille, ou de quelques tiges de plantes, tant pour se chauffer en hyver que pour préparer les alimens. Une suie fort abondante en sels s'attache aux voûtes : on la vend à des marchands, qui jugent de sa bonté par le goût, & qui l'employent dans la fabrique du sel ammoniac. La suie de bois est d'une nature très-différente. Pendant long-tems on avoit cru, que le sel ammoniac étoit une production particuliere à l'Egypte : ensuite on s'imagina, qu'on ne pouvoit tirer ce sel que de la fiente du chameau. La vérité est, que le feu fait avec le fumier de cheval, d'âne, de mouton, ou de chameau, fournit une suie égalcment bonne, & qu'on pourroit fabriquer ce sel dans tous les pays, où, au lieu de bois, on brûle du fumier.

Depuis que la nature & l'origine du sel ammoniac sont mieux connues, plusieurs auteurs ont décrit le procédé usité en Egypte, pour le sublimer de la suie. Il seroit inutile de répéter ces descriptions dans tous leurs détails ; je me contenterai de remarquer, que cette sublimation se fait dans des fioles d'un verre épais,

formées en bombes, & placées dans un fourneau qu'on chauffe avec du fumier. On y entretient, pendant trois jours & trois nuits, une chaleur égale, & aſſez forte pour vitrifier la terre glaiſe, dont on eſt obligé de garnir les fioles pour les mettre en état de réſiſter à la violence du feu. Lorſque le fourneau eſt refroidi, on caſſe les fioles, & le ſel ſe trouve monté dans leur col.

On parle dans pluſieurs relations, de l'art de faire éclore les poulets, comme d'une invention merveilleuſe & d'une pratique extrêmement utile. Cet art paroît cependant fort négligé par les Egyptiens, qui probablement ne le trouvent pas auſſi avantageux qu'on le ſuppoſe. On ne trouve plus qu'au Caire des fourneaux deſtinés à exercer cet art; ils appartiennent au pacha; on n'y travaille pas pendant les mois d'été, parce que les poulets à ce qu'on prétend, ne réuſſiſſent pas auſſi bien qu'en hyver. Des particuliers, il eſt vrai, y portent des œufs & payent à l'entrepreneur, un prix convenu pour la centaine: ils marquent les œufs, & celui qui ſe charge de faire éclore les poulets, eſt obligé de produire les marques de ceux qui n'ont par réuſſi. Il m'a ſemblé cependant, que

le nombre de ces œufs couvés artificiellement, n'étoit pas ſi conſidérable.

Le fourneau qui ſert à faire éclore les poulets, n'a rien d'extraordinaire. Le grand fourneau eſt composé de pluſieurs petits diſpoſés en deux étages, où repoſent ſur de la paille les œufs, qu'on tourne à pluſieurs repriſes tant de jour que de nuit. Toute la conſtruction viſe à entretenir une chaleur douce, continue & égale : ce qu'on obtient par le moyen de la circulation de la chaleur dans des eſpeces de galeries, qui regnent le long des ouvertures des petits fourneaux. On commence par chauffer le grand four avec du fumier, & on ſoutient ce degré de chaleur par des lampes * allumées dans les galeries. L'entrepreneur ne fait meſurer ce degré, qu'en le comparant avec la chaleur des bains, qui doit être celle du fourneau. Quand les poulets ſont éclos, on les enferme fort ſerrés dans un eſpace quarré, attenant au fourneau, où ils jouiſſent d'une chaleur telle, que celle qu'ils auroient ſous le ventre de leur mere. Ces poulets ſont à bas prix; apparemment parce qu'ils promettent peu de vie.

Ce qui m'a paru ſingulier dans ce fourneau,

* Niebuhr ne dit rien de lampes.

c'eſt qu'il eſt entiérement enterré dans une eſpece de colline : les cheminées & les ſoupiraux ſont des trous faits dans la terre, & l'on y entre comme ſi l'on deſcendoit dans une grotte. Des gens entendus me dirent, que cette poſition étoit abſolument indiſpenſable, pour obtenir une chaleur douce & égale.

CHAPITRE VII.

*Du commerce de l'*EGYPTE.

L'EGYPTE, quoique fort déchue de ſon ancienne ſplendeur, fournit néanmoins encore d'abondantes productions, qui ſont l'objet d'un commerce étendu. Sa ſituation eſt d'ailleurs telle qu'il faut, pour être l'entrepôt & le paſſage des marchandiſes étrangeres. Par la mer rouge, elle communique avec l'Arabie, la Perſe & les Indes ; & par le Nil, d'un côté avec la Nubie, & l'Abyſſinie, de l'autre côté avec l'Europe, la Barbarie, la Syrie & toutes les provinces ſoumiſes à la Porte. A cette commodité pour la navigation, ſe joint ſa poſition entre des peuples accoutumés à négocier en caravanes, ce qui la rend le centre naturel de leur commerce.

Par ces raiſons le Caire eſt le ſéjour d'un grand nombre de riches négocians, qui trafiquent d'une maniere différente, de celle qui eſt uſitée en Europe. Faute d'établiſſemens, propres à favoriſer une correſpondance réglée entre les agens du commerce, les négocians ſont obligés de faire des voyages continuels pour ménager leurs affaires; ou d'envoyer à leur place des domeſtiques, ou des eſclaves affidés.

Cet inconvénient eſt compenſé en partie par une coutume généralement établie dans l'orient. Les négocians du même pays, & ſouvent ceux qui portent les mêmes marchandiſes, ſont logés dans le même kan, ou caravanſerai; de ſorte qu'on ſait toujours où trouver ce qu'on cherche. Un nombre conſidérable de courtiers ſert encore à mettre de la facilité dans les affaires.

Le peu de ſéjour qui j'ai fait en Egypte, ne m'ayant par offert aſſez d'occaſions pour acquérir des connoiſſances étendues ſur ces objets, un négociant françois très-entendu, m'a communiqué quelques lumieres, à l'égard du commerce intérieur & extérieur de cette province.

Il faut remarquer d'avance, que pluſieurs

branches du commerce intérieur, telles que le cuir, le riz & le séné, ont souffert du déchet par la mauvaise conduite du gouvernement. *Ibrahim Kichja*, qui pendant dix ans gouverna presque seul l'Egypte, s'étoit avisé de mettre ces branches en ferme. Les fermiers, ou monopoleurs, maîtres des prix, les haussérent à tel point, que ces marchandises n'eurent plus d'écoulement.

Les cuirs crus font un objet considérable, puisqu'on exporte par année jusqu'à 80,000 peaux de Buffles, de chameaux, de bœufs & de vaches. A peu près 10,000 vont à Marseille, & un plus grand nombre en Italie. Les peaux de buffles, plus épaisses & plus pesantes que les autres, se transportent principalement en Syrie. Comme la basse Egypte a d'excellens pâturages, le cuir de son bétail bien nourri, est de la premiere qualité. On tue une quantité prodigieuse de bétail dans les mois des sacrifices; c'est-à-dire, pendant le tems que les pélérins, assemblés à la Mecque, y font leurs dévotions.

La récolte du saffranon donne près de 18000 quintaux de cette drogue, quand elle est préparée. La plus grande partie de ce produit va à Marseille & en Italie; le reste en Syrie & en Arabie.

Arabie. C'eſt aux environs du Caire, que croît le meilleur ſaffranon : celui de la haute Egypte n'eſt pas ſi eſtimé.

L'exportation, tant du lin, que des toiles qu'on en fabrique, fait un article important. On les envoie en Syrie, en Arabie, en Turquie, & même à Marſeille & à Livourne ; l'excédant du coton, après la grande conſommation du pays, paſſe en France & en Italie. Cet objet n'eſt pas conſidérable, puiſque le coton ne croît que dans la baſſe Egypte. Il en eſt de même du ſucre, dont la canne croît dans la haute Egypte, que les habitans préparent ſi mal qu'il eſt plus cher que celui d'Amérique.

Le riz pourroit former une exportation conſidérable, ſi le commerce en étoit libre : mais il eſt en ferme, & par cette raiſon les Européens n'oſent tirer ce grain que par Damiette. On prétend même que depuis quelque tems, les Américains ont porté à Alexandrie du riz de la Caroline ; ce qui marqueroit le déchet progreſſif de la culture des Egyptiens.

Le ſel Ammoniac, la cire jaune, & le ſéné qui vient en partie de la haute Egypte, ſont des articles peu propres à enrichir un pays. Le gouvernement paroît en profiter plus que les habi-

tans, par les droits diſproportionnés à la valeur, dont il a chargé ces marchandiſes.

En échange de ces productions, que l'Egypte fournit aux autres nations, elle a beſoin de plusieurs marchandiſes étrangeres. Les François y portent une grande quantité de draps de Languedoc, dont il ſe conſomme annuellement au moins 800 balles en Egypte, parce que ſes habitans ont l'ambition de porter un habit neuf à la fete du *beïram* : on a la coutume d'habiller à neuf, tous les ans pour cette fète, les domeſtiques même. L'*Emir-Hadſi* de la caravane de la Mecque employe lui ſeul ſoixante & dix ballots, parce qu'il eſt obligé de faire des préſens d'habits aux Arabes qui ſe trouvent ſur ſa route, & à beaucoup de perſonnes à la Mecque. Les Egyptiens ne s'habillent gueres en ſoye; & quand ils le font, ils préferent les étoffes riches qu'on fabrique depuis quelque tems dans l'isle de Scio, à celles de France ou d'Italie.

Veniſe & Marſeille débitent en Egypte plus de mille balles de papier; dont une partie eſt pour ce pays, & l'autre pour l'Arabie. Tout le papier à écrire doit ètre liſſé, parce que les orientaux ſe ſervent de plumes de roſeaux, & d'une encre fort épaiſſe. Il ſe fait une grande conſommati

de papier pour les fenêtres : dans ce pays chaud on voit très-rarement des carreaux de verre.

Les Européens apportent auſſi de la cochenille, dont 80 barrils reſtent en Egypte, & 200 barrils vont aux Indes. Si l'on ne connoiſſoit pas la politique des Hollandois, on ſeroit ſurpris de voir les Egyptiens réduits à ſe pourvoir d'épiceries chez les négocians européens, qui leur vendent du poivre, des cloux de girofle, du gingembre, &c. Il eſt plus naturel de voir l'Egypte approviſionnée par les productions de nos arts & de nos fabriques qui lui manquent ; comme ſont les aiguilles, la coutellerie, le plomb, le mercure, &c.

Le café peut être regardé comme marchandiſe de conſommation & de paſſage : comme il fait la boiſſon favorite des Turcs, ils ont tâché de l'avoir dans toute ſa pureté. Il eſt défendu, à cet effet, d'importer le café d'Amérique, & d'exporter celui d'Arabie : mais on élude ces ordonnances, par des préſents faits aux grands ou aux officiers de la douane ; de ſorte que les Européens tirent chaque année de l'Egypte une bonne quantité de café du Levant. Celui des isles n'entre plus gueres, il eſt vrai, qu'en petite quantité, & ſeulement autant qu'il faut à

quelques marchands pour falsifier celui d'Yemen. Il n'y a pas long-tems, que dans la haute Egypte on ne buvoit que du café de la Martinique: mais il renchérit pendant la derniere guerre; les Egypiens prirent le parti de faire venir le bon café en droiture de l'Arabie par *Cassir*; & actuellement ils l'ont à meilleur marché, qu'ils n'avoient eu celui des isles.

Entre les marchandises qui traversent l'Egypte, une des plus considérables est la gomme arabique. Tous les ans en Octobre il vient deux ou trois petites caravanes d'Arabes des environs de Pâr & du mont Sinaï, qui apportent jusqu'à 700 quintaux de cette gomme. Ces Arabes sont fort sujets à falsifier leur marchandise, & forcent néanmoins les marchands mahométans. qui font seuls ce commerce, d'acheter sans examen. Pour ne point risquer d'ètre châtiés, ou par aversion pour les villes, ces Arabes n'entrent jamais au Caire; il campent à la distance d'une demi-lieue de ses murs: les négocians sont obligés de les y aller trouver, pour trafiquer avec eux; ce qui se fait proprement par échange, puisque les Arabes, au lieu d'argent, prennent des habits, des armes, & tout ce dont ils ont besoin dans leur désert.

Il vient encore chaque année, aux mois d'Avril & de Mai, un grand nombre de caravanes de l'intérieur de l'Afrique, qui apportent trois différentes sortes de cette gomme. On en tire encore du *Habbesch*, par *Dsjidda* & *Suès*, qui, quoique d'une qualité inférieure, passe toute en Europe, qui en achete annuellement plus de 5000 quintaux, de toutes les especes.

Ces caravanes d'Afrique se chargent encore de plusieurs autres productions de leur pays, comme esclaves, dents d'éléphans, plumes d'autruche, tamarins & poudre d'or. Elles prennent en échange des toiles d'Egypte, des fausses perles, du corail, des armes, & même des habits complets, que les habitans du Caire font faire selon le goût de ces Africans. C'est pour ce dernier usage, qu'on a demandé, depuis quelque tems, une si grande quantité de gros drap en Egypte.



SECTION IV.

DES MŒURS DES ORIENTAUX EN GÉNÉRAL, ET DES EGYPTIENS EN PARTICULIER.

CHAPITRE I.

Des habitans du CAIRE, *& des environs.*

Les Arabes & les Turcs de toutes les provinces Ottomanes, font la partie la plus nombreuse des habitans du Caire. On y trouve aussi des *Maggrébins*, ou Arabes de la Barbarie, d'autres Africains, des Persans & des Tartares. Tous ces mahométans sont *Sunnites*, & pour la plupart attachés à la secte de *Schafei.*

Après les mahométans, les *coptes* y demeurent en grand nombre: ils habitent des quartiers entiers & des rues très-étendues, & ils ont plusieurs églises, tant dans la capitale, que dans son voisinage à *Masr-el-atik:* leur patriarche fait aussi sa résidence au Caire.

Les juifs sont, après les mahométans & les coptes, la communauté la plus nombreuse. Il

y a des pharisiens ou talmudistes, .. des karaïtes, qui, quoique en petit nombre, ont néanmoins une synagogue particuliere. Les premiers, savoir les talmudistes, sont répandus & puissants : depuis long-tems ils ont pris à ferme toutes les douanes ; entreprise qui leur donne du crédit & des richesses. Dans le gouvernement républicain de l'Egypte, il leur est plus aisé d'acquérir des protecteurs stables, que dans les autres provinces de la turquie, où tout dépend du caprice d'un pacha mal assuré de sa place; ou de la volonté du grand-douanier, qui réside à Constantinople. Une preuve de la considération, dont les juifs jouissent sous l'aristocratie du Caire, c'est que les douanes sont fermées le samedi, & qu'aucune marchandise ne passe le jour du sabbath, quand même elle appartiendroit à des chrétiens ou à des musulmans.

Les grecs n'ont que deux églises au Caire, dont l'une est desservie par leur patriarche d'Alexandrie, & l'autre par l'évêque du mont Sinaï. Les Arméniens en petit nombre, ont une seule, mais jolie église. D'entre les nations européennes, il y a plusieurs négocians François & Italiens; mais aucun Hollandois : la Hollande y en-

tretient cependant un conſul, tout comme la France & Veniſe.

Si le Caire manquoit jamais de négocians européens, elle ne manquera pas au moins de religieux de la communion romaine. On y voit des jéſuites, des capucins, des cordeliers & des peres de la propagande. Tous ces moines ſont ardens à faire des proſélytes, & réuſſiſſent quelquefois à convertir à leur maniere, quelque chrétien ſchiſmatique de l'orient. Le gouvernement tolere volontiers ces apôtres modernes, à cauſe du profit qui lui revient des querelles, que ces converſions occaſionnent à l'ordinaire entre l'apoſtat & les membres de la communion qu'il quitte. Souvent le pacha ne ſe contente pas de mettre à l'amende les parties, il va à la ſource de la conteſtation, & exige des moines même des ſommes conſidérables.

Les environs du Caire ſont habités en partie par des coptes; mais en plus grande partie par des arabes, fixés ou errans: peuples qu'il font conſidérer un peu plus en détail.

CHAPITRE II.

Des COPTES.

SI une origine reculée & des ancêtres illustres pouvoient donner du mérite, les coptes seroient un peuple bien estimable. Ils descendent des anciens Egyptiens, & par cette raison les Turcs les appellent par dérision la postérité de Pharaon. Mais cette postérité mal-faite, stupide, ignorante & misérable, ne fait pas honneur aux anciens souverains de l'Egypte.

Ce peuple, vivant depuis plus de 2000 ans, sous la domination des différens conquérans étrangers, a dû nécessairement essuyer bien des vicissitudes: il a perdu ses mœurs, sa langue, sa religion, & même presque son existence. Il est réduit à un petit nombre, en comparaison des arabes qui ont inondé cette contrée. On peut juger de la diminution des coptes, par celle de leurs évèques; dont le nombre, du tems de la conquête alloit à soixante-dix: aujourd'hui il n'en subsiste plus que douze, la plupart établis dans la haute Egypte; loin du centre de la conquête, où ces anciens habitans paroissent s'être réfugiés préférablement.

Les Egyptiens furent connus de tout tems comme un peuple mélancolique, opiniâtre, & porté à la fuperftition. Leur poftérité conferve, avec la mème obftination, les opinions que les grecs l'ont forcée d'adopter. Les coptes ont une averfion infurmontable pour l'églife romaine. Leur patriarche eft en même tems le chef de l'églife d'Abyffinie, où il envoie un évêque pour gouverner le clergé.

Ce feroit une découverte intéreffante que la connoiffance de l'ancien vrai copte, appellé *Rifan Faraoun*, ou la langue de Pharaon. On voit en Egypte, même fur les momies, des infcriptions alphabétiques, très-différentes des hiéroglyphiques, qui déchiffrées, fourniroient des lumieres fur l'ancienne hiftoire, & pour l'explication des hiéroglyphes. Mais cette langue des anciens Egyptiens paroît prefque entiérement perdue. Les Ptolomées tâcherent déjà de fubftituer le grec à l'antique langage de leurs nouveaux fujets : les empereurs grecs de Conftantinople défendirent fous peine de la vie de parler le copte, & forcerent les Egyptiens à adopter l'alphabet grec au lieu du pharaonique. De ce mêlange du grec & de l'égyptien, fe forma le copte moderne, dans lequel font écrits

les livres ſacrés de ce peuple. Les ſultans d'Egypte acheverent de faire diſparoître ce langage corrompu, en défendant de le parler ſous les mêmes peines, & en mettant à ſa place l'arabe, qui eſt aujourd'hui la langue des coptes. On lit encore la liturgie en copte moderne, que le peuple n'entend pas, & qu'on lui explique ſur le champ par une ancienne traduction arabe écrite à côté du texte. Les prêtres même n'entendent pas leur langue ſacrée; à peine ſavent-ils en lire les caracteres.

Mr. Forskal lia connoiſſance avec un copte ſavant & poli, appellé *Ibrahim Ennaſch*, qui copioit des livres de liturgie, & qui gagnoit à ce métier un demi-écu en trois jours. Il vit entre les mains de ce ſavant égyptien, un dictionnaire d'une grande quantité de mots du vrai & ancien copte, expliqués en arabe. Cet Ibrahim Ennaſch apprit auſſi à mon ami, qu'il exiſtoit encore dans pluſieurs couvents de la haute Egypte un bon nombre de livres coptes: mais il ne ſavoit rien de leur contenu, & des matieres dont ils traitent. Les religieux cachent ces livres avec ſoin, de crainte, diſent-ils, que les catholiques ne les emportent, & ne les faſſent imprimer en Europe, après les avoir falſifiés:

par cette raiſon, ces livres ſont reſtés inconnus juſqu'ici. En perſuadant ces religieux, qu'on n'eſt pas du parti du pape, & en ſoulageant un peu leur grande pauvreté, il ſeroit poſſible d'obtenir, au moins des copies de ces livres enſévelis.

CHAPITRE III.

Des ARABES *en Egypte.*

LES Arabes paroiſſent avoir conquis & habité l'Egypte, dans pluſieurs époques très-éloignées l'une de l'autre. On trouve des indices marqués de leur ancien ſéjour dans cette contrée; & les rois paſteurs, dont la mémoire étoit en abomination chez les Egyptiens, ne peuvent avoir été, que des chefs des Arabes errans avec leurs troupeaux.

Quoi qu'il en ſoit de ces tems reculés, depuis la conquête de l'Egypte par les Sarraſins, le plus grand nombre des habitans de ce pays eſt compoſé d'Arabes. Une partie de ce peuple habite les villes; une autre cultive la terre & demeure dans les villages; une autre parcourt les campagnes avec ſon bétail & campe ſous des tentes.

En traitant de la nation des Arabes en général, j'aurai occaſion de parler de ſes différentes branches, de ſes mœurs & de ſes uſages: il ſuffira de remarquer ici quelques traits qui regardent la branche établie en Egypte.

Les Arabes, qui habitent les villes de cette province, n'ont rien qui les diſtingue des autres habitans des villes de l'orient, ou de celles de l'Arabie en particulier: il en eſt de même du payſan arabe de l'Egypte, qui reſſemble aux payſans des autres pays orientaux. On croit cependant avoir obſervé, que la poſtérité des étrangers fixés en Egypte, dégénere: les chevaux de race arabe y perdent auſſi leur vigueur & leur courage. Le nom de payſan d'Egypte, eſt parmi les Arabes un terme de mépris.

Les Arabes errans, ou *Bedouins*, libres & preſque indépendans, plutôt alliés tributaires que ſujets de l'ariſtocratie égyptienne, ſont la branche la plus remarquable de leur nation. Partagés en tribus, ils ſont gouvernés par des chefs héréditaires, appellés *Schechs*, ſubordonnés au *Grand-Schech*; qui eſt à la tête d'une ou de pluſieurs tribus. En payant au gouvernement une certaine redevance, ces Bedouins oſent promener leurs troupeaux dans les pâturages de

l'Egypte ; mais ils abuſent ſouvent de cette permiſſion, & pillent indiſtinctement le laboureur du canton où ils campent, & les paſſans qui ont le malheur de tomber entre leurs mains. Ils ſe mêlent auſſi volontiers des querelles qui ſurviennent ſi fréquemment entre les partis de cette république militaire. Si le gouvernement veut les punir, ou les ranger à leur devoir, ils ſe défendent ou ſe retirent dans les déſerts, d'où ils reviennent enſuite avec impunité.

Ils ſont preſque toujours à cheval, armés d'une lance, au moins les plus aiſés, & toujours errans d'un endroit à l'autre. Le ſoin de leurs beſtiaux, & les courſes pour ſe deſennuyer ou pour piller, font toute leur occupation. On peut ſe former une idée de l'air & de l'habillement de ces Arabes, par la *Pl. 3*.

L'indépendance les rend fiers juſqu'à l'inſolence, & la vie oiſive & inquiéte qu'ils menent, jointe à la pauvreté qui en eſt la ſuite, leur inſpirent probablement ce goût décidé pour le vol & pour le pillage. J'ai déjà eu occaſion de citer des preuves de leur penchant à infeſter la contrée & à inſulter les paſſans. *Mr. Forskal* & moi, nous en eûmes une nouvelle preuve, dans une courſe que nous fîmes aux pyramides. Etant

I.



partis ſeuls de *Dsjiſe*, nous rencontrâmes deux Bedouins à cheval, que nous louâmes pour nous conduire & pour nous eſcorter. A peine arrivés au pied des pyramides, nous vîmes accourir au galop un Arabe; c'étoit un jeune *Schech*, qui au commencement ſe montra fort honnête; mais qui changeant bientôt de ton, planta ſa lance devant nous, & nous défendit de quitter la place ſans lui avoir donné de l'argent. *Mr. Forskal* ayant refuſé ce qu'il demandoit avec inſolence, le Schech lui prit ſon turban, & appuya ſon piſtolet ſur ma poitrine, quand je voulus défendre mon ami. Les deux Bedouins nos conducteurs le laiſſerent faire, ou par reſpect pour un Schech, ou par une ſuite de leur perfidie naturelle : il fallut à la fin ſatisfaire ce brigand. Nous y retournâmes une autre fois bien accompagnés: mais cette précaution n'empêcha pas les Arabes accourus, de voler ſubtilement quelques hardes à tous ceux qui formoient notre compagnie.

Par le ſéjour de ces Arabes, leur langue eſt devenue la langue univerſelle des habitans de l'Egypte : cependant cette langue, ayant été parlée par le petit peuple depuis ſi long-tems, a beaucoup perdu de ſa pureté dans la bouche des Egyptiens & des Arabes vagabonds. *Mr.*

Forskal a laiſſé une longue liſte de mots uſités au Caire, qui different entiérement de ceux, qui déſignent les mêmes idées dans le dialecte de l'Yemen. Ce dernier dialecte d'une province ſéparée des étrangers, où aucun mêlange ne peut s'introduire, devroit être la pierre de touche des autres dialectes. Celui de l'Egypte ſe reſſent de la diverſité de ſes habitans tirés de nations dont le langage eſt ſi différent.

CHAPITRE IV.

De l'habillement des hommes en Orient.

IL regne une grande uniformité dans les mœurs & dans les uſages de pluſieurs peuples de l'orient qui profeſſent la religion mahométane. Ainſi, au lieu de répeter ce que j'ai à dire ſur cet article, j'ai cru plus convenable d'entrer tout d'un coup dans quelque détail, ſur ce qui eſt commun à toutes ces nations, & qui s'applique par conſéquent auſſi aux habitans de l'Egypte.

On a de bonnes deſcriptions de l'habillement des orientaux, & de bonnes eſtampes qui le repréſentent: celles qui ſe trouvent dans la *deſcription de Haleb par Ruſſel* ſont les meilleures

& les plus récentes. Si l'on comparoit cependant ces eſtampes de l'ouvrage de *Ruſſel*, avec l'habillement uſité actuellement dans l'empire ottoman & en Egypte, on y verroit une grande différence: il arrive en Turquie, ce qui arrive en Europe; les modes changent, & on imite en province celles des grands & de la capitale.

L'habillement des orientaux, dans lequel nous croyons remarquer des ſingularités, eſt adopté à leurs mœurs & à leur climat. Accoutumés à s'aſſeoir les jambes croiſées, il leur faut des habits très-amples; & obligés de marquer du reſpect aux lieux ſaints & aux appartemens des gens diſtingués, en laiſſant les ſouliers à la porte, ils ont beſoin de ſe chauſſer de maniere à pouvoir ſe paſſer de ſouliers dans ces occaſions. Le climat, dans beaucoup de pays de l'orient, eſt très-inégal, & ſujet à des variations ſubites du chaud au froid. Les habitans d'un pareil climat ne peuvent pas ſe diſpenſer de ſe couvrir mieux qu'il nous ſemble néceſſaire, & de porter pluſieurs pieces d'habillement l'une deſſus l'autre, pour pouvoir les quitter ou reprendre, ſuivant la variation rapide & imprévue des différentes températures de l'air.

Les Turcs, qui ſervent de modele à une grande partie de l'orient, ont une chemiſe à manches

très-larges, & deſſous cette chemiſe ils mettent un caleçon de toile, attaché à des chauſſons de la même étoffe : ils ſe chauſſent alors de *terliks* ou de pantoufles très-minces. Par-deſſus ce caleçon, cette chemiſe & cette chauſſure, ils mettent un *ſchakſchir* ou culotte rouge très-ample, à laquelle ſont couſues d'autres pantoufles ou *meſts*, auſſi minces que les *terliks*. Sur ce *ſchakſchir* ils portent un *enteri* ou veſte qui deſcend au-deſſous des genoux, & par-deſſus le tout un caftan ou robe qui doit atteindre les pieds. Pour pouvoir marcher plus librement, ils retrouſſent le *caftan* par le moyen d'un large ceinture, dans laquelle ils placent le *kandsjar* ou poignard, dont les Turcs ſont toujours armés. Par-deſſus le *caftan* ils mettent une *juppe* ou ſurtout à manches très-courtes, fourrée en hyver, & ſans peliſſe dans les autres ſaiſons. Souvent ils couvrent toutes ces pieces d'une autre peliſſe, ou d'un *beniſch*, ou ſurtout de gros drap.

Cette quantité d'habillemens ſeroit trop diſpendieuſe pour le peuple, & trop embarraſſante dans ſes travaux ; il ſe contente de la culotte, de *l'enteri* & du *beniſch* ; le payſan de la chemiſe & du caleçon. Un habillement ſi composé n'eſt pas commode en voyage : les Turcs portent alors une large culotte bleue, dans laquelle ils enferment leurs habits

longs ; ils enveloppent les pieds de morceaux de drap, & mettent de larges bottes ; chaussure qui gêne, il est vrai, la démarche, mais qui est préférable à nos bas, parce qu'elle tient plus chaud.

L'habillement des chrétiens orientaux, est à peu près le même que celui des Turcs ; excepté qu'il leur est défendu d'employer des étoffes teintes en couleurs vives : ils n'osent pas non plus porter des chaussures de cuir jaune : en faisant peindre leurs maisons ils sont obligés de se servir de couleurs sombres. Les chrétiens européens ont la permission de se chausser en jaune, & de porter des habits de toute couleur, excepté en verd : couleur qui, plutôt par la coutume que par la loi, est réservée aux musulmans.

Tous les orientaux, hormis quelques religieux mahométans des ordres des *Derwischs* & des *Santons*, se font raser la tête, & ne conservent qu'une petite touffe de cheveux. Cette coutume, blâmée par quelques personnes en Europe, qui lui attribuent les apoplexies devenues plus fréquentes parmi nous, qu'elles ne l'étoient du tems de nos ancètres, ne paroît pas incommoder les Turcs, qui ne sont gueres sujets aux apoplexies. Ils s'en garantissent peut-être, en se couvrant mieux la tête. Leur tête rase paroît exiger, au moins, une

coëffure chaude, qui l'eſt auſſi chez ces nations à un tel point, que cet excès nous ſemble entiérement contraire à la température des pays chauds. Par cette raiſon encore, ils ne ſe découvrent point pour témoigner du reſpect, & ils trouvent notre maniere de ſaluer abſurde & ridicule.

Il regne une grande diverſité dans la façon de ſe couvrir la tête parmi les orientaux; ce qui au premier abord ne ſemble pas conforme à la conſtance qu'on attribue à ces peuples: mais cette diverſité ne dépend pas de la mode: les différentes coëffures ſervent de marque diſtinctive de la nation, de l'état & de l'emploi des perſonnes qui les portent: elles tiennent même lieu de livrée aux domeſtiques, dont chaque claſſe a ſon bonnet particulier qui fait connoître ſes fonctions. Il eſt avantageux de trouver, parmi des inconnus, ces ſignes extérieurs qui annoncent tout de ſuite l'état des gens qu'on rencontre.

Ces eſpeces de coëffures ſi diverſifiées, que les Européens confondent ſous le nom général de *turban*, peuvent ſe réduire à trois principales. La premiere eſt un bonnet de drap fort haut, doublé de coton, & enveloppé par le bas d'une piece de mouſſeline blanche: cette coëffure, nommée *Kaouk*, eſt au fond le bonnet des *Turcomans* em-

belli; ainſi il faut la regarder comme un habillement turc. La ſeconde eſt un bonnet de drap, plus petit, & beaucoup moins haut que le précédent: on l'enveloppe auſſi par le bas d'une toile, & alors on le nomme *ſaſch*, ou *turban*; c'eſt la coëffure nationale des Arabes, qui ont porté cette mode dans le reſte de l'Aſie. La troiſieme eſt encore un bonnet de drap, doublé de coton, plus ou moins haut; mais bordé en bas d'une peliſſe de peaux d'agneaux, au lieu d'être enveloppé de toile; il s'appelle *Kalpak*, & vient originairement des Tartares, quoiqu'une grande partie des chrétiens orientaux l'ayent adopté.

Tous les grands en Turquie portent le *Kaouk* de drap jaune, & l'enveloppent d'une belle mouſſeline blanche. Les *Scherifs*, ou les deſcendans de Mahomet, quoique peu conſidérés & preſque jamais admis aux emplois, ſe diſtinguent par un linge verd, dont ils entourent leur *Kaouk*, ou turban. Les coptes & ceux des chrétiens qui ne portent pas le *Kalpak*, mettent un linge rayé bleu & blanc, autour de leur *Kaouk*, qui à l'ordinaire eſt de drap rouge. Ils ſont imités dans cette mode par les Européens qui veulent s'habiller à la maniere du pays: les religieux même s'y prêtent, excepté les corde-

liers & les capucins. Les derniers portent dans tout l'orient, les habits ſales & déguenillés de leurs ordres ; ce qui choque extrèmement les mahométans, qui aiment le propreté & s'en font un devoir.

CHAPITRE V.

De l'habillement des femmes.

IL eſt plus difficile à un voyageur, de connoître l'habillement des femmes, dans l'orient, que celui des hommes. Bien loin qu'un étranger entre dans un *harem*, il n'oſe pas ſeulement voir chez elle une mahométane. Il eſt impoſſible de s'inſtruire de leur parure quand on les rencontre en rue, puiſque les muſulmans prennent déja pour une impoliteſſe, & preſque pour une inſulte, l'attention avec laquelle on regarderoit une femme en public. Elles ſont d'ailleurs ſi bien enveloppées quand elles ſortent, que ce ſeroit une peine inutile, de vouloir diſtinguer les différentes parties de leur habillement. A Conſtantinople, quand elles paroiſſent en rue, elles s'affublent de tant de linges blancs, qu'on n'apperçoit que les yeux de ces momies ambulantes : elles reſſemblent alors aſſez à l'é-

pouſe de la noce égyptienne *Pl. 5*. Au Caire elles cachent la tête & une partie du corps avec un grand voile noir, & leurs riches habits ſont couverts d'une eſpece de grand ſurtout de toile commune, qu'elles quittent en entrant dans les appartemens de leurs amies.

Puiſque je n'ai eu aucune occaſion de voir une femme de diſtinction, j'avoue mon ignorance, & je renvoie le lecteur aux lettres admirables de mylady Montagu, qui ayant eu l'entrée dans pluſieurs harems étoit en état d'en décrire les habitans : elle ſeule a pu voir les femmes de condition dans toute leur parure. On a ſoupçonné cette dame, d'avoir exagéré la beauté, la magnificence, & la politeſſe des orientales: je ſais cependant, par ce que j'ai apperçu, & par ce que j'ai ouï dire, que ſes deſcriptions ſont vraies ; ſi elle s'eſt attachée principalement à rapporter ce qu'il y avoit à louer, d'autres voyageurs n'ont parlé que des défauts de ces femmes. Quoiqu'il en ſoit de l'autenticité de ſes récits, je dois me borner à raconter ce que j'ai vu des femmes des claſſes inférieures, & à faire quelques remarques générales.

Toutes les femmes de l'orient portent des caleçons, dans les pays même où les hommes

ſont ſans culottes. Celles du petit peuple, ſe contentent de ce caleçon, & d'une longue chemiſe de toile bleue, pour tout l'habillement. Mais, quoiqu'à demi-nues, toutes ſans exception de quelle chaſſe qu'elles ſoient, portent un voile.

Le voile paroît être la piece la plus importante de leur habillement, & leur plus grand ſoin eſt de cacher le viſage. On a des exemples en grand nombre de femmes nues, ſurpriſes par la venue inopinée d'un homme, qui ſe couvroient le viſage avec empreſſement, ſans ſe ſoucier de cacher le reſte. Les payſans en Egypte ne donnent jamais de chemiſes à leurs filles, avant qu'elles ayent atteint l'âge de huit ans : nous avons ſouvent vu accourir ces jeunes filles toutes nues, pour nous voir paſſer; aucune n'étoit à viſage découvert, & toutes avoient leur voile. Ce voile ſi eſſentiel au ſexe, eſt un linge long & triangulaire, attaché à la tête, de maniere que tout le viſage en eſt couvert, excepté les yeux. On peut s'en former une idée par les figures d'une femme & de ſa fille. *Planche 5.*

Dans quelques provinces, ſur-tout en *Syrie*, les femmes portent des eſpeces de chapeaux

d'argent ou de laiton, reſſemblans à un cône, à une aſſiette, ou de quelqu'autre forme biſarre. Celles des Arabes, en Egypte & dans le déſert, ſe chargent d'une multitude d'ornemens ſinguliers; d'anneaux de métal d'un très-grand diametre, dans les oreilles & quelquefois au cartilage du nez; d'autres anneaux de la même matiere au-deſſus de la cheville du pied, & aux bras, en guiſe de braſſelets; de bagues de peu de valeur; de pieces de corail, pendues autour du viſage; & de colliers de toute ſorte de matieres, même des plus viles. Elles attachent quelquefois à leurs cheveux treſſés des ſonnettes, comme les jeunes filles les attachent aux pieds. Pluſieurs croient s'embellir par des marques bleues ineffaçables, qu'elles ſe font par des piquures douloureuſes, aux joues, au menton & ſur d'autres parties du corps. Pluſieurs ſe peignent les mains en jaune & les ongles en rouge, en s'imaginant acquérir par cette bigarrure, des agrémens ſéduiſants.

L'habillement des grecques ne differe pas eſſentiellement de celui des turques. Comme pluſieurs Européens épouſent des femmes d'origine grecque, on a ſouvent occaſion de voir la maniere dont elles s'habillent, & par ce moyen

on acquiert quelque connoiſſance de la parure des mahométanes des claſſes ſupérieures.

Toutes les grecques portent des hauts de chauſſes, qui deſcendent juſqu'aux pieds : elles ſe chauſſent preſque comme les hommes, & marchent auſſi dans de larges pantoufles. Sur la culotte elles mettent une chemiſe de toile fine, & ſur la chemiſe une veſte, ſerrée par une ceinture d'une largeur conſidérable. Par deſſus la veſte elles portent un habit, ou une peliſſe à manches courtes, qui ne paſſent les épaules que de la longueur d'un empan. Leur coëffure varie beaucoup ſuivant le caprice de la mode, & elles s'en occupent plus encore, s'il eſt poſſible, que nos femmes en Europe. Il y a en effet de ces coëffures, qui m'ont paru plus élégantes que celles des européennes ; leurs habits, du moins, ont quelque choſe de plus riche & de plus impoſant. Mais pour trouver admirables ces beautés orientales, il ne faut les voir que ſur leur ſopha : en ſe déplaçant elles perdent leurs graces. Accoutumées à être aſſiſes les jambes croiſées, & à porter des chauſſons de cuir dans de larges pantoufles, elles marchent très-mal. Les Européennes qui demeurent en turquie, ſe ſervent de ſouliers, quoiqu'habillées



II.



à l'orientale pour le reſte : mais on diſtingue bientot à leur démarche ſi elles ont pris l'habitude de s'aſſeoir ſur leurs jambes, ou ſi elles conſervent l'uſage des chaiſes. On peut voir *Pl. 3.* une grecque dans toute ſa parure, que *Mr. Baurenſeind* a deſſinée à Alexandrie.

A Conſtantinople, les femmes ont la commodité d'aller en carroſſe ; mais elles en profitent rarement. Les carroſſes turcs reſſemblent aux nôtres à l'extérieur ; excepté qu'ils n'ont au lieu de glaces, que de mauvaiſes jalouſies de bois, & qu'ils manquent de portieres : on y monte par une échelle, qu'on ſuſpend derriere la voiture. Dans l'intérieur il y a au lieu de ſieges, des tapis, ſur leſquels les turques s'aſſeyent les jambes croiſées.

Comme on ne connoît pas au Caire ce que c'eſt qu'une voiture d'aucune eſpece, les dames du plus haut rang ſont obligées, comme celles des autres claſſes, de monter des ânes. Par égard pour le ſexe, on ne force pas les femmes des chrétiens & des juifs, de deſcendre de leur monture, quand elles rencontrent un ſeigneur égyptien.

CHAPITRE VI.

Des divertiſſemens des Orientaux.

IL pourroit paroître inſipide & inutile, de parler des moyens par leſquels un peuple ſe débarraſſe du peſant fardeau du tems, dans ſes heures de loiſir. Ces moyens cependant, tiennent aux mœurs & au caractere d'une nation. La nature des amuſemens uſités dans une contrée, ne peut pas être indifférente à l'obſervateur, qui veut en étudier les habitans. Dans l'orient il trouve un intérêt de plus: la plupart des divertiſſemens & des jeux qui y ſont en vogue, datent des tems les plus reculés, & leur connoiſſance ſert à expliquer beaucoup de traits obſcurs touchant les coutumes des anciens.

Le climat, les mœurs & le gouvernement ſemblent donner aux orientaux une diſpoſition naturelle à la mélancolie. Ils deviennent plus ſérieux encore par le défaut de ſociété, dont ils ſe privent en grande partie par cette jalouſie, qui les empèche de recevoir du monde chez eux. Ils ſont taciturnes, parce que, renfermés avec leurs femmes, & n'ayant naturellement pas dans cette retraite beaucoup de matieres pour la

conversation, ils prennent l'habitude du silence. Le pouvoir étant entre peu de mains, le gouvernement opprimant l'industrie, les sujets des despotes de l'orient doivent s'ennuyer dans leur oisiveté; d'autant plus, qu'ils ne connoissent gueres les uniques préservatifs contre cet ennui, les arts & les lettres. Les exactions d'un gouvernement, qui rend les fortunes précaires, engagent ces peuples à spéculer sans cesse sur leurs intérêts, & à s'occuper plus de leurs affaires, que de leurs plaisirs.

Des nations placées dans ces circonstances, doivent avoir des divertissemens très-différens de ceux des nations remplies de riches oisifs, où les femmes donnent le ton, & où tout le monde est obligé de se plier à leurs goûts & à leurs fantaisies. En Europe, tous les plaisirs prennent la teinte de la vie casaniere & de la mollesse du sexe, & les hommes s'amusent de plus en plus comme des femmes: dans l'orient les amusemens tiennent plus à la vie publique, & ont quelque chose de plus mâle & de plus austere. L'ignorance des orientaux, leur fait goûter, il est vrai, des passetems bien insipides.

Le soir, les grands se renferment à l'ordinaire dans leur *harem*. On ignore ce qui se passe

dans ces lieux ſolitaires : mais comme les femmes de l'orient ſont exceſſivement ignorantes, & de véritables enfans adultes, il eſt à préſumer qu'on s'y amuſe des plus grandes puérilités. Quelques traits, échappés à des maris de ma connoiſſance, m'ont confirmé dans cette opinion.

Les *Oſmanli* ou turcs de diſtinction, qui ſe reſſentent toujours des inſtitutions primitives & militaires de leur nation, s'amuſent par des exercices à cheval, qu'ils ſemblent aimer de préférence. Pour cet effet, les principaux du Caire s'aſſemblent deux fois par ſemaine, dans une très-grande place appellée *Maſtabe*, ſuivis d'un nombreux cortege de domeſtiques auſſi à cheval. Dans cette place ils s'exercent au *Dsjerid*, ce qu'ils font en courant deux à deux à francs étriers, en ſe pourſuivant, & en ſe jettant des bâtons de quatre pieds de long : ils lancent ces bâtons avec tant de force, que ſouvent celui des cavaliers, qui n'eſt pas ſur ſes gardes, riſque d'avoir une jambe ou un bras caſſé. D'autres, en courant à toute bride, tirent à balles contre un pot, placé ſur un monceau de ſable : d'autres encore tirent de l'arc ; exercice ſi eſtimé, qu'on érige des piliers à l'honneur de ceux, qui

ont donné des preuves extraordinaires de force ou d'adreſſe, en décochant des fleches.

Pendant la plus grande hauteur du Nil, les grands du Caire ſe divertiſſent dans de petits bateaux ornés magnifiquement, ſur les *Birkets* au milieu de la ville. Dans cette occaſion, ils régalent les habitans de leur muſique, & ſouvent de feux d'artifice.

Un homme originaire de Tripoli en Barbarie, me conta, que le pacha de ſa ville avoit coutume de faire ériger quelquefois deux échafauds, entre leſquels on pouvoit tirer ſur des cordes des modeles de vaiſſeaux de guerre, armés de petits canons, proportionnés à la petiteſſe du vaiſſeau. Ces vaiſſeaux ſuſpendus en l'air & commandés par des officiers de la marine, qui dirigeoient la manœuvre & le feu de la petite artillerie, donnoient le ſpectacle aſſez agréable d'un combat naval. Le capitaine, dont le vaiſſeau avoit ſouffert le premier les plus grands dommages, étoit vaincu. Mais, comme ce jeu occaſionnoit des querelles ſérieuſes entre les commandans, on l'abolit.

Les domeſtiques des ſeigneurs égyptiens s'exercent à pied, à jetter l'un contre l'autre des bâtons de cinq à ſix pieds de long; ce qui leur

apprend à lancer le *Dsjerid*, quand ils ſont à cheval. Les gens du commun & les payſans, s'amuſent à s'eſcrimer avec des bâtons; chacun tâche de frapper la tête de ſon adverſaire, ou de parer les coups avec le bâton. Des gladiateurs de profeſſion ſe donnent auſſi en ſpectacle: mais leur art n'eſt pas auſſi meurtrier qu'en Europe: ils ne ſont armés que de bâtons, & un petit couſſin paſſé au bras gauche leur ſert de bouclier.

Dans les villages, les jeunes gens s'amuſent à des jeux d'adreſſe, reſſemblants à ceux qui ſont uſités parmi les payſans en Europe. Ils ſe défient à la courſe; ils ſe piquent de jetter en l'air & de ramaſſer pluſieurs petites pierres à la fois; ils s'exercent à ſauter à de grandes diſtances; ils jouent au ballon, & quelquefois au pair ou non.

Il eſt naturel, qu'un peuple iſolé & vivant ſans ſociété ſous le pouvoir arbitraire, aime les fêtes publiques. Elles ſe célebrent en Egypte avec beaucoup d'apparat, principalement celle du départ des pélerins de la Mecque, dont pluſieurs auteurs ont donné la deſcription. Les autres fêtes ſont en grand nombre, puiſque chaque moſquée célebre celle de ſon fondateur, où aſſiſte en proceſſion une foule de perſonnes de tout ordre, pendant

pendant qu'on permet au peuple de ſe divertir dans une place voiſine. Les coptes ont leurs fêtes comme les mahométans, & contribuent par leurs cérémonies à l'amuſement de la populace.

Comme ces fêtes ſe donnent quelquefois de nuit, les Egyptiens font des illuminations en portant par les rues un réchaud plein de bois réſineux allumé : ce réchaud eſt attaché au haut d'un long bâton. Ils ont une autre eſpece de flambeau plus brillant : c'eſt une machine compoſée de pluſieurs cercles de bois léger, auxquels on pend une multitude de petites lampes, & qu'on porte au bout d'une grande perche. De jour, pendant ces fêtes, on éleve par-tout des eſcarpolettes, des roues de fortune, ſur leſquelles la populace va ſe dégourdir & ſe déſennuyer.

En Egypte, en Syrie & en Arabie, l'amuſement favori des gens au-deſſus du peuple, c'eſt de paſſer la ſoirée dans un café public, où ils écoutent les conteurs d'hiſtoires, les muſiciens & les chanteurs, qui fréquentent ces maiſons pour gagner quelque bagatelle. Dans ces lieux de réjouiſſance, les orientaux conſervent leur taciturnité, & reſtent aſſis des ſoirées entieres, ſans dire un ſeul mot à leurs voiſins. Ils préferent l'entretien de leur pipe, dont la fumée nar-

cotique ſemble propre à appaiſer les agitations de leur ſang brûlé. Sans une raiſon phyſique, il ſeroit difficile d'expliquer le goût général de ces peuples pour le tabac: en fumant, ils charment leur ennui, & ſe mettent, quoique à un moindre degré, dans une diſpoſition d'eſprit ſemblable à celle des perſonnes qui ont pris de l'opium: le tabac ſupplée aux liqueurs fortes, qui leur ſont défendues.

Ce goût pour le tabac, les a fait rafiner ſur la forme & la matiere de leurs pipes. Celles dont ſe ſert le peuple, ſont fort ſimples, compoſées d'un fourneau de terre cuite, & d'un tuyau de roſeau. Les gens aiſés les veulent d'une matiere plus précieuſe, plus ornées, & avec un tuyau couvert d'étoffes pour pouvoir le mouiller dans les grandes chaleurs, & rafraîchir par ce moyen la fumée. Dans une grande partie de l'Aſie on employe fréquemment la pipe uſitée en Perſe, qui, en faiſant paſſer la fumée au travers de l'eau fraiche, la rend plus douce & plus agréable pour ceux qui l'avalent. En Egypte cette pipe perſienne, n'eſt qu'une noix de cocos moitié pleine d'eau, avec deux tuyaux dont l'un communique au fourneau, & l'autre à la bouche du fumeur. *Kerim-Kan*, *Schah* actuel de

la Perſe méridionale, paroît ſe diſtinguer dans cet amuſement: la pipe la plus à la mode, s'appelle de ſon nom *Kerim-Kari*.

Au reſte, la maniere de fumer avec la pipe perſienne, ne ſert pas uniquement à déſennuyer le peuple: on l'employe auſſi pour ſe chauffer en cas de beſoin; puiſque la fumée chaude, que les orientaux avalent dans cette occaſion, pénetre juſques dans les poumons, & y porte une chaleur douce. Dans un voyage que je fis en hyver ſur l'*Euphrate*, les bateliers étoient ſouvent obligés d'entrer dans l'eau pour remettre le bâtiment à flot: comme ils n'oſoient pas boire de l'eau-de-vie pour ſe préſerver du réfroidiſſement, je ne pouvois leur faire un plus grand plaiſir que de leur donner une pipe de tabac de cette maniere.

CHAPITRE VII.

Des jeux uſités en Orient.

IL eſt défendu par l'alcoran de jouer pour de l'argent, & par cette raiſon, il eſt aſſez rare de voir jouer les orientaux. Les mahométans jouiſſent donc du bonheur peu commun en Europe, de n'être pas forcés de ſe prêter, par une préten-

due politeſſe, à un amuſement inſipide, qui uſe le corps, en mettant en mouvement des paſſions malfaiſantes; qui retrécit l'eſprit, par l'uniformité & l'inutilité des combinaiſons; & qui refroidit le cœur, par le choc continuel de la vanité & de l'intérêt entre les joueurs.

Cependant, comme il ſe trouve dans toutes les contrées, des gens peu ſages & peu conſéquens, j'ai vu des mahométans, ſéduits probablement par l'exemple dans les établiſſemens européens, jouer, mais un petit jeu, puiſqu'ils n'étoient pas avec des femmes. Ils ne connoiſſent pas les cartes d'Europe: mais j'ai rencontré à Bombay quatre marchands Arabes, qui jouoient avec des cartes chinoiſes, ſi grandes & ſi épaiſſes, que chacun des quatre pouvoit à peine tenir ſon jeu avec les deux mains. De jeunes marchands mahométans, que j'avois ſurpris jouans auſſi, à Bombay, cacherent ſoigneuſement leur jeu, & ne le reprirent que quand ils virent que j'étois Européen. Les Grecs ſe ſont aſſez policés, pour imiter l'élégance de nos mœurs, & ils ſe montrent bons chrétiens, en jouant avec nos cartes, & gros jeu.

Les orientaux ont cependant quelques jeux, plus conformes à leur vie ſédentaire & plus propres à leur eſprit rèveur, dont ils jouent ſans intérêt,

& uniquement pour remplir quelques momens vuides. Tels ſont les jeux des échecs, des dames, & du trictrac. Les noms arabes de ces jeux, & leur antiquité, prouvent qu'ils ſont originaires de l'orient, d'où ils ont été apportés en Europe. Si les mahométans marquent quelque paſſion pour un jeu, c'eſt pour celui des échecs, où quelques oiſifs paſſent des journées entieres : paſſion, qui les perd de réputation dans l'eſprit de leurs compatriotes. Au lieu d'échiquiers en bois, ils ſe ſervent d'un linge blanc, auquel ſont couſus des quarrés de drap de couleur différente : la partie finie, on ploye ce linge & on y ſerre les pieces du jeu.

Ils ont un autre jeu qui ſe joue ſur des planches, marquées de deux quarrés l'un dans l'autre & coupés en diagonales, avec des pierres ou des coquillages de couleur différente : ce jeu a paſſé en Europe, où l'on voit des gens le jouer avec des feves jaunes & blanches. Pluſieurs autres ne nous ſont pas parvenus, parce que leur marche n'eſt pas aſſez variée ou aſſez ingénieuſe. Tels ſont le *Mankale*, qui paroît tenir de celui des échecs, & celui de *Tabu Duk*, qui mêlé de haſard, reſſemble beaucoup au trictrac. Le haſard s'y amene par quatre batôns plats, moitié noirs & moitié blancs, dont

les côtés différemment colorés ſuivant leur combinaiſon, déterminent la marche des pieces.

Un jeu de la plus haute antiquité, s'eſt conſervé encore parmi les peuples de l'orient. C'eſt celui que les Arabes nomment *Lăb el Kab*, qui ſe joue avec les oſſelets de mouton ou de chevre : il y a des regles qui déterminent la valeur des coups, ſuivant que certains côtés de ces os paroiſſent en haut. Les anciens auteurs grecs & latins parlent auſſi de ce jeu, qui a donné occaſion à l'invention des dez.

CHAPITRE VIII.

De la muſique des Orientaux.

PARMI les Turcs & les Arabes, un homme de diſtinction ſe croiroit déshonoré, en apprenant la muſique. Une certaine auſtérité dans leurs mœurs, rend d'ailleurs ces peuples peu ſenſibles aux charmes de la belle harmonie : le mépris de l'art, retombe ſur ceux qui l'exercent, & les muſiciens de profeſſion ſont mal vus, & encore plus mal récompenſés. Un art que les grands dédaignent, qui ne trouve point de connoiſſeurs, & qui ne mene

ni à la fortune ni à la considération, ne peut pas faire des progrès.

La musique des orientaux si peu cultivée, est d'ailleurs d'un genre différent de la nôtre; elle est grave & simple, sans aucune modulation recherchée: les chanteurs, pour se conformer au goût de la nation, sont obligés de chanter lentement, afin qu'on puisse entendre distinctement tous les mots. J'ai entendu plusieurs schechs chanter quelques passages du Koran, sans forcer leur voix; ce chant avoit quelque chose de touchant & de solemnel, très-capable de plaire. En voyageant sur le Nil, j'ai assisté à un divertissement de matelots, qui chantoient alternativement & se répondant couplet par couplet, des chansons amoureuses; où ils comparoient leurs maîtresses aux concombres de Damas, & les yeux de ces belles aux yeux de la gazelle, & où ils vantoient leurs belles mains jaunes & leurs ongles rouges. Ce chœur de chanteurs ne laissoit pas de nous amuser.

Des airs si simples s'apprennent aisément par routine: c'est je crois par cette raison, que les orientaux ne se servent pas des notes, & ne chantent que de mémoire. On m'avoit dit, dans quelques provinces de la Turquie, qu'il y avoit à Constantinople de grands musiciens, qui pour se

ſouvenir des airs, employoient des ſignes ſecrets. Mais ayant pris à mon retour dans cette capitale, des informations, je n'y ai trouvé perſonne qui eût la moindre idée des notes de muſique; pas même parmi les *derwiſches* de l'ordre de *merlavi*, qui ſont cependant regardés comme les meilleurs muſiciens des Turcs.

A *Bagdad* & à Conſtantinople j'ai aſſiſté à des concerts turcs, qui quoique nullement comparables à ceux des Européens, auroient pu flatter néanmoins une oreille, peu accoutumée à toutes les fineſſes de l'art. Ce qui choque le plus au commencement, quand on entend cette muſique, c'eſt que tous les inſtrumens jouent à l'uniſſon; à moins que l'un ou l'autre ne prenne la fantaiſie de faire une baſſe continue, en répétant ſans ceſſe le même ton.

Si la muſique des orientaux ne plaît gueres aux Européens, ils goûtent beaucoup moins encore la nôtre. *Mr. Baurenfeind* & moi, nous jouâmes ſouvent du violon devant des Arabes de diſtinction, qui nous venoient voir. Quoiqu'ils ne déſapprouvaſſent pas directement notre jeu, ils nous en dirent aſſez pour faire voir qu'il leur déplaiſoit, & qu'ils préféroient leur propre muſique comme plus mâle, & par conſéquent plus belle. Un jour,

ayant fait au Caire un concert avec quelques marchands européens, & retournant chez nous dans l'obſcurité, nous entendîmes chanter un Egyptien, accompagné d'une flûte. Un de nos domeſtiques enchanté de ce concert, s'écria: „ pardieu, voilà qui eſt beau; Dieu vous béniſ- „ ſe!" Surpris de cette exclamation inattendue, nous lui demandâmes comment il avoit trouvé notre concert. „ Votre muſique, répondit-il, eſt un bruit ſauvage & déſagréable, auquel un homme grave & ſenſé ne pourra jamais prendre plaiſir."

Leurs inſtrumens de muſique ſemblent, à cauſe de la ſimplicité de la conſtruction & par beaucoup d'autres indices, d'une haute antiquité, & parvenus aux nations modernes de l'orient, ſans aucune altération remarquable. Pluſieurs leur ſont communs avec les habitans des isles de l'Archipel; comme ſont trois eſpeces de guitares à trois ou quatre cordes d'acier & de laiton, appellées par les Grecs, *Icitali*, *Semuri* & *Baglama*; & par les Arabes du nom générique *Tambura*, qui eſt commun à tous les inſtrumens à cordes de métal, qu'on pince. Les Grecs ont un inſtrument à archet, nommé *Lyra*, monté de trois cordes de boyau, & qu'on joue avec un archet fait d'une petite branche d'arbre garnie de crin de cheval, auquel on donne

en jouant la tenſion néceſſaire avec le petit doigt : ces inſtrumens ne ſont gueres employés que pour accompagner la voix.

Quelques inſtrumens à archet appartiennent plus particuliérement aux Arabes ; tel eſt le *Semendsje*, eſpece de mauvais violon, combiné avec un tambour. Son corps eſt ordinairement compoſé d'une noix de cocos, ſur laquelle on tend une peau : on le monte de deux à trois cordes de boyau, ou quelquefois de crin de cheval ; & on le joue avec un archet, auſſi mal fait que celui de la *Lyra* des Grecs. Le *Semendsje* eſt l'inſtrument des vagabonds, qui accompagnent les danſeuſes. Les Arabes appellent *marabba*, un autre violon à une corde de crin de cheval, dont le corps eſt auſſi tendu d'une peau : ce violon s'accorde très-bien avec la voix aigre des chanteurs du commun, qui crient à plein goſier, quand ils chantent dans les cafés. J'ai vu à *Baſra* une autre eſpece de violon encore, aſſez reſſemblant au *marabba*, auſſi à une corde, tendu d'une peau comme un tambour, & ſervant au même uſage. A Bagdad j'ai entendu jouer du tympanon à la maniere européenne : à Alexandrie une dame le touchoit avec les doigts armés d'ongles d'argent.

Les Egyptiens aiment les inſtrumens bruyans :

mais les Africains plus méridionaux paroiſſent préférer une muſique douce. J'ai vu entre les mains d'un *Barbari*, ou d'un homme natif du Royaume de *Dongola*, une eſpece de harpe d'un ſon fort agréable. Le corps de cet inſtrument est une aſſiette de bois creuſe, tendue d'une peau, & montée de cinq cordes de boyaux, attachées à un bâton tournant, par le moyen duquel on les accorde. On en joue de deux manieres ; ou en pinçant les cordes, ou en les touchant avec un morceau de cuir rude en guiſe d'archet. Mon *Barbari*, danſoit en jouant. Cet inſtrument me parût très-reſſemblant à la harpe de David. Les *Barbari* le nomment *Kuſſir*, & les Arabes encore *Tambura*.

Parmi les inſtrumens à vent, il y a la vraie flûte turque, appellée *Salamanie*, en uſage parmi les bergers *turcomans*. Etant toute ouverte & ſans anche, ſon embouchure eſt très-difficile, puiſqu'on en joue comme de notre flûte douce. C'eſt l'inſtrument favori des *derwiſches merlavj*, qui ayant introduit la muſique dans leur culte, ſont les meilleurs muſiciens de l'orient & excellent principalement à bien jouer de cette flûte. Elle eſt de roſeau, ou d'un beau bois. J'ai vu au Caire entre les mains d'un payſan la *flûte de Pan*, compoſée de pluſieurs roſeaux.

Le *Sumâra* eſt une eſpece de flûte à double tuyau, dont le plus court ſert à jouer les airs, & le plus long à faire une baſſe continue; comme on fait du tuyau long de la muſette *bulgare.* En Egypte on a une muſette, nommée *Sumâra el Kurbe*: elle n'eſt pas comparable à celle des Bulgares, qui eſt l'inſtrument le plus agréable que j'aie entendu en Turquie. Il eſt vrai auſſi que les airs des bergers en Bulgarie, tiennent déja de la muſique européenne.

Les Aſiatiques aiment à accompagner leur chant & leur danſe de tambourins, pour marquer d'autant mieux la meſure. Ils en ont de différentes eſpeces: ce ſont ou des cercles de bois, ou des pots de terre faits exprès, tendus d'une peau, qu'on fait réſonner avec les doigts. Le tambourin le plus élégant eſt le *Döff*, dont les femmes, dans les harems, accompagnent leur danſe. Il faudroit auſſi compter parmi les inſtrumens de muſique les caſtagnettes, dont les danſeuſes publiques garniſſent leurs mains, & différens cors & tambours, avec leſquels certains religieux mahométans, comme d'autres mendians, annoncent qu'ils demandent l'aumône.

La muſique militaire des Turcs commence à être connue en Europe. Celle qu'on entend dans les pays orientaux, ne forme cependant qu'un

bruit difcordant & défagréable, & elle ne mériteroit aucune attention, fi elle ne fervoit à diftinguer les rangs. Un pacha à trois queues s'annonce par un plus grand nombre d'inftrumens militaires, que n'en ofent employer les feigneurs revêtus d'une dignité inférieure; de forte qu'on peut connoître l'emploi d'un homme, par la mufique qui le précede. Les principaux inftrumens, avec lefquels on forme ces concerts guerriers, font une efpece de trompette exceffivement bruyante, appellée *Surme* en Egypte : le *Tabbel*, ou le grand tambour turc, qu'on tient horifontalement, & qui fe bat des deux côtés : un hautbois dont les fons font aigus, & un autre, dont les fons bas reffemblent à ceux de notre baffon. Enfin des efpeces d'affiettes d'un métal fonore, qu'on frappe les unes contre les autres, pour marquer la cadence.

CHAPITRE IX.

De la danfe chez les Orientaux.

UN honnête mahométan qui fe permettroit de danfer, fe dégraderoit dans l'opinion de fes compatriotes : mais il n'en eft pas de même des femmes, qui fe font gloire d'exceller dans cet exercice,

& qui oſent s'y livrer ſans conſéquence, parce qu'on regarde comme leur devoir de contribuer en tout aux plaiſirs de leurs maris. Quand elles ſe trouvent entr'elles, dans une aſſemblée de femmes, à l'occaſion de quelque noce ou de quelque autre ſolemnité, elles ne ſe piquent pas moins de ſe ſurpaſſer les unes les autres dans l'art de danſer.

Un Tripolitain me fit le récit de la maniere, dont les femmes de ſa ville s'amuſent dans ces fêtes, & j'ai aſſez d'indices pour croire que les mêmes coutumes régnent auſſi en Turquie & en Arabie; je n'en ſuis pas ſûr cependant, puiſqu'il eſt impoſſible de rencontrer un témoin oculaire de ces divertiſſemens. Mon Tripolitain tenoit ce détail de ſa femme, qui lui racontoit naïvement ce qu'il vouloit ſavoir.

Aucune femme n'oſeroit paroître dans une aſſemblée, ſi elle n'eſt belle, & en état de briller par ſon habillement. Si la fête ſe donne dans une maiſon diſtinguée, il s'y rend une cinquantaine des plus grandes beautés de la ville, toutes habillées avec magnificence: elles menent à leur ſuite leurs plus belles eſclaves, qui ſe tiennent dans une chambre ſéparée, & gardent des coffres remplis d'habits appartenans à leurs maîtreſſes. Après

que les dames ont reſté aſſiſes pendant quelque tems, & qu'on leur a ſervi des rafraîchiſſemens, on fait entrer dans l'appartement, des jeunes filles capables de divertir la compagnie par le chant & en jouant de quelque inſtrument. Alors la dame la plus diſtinguée ſe leve, danſe pendant quelques momens, & paſſe dans l'appartement voiſin, où ſont ſes eſclaves, pour changer d'habits : elle quitte tout, même ſes pantoufles brodées en or & en argent, & ne garde que ſa coëffure & ſes braſſelets, richement garnis de pierreries. Dans cet intervalle d'autres danſent, & quittent la compagnie pour changer auſſi d'habits : ce qui ſe répete ſi ſouvent tour à tour, qu'une femme met quelquefois dans une ſeule ſoirée, dix habits différens, l'un plus riche que l'autre. Toutes tâchent de ſe faire admirer, & ces efforts finiſſent comme chez nous, à faire bien des mécontentes.

Les grecques ont ſi bien adopté ce luxe oriental, qu'elles changent d'habits à l'occaſion d'une ſimple viſite. Un Européen, établi à Conſtantinople, me raconta qu'il avoit vu la femme d'un grec de ſes amis, auquel il étoit allé faire viſite, mettre en deux heures de tems cinq habits différens. Ces exemples prouvent bien la force de l'inſtinct, & la reſſemblance parfaite du ſexe de toutes les nations.

Les hommes dédaignent cet exercice, s'amusent quelquefois à voir danser des danseuses de profession, qu'on fait venir dans les maisons particulieres à l'occasion de quelque fête, ou qu'on rencontre dans les maisons publiques. On nomme ces danseuses *Tschingane*, ou égyptiennes, à Constantinople; & *Ghasie* au Caire. Ce sont de jeunes femmes ou filles du peuple, qui forment une classe séparée & méprisée, dont les membres n'épousent pas des individus d'une autre classe. Les peres & les maris exercent pour l'ordinaire le métier de maréchal ferrant. Ces danseuses ne sont accompagnées que d'un seul homme, qui joue du *semendsje*, & quelquefois d'une vieille femme qui joue du tambourin, & qui paroît avoir l'œil sur leur conduite: elles ne passent pas pour se piquer d'une vertu trop austere. Tout mahométan marié peut cependant les appeller pour danser dans sa maison, sans qu'on y trouve à redire, & elles vont par-tout où elles sont bien payées. Mais un homme qui n'est pas marié n'ose pas les faire venir chez lui: nous n'en avons jamais rencontré chez les négocians françois, qui, suivant les ordonnances de leur roi, sont tous célibataires.

Au commencement nous ne les vîmes que par hasard dans une maison publique hors de la ville: mais,

mais, vers la fin de notre ſéjour en Egypte, nous fûmes mieux en état de ſatisfaire notre curioſité. Une grande partie des maiſons habitées par des Européens, étant ſituées ſur les bords du grand canal qui traverſe le Caire, le plus grand profit de ces *Ghaſie* eſt d'aller devant ces maiſons dans le canal quand il eſt à ſec, avant qu'on perce la digue. Dans cet intervalle nous fîmes danſer tantôt l'une tantôt l'autre de ces troupes. Remplis d'idées triſtes, occaſionnées par notre départ prochain, nous étions dans le cas d'avoir beſoin de diſtractions & de nous amuſer de tout. Malgré cette diſpoſition favorable, ce ſpectacle nous déplut d'abord : nous trouvâmes la muſique & les voix déteſtables; les danſeuſes nous parurent laides & dégoûtantes, à cauſe de leurs mains jaunes, de leurs marques noires ſur le teint, de leurs ornemens abſurdes, & de la quantité de pommade dont elles avoient chargé leurs cheveux & qui choquoit l'odorat. Nous nous y accoutumâmes néanmoins peu à peu, & faute de mieux, nous parvînmes à trouver quelques-unes des danſeuſes jolies, leurs voix agréables, leurs mouvemens pleins de graces quoique très-indécents, & la muſique au moins ſupportable.

Les habits de ces danſeuſes ne different pas de

ceux des femmes du peuple: en danſant elles le vent le voile & le font flotter derriere la tête. Par-deſſus le haut de chauſſe elles portent une jupe, ouverte par-devant, & ſerrée par une large ceinture avec deux boutons d'une groſſeur conſidérable. Suivant la deſcription qu'on m'a faite, les *Tſchingane* danſent à Conſtantinople de la même maniere que les *Ghaſie* en Egypte. Mr. *Baurenfeind* a deſſiné une troupe de ces dernieres. *V. Planche* 4. On y peut voir auſſi l'homme qui joue du *ſemendsje*, & la vieille femme avec ſon tambourin.

Les nations chrétiennes établies dans l'orient, ont preſque chacune leur muſique & leur danſe particulieres. A *Moſul* j'ai vu danſer en rond des jacobites & des neſtoriens, qui célébroient une fète. Aucune de ces nations n'aime la danſe autant que les Grecs, qui en ont en effet, une fort gracieuſe. C'eſt un branle, qu'on danſe ou en rond ou en ſe laiſſant mener en file, par quelque jolie femme de la compagnie. Les *Valaques* & les *Bulgares* ont auſſi leurs danſes nationales; mais qui n'ont pas l'agrément de celles des Grecs.

Il eſt toujours prudent, de ſe prèter aux mœurs & aux opinions des habitans du pays où l'on vit. Les Européens établis à Conſtantinople,

III.



n'obſérvent pas cette regle : ils ſe divertiſſent dans la capitale de l'empire Ottoman, comme dans Paris ou dans Londres. Quoiqu'ils n'y entretiennent ni opéra ni comédie, ils donnent fréquemment à Péra & à Galata des bals maſqués. Les mahométans ont de l'averſion pour ces divertiſſemens, & ne voyant danſer que les gens de la lie du peuple, leur mépris s'étend à tous les danſeurs en général, qu'ils regardent comme des gens ſans mœurs & ſans éducation. Ce qui acheve de rendre nos bals mépriſables à leurs yeux, c'eſt le mêlange des deux ſexes; abomination ſur laquelle ils ne tariſſoient point, en me parlant de nos uſages. Les Européens vivant parmi les mahométans, ſeroient plus aimés & plus reſpectés, s'ils ne s'aviliſſoient pas dans l'opinion des orientaux, par des amuſemens, dont ils pourroient ſi aiſément ſe paſſer.

On m'a raconté à cette occaſion, comme une anecdote vraie, le récit d'un Turc, qui revenu d'Italie, où il avoit vu le Carnaval, crut que les chrétiens, devenus fous dans une certaine ſaiſon de l'année, rentroient dans leur bon ſens auſſi-tôt qu'on eut mis des cendres ſur leur tête. Cette hiſtoire, ou cette fiction peut-être, ſe trouve dans les Lettres perſannes.

CHAPITRE X.

Des ſpectacles en Orient.

Nous ne nous étions pas attendus à voir un ſpectacle en Egypte. Il ſe trouvoit cependant, à notre arrivée au Caire, une nombreuſe troupe de comédiens, compoſée de mahométans, de chrétiens & de juifs. Leur extérieur annonçoit le peu de fortune qu'ils faiſoient dans cette contrée. Ils alloient repréſenter leurs pieces dans toutes les maiſons où l'on vouloit leur payer un très-modique ſalaire : ils jouoient en plein air ; la cour de la maiſon leur ſervoit de théatre, & un petit paravent de couliſſe, quand ils changeoient d'habits. Pluſieurs négocians européens quoique établis au Caire depuis long-tems, n'ayant jamais vu une comédie égyptienne, nous fimes venir cette troupe chez un Italien marié : mais nous n'eûmes pas lieu d'être contens ni de la muſique ni des acteurs.

La piece ſe donnoit en arabe ; comme je n'entendois pas aſſez bien cette langue pour comprendre le dialogue, je m'en fis expliquer le contenu. Le rôle du principal perſonnage, qui étoit une femme, étoit joué par un homme en habit de femme, qui avoit beaucoup de peine à cacher ſa

grande barbe. Cette héroïne de la piece attiroit dans ſa tente tous les voyageurs, & après leur avoir eſcroqué leurs hardes, les faiſoit chaſſer à coups de bâton. Elle en avoit déja dépouillé pluſieurs, quand un jeune négociant, fatigué de la répetition continuelle de ces platitudes, déſapprouva hautement la piece. Les autres ſpectateurs, pour prouver qu'ils n'avoient pas le goût moins fin, la déſapprouverent auſſi, & obligerent les comédiens de ceſſer, quoique la piece ne fût qu'à moitié.

Si les comédies ſont rares, la repréſentation des marionettes eſt d'autant plus commune au Caire où on en rencontre dans toutes les rues. Le théatre de ce ſpectacle eſt fort petit : c'eſt une eſpece de coffre, qu'un ſeul homme porte aiſément, & dans lequel ſe met l'acteur. Cet acteur ſort ſes poupées par des trous pratiqués dans ce coffre, & leur fait faire les mouvemens néceſſaires par le moyen d'un fil d'archal, qui peut couler dans les rainures du couvercle. Par le moyen d'une machine qu'il tient à la bouche, l'acteur rend ſa voix fine, & proportionnée à la petiteſſe des figures. Le tout ſeroit peut-être digne d'attention, ſi les pieces, accommodées au mauvais goût des ſpectateurs, n'étoient pas déteſtables. Ces poupées commen-

la compaſſion, montroit une chaîne énorme, qu'il prétendoit avoir portée dans ſa captivité à Malthe. Il racontoit d'une voix lamentable les maux qu'il avoit ſoufferts dans ſon eſclavage, parmi les barbares Européens: celui dont il ſe plaignit le plus, & que le peuple écoutoit avec horreur, c'étoit d'avoir été obligé de garder les cochons, & de coucher la nuit dans la même étable avec ces animaux immondes. Les gens ſenſés le regardoient il eſt vrai, avec indignation; mais ſes récits inſpiroient toujours à la populace de la haine contre les chrétiens.

CHAPITRE XI.

Des nôces des Egyptiens.

LE ſecret qui s'obſerve ſur tout ce qui ſe paſſe dans les *harems*, & ce qui regarde les femmes, m'a mis dans l'impoſſibilité de m'inſtruire de tout le détail des cérémonies du mariage chez les Egyptiens. Je dois me contenter de décrire ce que j'ai pu voir, dans une proceſſion publique d'une nôce au Caire: *Mr. Baurenfeind* l'a deſſinée comme on peut le voir dans la *Pl. V.*

La fiancée, toute couverte de la tête aux pieds,

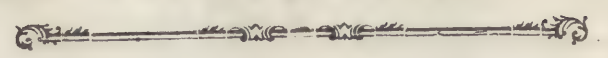
IV.



marche entre deux femmes qui la menent ſous un dais, porté par quatre hommes. Pluſieurs eſclaves la précedent, dont quelques-unes jouent du tambourin, d'autres portent des chaſſe-mouches, d'autres répandent ſur elle des eaux de ſenteur. Elle eſt ſuivie par beaucoup de femmes, & par quelques muſiciens montés ſur des ânes. Autour d'elle ſont des gens du peuple, qui pour l'amuſer en chemin, font des tours de force & de paſſe-paſſe. Toutes les femmes de cette proceſſion crioient ſans ceſſe *Lu*, *Lu*, *Lu*; cri qui eſt l'expreſſion de la joie chez les mahométanes. Si la marche ſe fait de nuit, quelques eſclaves portent de ces flambeaux, dont il a été parlé plus haut, & dont on voit la figure dans la Planche.

Près d'Alexandrie, nous rencontrâmes un jour, une fiancée arabe. Elle étoit montée ſur un chameau, ſuivie de ſa dot qui conſiſtoit en meubles & en bétail. La proceſſion marchoit fort lentement & s'arrètoit quelquefois, pour ſe faire voir. Pendant la marche, les Arabes faiſoient de la muſique, ou tiroient des coups de fuſil, & les femmes ne ceſſoient de faire entendre leurs cris de joie.





SECTION V.

DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTE.

CHAPITRE I.

Des antiquités de l'Egypte en général.

DE tous les pays connus, l'Egypte eſt celui qui offre à la curioſité du voyageur, le plus grand nombre de monumens de la plus haute antiquité. Pluſieurs cauſes concourent pour donner à cette contrée un avantage, dont les autres parties de notre globe ſont privées.

Un peuple puiſſant, riche & éclairé, eſt naturellement porté à laiſſer des marques de ſon exiſtence & des preuves de ſa proſpérité, à la poſtérité la plus reculée. Nous ſavons par le témoignage de tous les anciens, que les Egyptiens furent de tems immémorial une nation floriſſante & policée, & avant l'époque aſſez récente, que nous appellons néanmoins l'hiſtoire ancienne. Il y a déja 3000 ans, que la tradition des prêtres ne pouvoit plus déſigner les auteurs de pluſieurs

ouvrages célébres. On ne peut pas douter que ce peuple ſi ancien, n'ait eu la plus grande part à la population & à la civiliſation de l'Europe méridionale. Tous les hiſtoriens s'accordent, dans le récit des entrepriſes magnifiques des anciens Egyptiens, dont les traces doivent ſubſiſter dans le pays qu'ils avoient habité.

Nous avons, il eſt vrai, une foule d'indices très-clairs, que des nations auſſi puiſſantes & plus éclairées que les Egyptiens, exiſtoient dans des ſiecles fort éloignés & antérieurs à l'hiſtoire. Il ne reſte cependant aucune trace viſible de l'exiſtence de ces nations : leurs ouvrages & leurs bâtimens ſont entiérement détruits. Le pays qu'elles avoient cultivé & embelli, eſt actuellement un déſert ſtérile, ſans veſtige d'aucun monument antique, & habité, ou plutót devaſté par des barbares errans.

Il faut donc, qu'une cauſe phyſique ait contribué à la conſervation de tant d'antiquités remarquables en Egypte. Nous la trouvons, en effet, dans le climat, & dans la nature du ſol. L'air y eſt ſec, il y pleut rarement, & les gelées y ſont inconnues. Elle eſt donc exemte de ces agens deſtructeurs, la pluye & le froid, qui rongent dans les pays tempérés les ouvrages les plus ſolides,

qui paroiſſoient devoir braver les injures du tems, & qui néanmoins y ſuccombent en peu de ſiecles.

Le ſol de l'Egypte fourniſſoit d'ailleurs à ſes habitans les matériaux les plus incorruptibles, pour la conſtruction des monumens. Dans la baſſe Egypte, & dans ſes confins où le terrein s'abaiſſe, on trouve des pierres calcaires d'une eſpece particuliere, toute remplie de lenticulaires: mais, excepté les pyramides, aucun bâtiment n'eſt conſtruit de cette pierre. La haute Egypte, dont le terrein eſt plus élevé, abonde au contraire, en granits de toute couleur, & de l'eſpece la plus dure qui ſoit connue. Des chaînes de montagnes en ſont compoſées; ce qui a donné à ce peuple la facilité d'employer dans ſes ouvrages, de grandes maſſes de la pierre la plus propre à réſiſter à toutes les viciſſitudes de l'atmoſphere, & à toutes les révolutions dans le moral de la nation. Les habitans modernes ne briſent pas ſi aiſément un bloc de granit, pour bâtir une cabane, comme on briſe dans d'autres pays, & pour le même uſage, des colonnes de marbre.

Les anciens Egyptiens paroiſſent d'ailleurs n'avoir épargné ni peine ni dépenſe, pour éterniſer

leurs ouvrages. Tout ſe qui eſt ſculpté, l'eſt d'une maniere ſaillante : toutes les pieces ſont d'une grandeur & d'une ſolidité inuſitées dans les bâtimens des autres peuples de l'antiquité. Les inſcriptions, quoique gravées ſur une pierre ſi dure, le ſont ſi profondément, qu'on apperçoit un deſſein formé pour les empêcher d'être jamais effacées.

La haute Egypte, plus élevée que la baſſe, doit avoir été habitée la premiere. Elle paroît avoir été en effet, le ſiege principal de ces anciens *Pharaons* ſi puiſſants & ſi magnifiques; puiſque c'eſt dans cette partie qu'on trouve le plus grand nombre de ſuperbes monumens. Pluſieurs voyageurs ont décrit ces ruines intéreſſantes. *Pococke* & *Norden* ſe ſont diſtingués parmi ces obſervateurs; en pouſſant plus loin leurs recherches, & en donnant des deſcriptions plus exactes & plus détaillées.

Je n'ai pas eu occaſion de ramaſſer beaucoup d'anciennes curioſités en Egypte : tout ce que j'en ai pu rapporter, ſe réduit à quelques idoles en bronze & en terre cuite, qui ne ſont pas trop d'honneur ni au goût ni à l'habileté des artiſtes égyptiens. Il ſemble en général, que cette nation n'a jamais excellé dans les arts, qui dépendent

du deſſin. Ses peintures ne ſont remarquables, que par la vivacité des couleurs ; & ſes ſculptures péchent également contre la régularité du deſſin, & contre l'élégance des formes.

CHAPITRE II.

Des Pyramides.

PARMI les antiquités de l'Egypte, les plus étonnantes ſont ſans doute, les pyramides. Si l'œil n'eſt pas flatté par la vue de ces maſſes énormes, il en eſt au moins ſinguliérement frappé.

On voit les trois premieres, depuis le Caire, & tout étranger arrivé dans cette capitale, eſt tenté de s'en approcher. Nous en avons une multitude de deſcriptions, dont je ne veux pas augmenter le nombre. Je rapporterai ſeulement quelques obſervations qui ne s'accordent pas avec celles de pluſieurs de mes prédéceſſeurs.

Les pyramides ſont placées ſur la premiere colline, qu'on rencontre depuis le Caire ſur la rive occidentale du Nil. Pour y aller depuis *Dsjiſe*, il faut paſſer un bras conſidérable de ce fleuve, ſur deux ponts d'une grande beauté,

chacun de dix arcades. Entre les deux ponts regne une longue digue bien maçonnée. Plusieurs voyageurs ont regardé ces ponts comme des ouvrages des anciens : mais les inscriptions arabes qu'on y voit, prouvent qu'ils ont été bâtis par les mahométans.

Arrivé au pied de ces masses prodigieuses, le voyageur est étonné, & son imagination paroît s'exalter. C'est la raison, je crois, pourquoi on trouve au premier aspect les pyramides beaucoup plus hautes, qu'elles ne le sont en effet. Mon premier soin fut de les mesurer, & après l'avoir fait avec autant d'exactitude qu'il étoit possible, au milieu de la foule d'Arabes inquiets & ombrageux qui m'environnoit, j'ai trouvé la hauteur de la plus grande & de la premiere de ces pyramides, de 440. pieds. Le résultat de mon opération me surprit, par sa différence avec les mesures de tant d'autres voyageurs; de sorte que je me fis de la peine, pendant un tems, de publier la mienne. Revenu en Europe, j'ai lu dans la *Description des Plaines d'Héliopolis & de Memphis, par Mr. Fourmont, p. 234*, le passage suivant : „ *Mylord* „ *Charlemont*, qui vint en Egypte dans le tems „ que j'y étois, me dit avoir mesuré la hauteur

„ de la premiere pyramide ; & m'aſſura qu'elle „ n'étoit que de 444 pieds." Cette meſure, qui s'accorde ſi bien avec la mienne, m'a raſſuré ſur la juſteſſe de mes opérations.

Ces maſſes énormes ſont conſtruites d'une pierre calcaire molle, de la même nature que le roc, ſur lequel elles ſont aſſiſes. Il eſt donc à préſumer, que toutes les pierres de taille ont été priſes ſur le lieu même, & travaillées avec peu de peine & de dépenſe. C'eſt ainſi par un goût pour le merveilleux, ordinaire aux voyageurs, qu'on a parlé de l'énormité des fraix & du travail, que ces montagnes de pierre de taille doivent avoir coûté. Avec le ſecours de la Phyſique & de l'Hiſtoire naturelle, les miracles de toute eſpece ſe réduiſent à leur juſte valeur.

Pour augmenter la haute opinion, que ces écrivains tâchoient d'inſpirer de la magnificence de ces monumens, ils ont ſoutenu que les pyramides avoient été revêtues de marbre tout autour. Mais, malgré mes recherches, je n'ai pu découvrir aucune trace, ni même aucun indice, d'un tel revêtiſſement. A côté de la troiſieme pyramide, on trouve, il eſt vrai, des morceaux de granit parmi les décombres: mais ces pieces ne ſont ni aſſez grandes ni aſſez

nombreuſes

nombreuſes, pour faire croire qu'une partie ſeulement de la pyramide ait pu en être couverte. Ces blocs ont ſervi peut-être d'ornemens, & ont contenu des inſcriptions, dont les pyramides elles-mêmes ne montrent aujourd'hui aucun veſtige.

Je ſuis entré dans la premiere pyramide, & j'ai viſité la grande chambre avec ſon coffre, dont tous les voyageurs ont parlé; mais je n'ai point vu la ſeconde chambre, découverte immédiatement après notre départ, par *Mr. Daviſon*, qui avoit accompagné *Mr. Montagu* en Egypte. Cette ſeconde chambre eſt à trente pieds au-deſſus de la premiere; auſſi grande, mais moins exhauſſée.

Le fameux *Sphinx* s'enfonce de plus en plus dans le ſable, & la plus grande partie de ſon corps eſt déja enſevelie. Il paroît entiérement taillé dans le roc, ſur lequel la pyramide eſt ſituée: ce qui confirme ma conjecture, touchant l'endroit d'où l'on a tiré les pierres pour bâtir les pyramides. J'ai meſuré le menton du *Sphinx*; il a dix pieds ſix pouces de haut: le viſage a près de dix-huit pieds de longueur.

La mémoire de ceux qui ont conſtruit ces monumens monſtrueux, a péri, il y a pluſieurs

milliers d'années : les pyramides ſe dégradent viſiblement, & périront à leur tour ; quoiqu'à juger de l'avenir par le paſſé, il s'écoulera encore pluſieurs milliers d'années, avant leur entiere deſtruction.

CHAPITRE III.

Des hiéroglyphes.

Les auteurs les plus ſenſés & les plus éclairés de l'antiquité, dont une partie avoit voyagé en Egypte, parlent de ce pays de la maniere la plus avantageuſe. Ils vantent la ſageſſe de ſon gouvernement, & l'étendue des connoiſſances de ſes habitans. Un tel pays, ſi propre à nous inſtruire des plus anciennes révolutions du genre humain, eſt en droit de nous intéreſſer : nous ſouhaiterions naturellement de connoître ſon hiſtoire & ſes inſtitutions.

Si nous ignorons aujourd'hui toutes ces choſes, ce n'eſt pas la faute des Egyptiens, qui paroiſſent avoir été le peuple de la terre le plus empreſſé à tranſmettre à la poſtérité le dépot de ſes révolutions, & peut-être de ſes connoiſſ-

ſances. Aucun pays du monde ne contient plus d'inſcriptions gravées ſur les pierres les plus inaltérables, que l'Egypte n'en offre à notre curioſité. Mais ce ſoin de nous inſtruire eſt devenu inutile, par l'imperfection de l'écriture dont ce peuple s'eſt ſervi. Au-lieu d'employer des caracteres propres à exprimer les différens ſons de ſa langue, ou des ſignes deſtinés à indiquer une ſyllabe, à laquelle eſt attachée une idée déterminée, comme font les Chinois; ce peuple ſe ſervit d'emblêmes pour rendre une idée qui y avoit quelque rapport, ſouvent très-éloigné. C'eſt ce qu'on appelle, d'après les Grecs, l'écriture hiéroglyphique.

Puiſque les rapports entre les figures & les idées figurées, ne ſont pas toujours évidens, & qu'ils dépendent trop ſouvent de la maniere de concevoir de ceux qui inventent ces ſignes; il eſt clair que cette écriture ne peut être liſible, ſans une clef qui explique la ſignification primitive des figures. Quelques anciens nous ont expliqué, il eſt vrai, un petit nombre de ces ſymboles: mais il ne ſuffit pas d'en connoître quelques-uns, on en rencontre une infinité d'inconnus. Ainſi les hiéroglyphes reſtent indéchiffrables, faute de leur clef qui s'eſt perdue.

Quand la *fable Isiaque* fut connue en Europe, quelques ſavans tenterent d'en déchiffrer les hiéroglyphes, en tâchant d'en deviner l'un par l'autre : mais ces données ne ſe trouverent pas ſuffiſantes pour deviner le reſte.

Je ne crois cependant pas, qu'il faille déſeſpérer entiérement de la poſſibilité de retrouver la clef de cette écriture des anciens Egyptiens. Pluſieurs ſavans ont montré une grande ſagacité à débrouiller des inſcriptions de langues inconnues, auſſitôt qu'on leur a fourni une certaine quantité de caracteres, ſur leſquels ils pouvoient appuyer leurs conjectures. Il ſeroit donc néceſſaire, que tous les voyageurs s'apliquaſſent à copier avec exactitude, le plus grand nombre poſſible d'hiéroglyphes, & à les publier avec ſoin, afin de multiplier les points de comparaiſon de ces ſymboles, dans des combinaiſons plus variées.

L'étude de l'ancienne langue égyptienne ne ſera pas moins néceſſaire pour atteindre ce but. Je ſoupconne, qu'on s'eſt trompé jusqu'ici ſur la véritable nature de l'écriture hiéroglyphique, en ſuppoſant toutes les figures & tous les caracteres des ſymboles de la même eſpece. Après avoir copié un nombre conſidérable

d'hiéroglyphes, tracés ſur des obéliſques, ſur des ſarcophages, ſur des urnes, & ſur des momies, j'ai cru voir évidemment, que les grandes figures étoient des emblêmes, dont les petits caracteres donnoient l'explication. J'ai cru appercevoir encore, ſans preſque en douter, dans ces petits hiéroglyphes, des traces marquées de caracteres alphabétiques, ou du moins d'un genre mixte, qui en approche. Ainſi en étudiant la *langue des Pharaons*, on pourroit déchiffrer plus aiſément ces petits caracteres.

On trouve ces inſcriptions hiéroglyphiques, principalement dans la haute Egypte, où tous les monumens nombreux, & même les murs de ces temples ſuperbes qui y ſubſiſtent encore, ſont couverts de cette écriture. Elle n'eſt pas moins commune dans les tombeaux des momies à *Sakâra:* les corps embaumés ont des enveloppes qui ſont remplies de peintures hiéroglyphiques, & les urnes ſépulcrales en ſont chargées. Celles qui ont été peintes ſur le bois & ſur la toile, ne paroiſſent pas moins bien conſervées, que celles qui ſe trouvent gravées ſur des pierres. Il eſt très-probable, que dans les ſouterrains de *Sakâra* on découvriroit, en les examinant, d'autres

antiquités encore plus précieuſes peut-être, que celles qui nous ſont déja connues.

Il ne s'agiroit que de ramaſſer ces matériaux épars; mais les voyageurs ſemblent avoir négligé ce ſoin, ou s'y être mal-pris pour les découvrir. Ils ſe contentent d'examiner ce qu'on peut voir à prix d'argent, en payant quelque guide ignorant ou infidele: ils ne tâchent pas de gagner l'amitié & la confiance des Arabes qui dominent dans la haute Egypte. La bienveillance de ce peuple ombrageux eſt cependant indiſpenſable, pour faire des recherches avec ſureté & avec facilité. Quand on parvient à guérir ces Arabes de leur défiance naturelle, bien loin de mettre obſtacle à la curioſité d'un étranger, ils lui fourniſſent eux-mêmes des moyens de la ſatisfaire. Mais pour atteindre ce but, il faudroit prolonger ſon ſéjour dans cette contrée, plus que ne font les curieux ordinaires, qui courent en Egypte pour pouvoir dire qu'ils y ont été.

D'autres voyageurs ſe laiſſent rebuter par l'ennui, que cauſe le travail de copier ces caracteres inuſités & ſouvent bizarres. Ce travail m'ennuya auſſi au commencement, mais en peu de tems ces hiéroglyphes me devinrent

ſi familiers, que je pouvois les copier avec la même aiſance que des caracteres alphabétiques, & qu'à la fin ce travail étoit pour moi un amuſement.

On ne peut pas ſe livrer à de telles occupations, ſans s'expoſer à quelques inconvéniens parmi des peuples ignorans, défiants & toujours portés à inſulter ou à rançonner un chrétien : mais on s'attire ſouvent ces déſagrémens, quand on néglige d'acquérir une connoiſſance ſuffiſante des mœurs & de la langue des pays de l'orient.

En copiant des hiéroglyphes au Caire, où le peuple eſt plus méchant que celui de la campagne, j'ai eſſuyé moi-même des difficultés déſagréables. Voulant deſſiner la piece la plus curieuſe, je crus me mettre à l'abri de tout inconvénient, en me faiſant accompagner par un *mullah*. Comme la rue où ſe trouve cette piece, eſt fort fréquentée, une foule de peuple s'attroupa autour de moi, ſans cependant m'inſulter, & admira l'habileté des Européens de pouvoir écrire avec un bâton, ſans employer de l'encre. Un *Saradsji*, eſpece d'huiſſier au ſervice des begs, ſurvint, & pour faire parade aux yeux du peuple, de ſon autorité, me dit des brutalités. Mon *mullah* me conſeilla de m'en retourner avant d'avoir reçu des coups de bâ-

ton. Je revins une autre fois, & pour me mettre en ſureté, je donnai une bagatelle à un *Saradsji* du voiſinage. Mais un autre *Saradsji* s'étant approché demanda qui m'avoit permis d'écrire: le mien lui dit que c'étoit ſon maître. L'autre repliqua; & mon maître le lui défend. Il fallut donc encore quitter la partie & me contenir: pour la troiſieme fois, j'avois preſque achevé ma copie aſſez tranquillement, quand l'*imam* d'une moſquée m'apperçut & ſe mit à faire un bruit qui m'obligea de m'en aller. Ainſi j'euſſe manqué mon but ſi je m'étois laiſſé décourager, & ſi je n'avois éludé ces chicanes par le ſang froid & la patience ſi neceſſaire en orient.

Je deſſinai une autre fois des morceaux placés devant la maiſon du gouverneur, & on me laiſſa faire tranquillement pendant quelques heures: à la fin le gouverneur me fit chercher par un de ſes *Saradsji*, & me demanda, quand je me fus préſenté, pourquoi je copiois ces inſcriptions *pharaoniennes*: lui ayant expliqué mon motif, il prit mon papier & le montra aux grands aſſis à côté de lui, qui ſe mirent à rire de la vaine curioſité des Européens. Le *Saradsji* emporta mon papier, & quand je le redemandai le gouverneur me dit, que j'étois le maître de le retirer des

mains du *Saradsji*; ce qui ſignifioit, qu'il exigeoit un préſent pour ſon huiſſier, à qui je donnai un écu, & j'eus mon papier & la liberté de copier le reſte.

La piece la plus curieuſe, & qui contient la plus grande quantité d'hiéroglyphes, eſt un coffre de granit noir de ſept pieds de long, placé prés de l'ancien château *Kalla el Kabſch*. C'eſt ce coffre qui m'avoit coûté tant d'allées & de venues pour venir à bout de le deſſiner : *Poccocke* & *Maillet* en font mention ſous le nom de la *fontaine des tréſors*, ou de la *fontaine des amoureux*. Une partie des inſcriptions eſt couverte de plâtre, puiſque cette belle piece ſert aujourd'hui d'abreuvoir. Ce coffre paroît avoir été le cercueil de quelque perſonne de diſtinction.

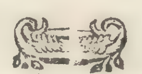
Un coffre ſemblable ayant été déterré il y a vingt ans, on le fit venir au Caire pour le placer dans une moſquée. Mais il ſe briſa quand on le débarqua à Bulak: on employa alors les morceaux autour d'un arbre pour en ſoutenir la terre, & c'eſt dans cet état que je les ai deſſinés devant la maiſon du gouverneur.

On m'a dit qu'il ſe trouvoit à l'entrée de pluſieurs moſquées des coffres pareils, chargés d'hiéroglyphes qui ſervent de lavoirs. L'approche de

ces mosquées ne m'ayant pas été permise, je ne puis rien dire là-dessus de positif.

J'ai copié les inscriptions d'un obélisque brisé, & de quelques urnes d'albâtre blanc dont *Norden* a donné la figure. Le consul de France m'a permis de dessiner chez lui une piece très-intéressante : c'est un couvercle de bois d'un coffre de momie, tout couvert d'hiéroglyphes & de caracteres, parmi lesquels j'ai pu reconnoître des traces d'un alphabet. Mais le Caire n'étant pas l'endroit où l'on trouve le plus de ces inscriptions, je n'ai pu en copier autant que j'aurois voulu.

Pour faciliter l'explication des hiéroglyphes, j'ai dressé une table de ceux qui reviennent le plus souvent dans toutes les inscriptions. Il sera bon de remarquer encore que certaines figures ou caracteres se rencontrent principalement sur les obélisques, & d'autres sur des pieces tirées des tombeaux. Cette observation pourroit fournir quelques indices pour en deviner le sens.



SECTION VI.

VOYAGE DU CAIRE A SUÉS ET AU MONT SINAY.

CHAPITRE I.

Préparatifs pour notre départ.

QUOIQUE l'objet principal de notre voyage fût de visiter l'Arabie, nous nous arrêtâmes malgré nous près d'une année en Egypte. Plusieurs raisons nous obligerent à ce délai involontaire.

A cause de la prétendue sainteté des pélerins, il est défendu aux chrétiens de faire par terre le trajet en Arabie, avec la caravane qui va à la *Mecque*. Il falloit donc attendre la saison, où la mer rouge est navigable, & où les vaisseaux partent du port de *Suès* pour celui de *Dsjidda*.

Dans cet intervalle, il ne nous fut pas possible non plus de voir sitôt le *mont Sinaï*, & la célebre montagne des inscriptions, ou le *Dsjebbel-el-Mokatteb*, que nous devions examiner. Depuis une année, les Egyptiens étoient en guerre avec une petite tribu d'Arabes des environs de *Tôr*; ce

qui rendoit un voyage impraticable avant le retour de la caravane de la *Mecque*, dont le conducteur étoit chargé de tâcher de rétablir la paix.

L'occaſion de cette petite guerre, étoit la rapacité incorrigible de ces Arabes, qui gagnent leur vie à louer des chameaux, & à tranſporter des marchandiſes de Suès au Caire. On envoie toutes les années de l'Egypte à la Mecque pluſieurs vaiſſeaux chargés de bled. Un de ces vaiſſeaux ayant mouillé près de *Tòr* pour faire de l'eau, qui y eſt meilleure & à plus bas prix qu'à *Suès*, où il en faut payer cherement de très-mauvaiſe, le Capitaine & preſque tout l'équipage deſcendirent à terre. A la vue de ce butin, les Arabes ne purent réſiſter à la tentation : ils ſe ſaiſirent du Capitaine & des matelots, & allerent piller le vaiſſeau. Tant que dura cette proviſion, ils s'embarraſſoient peu de la colere des Egyptiens : mais ayant mangé le bled, & n'oſant continuer d'aller au Caire, de crainte d'être châtiés & de perdre leurs chameaux, ils ne ſavoient comment ſubſiſter. Ils ſe mirent donc à piller les petites caravanes, qui vont & viennent continuellement entre Suès & le Caire : ils eurent même la hardieſſe de faire dire au gouvernement, qu'ils ne ceſſeroient de dépouiller des caravanes, juſqu'à ce qu'on leur promît d'oublier le

passé, & de leur accorder une sureté entiere pour leurs chameaux & pour leurs personnes.

Telle est la foiblesse du gouvernement de ce Sultan, qui se dit le souverain de l'Egypte, qu'une poignée de misérables osa braver impunément l'orgueil ottoman. Pour rétablir la sureté & la tranquillité, la Régence du Caire fut forcée de donner à l'*Emir-Hadsji* plein pouvoir d'offrir la paix à ces Arabes, aux conditions qu'ils avoient voulu prescrire. Le traité se conclut en effet dans un certain endroit, où la caravane passe, en revenant de la Mecque.

Aussi-tôt que par un coup de canon tiré du château, nous apprîmes l'arrivée du courier, qui apportoit la nouvelle du retour de la paix, nous nous préparâmes à notre départ. Ces préparatifs, qui sont un jeu en Europe, sont en orient une affaire sérieuse & difficile. Ils méritent d'être connus, parce qu'ils entrent dans le tableau des mœurs des orientaux, & qu'ils montrent, par combien de moyens on se procure les commodités de la vie.

Quoiqu'un voyageur sache un peu la langue, il ne peut gueres se passer de domestiques, qui aient voyagé dans le pays qu'il veut fréquen-

ter. Sur cet article nous étions mal pourvus. Nous avions un valet ſuédois , auſſi neuf que nous-mêmes : un cuiſinier grec, qui avoit fait un aſſez long ſéjour au Caire, mais qui n'étoit pas ſorti de l'Egypte : un interprete, dont notre Médecin avoit beſoin dans ſa pratique ; c'étoit un grec, devenu mahométan, & qui n'avoit jamais voyagé : enfin un jeune juif de Sana, bon ſujet, qui avoit fait le voyage que nous entreprenions ; mais qui étant ſouverainement mépriſé des Mahométans, à cauſe de ſa nation, ne nous étoit pas d'un grand ſervice dans les affaires que nous avions à traiter avec les Arabes.

Nous étions d'autant mieux fournis de proviſions & de meubles, dont quelques-uns, à cauſe de leur commodité, pourroient être adoptés en Europe pour le militaire. Dans ces lieux déſerts, une tente & des lits ſont d'une néceſſité abſolue. Nous avions des uſtenſiles de cuiſine propres & compendieux, faits de cuivre bien étamé en dedans & en dehors. Au lieu de verres, ſi difficiles à conſerver, nous prîmes des jattes du même métal & parfaitement étamées. Une bouteille, faite d'un cuir épais, nous ſervoit de caraffe. Notre proviſion de beurre ſe trouvoit bien dans une grande cruche d'un cuir

épais. Dans une boëte de bois, enveloppée d'un ſac de cuir & partagée en étages, nous conſervions des épiceries de toute eſpece, & dans une autre boëte ſemblable, nous tenions des bougies ; ſon couvercle, garni d'une bobèche de fer, étoit en même tems notre chandelier. Nous avions de grandes lanternes de toile pliſſée, dont le fond & le couvercle étoient de fer blanc. Au lieu de table & de nappes, nous avions un morceau rond de cuir, avec des anneaux de fer autour, dans leſquels on paſſoit des cordes après le repas; de ſorte qu'on pouvoit pendre notre table comme une bourſe, & l'attacher à un chameau. Mais nous eumes l'imprudence de mettre notre vin dans de grands flacons, appellés *Damasjanes* en orient, dont chacun peut contenir vingt bouteilles ordinaires. Ces grands vaſes ſont fort ſujets à ſe briſer par le choc des chameaux, comme nous en fimes l'expérience, en perdant une partie de notre vin. Il vaut beaucoup mieux tranſporter cette liqueur dans des outres de peaux de chevres. Quoique cette coutume paroiſſe au commencement mal-propre, on s'y habitue, en remarquant que la boiſſon ne prend aucun mauvais goût, tant ces peaux ſont bien prépa-

rées. Ces outres ſont encore le vaſe le plus commode pour la proviſion d'eau, dont on eſt obligé de ſe pourvoir en traverſant des contrées arides & déſertes.

Mes compagnons de voyage louerent des chevaux : moi, par curioſité, je préférai un dromadaire, & je m'en trouvai bien. La ſelle d'un chameau de charge eſt ouverte par en haut, pour ne point bleſſer la boſſe de l'animal, & les ballots pendent des deux côtés : au contraire la ſelle d'un dromadaire qu'on veut monter, eſt faite comme celle d'un cheval, & couvre la boſſe. Le dromadaire, comme le chameau, ſe couche par terre quand on le charge ou qu'on veut le monter. Il n'eſt pas néceſſaire cependant de l'arrèter toujours quand on veut deſcendre chemin faiſant : il eſt accoutumé à un certain ſignal, de baiſſer la tête juſqu'à terre, & lorſqu'on eſt un peu habitué à ce manege, on deſcend & l'on remonte aiſément par-deſſus le cou. J'étendois mes matelats ſur la ſelle, & j'avois par ce moyen la commodité de m'aſſeoir dans différentes poſitions, & d'éviter les rayons directs du ſoleil. Le dromadaire marche d'ailleurs à grands pas meſurés, de ſorte que le cavalier ne ſent gueres

un

un mouvement plus fort, que celui d'un berceau. Quand mes compagnons à cheval arrivoient au gîte, épuiſés par le trot de leurs montures, & par l'ardeur du ſoleil, j'avois l'avantage de ne me par trouver plus fatigué le ſoir, que ſi j'avois été pendant tout le jour, aſſis ſur une chaiſe.

CHAPITRE II.

Voyage du CAIRE *à* SUÈS.

LA caravane, avec laquelle nous avions deſſein de faire ce trajet, attendoit depuis long-tems la concluſion de la paix avec les Arabes de *Tôr*. Ainſi dès que nous fûmes aſſurés par l'arrivée du *Tsjaus*, annoncée par le coup de canon tiré le 27 Août 1762, du retour de la caravane de la *Mecque* & par conſéquent de la ſureté de la route, nous allâmes voir tout de ſuite le *Schech* de qui nous avions loué nos bêtes de ſomme. Cet Arabe avoit dreſſé ſes tentes près du village de *Seriagus*, où il campoit avec les ſiens en attendant le départ. Mais ce jour-là perſonne ne ſe mit encore en mouvement.

Lorſque de grandes caravanes traverſent le pays des Arabes indépendants, elles mettent à leur tête un *Karavan-Baschi*, chargé de les diriger, & de traiter avec les Princes, qui exigent des droits pour le paſſage dans leurs terres. Ce chef regle le départ, les marches & le tems du repos. Mais les petites caravanes telles que la nôtre, qui font de courts trajets, n'ont point de conducteur. Pour partir ou pour camper, on ſuit l'exemple du marchand le plus conſidérable; ou quand il ne s'y trouve point de marchand diſtingué, on ſe regle ſur l'Arabe qui a le plus de bêtes de charge. Nous ignorions donc le tems précis de notre départ, juſqu'à ce que le 28 Août nous vîmes des troupes de paſſagers ſe mettre peu à peu en mouvement.

Notre caravane ne préſentoit pas un aſpect fort impoſant. Comme nous nous étions preſſés de ſortir du Caire, avant la grande caravane qui va toujours à Suès, immédiatement avant le départ des vaiſſeaux, nous n'avions qu'environ quarante chameaux chargés de bled ou de matériaux de conſtruction: pour porter une ancre on employoit 3 à 4 chameaux. J'ai déja eu occaſion de remarquer, qu'on ne connoît point les chariots ni en Egypte, ni en Arabie.

Nous n'étions pas formidables à ceux qui auroient eu envie de nous attaquer. Les chameliers, en assez petit nombre, portoient des fusils délabrés, & des sabres rouillés ou rompus. Quelques schechs, maîtres de beaucoup de nos chameaux, étoient, il est vrai, assez bien armés & montés sur des dromadaires; mais on n'auroit jamais pu compter sur leur résistance; aucun Arabe n'étant d'humeur de risquer sa vie pour défendre le bien d'un Turc: il falloit donc se tenir au milieu de la caravane, sans s'en écarter & sans camper à part, si l'on ne vouloit pas s'exposer à être pillé. Dans quelques endroits sûrs, nous risquâmes néanmoins, mes compagnons & moi, de dévancer le corps de la caravane, pour nous reposer & pour respirer un air plus pur.

Etant partis de Seriagus le 28 Août vers le soir, nous passâmes près d'un grand village nommé *Hanske*, & ayant rejoint la grande route, nous campâmes à 11 heures du soir dans un endroit appellé *El Firn bebad.* Cette grande route est un assemblage de sentiers, battus l'un à côté de l'autre, par les chameaux qui marchent en files comme il leur plaît. A cinq lieues du Caire nous vîmes une place quarrée, entourée d'un mur de quelques pieds de haut, où les principaux habi-

tans de la capitale vont recevoir l'*Emir Hadsji* à ſon retour de la Mecque. Depuis cet endroit juſqu'à *Adsjerud* à quatre lieues de *Suès*, le pays eſt un véritable déſert, où, pendant vingt-trois lieues de route, on ne trouve ni eau, ni maiſons, ni auçune verdure.

Nous fimes beaucoup de diligence, le 29 Août, en décampant de grand matin, & en nous repoſant à peine pour manger. Après une marche de treize lieues, & après avoir paſſé la montagne de *Wehbe*, nous campâmes au coucher du ſoleil près de la montagne *Taja*. La grande caravane de la Mecque y avoit paſſée la nuit précédente : mais ayant pris ſa route plus au ſud elle ne nous rencontra pas.

Le 30 Août nous partîmes encore de meilleure heure, & nous arrivâmes à *Adsjerud*, où il y a de l'eau potable, qui engage les pélerins à s'y arrèter. Adsjerud eſt un petit château, bâti par les Turcs pour la ſûreté du chemin, & pour garder le puits ſitué à l'entrée de ce déſert, quand on vient du côté de Suès. Quoique conſtruit vers la fin du ſeizieme ſiecle, ce château tombe déja en ruine. Au bout de trois heures nous trouvâmes *Bir Suès*, où il y a deux puits profonds, entourés de murailles & fermés de bonnes portes

pour défendre cette eau contre les Arabes. Quoiqu'elle ſoit mauvaiſe & nullement convenable aux hommes, elle eſt précieuſe aux habitans de Suès, qui en ont beſoin pour abreuver leurs beſtiaux. On la tire du puits à force de bras dans des vaſes de cuir. *Bir Suès* n'étant éloigné que d'une lieue de Suès, nous arrivâmes le ſoir de bonne heure dans cette ville, dont la diſtance du Caire eſt, ſuivant mes obſervations, de trente-deux lieues communes ou de vingt-trois milles d'Allemagne.

Anciennement les caravanes dirigeoient leur route vers *Kolſum*, ville ſituée un peu plus vers le nord du golfe arabique, & dont on voit encore des ruines conſidérables. Dans ces anciens tems les vaiſſeaux pouvoient parvenir juſqu'au port de cette ville, autrefois ſi célebre parmi les Arabes. Mais l'eau de la mer Rouge ayant baiſſé, on fut obligé d'abandonner ce port & de conſtruire celui de *Suès*. On voit par d'anciennes relations de voyages, que cette derniere ville n'exiſtoit pas encore vers la fin du quinzieme ſiecle : on n'en fait mention qu'après le commencement du ſeizieme, de ſorte que Suès doit être regardée comme une ville très-moderne.

CHAPITRE III.

De la ville de SUÈS.

LA ville de *Suès* eſt ſituée ſur la côte occidentale du golfe arabique, mais pas tout-à-fait à ſon extrêmité. Elle n'eſt point entourée de murailles : ſes maiſons ſont cependant ſi bien jointes enſemble, qu'on ne peut entrer dans la vile que par deux rues, dont celle vers la mer eſt ouverte, & l'autre fermée par une chétive porte. Les maiſons ſont fort mauvaiſes, & les *Kans* peuvent être regardés comme les ſeuls bâtimens ſolides. Il ne reſte preſque plus rien du château, que les Turcs avoient bâti autrefois ſur les ruines de l'ancien *Kolſum*.

Elle eſt tres-mal peuplée. Parmi ſes habitans on compte quelques Grecs, & un petit nombre de familles Coptes ; mais dans le tems du départ des vaiſſeaux, la foule y devient grande par l'affluence des étrangers.

Le terrein des environs n'eſt que des rochers légérement couverts de ſable ; ce qui rend ſa campagne ſi aride & ſi ſtérile, qu'on n'y voit preſque aucune plante ; les arbres, les jardins, les prairies & les champs y ſont entiérement inconnus.

La ſeule denrée qui y abonde, c'eſt le poiſſon & les coquillages. Toute autre ſubſiſtance pour les hommes & pour les animaux domeſtiques, eſt apportée de loin; du Caire diſtant de trois journées du *Mont-Sinay* qui eſt à ſix journées, ou de *Ghaſſa* à ſept journées.

Il n'y a pas à Suès un ſeul filet d'eau douce; & celle de *Bir Suès*, à une lieue de là, eſt comme je l'ai dit, à peine bonne pour abreuver les animaux, pour leſquels on en va chercher deux fois par jour. L'eau des prétendus *puits de Moyſe* eſt encore plus mauvaiſe, & ces puits ſont d'ailleurs à une lieue & demie de l'autre côté du golfe. La ſeule eau potable eſt celle du puits de *Naba*, ſitué auſſi de l'autre côté du golfe & éloigné de Suès de plus de deux lieues: ce ſont les Arabes qui l'apportent, & qui vendent juſqu'à neuf ſols de France, une outre de cette eau, qui, quoique réputée la meilleure, eſt bien mauvaiſe encore.

La principale occupation des habitans eſt de conſtruire des vaiſſeaux. Cette fabrique eſt floriſſante, malgré la cherté du bois, du fer, & des autres matériaux qu'on tranſporte tous du Caire ſur des chameaux. J'ignore le nombre précis des vaiſſeaux employés par année dans la navigation entre ce port & celui de *Dſjidda*. On m'aſſura que

quatre à cinq, chargés aux fraix du ſultan, portoient à *Dsjidda* & à *Jambo* du bled, deſtiné pour la *Mecque* & pour *Medine*; & que quatorze autres vaiſſeaux ſervoient au tranſport des paſſagers entre *Dsjidda* & *Suès*. Ces vaiſſeaux conſtruits dans cette derniere ville ont un gouvernail abſurde, fait d'une groſſe poutre d'un uſage dangereux. Je vis un autre vaiſſeau dans ce port, qui a été fait à *Surate*, d'un bois ſi durable qu'il étoit encore parfaitement bon, quoiqu'il eût été continuellement employé depuis quatre-vingt-ſeize ans.

De notre tems le gouverneur de Suès étoit un bey du Caire, qui entretenoit un aſſez grand nombre de troupes domeſtiques. Comme cet emploi étoit pour lui un honnète exil, & qu'il avoit un deſir extrême de revenir dans la capitale, il recueilloit avec ſoin toutes les prédictions, touchant le tems de ſon retour. Il nous aſſura qu'un ſavant muſulman lui avoit prédit l'époque de ſon rappel, & il voulut que nous conſultaſſions auſſi les inſcriptions inconnues du déſert, pour voir, diſoit-il, ſi ces caracteres lui annonçoient ce bonheur pour le même tems. Nous nous excuſames par notre ignorance dans la ſcience ſublime de lire dans l'avenir. Ce bey étoit mahométan de naiſſance, & fils d'un marchand de ſucre.

CHAPITRE IV.

Particularités sur les ARABES *des environs.*

LES Arabes établis près de *Tôr*, de l'autre côté du Golfe, ne craignent gueres le gouverneur Turc de Suès. Lorſqu'ils ſont mécontens de lui ou des habitans, ils menacent de ne plus apporter de l'eau, & défendent l'approche du puits de *Naba*. L'exécution de ces menaces réduiroit la ville à une ſi grande extrêmité, qu'on fait tout pour les appaiſer. Ils pourroient aiſément ruiner cette ville s'ils n'aimoient pas mieux conſerver le profit qu'ils tirent du tranſport des marchandiſes, ſur leurs chameaux, entre Suès & le Caire.

Nous éprouvâmes nous-mêmes les effets des menaces inſolentes de ces Arabes. Les *Schechs*, qui nous avoient conduits au *Mont-Sinay*, n'ayant pas rempli leurs engagements, nous ne voulûmes pas, à notre retour à Suès, leur payer en entier la ſomme convenue. Ils nous menacerent de nous tuer: nous leur dîmes, que nous ſaurions nous défendre. Alors ils nous déclarerent qu'ils nous retrancheroient l'eau de *Naba*: Mr. *de Haven* leur répondit, que cette privation

étoit indifférente aux Européens, qui buvoient du vin ; réponſe qui fit rire les Turcs aux dépens des Arabes. Mais après avoir intéreſſé leur tribu dans la querelle, on craignit ſérieuſement l'exécution de leurs menaces, ce qui auroit fait manquer d'eau dans la ville. Le gouverneur nous pria alors de terminer le différent & de payer les ſchechs.

Un des buts de notre voyage étant d'examiner la montagne des inſcriptions dans le déſert, il nous importoit de prendre de bonne heure toutes les informations poſſibles touchant un endroit ſi remarquable. A cette occaſion nous découvrîmes une coutume de ces Arabes, qui mérite d'être expliquée parce qu'elle tient à leurs mœurs.

A notre arrivée à Suès, nous nous adreſſâmes d'abord aux Grecs pour leur demander des éclairciſſemens ſur cette montagne : aucun n'en avoit entendu parler, ni même prononcer le nom de *Dsjebbel-el-Mokatteb.* Ils nous amenerent un ſchech de la tribu de *Saïd*, qui avoit paſſé ſa vie à voyager entre Suès & le Mont-Sinay : ce ſchech ne connoiſſoit pas mieux le nom de cette montagne. Mais étant informé que celui qui nous y meneroit auroit une bonne récompenſe, il revint le lendemain avec un autre ſchech de la tribu de *Saccâlha*,

qui prétendoit connoître particuliérement non-ſeulement cette montagne, mais encore tous les endroits du déſert où il ſe trouve des inſcriptions. Par ſes réponſes à nos queſtions, nous vîmes cependant tout de ſuite qu'il connoiſſoit auſſi peu que le premier, l'endroit que nous cherchions.

Enfin on nous amena un ſchech de la tribu de *Leghât*, qui nous convainquit par ſes diſcours, qu'il avoit vu en effet des pierres chargées de caracteres inconnus. Ayant appris que l'objet de notre curioſité devoit s'appeller *Dsjebbel-el-Mokatteb*, il ne manqua pas de nous aſſurer que c'étoit le nom de la montagne parmi tous les Arabes qui la connoiſſoient.

Charmés d'avoir trouvé au moins un habitant du déſert, en état de nous indiquer le lieu des inſcriptions, nous penſames à le prendre pour notre conducteur, d'autant plus que ſa demeure, comme il nous diſoit, étoit tout près de cette montagne. Mais les deux autres ſchechs, qui nous avoient amené ce dernier, s'oppoſerent fortement à notre deſſein & prétendirent nous accompagner auſſi. Les habitans de Suès nous conſeillerent de prendre tous les trois, & nous dirent, que nous ne pourrions pas voyager en ſûreté dans le déſert, ſans avoir des guides de chacune de ces trois tribus qui demeurent le long du chemin au *Mont-Sinay*.

Ce conseil étoit fondé sur la coutume dont j'ai voulu parler, qui rend les guides ou *Ghafirs* arabes nécessaires. Un homme, chrétien ou mahométan, qui veut voyager par terre ou par mer la long des côtes de l'Arabie petrée, se choisit un *Ghafir*, un guide ou protecteur, à qui il fait quelque présent de tems en tems, ou au moins après un heureux retour de sa course. Par ce moyen il traverse surement la contrée, sans être molesté. Si le vaisseau, sur lequel il se trouve fait naufrage, les Arabes ne manquent pas de piller le vaisseau; mais ses marchandises sauvées lui sont rendues sur le champ, si son *Ghafir* est présent. Si le voyageur nomme un *Ghafir* absent, les marchandises sont mises à part; on trace autour d'elles un cercle dans le sable, on les respecte en attendant le *Ghafir*, auquel on les remet dès qu'il se présente. Mais si le voyageur manque d'un *Ghafir*, ou s'il en nomme un à faux, ses effets sont pillés sans égard pour personne. Les marchands Turcs, par avarice, pour épargner quelque petit présent, & par orgueil, pour ne point se familiariser avec un *Schech* Arabe, prennent rarement de ces *Ghafirs*; mais ils se trouvent mal de cette négligence. Car le droit de cette espece d'amitié

hospitaliere, est sacré & inviolable parmi ces brigands.

Nous prîmes donc ces trois *Schechs* de trois tribus différentes pour nous conduire au Mont-Sinay : ils nous louerent des chameaux, pour nous & pour nos domestiques. Afin d'éviter toute difficulté, nous fimes écrire notre contrat avec eux, par le Kadi de Suès, en présence du gouverneur.

CHAPITRE V.

Voyage de SUÈS *au* MONT-SINAY.

NOUS étions pressés de faire ce voyage, pour pouvoir être de retour à Suès avant le départ des premiers vaisseaux au commencement d'Octobre : dans les mois suivans, le trajet à *Dsjidda* devient trop dangereux. Cependant notre Peintre, *Mr. Baureinfeind*, étoit tombé très-malade dès notre arrivée à Suès, de l'excès des fatigues qu'il avoit essuyées. Quoique son secours nous fût nécessaire dans notre course, nous résolûmes néanmoins *Mr. de Haven* & moi, de partir seuls, & de laisser *Mrs. Forskal & Cramer* à Suès pour avoir soin de notre ami malade,

Le 6 Septembre 1762 nous traverſâmes le golfe, & nous partîmes le lendemain du grand matin avec nos Arabes. Outre les trois ſchechs & leurs domeſtiques, nous étions accompagnés de pluſieurs de leurs amis, qui ayant porté pendant quelque tems de l'eau du puits de *Naba* à Suès, alloient voir leurs parens dans le déſert, & comptoient vivre chemin faiſant à nos dépens. Il eſt établi chez ces peuples qu'un Arabe de diſtinction qui voyage, doit nourrir toute la compagnie qui ſe joint à lui ſans qu'il la déſire. Comme nous faiſions une certaine dépenſe, on nous crut fort riches.

Nous côtoyâmes le premier jour le golfe arabique au travers d'une plaine de ſable entrecoupée de quelques collines. Les Arabes appellent ces plaines un peu baſſes, *Wadi* ou vallées, parce que l'eau s'y amaſſe après les grandes pluyes. Nous nous repoſâmes ſous un palmier, dans un endroit appellé *Aijun Muſa*, *les fontaines de Moyſe.* Ces fontaines prétendues ſont cinq trous dans le ſable, où l'on trouve un puits de très-mauvaiſe eau, qui ſe trouble auſſitôt qu'on en puiſe. Comme ces trous portent le nom d'un Moyſe, les Arabes en font honneur au législateur des Juifs. Après avoir fait une journée de cinq

milles & demi d'Allemagne, nous campâmes au milieu des ſables dans la plaine *El-Ti.* Le ſoir un vent violent ſouleva ce ſable; ce qui ne nous incommoda cependant pas plus, qu'un tel événement ne l'eut fait en Europe.

La contrée par laquelle nous paſſâmes, eſt célébre par l'émigration des Juifs ſous Moyſe. Nous ſouhaitions donc, d'apprendre des Arabes les noms de tous les endroits, & de toutes les montagnes que nous rencontrâmes. *Mr. de Haven* ne pouvant ſe réſoudre à ſe familiariſer avec ces *Bédouins*, n'en tira que des réponſes vagues ou groſſieres. Je tâchai, au contraire, de gagner la confiance & l'amitié d'un de ces Arabes, en lui faiſant quelque préſent, & en lui permettant de monter quelquefois derriere moi ſur mon chameau. Cet homme me répondoit juſte; il donna les mêmes noms aux objets, que je lui montrois en allant & en revenant. Je meſurai auſſi les diſtances, en comptant le pas égal du chameau, & le comparant avec le tems écoulé à ma montre. Par le moyen d'une petite bouſſole, j'obſervai auſſi les directions du chemin. Aucun de nos Arabes ne comprenoit l'uſage de cet inſtrument: c'eſt donc apparemment un conte fait à plaiſir, quand on aſſure

qu'on voyage dans ces déserts avec le secours d'une boussole.

Le 8 Sept. nous traversâmes la plaine de *Girdan*; nous vîmes en chemin une énorme masse de pierre, tombée d'une montagne voisine. Nous descendimes dans la vallée de *Girondel*, & après cinq milles & demi de marche, nous arrivâmes dans le voisinage de *Dsjebbel Hammam Faraûn*. Le lendemain, après avoir envoyé nos domestiques par le droit chemin, nous nous occupâmes à examiner les environs. Dans la saison des grandes pluyes la vallée de Girondel est arrosée par un torrent considérable: quoiqu'il fût alors à sec, nous trouvâmes néanmoins dans son lit, en creusant à deux pieds de profondeur, de l'eau meilleure que celle de Suès. Comme cette vallée ne manque point d'eau, elle contient beaucoup d'arbres & même quelques bosquets, ce qui frappe singuliérement les passagers venant du Caire, & qui dans toute la route n'ont apperçu aucune verdure.

Hammam Faraûn, est le nom d'une source chaude, qui sort par deux ouvertures, d'un rocher au pied d'une haute montagne. Cette source sert de bains aux malades du voisinage, qui y font des cures de quarante jours, pendant lesquelles ils

ils ſe nourriſſent uniquement du fruit appellé *Laſſaf*, qui croît aux environs. Un vaſte cimetiere, qui ſe trouve près de ces bains, me fit douter de la bonté de ce régime. La tradition du paſſage des Juifs, & de la perte de l'armée du Pharaon d'Egypte dans cet endroit, a donné le nom à ces bains & au bras de mer voiſin, appellé *Birket el Faraûn.* Les Arabes croyent que ce Pharaon fait pénitence à la ſource de ces bains, & vomit la vapeur ſoufrée qu'on y remarque.

Cette côte orientale du golfe Arabique eſt aſſez unie : mais la côte oppoſée à l'occident, n'eſt qu'une chaîne de hautes montagnes, ſéparée & interrompue par deux vallées ; de ſorte qu'il faudroit paſſer par une de ces vallées pour parvenir de l'Egypte à la Mer rouge.

Nous tournâmes peu à peu vers le nord-eſt en ſuivant le droit chemin du *Mont-Sinaï*, & nous entrâmes dans une vallée étroite, creuſée dans le roc par les torrens. Les montagnes, dans leſquelles nous nous enfonçâmes, & qui ne diſcontinuent point, ſont des blocs pelés d'une pierre à chaux, parſemée de veines de granit. Dans pluſieurs de ces montagnes, j'ai rencontré quantité de coquillages pétrifiés, dont l'original, avec l'animal vivant, ſe trouve communément

dans le golfe Arabique. Une de ces montagnes, eſt toute couverte de pierres à feu. Le granit devient plus commun, à meſure qu'on approche du Mont-Sinaï.

Notre chemin étoit ſouvent eſcarpé : il paſſoit à l'ordinaire par des gorges pierreuſes, & quelquefois par des vallées plus larges, fertiles lorſque l'eau n'y manquoit pas. Telles ſont celles *d'Uſaïtu*, *d'El Humer* & de *Warſân*. Nous rencontrâmes auſſi *Nasbe*, habitation de quelques Bedouins de cette contrée. L'eau ne ſe trouvant pas toujours près de l'endroit où nous étions campés, les valets étoient obligés d'aller la chercher de fort loin. Nous euſſions ſouhaité de les accompagner, pour voir un peu le pays: mais nos conducteurs ne voulurent jamais nous le permettre.

Après avoir traverſé la vallée de *Warſân* nous nous détournâmes un peu du grand chemin, pour trouver l'habitation de notre ſchech de la tribu de *Leghât*, où nous arrivâmes le ſoir. Comme elle devoit être près du *Dsjebbel el Mokatteb*, je me flattois de voir tout de ſuite cette fameuſe montagne: mais les diſcours du ſchech me firent bientôt perdre cette eſpérance. Dans la deſcription de la montagne, que je n'ai pu



Back of
Foldout
Not Imaged

examiner qu'à mon retour, on verra ce qui m'eſt arrivé à cette occaſion.

Ce ſchech avoit fait annoncer ſon arrivée à quelques-uns de ſes amis, qui vinrent le voir au nombre de dix ou douze. Je le laiſſai régaler ſes hôtes, & je parcourus quelques collines du voiſinage. Par hazard je vis, dans un endroit écarté, une miſérable tente, qui étoit l'habitation de notre ſchech, dans laquelle ſe trouvoient ſa femme & ſa ſœur, occupées à moudre du bled. Une de ces femmes ſortit de la tente pour me préſenter un morceau de gomme, & ne refuſa pas le peu d'argent que je lui offris à mon tour. Un peu plus loin, je rencontrai le fils du ſchech, qui gardoit des chevres, & avec lequel je m'entretins aſſez long-tems. J'admirai le ſens, la gravité & l'aſſurance de cet enfant, qui ne ſe laiſſoit pas embarraſſer par la préſence d'un étranger. Il m'invita, d'une maniere fort cordiale, de venir dans ſa maiſon pour boire de l'eau excellente, puiſée le même jour. Je remarquai combien les langues ſe moulent ſur les mœurs : une tente, dont le nom arabe eſt *Cheime*, eſt appellée par ces Bedouins du nom *Beit*, maiſon, parce qu'ils n'ont d'autres maiſons que des tentes.

Parmi les amis de notre conducteur, la plupart portoient le titre de ſchech, quoiqu'ils euſſent l'air commun, & ne fuſſent pas mieux habillés que les autres Arabes. Je jugeai que ce titre ne ſignifie pas plus, dans cette contrée, que celui de monſieur parmi nous.

Etant décidés de pouſſer juſqu'au Mont-Sinaï, nous partîmes le 12 Sept. de l'habitation de notre ſchech de *Beni Leghât*. A meſure que nous avancions, le pays devenoit plus montueux. Nous traverſâmes cependant par quelques vallées aſſez agréables, telles que celles de *Chamele*, de *Dabur*, de *Barak*, & de *Genne*. Avant d'arriver dans celle *d'Iſraïtu*, qui, quoique entourée de montagnes pelées & eſcarpées, préſente quelques vues riantes, il fallut traverſer une montagne difficile & élevée.

Dans cette vallée, nous rencontrâmes une dame Arabe avec un domeſtique. Par reſpect pour nos ſchechs, elle quitta le chemin, deſcendit de ſon chameau, & paſſa à pied à côté de nous. Une autre femme, entiérement voilée & marchant à pied, ne pouvant nous éviter dans un paſſage étroit de la vallée de Genne, s'aſſit & nous tourna le dos. Je la ſaluai en lui ſouhaitant la paix : mais mes conducteurs m'apprirent,

que c'étoit par refpect pour les étrangers qu'elle nous avoit tourné le dos, & que j'avois commis une impoliteffe en la faluant.

A la diftance de près de fept milles d'Allemagne de l'habitation du fchech de la tribu de *Leghât*, fe trouvoit celle de notre fchech de la tribu de *Saïd*. Ce dernier ne voulut pas non plus paffer fi près de fa famille, fans la voir Il fallut donc encore quitter le grand chemin, & faire un détour d'une demi-lieue, pour fuivre notre conducteur. Les Arabes dreffèrent notre tente près d'un arbre dans la vallée de *Farân*, & nous laifferent le foin de nous amufer dans cette folitude, pendant qu'ils vifitoient leurs amis dans les jardins de dattiers, difperfés dans la vallée. Nous étions peu éloignés du camp de notre fchech, qui confiftoit en neuf ou dix tentes. On nous dit, que dans notre voifinage on trouvoit les ruines d'une ancienne ville: mais quand les Arabes remarquerent que nous avions envie d'y aller, ils nous quitterent, fans vouloir nous donner de plus amples informations.

Cette célebre vallée de *Farân*, où nous étions alors, n'a point changé de nom depuis les tems de *Moyfe*, & s'appelle encore *Wadi Farân*, *la vallée de Farân*. Elle a une journée

& demie de longueur, & s'étend depuis le pied du mont Sinaï jusqu'au golfe Arabique. Dans la saison des pluyes elle est si remplie d'eau, que les habitans se retirent sur la croupe des montagnes: elle étoit toute séche durant notre séjour. Nous n'en vîmes qu'une partie assez stérile, où paissoient des chevres, des chameaux & des ânes. Le reste passe pour très-fertile & les Arabes nous dirent, que dans les cantons, où étoient allés nos *Ghafirs*, des jardins nombreux produisoient assez de dattes pour nourrir plusieurs milliers de personnes. Les fruits doivent y être, en effet, très-abondans: car les Arabes de cette vallée portent toutes les années à Suès & au Caire une quantité étonnante de dattes, de raisins, de poires, de pommes, & d'autres fruits d'une très-bonne qualité.

Quelques Arabes, qui vinrent nous voir, nous offrirent des dattes jaunes & fraiches, mais à peine parvenues à leur maturité. La premiere des deux femmes de notre schech, accompagnée de quelques autres femmes, nous vint aussi faire une visite, & nous donna des œufs & une poule. Ce schech avoit deux femmes, pour avoir soin de ses affaires dans deux établissemens différens: l'une dirigeoit un jardin de dattiers assez

éloigné, & l'autre, notre voiſine, gouvernoit le bêtail & les domeſtiques. Cette derniere ne voulut pas entrer dans notre tente; mais elle s'aſſit aſſez près de nous, pour faire commodément la converſation. Elle ſe plaignit de ſon mari, qui la négligeoit pour ſa rivale, & paſſoit tout ſon tems en Egypte à porter de l'eau, ou à tranſporter des marchandiſes. Rien ne lui paroiſſoit plus admirable, que notre loi qui défend la pluralité des femmes. C'étoit la premiere fois que j'ai eu occaſion de m'entretenir ſans gène, avec une femme mahométane.

Etant partis le 14 Septembre de cet endroit, nous fimes encore deux milles de chemin dans la vallée de *Farân*, & nous arrivâmes au pied du *Dsjebbel Muſa*. Nous montâmes encore un mille & demi, & nous campâmes près d'une groſſe maſſe de pierre fendue, que *Moyſe*, ſuivant les Arabes, avoit tranchée d'un ſeul coup de ſon épée. Dans ces montagnes nous rencontrâmes d'excellentes ſources, & je bus pour la premiere fois depuis mon arrivée en Egypte, de la bonne eau avec un plaiſir infini.

CHAPITRE VI.

Du MONT-SINAY, *& du couvent de Ste.* CATHERINE.

LES Arabes nomment *Dsjebbel Muſa*, *la montagne de Moyſe*, toute cette chaîne de montagnes, qui s'éleve au bout de la vallée de Farán; & *Tur Sina*, la partie de cette chaîne où eſt ſitué le couvent de *Ste. Catherine*. Cette conformité de noms, fondée apparemment ſur la tradition, fait préſumer que la montagne où nous nous trouvions, eſt le *Sinaï* des Grecs, où *Moyſe* doit avoir reçu la loi. On comprend difficilement, il eſt vrai, qu'un peuple nombreux, comme les Juifs, ait pu camper dans ces gorges étroites, au milieu des ce rochers affreux & eſcarpés. Mais il y a peut-être, des plaines de l'autre côté de la montagne, c'eſt ce que nous ignorons.

Après avoir monté deux milles & demi d'Allemagne, depuis le pied de la montagne, on rencontre le couvent de *Ste. Catherine*, placé ſur un ſol en pente. Le corps de logis de ce monaſtere a ſoixante pas doubles de longueur, & preſque autant de largeur. Au devant, il y a un

VII.





autre petit bâtiment, qui contient la ſeule porte du couvent, toujours murée quand l'évêque n'eſt pas préſent. Tout ce qui entre dans le couvent eſt guindé par le toît, par le moyen d'une corde & d'une poulie: les hommes ſont ſoulevés dans une corbeille, comme les proviſions. Tout l'édifice eſt de pierres de taille: maniere de bâtir, qui, dans ce déſert éloigné, doit avoir coûté des fraix & des peines très-conſidérables.

Devant le couvent eſt un grand jardin, planté des plus beaux arbres fruitiers. Les Arabes nous aſſurerent, que les moines y entrent par une allée ſouterreine.

Il n'eſt pas permis à ces religieux Grecs, de recevoir un Européen ſans un ordre de l'évêque du Mont-Sinaï, qui réſide ordinairement au Caire. Cet évêque nous avoit promis une lettre: mais il étoit parti, à notre inſçu, pour Conſtantinople. Par le ſecours de l'ambaſſadeur Anglois à la Porte, nous avions bien une autre lettre de recommandation d'un patriarche dépoſé, qui avoit paſſé trois ans dans le couvent de Ste. Catherine, croyant que cette recommandation pouvoit ſuffire pour nous faire admettre, nous la préſentâmes à ces religieux, en la paſſant,

par un petit trou de la muraille. Ils délibérerent ſur notre admiſſion, & après nous avoir fait attendre long-tems ils nous répondirent, qu'ils ne pouvoient pas nous recevoir, parce que nous n'avions pas une lettre de leur évèque.

Pendant ces pour-parlers un grand nombre d'Arabes, qui nous avoient apperçus des montagnes voiſines, s'étoient attroupés autour de nous. On leur paye une ſomme fixée, pour chaque étranger qu'on reçoit dans le couvent. Quand l'évèque s'y trouve, on ouvre la porte, & le couvent eſt obligé de régaler tous les Arabes qui y viennent dans cette époque. Cette coutume eſt très-onéreuſe à ces pauvres moines, qui ne vivent que d'aumônes, & dont les proviſions, qu'ils ſont obligés de tirer du Caire ſont ſouvent pillées ſur la route. Les Arabes en général ſont des voiſins très-dangereux: ils tirent ſouvent ſur le couvent depuis les rochers d'alenour; ils ſaiſiſſent les moines, auſſi-tôt qu'ils ſortent de leur monaſtere, & ne les relâchent que pour une forte rançon. Nous fûmes témoins de l'inſolence d'un de ces Bedouins, qui dit mille injures à ces religieux, parce qu'ils ne voulurent pas lui donner tout de ſuite le pain, qu'il avoit demandé d'un ton rogue.

Pour ne point attirer quelqu'inconvénient à ces religieux, nous nous retirâmes, pour camper à un quart de lieue de là. Ils nous recompenserent de notre discrétion par un présent de fruits, qu'ils nous envoyerent tout de suite. Les raisins parurent délicieux à des gens, qui comme nous, avoient voyagé long-tems dans des pays arides & incultes.

J'avois envie de choisir, parmi les Arabes qui s'étoient attroupés, un guide pour me mener sur le *Sinaï*. Nos *Ghafirs* ne voulurent pas le souffrir; ce qui occasionna une querelle entre eux & les autres Arabes. Enfin nos schechs m'amenerent le lendemain un Arabe, qui avoit fait une partie de la route avec nous, & qu'ils qualifierent de *schech de Sinaï*, pour lui procurer quelque profit par le droit qu'il s'arrogeoit d'accompagner les pélerins.

Sous la conduite de ce seigneur du Sinaï de nouvelle création & de nos autres schechs, j'entrepris le même jour d'escalader cette montagne. Elle est si escarpée, qu'il est impossible que *Moyse* y soit parvenu du côté où je l'ai vue. Pour rendre la montée praticable, les Grecs ont taillé des degrés dans le roc, & en quelques endroits ces degrés sont de pierres

murées. *Pococke* compte paſſé 3000 de ces degrés, juſqu'au ſommet de cette montagne, ou plutôt de ce roc nu & eſcarpé.

Après avoir monté 500 degrés depuis le couvent, on trouve une belle fontaine, qui avec le ſecours d'un peu d'art feroit un endroit aſſez agréable. Mille degrés plus haut, on trouve une chapelle dédiée à la vierge, &, après 500 autres degrés de montée, deux autres chapelles ſituées dans une plaine, dans laquelle on entre par deux petites portes maçonnées. Sur cette plaine il y a deux arbres, ſous leſquels les Arabes, dans les grandes fêtes, ſe régalent aux dépens des Grecs. Mes conducteurs mahométans, imitant les uſages des pélerins, baiſoient les images, & faiſoient leurs prieres dans les chapelles. Ils ne voulurent pas m'accompagner plus loin; ſoutenant que c'étoit la cime acceſſible de la montagne, pendant que, ſuivant *Pococke*; j'avois encore plus de 1000 degrés à monter pour y parvenir. Je fus donc obligé de deſcendre, & de me contenter d'avoir vu de loin la montagne de *Ste. Catherine*, où nos ſchechs refuſoient de me mener.

CHAPITRE VII.

Retour du MONT-SINAY *à* SUÈS.

LE 16 Septembre après midi, nous descendîmes le *Dsjebbel Musa*, & nous passâmes la nuit au pied de cette cime, dans l'endroit où commence la vallée de *Farân*. Le lendemain, n'ayant fait que trois milles dans la vallée, nous nous arrêtâmes derechef près de l'habitation de notre schech de la tribu de *Saïd*.

Nos *Ghafirs* nous quitterent encore pour aller voir leurs amis dans les jardins de dattiers. Pendant leur absence nous rencontrâmes un jeune Arabe, monté sur un dromadaire, qui s'étoit enivré dans un de ces jardins. Ayant appris que nous étions Européens & chrétiens, il se mit à nous badiner du même ton à peu près, qu'un jeune homme mal élevé & insolent pourroit prendre en Europe avec un Juif. Nous jugeâmes par cette avanture, que les Bedouins font du vin. Nous remarquâmes en même tems la sagesse de la loi de Mahomet, qui défend à ses sectateurs l'usage des liqueurs fortes, si propres à exalter encore les passions, déja naturellement violentes des habitans des pays chauds.

Il eſt vrai, que dans les villes pluſieurs Mahométans ont l'habitude de s'enivrer : mais ils cachent ce vice & s'enferment dans leurs maiſons, ſans oſer paroître ivres en public, ou par honte, ou par la crainte d'un châtiment. Ce jeune homme excepté, je n'ai rencontré dans tous mes voyages, aucun mahométan ivre & brutal.

Après le retour de nos *Ghafirs* nous partîmes le 20, & je pris le lendemain les devants, pour voir encore la montagne, dont je parlerai dans la deſcription du cimetiere égyptien.

Le jour ſuivant nous vîmes une partie du chemin, que nous avions paſſé de nuit en allant au *Dsjebbel Muſa.* Dans cet endroit, près d'un défilé nommé *Om er ridsjlein*, je trouvai des inſcriptions en caracteres inconnus, dont on m'avoit parlé au Caire : elles ſont gravées groſſierement dans le roc, avec quelque fer pointu, ſans ordre & ſans régularité. Nos Arabes penſoient que le tems que j'employai à copier ces caracteres, étoit un tems perdu, ils n'avoient pas tout-à-fait tort, & je dirai mon ſentiment ſur ces inſcriptions tant vantées en parlant du *Dsjebbel el Mokatteb.*

Le 25 Sept. nous fûmes de retour à Suès, où nous trouvâmes *Mr. Baurenfeind* aſſez bien

Should face p. 196

VI.



Back of
Foldout
Not Imaged

rétabli. Pour arriver dans cette ville, il falloit traverſer le même bras de mer, que nous avions paſſé en batteau en partant; mais il ne ſe trouva aucun batteau ſur la côte orientale. Lorſque nous apperçûmes, que c'étoit le tems du reflux, nous hazardâmes de paſſer cette partie du golfe à gué. Nous réuſsîmes parfaitement bien, en prenant un peu vers le nord, du côté des ruines de *Kolſum*: nos chameaux marchant d'un pas ſûr, & nos Arabes à pied n'avoient de l'eau que juſqu'aux genoux. C'étoit peut-être la premiere fois que des Européens ont tenté de faire ce trajet de cette maniere. Cette tentative nous apprit la grande différence de la hauteur des eaux du golfe, produite par les marées, & nous fûmes convaincus qu'on peut, pendant le reflux, paſſer à pied la mer Rouge.

Revenu à Suès j'eus envie d'examiner auſſi une partie de la côte occidentale du golfe, & des montagnes qui le bordent. Mais je ne pus engager perſonne à m'accompagner dans ces courſes, qui en effet, ſont dangereuſes: en s'éloignant un peu de la ville on riſque d'être pillé comme au milieu du déſert. A la fin un Arabe entreprit de me conduire: mais ce guide trembloit à la vue de toute créature humaine, qui

apparemment nous craignoit autant à ſon tour. Gêné, comme je l'étois dans ces petites courſes, je ne pouvois pas faire des obſervations fort intéreſſantes.

C'eſt alors que j'eus occaſion de remarquer pour la première fois un phénomene qui me frappa ſingulierement ; mais qui avec le tems me devint familier. Un Arabe monté ſur un chameau, que je vis venir de loin, me parut haut comme une tour, & ſe mouvoit en l'air : il marchoit cependant ſur le ſable comme nous. Pluſieurs voyageurs parlent de cette erreur d'optique, qui provient d'une réfraction plus forte de l'atmoſphere dans ces régions arides, chargée de vapeurs d'une nature différente de celles qui rempliſſent l'air des pays tempérés.

Il m'a été impoſſible d'apprendre quelque choſe de poſitif touchant le canal, qui doit avoir joint le Nil au golfe Arabique. Je n'ai pu engager aucun Arabe à me mener dans la contrée, où ce canal étoit probablement ſitué, & qui eſt habitée par une tribu ennemie des habitans de Suès. Dans les environs de cette ville je n'ai pu appercevoir aucun veſtige d'un canal, à moins qu'on ne regardât comme tel la vallée *Mosbeiha*, ſituée entre *Bir Suès* & la ville. Après les pluyes, il

il s'amasse tant d'eau dans cette vallée, que les habitans en viennent prendre pour leur usage : les eaux écoulées, elle se couvre d'herbes.

CHAPITRE VIII.

De la Montagne des Inscriptions & d'un cimetiere Egyptien.

DEPUIS que *Mr. Clayton*, *éveque de Clogher*, avoit publié la relation d'un supérieur du couvent des Franciscains au Caire, on a beaucoup parlé en Europe de la découverte faite par ce religieux, d'une montagne entiere, couverte d'inscriptions en caracteres inconnus. On se flattoit de trouver dans ces inscriptions des traces de l'ancien séjour des Juifs dans cette contrée, & dans cette espérance l'évêque de Clogher promit 500 livres sterling pour les fraix du voyage d'un savant, qui voudroit entreprendre de copier ces inscriptions intéressantes.

Cependant peu à peu le merveilleux de cette découverte disparut, & les espérances s'évanouirent. On s'apperçut que plusieurs voyageurs avoient déja remarqué, sur le chemin au Mont-

Sinaï, des rochers chargés de caracteres ſinguliers, & que même un auteur grec en avoit parlé déja au troiſieme ſiecle. *Momonys* avoit déja copié de ces inſcriptions: *Pococke* & *Montagu* en copierent d'autres, & les communiquerent à pluſieurs ſavans. On jugea, que ces caracteres ne pouvoient avoir été tracés ni par les Juifs, ni par les Arabes, à cauſe des figures mal ſculptées qui accompagnoient ces inſcriptions. Quelques-uns crurent y reconnoître un mêlange de caracteres coptes & arabes. Enfin un homme, fort verſé dans les langues orientales, ſoupçonna que ces inſcriptions devoient être *phéniciennes*: ſentiment d'autant plus probable, que ce peuple a eu, dans des tems très-reculés, des établiſſemens conſidérables ſur la côte orientale ou golfe Arabique.

On n'étoit pas plus d'accord ſur la valeur de ces inſcriptions, & ſur les vérités hiſtoriques qu'on en devoit attendre. Les meilleurs obſervateurs jugerent, d'après leur poſition & leur gravure, qu'elles ne contenoient que les noms des voyageurs & la date de leur paſſage. On voit encore, dans les mêmes endroits, une infinité de mauvaiſes inſcriptions en grec & en arabe, contenant les noms de gens qui crurent,

par ce petit moyen, annoncer leur exiſtence obſcure à la poſtérité.

Pour ſavoir à quoi m'en tenir, j'ai copié un bon nombre de ces inſcriptions en caracteres inconnus, gravées ſur les rocs qui bordent le chemin au Mont-Sinaï, & dont quelques-unes ſe trouvent déja ſur la montagne. J'ai une copie d'une autre, dont les caracteres different entiérement des miennes: cette copie a été faite, peu de tems avant mon paſſage, par *Mr. Donati*, ſavant dont les papiers ſeront perdus, puiſqu'il n'eſt pas revenu en Europe. L'endroit le plus riche en inſcriptions de cette eſpece eſt le défilé *Om er ridslein*, dont j'ai parlé: le prétendu *Dsjebbel el Mokkateb* pourroit être dans ces environs.

Après avoir bien examiné le local & la gravure de ces caracteres, je ſuis de l'opinion de ceux qui croyent le contenu de ces inſcriptions peu intéreſſant: elles paroiſſent l'ouvrage des voyageurs oiſifs, qui ſe contenterent de gratter le roc brut avec un poinçon, & d'ajouter à une petite notice de leur paſſage, des figures d'un deſſin digne de ces peuples groſſiers. Lorſqu'on veut tranſmettre aux races futures des événemens inſtructifs, on prend plus de ſoin pour

préparer les pierres, & l'on met plus de régularité dans l'écriture; comme j'aurai occaſion de le marquer en parlant des ruines de Perſépolis.

Malgré notre juſte prévention contre les merveilles débitées au ſujet de cette montagne, nous nous informâmes au Caire de ſa ſituation, & nous trouvâmes, comme je l'ai dit, un ſchech de la tribu de *Leghât*, qui prétendit connoître ce fameux *Dsjebbel el Mokkateb*, & qui promit de nous y conduire. Nous étions chargés de voir ces inſcriptions, & nous ne voulûmes pas manquer de ſatisfaire notre curioſité.

Arrivés le 10 Sept. au ſoir à l'habitation de notre ſchech, il nous mena le lendemain, accompagnés de nos autres *Ghafirs*, à cette montagne, qu'il nous avoit dit ſe trouver dans ſon voiſinage. Etant montés par un chemin très-rude & très-eſcarpé, nous fûmes tout étonnés de voir ſur le ſommet, au lieu d'inſcriptions, un ſuperbe cimetiere Egyptien. Nous donnâmes ce nom à cet endroit, quoique nous n'euſſions rien vu de ſemblable en Egypte où les monumens de cette eſpece ſont enterrés dans le ſable. Mais lorſqu'on connoît un peu l'architecture & les hiéroglyphes Egyptiens, & qu'on examine les antiquités découvertes dans la haute Egypte

par *Norden*, on ne manquera pas d'attribuer à ce peuple les bâtimens dont nous avions les ruines ſous les yeux.

Ce ſommet du prétendu *Dsjebbel el Mokkateb* eſt rempli de pierres, debout ou renverſées, de 5 à 7 pieds de hauteur, & chargées d'hiéroglyphes: plus on les examine, plus on eſt convaincu, que ce ſont des pierres ſépulcrales avec leurs épitaphes. Au milieu de ces pierres ſe trouve un bâtiment, dont il ne reſte plus que les murailles, & dont l'intérieur contient auſſi une quantité de ces pierres ſépulcrales. A un bout de ce bâtiment étoit une petite chambre, dont le haut ſubſiſte encore : elle eſt ſoutenue par des piliers quarrés, & ces piliers, comme les murs de la chambre, ſont couverts d'inſcriptions hiéroglyphiques. On trouve dans tout cet édifice des buſtes dans le goût des anciens Egyptiens. Les pierres ſépulcrales & les buſtes ſont d'un grès fin & dur : on ſait que les Egyptiens employoient le granit ou des pierres analogues dans les ouvrages de cette eſpece.

Les Arabes nous laiſſerent examiner tranquillement ces curioſités, & faire même quelques notes. Mais quand je voulus copier quelques hiéroglyphes, ils accoururerent tous, pour me

dire, que le ſchech de la montagne me défendoit ce travail, que je n'oſerois l'exécuter ſans ſa permiſſion. Le prétendu ſchech étoit un Arabe de leur connoiſſance, qu'ils étoient convenus de décorer de ce titre & d'inveſtir de ce pouvoir, pour tirer de nous quelqu'argent. Le ſeigneur du *Dsjebbel el Mokkateb*, qui nous avoit dévancé ſur la montagne pour nous y recevoir, nous dit, en s'approchant de nous, qu'il ne permettroit pas pour cent écus qu'on copiât la moindre choſe, & qu'il ne pouvoit pas ſouffrir que les chrétiens enlevaſſent des tréſors, cachés dans ſon territoire. Les Arabes croyent, ou font ſemblant de croire, que les Européens ont le ſecret de faire ſortir de terre, & de tranſporter enſuite par l'air, les tréſors enfouis, pourvu qu'ils puiſſent copier l'inſcription qui doit les indiquer: cette opinion leur ſert de prétexte pour rançonner les voyageurs. Sur cette imagination chimérique ils fonderent la prétention de partager avec nous les tréſors trouvés, ou de nous faire payer cent écus pour la permiſſion de les chercher.

Déſeſpérant de faire entendre raiſon à ces hommes intéreſſés, je promis ſecretement quatre écus à un de nos *Ghafirs* qui s'étoit toujours montré ſenſé & honnète, pour m'accompagner

ſeul dans cet endroit à mon retour du Mont-Sinaï, & pour me donner le tems néceſſaire pour copier ce que je déſirois. J'ai déja remarqué plus haut que cet Arabe tint ſa parole, & que j'exécutai mon deſſein.

Les hiéroglyphes dont j'ai donné la copie, ſont auſſi beaux que ceux qui ſubſiſtent en Egypte. Une ſingularité qu'on y remarque, c'eſt que la chevre, animal ſi commun dans cette contrée, ſe trouve dans toutes les inſcriptions, au lieu que ceux d'Egypte repréſentent fréquemment le bœuf & jamais la chevre. On ne peut donc pas ſuppoſer que ces monumens furent dreſſés par les habitans de l'Egypte même, mais par une colonie d'Egyptiens, ou par un peuple, qui avoit adopté les arts & les mœurs des Egyptiens. Les Arabes, qui dans des tems reculés, avoient ſubjugué l'Egypte ſous les rois paſteurs, ont pu rapporter, quand ils furent chaſſés de leur conquête dans leurs déſerts, les arts & les mœurs du peuple conquis.

Quoi qu'il en ſoit de cette conjecture, il n'eſt pas aiſé à expliquer pourquoi ce cimetiere, qui doit avoir appartenu à une ville opulente où fleuriſſoient les arts, ſe trouve au milieu d'un déſert ſur une haute montagne eſcarpée, & ſi

loin des pays cultivés. Cette contrée eſt plus peuplée, il eſt vrai, qu'elle ne le paroît au premier aſpect, puiſque les Arabes affectent de faire paſſer les voyageurs par des chemins éloignés des habitations: mais on ne peut pas concevoir qu'il y ait jamais eu une ville opulente & floriſſante au milieu de ces rochers arides. Il eſt plus probable, que les habitans de quelque ville maritime, ſur les bords du golfe Arabique par quelque vénération particuliere pour la montagne en queſtion, n'ont pas regretté la peine de tranſporter leurs morts à la diſtance d'une bonne journée, pour pouvoir les dépoſer dans un lieu ſacré.

CHAPITRE IX.

De quelques Uſages des ARABES DU DÉSERT.

LES Arabes, comme on ſait, ſont diviſés en tribus. Quand ils en parlent ils diſent *Beni* ou les fils d'un tel: ainſi *Beni Leghât* ſignifie la *tribu de Leghât.* Ces petites tribus ont leurs ſchechs particuliers, qui dépendent communément du grand-ſchech d'une tribu plus puiſſante.

En allant au Mont-Sinaï nous paſſâmes par les territoires des *Beni Leghât*, des *Beni Saualha*, & des *Beni Saïd*. Ces trois tribus ont des relations particulieres avec le *couvent de Ste. Catherine*, dont ils prétendent être les protecteurs ; mais dont ils ſont plutôt le fléau. Les plus proches voiſins de ce couvent, les *Beni Saïd*, ſortis de la haute Egypte, ont ſur-tout une très-mauvaiſe réputation.

Ces Arabes, quoique vivant diſperſés, paroiſſent aimer la ſociété, & ſe viſitent ſouvent. Ils ont une ſorte de politeſſe, mais elle eſt trop cérémonieuſe. A notre arrivée chez le ſchech de la tribu de *Leghât*, nous fûmes témoins du cérémonial de leurs viſites. Les amis de notre ſchech, avertis de ſa venue, vinrent le ſaluer, & nous eûmes auſſi notre part à leur politeſſe, puiſqu'ils nous féliciterent en forme de notre heureux voyage au déſert. Quand ils ſe ſaluent, ils ſe prennent réciproquement la main, s'embraſſent, en ſe demandant amicalement : *comment te portes-tu? Tout va-t-il bien?* un ſchech entre dans une compagnie, tout le monde ſe leve, & le ſchech va faire le tour pour ſaluer & pour embraſſer tous les aſſiſtans.

Quelques voyageurs ſe ſont imaginés qu'une

partie de leur politesse consiste à se demander réciproquement des nouvelles de la santé de leurs chameaux, & leurs autres animaux domestiques : mais nous avons vu que de telles questions les choquent. Deux hommes de la même profession, qui se rencontrent, sont portés naturellement à parler de leurs affaires : ainsi deux Bedouins, dont l'unique occupation est de soigner le bètail, se font des questions relatives à cet objet, comme nos paysans s'entretiennent de leurs champs & de leurs prairies.

Leur maniere de vivre est à-peu-près la même que celle des autres *Arabes errans*, des *Kiurdes* & des *Turcomans*. Ils logent sous des tentes faites d'une étoffe grossiere, noire ou rayée de blanc & de noir, que leurs femmes fabriquent du poil de leurs chevres. Ces tentes sont souvent partagées en trois appartemens, dont l'un est pour les femmes, l'autre pour les hommes & le troisieme pour les bestiaux. Ceux qui n'ont pas une tente entiere, se mettent à l'abri des injures du tems sous un morceau de toile, tendue sur quelques bâtons, ou dans les creux des rochers. L'ombre des arbres étant si agréable dans ces régions arides, les Bedouins cherchent avec soin des lieux ombragés pour y camper.

Les meubles répondent à la ſimplicité de ce logement : ils conſiſtent dans une grande natte de paille, qui ſert de table, de chaiſe & de lit. La batterie de cuiſine eſt auſſi aiſée à tranſporter : elle conſiſte dans quelques pots, quelques plats, & quelques taſſes de cuivre étamé. Les habits, & tout ce qu'ils poſſedent de précieux, s'enferme dans des ſacs de cuir, qu'on pend dans l'intérieur de la tente. Le beurre ſe tient dans un ſac de cuir, & l'eau dans des outres de peau de chevre. Le foyer de la cuiſine ſe conſtruit par-tout & ſur le champ : c'eſt un trou creuſé en terre, ou quelques pierres, rangées l'une à côté de l'autre. Au lieu de four, ils ont une plaque de fer, ſur laquelle ils cuiſent la pâte formée en gâteaux minces. Ils ne connoiſſent que les moulins à bras.

Leur nourriture eſt auſſi ſimple que le reſte. Ils aiment beaucoup le pain frais, & dans les courſes qu'ils font dans le déſert, ils tâchent ſur-tout de ne pas manquer de farine. Leurs autres mets ſont des dattes, le lait de leur bétail, ſans en excepter celui des chameaux, le fromage & le miel. Quand ils ſe régalent, le principal mets eſt un chevreau, qu'on tue, rôtit & mange ſur le lieu du rendez-vous. Quoi-

que pauvres & fort empreſſés à vivre aux dépens des étrangers, ils ſont néanmoins hoſpitaliers entr'eux, & s'invitent ſouvent à manger. Nos ſchechs n'accepterent jamais un repas chez quelqu'un de leurs amis ſans tâcher de le rendre.

Les Arabes du déſert ſont habillés à-peu-près comme le commun de leurs confreres en Egypte. Ils n'en different que par les ſouliers qu'ils portent de cuir crud & d'une forme ſinguliere. Une grande partie marche pieds nuds ſur le ſable brûlant, qui rend à la fin leur peau entiérement inſenſible. Leur maniere de s'armer reſſemble encore à celle des Arabes égyptiens: montés ſur des chameaux, comme les autres ſur des chevaux, ils portent la lance, le ſabre, & quelquefois des fuſils.

L'habillement des femmes du déſert, quoique plus ſimple que celui des femmes du commun en Egypte, eſt cependant au fond le même. La femme d'un de nos ſchechs ſe diſtinguoit par une parure extraordinaire: c'étoit des anneaux de laiton d'une grandeur énorme, dont elle avoit chargé ſes oreilles. Au reſte ces femmes, ſeparées du monde & occupées des ſoins de leur ménage, paroiſſent moins ſcrupuleuſes que les

autres orientales : elles ſe font moins de peine d'entretenir un étranger, & de ſe préſenter devant lui le viſage découvert.

Il eſt permis, comme on ſait, aux Mahométans d'avoir juſqu'à quatre femmes. Les Bedouins pauvres & toujours embaraſſés de leur ſubſiſtance, ſe contentent à l'ordinaire, d'une ſeule. Les plus aiſés qui en ont deux, paroiſſent avoir épouſé plus d'une femme, afin d'avoir quelqu'un pour gouverner des établiſſemens dans deux endroits différens. La conduite de notre ſchech des *Beni Saïd*, & ſes diſcours, nous firent faire cette réflexion. La déſunion entre ſes deux femmes, nous sembla auſſi prouver un des inconvéniens de la polygamie.



SECTION VII.

VOYAGE DE SUES A DSJIDDA ET A LOHEYA.

CHAPITRE I.

Départ de SUÈS.

PENDANT notre abſence, pluſieurs petites caravanes s'étoient rendues ſucceſſivement à Suès; & la grande, venant du Caire, arriva immédiatement après notre retour du Mont-Sinaï. Quoiqu'on n'ait point à craindre de pirates proprement dits, ſur le golfe Arabique, les marins de ces parages ſont ſi malhabiles, qu'ils n'oſent gueres s'éloigner des côtes. Cette maniere timide de naviguer pourroit expoſer un vaiſſeau ſeul au pillage des Arabes, comme on en avoit eu un exemple l'année précédente: les vaiſſeaux vont donc auſſi en caravane; il en part toujours quatre à la fois pour pouvoir ſe prêter un ſecours mutuel.

Après l'arrivée de ces caravanes, Suès parut plus peuplé que le Caire, & cette foule, qui ne pourroit pas y ſubſiſter long-tems, ne penſa qu'à

partir ſans délai. Nous étions recommandés à deux patrons des bâtimens, qui devoient faire le voyage. Quoiqu'accoutumés à vivre avec les Mahométans, le trajet à *Dsjidda* nous fit une peine que nous n'avions pas reſſentie dans des courſes plus dangereuſes. Des Grecs nous avoient inſinué que les Muſulmans croyoient les chrétiens indignes de faire ce trajet, au milieu des pélerins qui s'approchent de la ſainte cité; & que par cette raiſon, nous n'oſerions marcher dans le vaiſſeau chauſſés de pantoufles. Quelques-uns de ces pélerins nous regardoient en effet de mauvais œil, à-peu-près comme un Capucin, allant à Jéruſalem, regarderoit un proteſtant. Mais n'oſer marcher ſans pantoufles ſur le tillac, n'étoit pas une diſtinction humiliante pour les chrétiens, mais une loi générale pour tout le monde; le tillac dans ces vaiſſeaux étant regardé comme un appartement, où l'on entre toujours déchauſſé.

Pour n'être pas confondu avec ces Mahométans, nous louâmes une chambre, dans celui de ces vaiſſeaux qui nous parut le meilleur. Dans une chambre vis-à-vis de la nôtre, logeoit un riche eunuque noir, allant à *Médine*, & chargé d'une proviſion aſſez inutile

pour lui : il menoit un ferrail comme un feigneur turc. Une grande chambre au-deffous de la nôtre contenoit une quarantaine de femmes & d'efclaves avec leurs enfans, qui nous incommodoient extrêmement par leurs querelles & leurs criailleries continuelles. Chacun des autres paffagers avoit loué une place fur le tillac, qu'il entouroit de ballots & de paquets, en laiffant un petit efpace pour faire fa cuifine, pour s'affeoir, & pour dormir. Nos matelots grecs très-malhabiles, gênés par tous ces embarras, ne pouvoient manœuvrer que difficilement, & en marchant fur les effets des marchands; ce qui excitoit fans ceffe des difputes.

Notre vaiffeau, quoiqu'affez grand pour pouvoir porter au moins 40 canons, étoit exceffivement chargé : outre fa charge, il traînoit encore après lui quatre chaloupes, trois grandes & une petite, dont les trois premieres étoient remplies de paffagers, de chevaux, de moutons, & même de femmes équivoques.

Le patron, bon marchand du Caire, appellé *Schoreïbe*, n'auroit pas brillé parmi les marins en Europe; il s'abandonnoit aux foins d'un pilote très-médiocre. Il avoit placé entre fes deux compas, où les Européens placent la lumiere, une

groffe

grosse pierre d'aimant, pour rendre, disoit-il, aux aiguilles la force magnétique d'une maniere insensible. J'eus de la peine à lui faire comprendre la nécessité d'ôter cet aimant.

Il falloit néanmoins nous confier à des navigateurs de cette espece, qui n'osoient pas se hazarder en pleine mer, & qui suivoient des côtes hérissées d'écueils & de bancs de corail. Nous avions payé à notre Patron, immédiament après l'accord dressé, tout notre passage de Suès à Dsjidda : mais, suivant l'usage du pays, nous fûmes obligés, avant de nous embarquer, de donner aussi aux matelots une récompense, que par-tout ailleurs ils ne demandent qu'au lieu du débarquement.

Pour éviter toute difficulté avec les autres passagers, nous nous transportâmes les premiers dans notre vaisseau. Il y fallut attendre plusieurs jours, parce que le Gouverneur doit examiner les vaisseaux, pour voir s'ils ne sont pas trop chargés : il ne manque pas d'observer son devoir parce qu'on lui paye un droit, qui fait une partie de son revenu.

Enfin, après tant de délais, les quatre vaisseaux leverent l'ancre le 10 Octobre à minuit. Nous passâmes le long d'une côte qui eut été

dangereuſe, ſi le vent n'eut pas été favorable : elle eſt toute couverte de bancs de corail. Les vaiſſeaux jetterent l'ancre tous les ſoirs, & nous avions la liberté de deſcendre à terre, ſi nous voulions nous hazarder dans le pays, pour voir quelque objet intéreſſant.

CHAPITRE II.

Du Port de TOR.

LE port où nous mouillâmes ſuivant la coutume, étoit autrefois un endroit conſidérable; mais aujourd'hui le petit fort nommé *Kalla & Tôr*, eſt ruiné & n'a plus de garniſon. On voit cependant dans les environs quelques villages remarquables, dont les habitans, comme tous ceux de cette côte aride, vivent de la pêche.

Belled en Naſſâra eſt habité par des chrétiens grecs, qui ont dans le voiſinage un couvent, où il ne ſe trouve plus qu'un ſeul religieux. *Bir* a un puits, dont l'eau eſt meilleure que celle de *Naba*; mais pas auſſi bonne que celle dont les Arabes fourniſſent les vaiſſeaux, & qu'ils apportent des montagnes ſur des chameaux. Tous les pilotes qui conduiſent les vaiſſeaux entre

Suès & Dsjidda demeurent dans le village de *Dsjebil.* On paye 500 écus par voyage à un tel Pilote, qui gagne encore quelque chose en chemin, en apprenant son métier à quelques jeunes gens qui l'accompagnent; c'est à dire, à connoître les bancs de corail & de sable.

Mr. Forskal descendit à terre pour voir la prétendue *vallée d'Elim.* Le religieux du couvent grec le fit conduire dans cet endroit, rempli de dattiers. Mais comme notre ami tardoit à revenir il se répandit un bruit sur le vaisseau, que les Arabes l'avoient arrêté parce qu'il avoit voulu dessiner leurs montagnes. Aussi-tôt quelques marchands, qui étoient Janissaires, se mirent de leur propre mouvement, en chemin pour le délivrer & pour le ramener en sûreté. Heureusement ce bruit étoit faux & *Mr. Forskal* revint sans aucune mauvaise rencontre.

Dans cet endroit, nous eûmes occasion de voir l'ensemble des chaînes de montagnes, dont l'une commence près de *Tôr*; qui aboutissent au *Dsjebbel Musa*, & qui forment une masse dont la *montagne de Ste. Catherine* est le sommet. Nous apperçumes distinctement cette derniere montagne, & nous vîmes combien elle s'éleve au-dessus du *Sinaï.* Cet amas de rochers immenses rem-

plit toute l'extrémité entre les deux bras du golfe Arabique. Près des côtes, ces montagnes s'abaissent en collines, qui aboutissent à des plaines sablonneuses.

CHAPITRE III.

Navigation de TOR *à* DSJIDDA.

Nous observâmes la méthode de mouiller tous les soirs, jusqu'au *Râs Mahommed*. Mais depuis ce cap, jusqu'aux côtes de l'Arabie, il falloit nécessairement naviguer en pleine mer, pour traverser la Mer rouge dans toute sa largeur. Les Européens regarderoient ce trajet comme le plus sûr, puisque dans cette route il ne se trouve aucun écueil; mais les Turcs se croyent perdus, aussi-tôt qu'ils ne voyent plus de terres.

Les exemples des malheurs arrivés par l'ignorance de leurs mariniers, sont capables, il est vrai, de les effrayer. De quatre vaisseaux partis un peu tard l'année précédente, deux avoient péri dans ces parages. Quelques personnes, qui avoient fait le voyage sur ces vaisseaux, nous raconterent les particularités de cet événement, propres à donner une idée de la marine

des Turcs. Dès le commencement de la tempête tous les matelots & tous les passagers sauterent dans les chaloupes, & eurent le tems de se sauver sur le rivage: des deux vaisseaux abandonnés l'un se brisa contre un écueil, & l'autre coula à fond. Le patron du troisieme lâcha les cordes de ses chaloupes, ce qui le mit en danger d'être massacré par les passagers; mais leur ayant peint avec fermeté le danger où ils étoient, & leur ayant promis de les en tirer, pourvu qu'on lui fit place pour manœuvrer, ils l'aiderent si bien que le vaisseau fut sauvé.

Dans ce trajet nous risquâmes d'essuyer un plus grand malheur encore, que celui de faire naufrage. Le feu s'étant mis à deux différentes reprises, au linge que séchoient les femmes logées au-dessous de nous, le vaisseau eut été embrasé, si avertis par leurs cris aigus, nous ne fussions accourus au secours. La seconde fois le patron indigné envoya dans ce férail un bas-officier, avec un bon bâton pour châtier les coupables: exécution qui d'abord causa un bruit diabolique; mais qui nous procura pour vingt-quatre heures une tranquillité charmante. Ces femmes étoient extrêmement incommodes & indiscretes. Surpris d'entendre si près de moi dans nos lieux,

des voix féminines, je regardai par une fente, & je vis chaque fois trois ou quatre femmes toutes nues qui se lavoient.

Il ne se présenta rien de remarquable sur cette route, excepté quelques petites isles désertes, & le sommet de quelques montagnes éloignées. Le dernier objet que nous observâmes sur la côte d'Egypte, étoient les fameuses *montagnes des Emeraudes*, appellées encore par les Arabes *Dsjebbel Sumrud*.

Le 17 Octobre nous eûmes une éclipse du soleil, que *Mr. Forskal* avoit annoncée à notre patron: auquel, comme aussi aux principaux marchands, je montrai ce phénomene, en les faisant regarder par des verres noircis: tous nous témoignerent leur satisfaction. Parmi les Mahométans, un homme qui sait prédire une éclipse passe pour un savant universel, & sur-tout pour un habile médecin. *Mr. Forskal* fut consulté par plusieurs passagers, qui parurent tous malades subitement. Il leur indiqua quelques remedes innocens, & leur recommanda le régime. A la fin un pélerin se plaignit qu'il ne voyoit goutte de nuit; mon ami lui conseilla d'allumer une chandelle. Cette plaisanterie lui valut plus que le plus profond savoir en méde-

cine, & ces Mufulmans étoient fi contens de voir que *Mr. Forskal* fe prêtoit à leurs manieres, qu'ils le prirent tous en affection.

Lorfque nous fûmes arrivés près de la petite isle *Haffani*, près de la côte d'Arabie, les Turcs témoignerent leur joye, d'avoir échappé aux dangers d'un paffage fi formidable. On tira le canon, on fit des décharges de moufqueterie: on illumina, avec des lampes & des lanternes, le vaiffeau & les chaloupes: enfin tout retentiffoit de cris de joye & d'allégreffe. Les matelots firent la ronde avec une boîte, pour demander une récompenfe: chacun leur donna quelque bagatelle, & ils jetterent à la mer (non pas l'argent, mais la boîte, dans laquelle ils avoient amaffé leur quête).

En continuant notre route, nous courûmes un grand danger en doublant un cap entouré de bancs de corail, parce que notre pilote étoit turc. Cet homme nous avoit fait demander fouvent de l'eau de vie, fous prétexte qu'il ne pouvoit reconnoître les côtes & les montagnes, fans avoir éclairci fa vue en buvant quelque liqueur forte. Nous l'avions refufé crainte de nous faire des affaires avec les mufulmans: nous éprouvâmes cependant qu'ils ne font pas fi fcrupuleux,

puiſque notre patron nous fit prier tous les matins, de lui donner un quart de bouteille d'eau de vie pour ſon pilote. Il eſt probable qu'il fut enivré par des marchands grecs, qui avoient ajouté à la doſe que nous avions la coutume de lui fournir.

Bientôt après nous arrivâmes à *Jambo*, ville entourée de murailles, qui ſe préſente bien depuis la mer, & qui a un port très-ſûr. Comme nous n'avions pas apperçu une ſeule maiſon depuis *Tôr*, la vue de *Jamba* nous fit plaiſir.

Les voyageurs qui étoient dans l'intention de paſſer par *Medine*, en allant à la Mecque, quitterent ici le vaiſſeau. Trois perſonnes de notre compagnie deſcendirent auſſi à terre, & prirent leurs ſabres à l'exemple des autres paſſagers. Un habitant de *Jambo*, les prenant pour des turcs, les ſalua en leur diſant : *Salam aleikum*; & s'entretint familierement avec eux. Mais, ayant appris qu'ils étoient Francs, il ſe repentit d'avoir profané ſon ſalut avec des chrétiens, & vint tout furieux déclamer contre l'inſolence des infideles, qui oſoient mettre le pied en Arabie avec des armes. Les autres Arabes ne ſecondant pas cet extravagant, mes compagnons de voyage retournerent à bord ſans autre accident.

Après avoir resté un jour dans le port, nous continuâmes notre navigation, en nous éloignant très-peu de la côte, toujours parsemée de bancs de corail. Nous vîmes la ville de *Mastura*, située au pied de la montagne du même nom : nous doublâmes le cap *Wardân*, & nous ancrâmes près de *Rabogh*, habitation fixe d'Arabes vivant sous des tentes ; nous y achetâmes des provisions en abondance.

Les Pélerins qui vont pour la premiere fois à la Mecque sont obligés si leur santé le permet, de mettre l'*Ihhrâm* aussi-tôt qu'ils ont passé le cap *Wardân*. C'est un linge dont on enveloppe les reins : le reste du corps est nu, & dans cet état ils font tout le voyage, jusqu'à ce qu'ils ayent visité la *Kaba*. Ils osent tout au plus, jetter encore un autre linge sur l'épaule, qui descend en écharpe. Plusieurs garderent cependant, sous prétexte d'indisposition, leurs habits ordinaires. Quelques dévots, au contraire, mirent l'*Ihhrâm*, quoiqu'ils eussent déja été à la Mecque ; de sorte que nous vîmes le soir la plupart de ces Musulmans habillés différemment qu'ils ne l'avoient été le matin.

Il peut paroître étrange, que *Mahomet* ait ordonné une nudité, si préjudiciable à la santé

des pélerins ; mais cette loi date du tems, où ſes ſectateurs n'étoient que des Arabes, & où il ne pouvoit pas eſpérer que ſa religion s'étendroit dans les pays ſeptentrionaux. Son intention étoit, de faire paroître les pélerins en toute humilité & habillés comme les Arabes du commun. Le peuple de cette province porte en effet, encore de ces linges pour tout habillement, & il eſt accoutumé à aller preſque nud ; mais les Turcs habitués à porter de bons habits & même des peliſſes, ſont extrêmement incommodés de cet uſage. La ſuperſtition conſerve des coutumes & des loix locales, quand même l'obſervation de ces loix devient contraire à l'eſprit de leur inſtitution. Pluſieurs religieux gardent dans les pays froids, l'habillement des payſans des pays chauds, où leur ordre eſt né. Dans un climat rude, on fréquente au fort de l'hyver, des égliſes glacées & mal-ſaines, parce que les premiers fideles, vivant ſous le ciel doux de l'Aſie, ont pu s'aſſembler ſans inconvénient, pendant toute l'année, dans de tels bâtimens agréables par leur fraîcheur.

Enfin nous arrivâmes le 29 Octobre à la rade de *Dsjidda.* La même raiſon qui nous avoit engagés à être les premiers à nous embarquer à

Suès, nous empècha de defcendre fitôt à terre. Tout le monde étoit empreffé à fortir du vaiffeau avec les marchandifes, & à prendre des mefures pour en dérober le plus qu'il feroit poffible, à la connoiffance des douaniers. On tâcha furtout d'introduire fecretement l'argent comptant qui paye deux & demi pour cent de droits. Un des paffagers ne fut pas heureux à cacher fon argent, il avoit mis autour de fon corps une longue bourfe, où il l'avoit enfermé : la bourfe creva, quand il defcendit dans la chaloupe, & fes écus tomberent dans la mer. Ceux qui fraudent la douane ne font pas punis pas la confifcation des effets : ils en font quittes pour la honte, lorfque tout le monde fe moque d'eux, comme c'eft la coutume. Dans plufieurs endroits de la Turquie, le châtiment de ces fraudeurs eft de payer le double des droits.

Tous ceux qui revenoient de la ville, fe plaignoient de la rigueur, avec laquelle les douaniers avoient vifité toute cette année. Nous étions donc embarraffés, & nous ne favions pas comment cacher notre argent comptant : ce que nous fouhaitions de faire, pas tant pour épargner les droits, que pour ne pas expofer notre fûreté parmi les voleurs Arabes. Comme

les Mahométans ignorent l'uſage des lettres de change, nous avions été forcés de porter avec nous, en ſequins de Veniſe toute la ſomme dont nous avions beſoin dans notre voyage. Après bien des réflexions, nous prîmes le parti de mettre notre or au fond de la caiſſe des médecines, & de ne laiſſer que 200 ſequins dans un autre endroit, où l'on ne manqueroit pas de les trouver en viſitant nos effets. Notre ruſe réuſſit, & perſonne ne penſa à remuer nos drogues.

Les trois autres vaiſſeaux qui étoient partis avec nous de Suès, arriverent à *Dsjidda* aſſez long-tems après nous. Par l'ignorance des matelots le dernier avoit couru des riſques dans le paſſage. Arrivé à la rade, il fut encore renverſé, parce que les mariniers, pour répondre à l'empreſſement des marchands à tranſporter leurs marchandiſes à terre, avoient ſurchargé le haut du vaiſſeau. Le vaiſſeau fut relevé, mais beaucoup de marchandiſes, tombées dans la mer, ſe gâterent: nouvelle preuve de l'habileté des Turcs dans la navigation.

CHAPITRE IV.

De la Ville de DSJIDDA, *& de ses environs.*

NOUS entrâmes dans cette ville, avec de fortes appréhensions de n'être pas bien traités par ses habitans. Nous souvenant du mépris insolent qu'on a pour les chrétiens au Caire, & de la conduite emportée de l'Arabe de *Jambo* à l'égard de nos compagnons de voyage, nous craignîmes, avec quelque raison, d'essuyer plus d'outrages de la part des Musulmans, à mesure que nous approchions de leurs villes saintes. Mais nous nous trompâmes. Les habitans de *Dsjidda*, accoutumés à ne voir que des marchands chrétiens habillés à l'européenne, & ne remarquant rien d'étranger dans notre habillement, ne parurent pas faire attention à nous. Nous fréquentâmes librement, & sans être insultés, les cafés & les marchés : mais avertis qu'il n'étoit pas permis, à ceux qui ne sont pas Musulmans, de passer la porte qui va à la Mecque ni même d'en approcher, nous nous gardâmes, crainte d'être découvers, de nous promener dans le voisinage de cette porte.

Les lettres de recommandation, que nous avions apportées nous furent d'un grand ſecours. *Mr. de Gæhler* qui avoit connu perſonnellement à Conſtantinople le *Pacha de Dsjidda*, nous avoit recommandés à ce gouverneur. Nous avions des lettres de deux marchands conſidérables du Caire pour deux des principaux marchands de Dsjidda. Un pauvre *ſchech* nous en avoit donné une pour le *Kichja*, ou le lieutenant du Pacha; recommandation dont nous ne faiſions pas grand cas, & qui néanmoins par l'événement, nous ſervit plus que toutes les autres.

Ce ſchech étoit ſecrétaire d'un des premiers membres de l'Académie de *Dsjamea el Ashar* au Caire. Né dans la Turquie d'Europe, il avoit entendu parler de la ſupériorité des Européens dans les ſciences, & avide d'apprendre il vint nous voir ſouvent. C'étoit un parfait honnête homme, ſans ſuperſtition; enfin un véritable ami du genre humain. Nous lui enſeignâmes Mr. Forskal & moi les élemens de la botanique & de l'aſtronomie. Lui de ſon côté nous fut d'une grande utilité en nous exerçant dans la langue Arabe, & nous donnant des éclairciſſemens ſur bien des choſes que ſans lui nous euſſions ignorées. Dans ſa jeuneſſe il avoit donné quelques

leçons au Kichja. Il avoit déja, par la caravane précédente, prévenu ſon ancien ami en notre faveur ſans nous en avertir, & il nous donna encore une lettre pour lui.

Comme nous n'avions pas le tems de remettre toutes nos lettres en mains propres, nous envoyâmes par notre domeſtique, les deux adreſſées aux deux marchands, pour les engager à nous aider à trouver un logement. Mais, lorſqu'ils apprirent combien notre compagnie étoit nombreuſe, ils s'excuſerent par l'impoſſibilité d'avoir une maiſon aſſez ſpacieuſe. Si nous euſſions été en petit nombre, nous euſſions pu prendre des chambres dans un *Kan* public. Notre domeſtique grec, ne ſachant comment nous loger, s'adreſſa à un de ſes compatriotes, orfévre du *Scherif de la Mecque* & fort conſidéré des premiers de la ville. Cet orfévre lui apprit que le *Kichja*, prévenu de notre venue, avoit donné des ordres pour nous rendre ſervice. Il nous offrit même ſa maiſon pour une nuit, en promettant de nous trouver le lendemain une maiſon entiere.

Sur cet avis nous nous hâtames de préſenter la lettre de notre *ſchech* au *Kichja*, qui nous reçut avec beaucoup de politeſſe. Nous allâmes le

voir ſouvent, & par ſes queſtions ſur nos mœurs & ſur nos uſages, il nous fournit des occaſions de lui donner & aux amis qu'il avoit chez lui, des idées plus avantageuſes des Européens qu'ils ne paroiſſoient en avoir. Les Arabes regardent les Européens, comme nous regardons les Chinois: ils ſe croyent eux-mêmes la nation la plus ſage & la plus habile, ils s'imaginent nous faire beaucoup d'honneur en nous accordant la ſeconde place. Ce *Kichja* ſe plaiſoit à parler d'aſtronomie. *Mr. Forskal*, qui lui rendoit des viſites aſſidues, l'engagea à former près de ſa maiſon un jardin de plantes, & de faire venir de l'intérieur du pays, l'arbuſte qui porte le baume de la Mecque. Les Arabes trouverent cette idée heureuſe, d'autant plus qu'ils avoient de la peine d'obtenir du baume pur: pour l'ordinaire il eſt déja falſifié quand il parvient à Dsjidda.

Quelques jours après, nous remîmes notre recommandation au Pacha, qui avoit auſſi quelque teinture d'aſtronomie, & qui voulut voir & connoître mes inſtrumens. Il leur donna la préférence ſur ceux dont ſe ſervent les orientaux, & les montra à un *ſchech*, ou ſavant turc, qu'il avoit chez lui. Le pacha & ſon ſchech ne parloient que turc, langue qui ne m'étoit pas familiere.

VIII.



liere. Nous avions bien plusieurs interpretes, entr'autres trois renégats François & Italiens au service du pacha: mais comme ils ignoroient les termes scientifiques des sciences, & dans leur propre langue & dans celle des Turcs, je ne pouvois pas me faire bien entendre de ce gouverneur, & notre conversation, sur ces objets n'étoit ni longue ni profonde. Avec le *Kichja*, j'étois réduit à parler Arabe, ce qui me coûtoit beaucoup, à cause du peu de connoissance que j'avois des termes scientifiques dans cette langue.

Le 1 Novembre après avoir loué une maison, nous fimes transporter nos effets à la douane, avant d'entrer en ville; & nous n'eûmes pas de peine à remarquer que nous avions la faveur du *Kichja*. Cet officier, assis au milieu de ses commis dans un endroit élevé, ordonna d'examiner les marchandises des négocians piece par piece, mais il se contenta de faire ouvrir nos caisses sans y fouiller. Quand les douaniers agissent honnêtement, ils s'attendent à une récompense: l'orfévre du schérif, qui s'étoit chargé de notre dépense, leur donna en public une petite gratification.

Le bruit de l'arrivée d'une compagnie d'Européens, parmi lesquels il y avoit un astronome, parvint bientôt jusqu'à la Mecque. Dans ce tems, le frere du *schérif* regnant de la Mecque s'approchoit de cette ville avec une armée pour l'attaquer. Un astronome, est toujours parmi les Mahométans un astrologue. Le *schérif* me fit donc demander par son orfévre grec, si la souveraineté resteroit entre ses mains ou s'il seroit obligé de la céder à son frere. Je m'excusai sur mon ignorance des évenemens futurs, & je lui fis dire que je ne m'appliquois à l'astronomie que pour perfectionner l'art de la navigation. *Mr. de Haven* répondit hardiment, que celui des deux freres qui ressembloit le plus à *Hassan*, tige de leur race, seroit victorieux: sa réponse fut agréable d'autant plus que le schérif se soutint sur le trône.

Un seigneur de Dsjidda me pria de lui indiquer le voleur de 200 sequins qu'il avoit perdus : je lui alléguai les mêmes raisons pour m'excuser. Il s'adressa alors à un fameux *schech* qui fut plus habile que moi. Ce schech rangea tous les domestiques de ce seigneur en file, & après de longues prieres mit à chacun un papier plié dans la bouche, en les assurant que les in-

nocens pouvoient avaler ſans crainte le billet ; mais que le coupable en ſeroit étouffé. Tous avalerent le billet, hormis un ſeul qui, ſurpris & embarraſſé, confeſſa le vol & le reſtitua.

On dit que c'eſt *Sultan el Guri*, ſouverain de l'Egypte, qui en 1514, entoura Dsjidda de murailles pour le défendre contre les Portugais, qui commençoient à devenir formidables ſur la mer rouge. Cette muraille ſubſiſte ; mais ſi ruinée qu'on la paſſe dans pluſieurs endroits ſans deſcendre de cheval. Le pont n'eſt pas mieux défendu : une batterie ruinée eſt garnie d'un ſeul canon hors de ſervice. Quelques canons placés devant le Palais du pacha, ne ſont bons que pour rendre le ſalut aux vaiſſeaux : ce palais eſt auſſi mal bâti, que la plupart des maiſons des autres pachas de l'empire Ottoman. Il y a dans la ville pluſieurs jolis bâtimens conſtruits de pierre de corail : mais le reſte des maiſons ne ſont que des huttes d'un bois léger, telles qu'habitent à l'ordinaire les Arabes du peuple.

La ville manque abſolument d'eau : on n'y boit que celle que les Arabes amaſſent dans des réſervoirs entre les montagnes, & qu'ils apportent peu à peu ſur leurs chameaux.

Les gens de diſtinction ſont habillés à peu-

près comme les Turcs au Caire : mais les gens du peuple ne portent qu'une chemiſe ſans culottes : les Bedouins des environs au lieu d'une chemiſe, ne mettent que l'*Ihhrâm*, ou le linge dont ils s'enveloppent les reins. Les femmes du peuple s'habillent comme celles des Arabes en général : de larges culottes, une longue chemiſe flottante, & un voile font toute leur parure. Nous avons deſſiné une de ces femmes, qui vendoit du pain *V. Pl.* 7... Son éventail eſt fait d'une eſpece de natte, compoſée de feuilles de palmier entrelacées, & ſon paraſol eſt auſſi d'une pareille natte. Parmi le peuple il y a beaucoup de pêcheurs, qui ne paroiſſent pas gagner beaucoup.

Les environs de la ville ſont ſablonneux & tout à fait ſtériles. Si l'on vouloit ajouter foi à la tradition, ces lieux n'auroient ſouffert aucun changement depuis la création : car dans un endroit peu éloigné de la mer, ils montrent encore le tombeau d'Eve. Mais j'ai vu des indices certains, que la mer s'eſt retirée de cette plage, comme de tant d'autres. On trouve même, à une certaine diſtance du rivage, des collines entieres de pierre de corail, parfaitement ſemblables aux bancs de corail qui environnent toute la côte.

En me promenant ſur le port j'ai été témoin de la maniere ſinguliere, dont les Arabes prennent les canards ſauvages. Le chaſſeur ſe déshabille, ſe met de l'algue marine ſur la tête, & marche vers l'oiſeau, qui ne s'effraye pas de l'approche de l'algue, dont il voit ſi ſouvent flotter des paquets. L'arabe ſaiſit alors le canard par les pieds.

Quand *Pococke* & d'autres voyageurs ont parlé de cette chaſſe pratiquée à la Chine, on n'a pas cru leur relation véridique : rien cependant n'eſt plus vrai.

CHAPITRE V.

Du gouvernement & du commerce de DSJIDDA.

DE tout tems Dsjidda a fait partie des domaines du *Schérif de la Mecque*. Ainſi quoique le ſultan envoye un pacha dans cette ville, il n'en eſt pas le ſouverain abſolu. Le pouvoir eſt partagé entre le ſchérif & le gouverneur Turc. Ce dernier ſe change preſque tous les ans, au lieu que ſon lieutenant eſt à vie, & refuſe ſouvent de ſuivre les ordres du pacha, comme fit le

Kichja actuel dans une occaſion pendant notre ſéjour à Dsjidda.

Le ſchérif, pour adminiſtrer ſon autorité dans cette ville, y tient un lieutenant appellé *Viſir*, dont tous ſes ſujets dépendent uniquement. Ce *Viſir* doit toujours être pris dans les familles, qui ſeules peuvent aſpirer aux grands emplois dans ſes états : ou dans la famille même du ſchérif, parmi ceux qui peuvent parvenir à la ſouveraineté. Un homme iſſu de la haute nobleſſe arabe, ne comparoît pas devant un juge d'une naiſſance inférieure à la ſienne.

Le revenu de la douane ſe partage entre le ſultan & le ſchérif : par cette raiſon le Kichja & le Viſir ſe tiennent toujours enſemble à la douane quand on examine les marchandiſes. Les droits ſont fixés à 10 pour cent de la valeur des marchandiſes, appréciées aſſez arbitrairement par les douaniers ; de ſorte que les marchands payent ſouvent 12 à 15 pour cent. On favoriſe les ſeuls Anglois, plus même que les ſujets du ſultan : ils ne payent que 8 pour cent, & ont la liberté de s'acquitter en marchandiſes, pendant que tous les autres ſont obligés de payer les droits en argent.

Quoiqu'il ſe faſſe un grand commerce à

Dsjidda, cette ville n'eſt cependant que l'entrepôt de l'Egypte & des Indes, parce que les vaiſſeaux de *Suès* ne vont pas plus loin, & que ceux des Indes n'oſent pas pouſſer juſqu'à *Suès*. Le patron d'un vaiſſeau de Surate ayant été pouſſé trop au nord pour pouvoir aborder à Dsjidda, continua ſa route juſqu'à Suès, où il débarqua ſa cargaiſon. Mais l'année ſuivante on le mit en priſon à Dsjidda, & on le força de payer à la douane tous les droits que ſes marchandiſes, portées en Egypte, auroient dû payer s'il les avoit débarquées à Dsjidda.

Sans cet entrepôt, le commence de cette ville ſe réduiroit à très-peu de choſe. Le pays d'alentour ne fournit guere d'autres marchandiſes que les amandes de *Taïf*, dont les Anglois chargent 5000 quintaux par année, pour les porter aux Indes. On en exporte auſſi du *Baume de la Mecque*, qui vient des environs de *Medine*.

L'importation eſt d'autant plus conſidérable, puiſqu'elle doit pourvoir aux beſoins de Dsjidda, de Medine, & de la Mecque. Ces villes tirent de l'Egypte tant de bled, de riz, de lentilles, de ſucre, d'huile, &c. que, ſans le ſecours de cette contrée, cette partie de l'Arabie ne pourroit être habitée. De l'Egypte, leur viennent

encore toutes les marchandises d'Europe : celles des Indes passent au contraire, pour la plus grande partie en Egypte.

Maillet qui a résidé long-tems au Caire, s'imagina qu'il seroit avantageux aux nations Européennes de faire le commerce des Indes par la mer rouge : mais il est douteux qu'on permît à leurs vaisseaux de passer le port de Dsjidda : ils devroient s'attendre à essuyer beaucoup de chicanes à Suès, parce que les propriétaires des vaisseaux qui naviguent entre ces deux ports, sont les négocians les plus accrédités du Caire. La multiplicité d'ailleurs des droits considérables, qu'il faudroit payer dans ces ports, emporteroit bientôt les profits d'un tel commerce. On ne devroit pas craindre cependant, de ne pas obtenir la permission aux marchands Européens de s'établir à Dsjidda : un Anglois y a séjourné librement, pendant plusieurs années.

Un inconvénient inséparable de ce commerce, est encore le mauvais état des finances du gouvernement. Manquant toujours d'argent, il exige des marchands des avances sur les droits à payer l'année suivante, avec promesse de les décompter : mais ces avances s'accumulent à l'ordinaire, & ne seront jamais remboursées. Jus-

qu'ici les Anglois ne ſe ſont pas ſoumis à cette vexation: mais leur fermeté les expoſe continuellement à de mauvaiſes affaires.

On ne bat aucune monnoye dans cette province: on n'y voit que des eſpeces étrangeres, les mêmes qui ont cours à Conſtantinople & au Caire. Les groſſes eſpeces ont cependant un cours plus haut à Dsjidda qu'en Egypte, à cauſe de la grande abondance des petites pieces, plus communes en Arabie que dans le lieu de leur fabrication. Cette grande quantité de petite monnoye eſt apportée par les pélerins, qui en ont beſoin pour leur dépenſe journaliere, & pour les fréquentes aumônes, qu'ils ſont obligés de faire en route & dans la ville ſainte. Les petites pieces ne s'exportent plus, & inondent de cette maniere la province.

J'ai eu occaſion de parler des marchands Janiſſaires: ce ſont en effet des marchands qui, pour ſe mettre à l'abri des vexations du gouvernement, s'enrôlent dans cette milice, & jouiſſent de ſes privileges, quoiqu'ils ne faſſent aucun ſervice, & ne tirent aucune paye. Un tel Janiſſaire ne dépend pas du magiſtrat civil; mais des officiers de ſon corps, qui ſont ſes ſeuls juges: il jouit encore de l'exemtion de tous les droits de

douane pour un coffre & pour deux paniers, dans lesquels il est censé transporter ses hardes & ses vivres : mais les marchands Janissaires remplissent ce coffre & ces paniers de leurs marchandises les plus précieuses. J'ai vu aussi quelques patrons de navire & quelques pilotes, qui s'étoient enrôlés parmi les Janissaires, uniquement pour se faire valoir, & pour être protégés par ce corps puissant, qui prend toujours le parti d'un camarade : car ces Janissaires n'avoient aucune part aux privileges de leurs confreres Turcs.

Pendant notre séjour, ces Janissaires marchands, mécontens de la rigueur avec laquelle on examinoit leurs effets, menacerent de se défendre de cette prétendue injustice, avec le secours de leurs camarades. Le *Kichja* & le *Visir* se firent accompagner à la douane par de forts détachements des troupes du pacha & du schérif; ce qui contint les mutins. Mais après notre départ, tous les Janissaires bien armés s'attrouperent : le pacha fit pointer quelques canons contre la maison, où s'étoient assemblés les chefs de la révolte, & tout rentra dans l'ordre accoutumé.

CHAPITRE VI.

Navigation de DSJIDDA *à* LOHEYA.

NOUS avions ordre de nous rendre dans l'*Yemen* le plutôt possible, & rien ne nous arrêta à Dsjidda que le vent du nord, qui retardoit l'arrivée des vaisseaux qui vont charger du café, avec lesquels uniquement nous pouvions continuer notre voyage au sud du golfe Arabique. A la fin quelques-uns de ces vaisseaux arriverent au commencement de Décembre, & on nous conseilla d'en choisir un, venu de *Maskate*, & tout prêt à repartir pour charger du café à *Hodeida.*

Nous nous hatâmes de l'aller voir; mais nous fûmes bien surpris quand on nous montra ce bâtiment, qui ressembloit plus à un tonneau qu'à un vaisseau. Il n'avoit que sept toises de longueur sur trois de largeur: il étoit sans tillac, & ses planches minces paroissoient cousues, sans être clouées. Le patron n'étoit habillé que d'un linge plié autour des reins, & ses neuf matelots, tous esclaves noirs d'Afrique ou du Malabar, n'avoient, pour couvrir leur nudité, qu'un linge large comme la main, attaché à une corde

qui entouroit leurs hanches. Nos amis nous presſerent de ne nous pas heurter à ces apparences, & de préférer cet Arabe de *Maskate*, dont les compatriotes paſſent pour bons mariniers & ſe ſervent de voiles ſemblables aux nôtres ; au lieu que les ſujets de l'*Imam* ſont d'ignorans navigateurs, & font uſage de voiles de nattes, très-lourdes & très-difficiles à gouverner. Nous ſuivîmes leur conſeil, & convînmes avec ce patron pour notre paſſage juſqu'à *Hodeid*.

Notre premiere intention avoit été d'aller en droiture par mer à *Mokha*, dans l'eſpérance d'y trouver des vaiſſeaux Anglois. Mais on nous fit craindre la lenteur de ce trajet, & eſpérer un voyage plus agréable par terre dans les états de l'*Imam*, où regne une ſureté parfaite. Nous avions cependant l'imagination frappée du danger de vivre parmi les Arabes, que nous nous figurions tous reſſembler à ceux du déſert. Raſſurés par nos amis, nous trouvâmes en effet le parti de débarquer à *Loheya* ou à *Hodeida* préférable, puiſqu'il nous fourniſſoit le moyen, de parcourir de bonne heure une partie de l'Arabie heureuſe. Le *Kichja* nous donna des lettres pour les *Dolas*, ou gouverneurs de *Loheya* & de *Hodeida* ; & les marchands auxquels nous avions

été recommandés, nous en donnerent auſſi pour quelques-uns des principaux marchands de ces deux villes. Le pacha ordonna de laiſſer paſſer notre bagage ſans le viſiter.

Quoique nous euſſions fretté le vaiſſeau pour nous ſeuls, nous le trouvâmes chargé de marchandiſes : le patron s'excuſa en nous aſſurant, que ſans cette charge, ſon vaiſſeau trop léger ne pourroit pas tenir la mer. Nous avions chacun une petite place, où l'on avoit mis une natte de paille pour nous ſervir de chaiſe & de lit, où nous pouvions dormir à la belle étoile. Tout le reſte étoit occupé par des ballots, excepté un petit coin où l'on faiſoit la cuiſine : il étoit donc impoſſible de s'y promener, ou de prendre le moindre exercice. Le premier ſoir *Mr. Cramer* perdit ſa montre entre les planches & une natte de branches d'arbres, dont on avoit enveloppé tout le fond du vaiſſeau, pour garantir les marchandiſes de l'humidité : il la retrouva en bon état à *Lobeya* ; ce qui prouve que ces batimens couſus joignent mieux, qu'il ne paroît au premier coup d'œil.

Nous partîmes de Dsjidda, le 13 Décembre, & notre patron obſerva en route la coutume de jetter l'ancre tous les ſoirs, quoique la partie

méridionale du golfe Arabique nous parût moins remplie de bancs de corail, que celle qui eſt ſituée plus au nord. Si nous avions vu peu de villes & de villages entre Suès & Dsjidda, nous n'en vîmes pas davantage depuis cette derniere ville juſqu'à *Lobeya*.

Notre navigation fut uniforme & heureuſe. Nous obſervâmes quelques poiſſons volans, que les Arabes appellent des ſauterelles marines. Le ſixieme jour, nous rencontrâmes un vaiſſeau de *Hodeida*, parti de Dsjidda trois jours avant nous. Cette rencontre nous prouva la lenteur des vaiſſeaux d'*Yemen*, dont les voiles de nattes prennent ſi peu le vent, que ces Arabes ont ſouvent de la peine à ſortir d'un port. Nous vîmes auſſi pluſieurs petits bâtimens chargés de café, qui n'alloient pas de conſerve; de ſorte que les Arabes doivent être moins poltrons, que ne le ſont les Turcs.

Après ſept jours de navigation, nous mouillâmes près de *Ghunfude*, aſſez grande ville, mais où il n'y a preſque que des cabanes. Elle appartient au *ſchérif de la Mecque*, qui y envoie un gouverneur, dont la réſidence eſt dans une petite isle aſſez éloignée de la ville. Il eſt obligé de faire tous les jours le trajet de cette isle dans

la ville, pour ſe rendre à la douane. Tous les vaiſſeaux qui portent du café à Dsjidda, ſont obligés de relâcher ici, & de payer un droit au ſchérif. En revenant ils ne ſont pas tenus à s'arrêter : mais ſi l'équipage veut deſcendre à terre, il en obtient une permiſſion générale en payant deux écus.

Le lendemain de notre départ de *Ghunfude*, où nous ſéjournâmes un ſeul jour, on nous montra *Hali*, où le ſchérif de la Mecque entretient une garniſon. C'eſt la derniere ville de ſon domaine, & de la province de *Hedsjas* : les Arabes indépendans qui ſuivent, ſont déja de la province d'*Yemen*.

Notre patron ayant beſoin de proviſions, nous eûmes bientôt occaſion de faire connoiſſance avec ces Arabes indépendans, qui demeurent entre les états des *ſchérifs de la Mecque & d'Abu-Ariſch*. Ils vivent ſous leurs propres *ſchechs*, & profeſſent une religion, qui paroît tenir de celle de leurs ancêtres avant Mahomet. Nous avions entendu parler du déſir violent de ce peuple de s'approprier les habits des voyageurs : à l'exemple de notre patron, nous nous habillâmes auſſi modeſtement & ſimplement, en mauvaiſes chemiſes, & nous deſcendîmes ſans armes. Quelques

hommes vinrent tout de ſuite à notre rencontre: ils avoient, au lieu de turban, une corde autour de la tète pour ſerrer leurs cheveux épars, & un linge autour des reins pour tout habillement. Croyant remarquer dans nos manieres quelques ſignes de défiance, ils jetterent leurs lances, & nous dirent, que nous n'avions rien à craindre.

Comme notre intention étoit d'acheter des vivres, ils nous menerent à leurs tentes A notre approche, deux femmes venues à notre rencontre, baiſerent reſpectueuſement les bras des ſchechs, qui à leur tour baiſerent la tête des femmes. Elles étoient à viſage découvert : leurs yeux étoient noircis avec de la mine de plomb, & elles avoient des ornemens noirs imprimés dans la peau du front, du menton & des joues. Ces beautés d'un teint brun & jaune, & preſque nues, nous demanderent tout de ſuite du *Köchhel* pour noircir les yeux, & de l'*Elhenne* pour jaunir les ongles : nous fûmes bien mortifiés de n'avoir point fait proviſion de ces drogues pour ſatisfaire cet empreſſement pour la parure, & pour aider le beau ſexe à relever ſi puiſſamment ſes charmes. On nous régala de lait & de beurre conſervés dans des peaux de chevre, & on nous

fit

fit manger du mauvais pain. Ces Arabes ne furent pas choqués de notre précaution de les payer à bord. Quoiqu'errants continuellement dans les déserts, ils nous parurent plus civilisés que beaucoup d'autres tribus de Bedouins.

Le jour après cette entrevue, nous nous arrêtames près d'une montagne appellée *Konembel*, située au milieu de la mer : suivant les Arabes c'est un volcan éteint. Elle pourroit bien être un reste de l'isle brûlée, dont parlent *Arrien* & *Ptolomée*, & qu'ils placent dans ces parages. Nous vîmes aussi de près la ville de *Dsjesan*, située près des côtes sur une langue de terre : mais nous n'y abordâmes pas parce que le *schérif* de cet état a la réputation de recevoir mal les étrangers.

Le 29 Décembre nous atteignîmes le port de Loheya, & nous jettâmes l'ancre presque à une lieue de cette ville.



SECTION VIII.

ROUTE DE LOHEYA A BEIT EL FAKIH.

CHAPITRE I.

De notre Séjour à LOHEYA.

DANS notre trajet de *Suès* à *Loheya*, nous avions beaucoup entendu parler des fchechs indépendants, qui n'aimoient pas à donner aux étrangers paffage fur leurs terres. Nous ne pouvions donc pas croire ce qu'on difoit de la facilité & de la fureté de voyager dans les états de l'*Imam de Sana*. Par cette raifon nous fouhaitions d'aller en droiture à Mokha par mer; quoique nous fuffions las de voyager de cette maniere, à caufe des vents contraires. Deux marchands de Mokha venus avec nous, étoient décidés de continuer par terre leur route jufque dans leur patrie. Nous prîmes le parti de les accompagner en ville pour parler au gouverneur & pour apprendre de lui-même, fi nous pou-

vions avec ſureté traverſer les terres depuis *Lo-beya* à *Mokhà.*

Dola, ou *Emir*, eſt le titre que les Arabes donnent aux gouverneurs des villes. On qualifioit d'*Emir* celui de *Lobeya*, & il s'appelloit *Farhân.* Né en Afrique & d'un teint parfaitement noir, il avoit été amené dans ſa jeuneſſe, en Arabie, & vendu à un homme de diſtinction, mort depuis peu, après avoir rempli l'emploi d'un des premiers miniſtres de l'*Imam.* Cet homme, après avoir donné une bonne éducation au jeune *Farhân*, lui fit obtenir une petite place, dans laquelle il ſe conduiſit ſi bien, que ſon mérite l'éleva en peu de tems à l'emploi de Dola d'une ville conſidérable. Ce gouverneur étoit en effet un ſeigneur très-poli, plein de droiture, & un véritable ami des hommes.

Nous lui expoſâmes notre cas en lui diſant que nous étions Européens ; que nous nous propoſions d'aller par *Hodeida* à *Mokha* dans l'eſpérance d'y trouver des vaiſſeaux Anglois, pour paſſer aux Indes ; & que dans l'incertitude des lieux où nous ſéjournerions en route nous avions apporté une lettre du *Kichja de Dsjidda* pour lui, & une autre d'un des premiers négocians de Dsjidda pour *Mæchſen el Makkawiſch*, le principal

négociant de *Lobeya.* Quoique l'Emir eût connu à Mokha beaucoup d'Européens, ou *Fransji*, il n'en avoit jamais vu habillés à la maniere de l'orient, comme le font au contraire tous les *Naſſâra* ou chrétiens orientaux. Nous ſavions que les Muſulmans eſtiment encore plus les chrétiens que ceux qui profeſſent les autres religions. Lorſqu'il nous demanda, ſi nous étions *Fransji* ou *Naſſâra*, nous lui répondîmes, que nous étions l'un & l'autre : nous craignions qu'il ne prît les Européens pour des payens. Le négociant *Mæchſen* étant malade, l'*Emir* fit venir ſon ſecrétaire pour recevoir la lettre adreſſée à ſon maître.

Juſqu'alors ce gouverneur n'avoit connu d'Européens que des marchands venant des Indes. Il fut ſurpris, quand il vit par les lettres que l'un de nous étoit médecin, que l'autre cherchoit des plantes, & que le troiſieme obſervoit les aſtres. Frappé de cette nouveauté, & ne nous croyant pas preſſés, il nous propoſa de reſter quelque tems à *Lobeya*, & nous offrit de nous tranſporter alors a Mokha avec ſes propres chameaux. Le négociant *Mæchſen* ayant beſoin d'un médecin, nous invita auſſi avec empreſſement de venir occuper une de ſes maiſons.

Nous étions charmés de trouver les Arabes plus civilisés, à mesure que nous nous éloignions de l'Egypte, & de recevoir un accueil favorable de la nation, qui faisoit le principal objet de nos recherches. Nous étions plus réjouis encore de voir, que ce peuple nous fournissoit lui-même des occasions de parcourir à notre aise une partie du pays, sans causer aucun soupçon de nos desseins. Pour cacher notre joye, nous opposions encore la crainte des dangers, où nous exposeroit le voisinage de la guerre entre le *schech Mekkrami* & le *schérif d'Abu Arisch*. Mais l'*Emir* nous assura que nous n'avions rien à risquer à *Loheya*, & que nous pouvions voyager en toute sureté, dans tout le territoire de *l'Imam* son maître.

Nous n'hésitâmes plus de quitter le vaisseau. Notre patron n'ayant pas eu la précaution de se faire payer d'avance le passage, s'adressa au gouverneur, pour le prier de nous obliger de lui payer en entier le passage jusqu'à *Hodeida*. L'*Emir* eut la génerosité de lui répondre, qu'il le satisferoit de sa bourse, si nous refusions de le faire: le négociant *Mœchsen* lui fit la même promesse. Nous ne mîmes pas à l'épreuve la bonne volonté de ces Arabes; mais nous

fûmes très-ſenſibles à leurs offres & à leurs procédés.

Quand il fut queſtion de tranſporter notre bagage à terre, l'*Emir* le fit chercher par ſa propre chaloupe, & chargea, pour nous épargner tout embarras, le ſecrétaire du négociant de ſatisfaire les crocheteurs & les ſubalternes de la douane. Le ſoir, il nous envoya un beau mouton pour notre bien-venue, avec une lettre obligeante, dans laquelle il nous appelloit ſes convives, & nous aſſuroit de ſon amitié. Sa chaloupe étant lente, à cauſe des voiles de natte, il étoit impoſſible de finir le tranſport le même jour, & nous étions inquiets pour la ſureté de nos effets. L'*Emir* inſtruit de notre embarras, commanda tout de ſuite quelques ſoldats pour garder notre bagage.

Nous paſſâmes la nuit ſur le rivage, où notre négociant *Mæchſen*, qui crut avec raiſon notre marmite encore renverſée, nous envoya un excellent ſouper. Il ne nous manqua que du vin, & notre proviſion de mauvaiſe eau de vie, apportée de *Dſjidda*, étoit finie. Nous aurions pu trouver du vin & des liqueurs chez des Juifs de *Sana*, qui en fabriquent en abondance : mais on auroit été obligé de tranſporter ces boiſſons

dans des vaſes de cuivre, ce qui eut été dangereux pour notre ſanté. On nous offrit une eſpece de *Buſa*, qui nous cauſa des nauſées. Il falloit donc ſe réſoudre à ſe paſſer pendant quelques mois, de toute liqueur forte.

Le lendemain nos coffres furent portés à la douane; on les ouvrit, & nous craignions un examen rigoureux: mais les douaniers ſe conduiſirent honnêtement. Comme nous avions remarqué que l'*Emir* ne regardoit que nos inſtrumens & déſiroit d'en connoître l'uſage, nous lui expliquâmes ce qu'il ſouhaitoit de ſavoir: *Mr. Forskal* lui ayant montré pluſieurs petits objets par un microſcope, rien ne lui cauſa une ſurpriſe plus agréable, que de voir des inſectes groſſis d'une maniere ſi prodigieuſe.

La maiſon deſtinée pour notre demeure, étoit bâtie à la mode des orientaux, avec une cour quarrée au milieu. Elle ne contenoit pas une ſeule chambre bien meublée: mais il y en avoit pluſieurs, dans leſquelles on entroit par une galerie ouverte, qui régnoit tout autour. Ce logement n'étoit pas élégant, en comparaiſon des belles auberges en Europe: mais en Arabie, il étoit beau & commode. Au commencement, notre cour étoit toujours remplie d'une

foule de curieux qui nous incommodoit : nous prîmes alors un portier, qui ne laiſſoit entrer que des gens avec leſquels nous avions des affaires à traiter.

CHAPITRE II.

De la ville de LOHEYA.

LA ville de *Loheya* n'exiſte que depuis trois ſiecles : ſon fondateur & ſon patron actuel, eſt un ſaint Mahométan, appellé *ſchech Sælei*, qui bâtit une cabane au bord de la mer, où eſt aujourd'hui *Loheya*, & y vécut en hermite. Après ſa mort, on éleva ſur ſon tombeau un *Kabbet*, ou maiſon de priere, qu'on embellit & qu'on dota peu à peu. Pluſieurs dévots ſe croyant heureux de pouvoir demeurer près d'un ſi ſaint perſonnage, conſtruiſirent des cabanes autour du tombeau. En même tems le port de *Marabea*, ville voiſine où réſidoit un gouverneur, ſe combla : les habitans quitterent leur ville, & vinrent achever l'établiſſement de *Loheya*, où l'on transféra auſſi le ſiege du gouverneur.

Je remarquerai à cette occaſion, que les Sunnites, ſecte dominante dans cette province,

ont une vénération ſinguliere pour leurs ſaints, malgré le *Koran*, qui défend le culte des créatures. Dans cette partie de l'Arabie on traite la poſtérité de ces ſaints, comme on traite à la Mecque les deſcendans de Mahomet. Tout homme dont un des ancêtres eſt réputé ſaint, a le titre de *ſchech*, & il eſt regardé comme eccléſiaſtique par le droit de la naiſſance. Les familles ſont donc intéreſſées à établir par tous les moyens poſſibles, la ſainteté d'un homme, dont elle tire ſon origine, & d'accréditer les miracles qu'on lui attribue. De cette maniere la ſuperſtition s'étend de plus en plus parmi les Mahométans, & les faux prodiges ſe multiplient ſans meſure.

Le terroir de *Loheya* eſt aride & ſtérile. Le port eſt ſi mauvais, que les plus petits vaiſſeaux ſont obligés de mouiller à une grande diſtance de la ville, & que, dans le tems des baſſes marées, les chaloupes chargées ne peuvent pas en approcher. Malgré ce déſavantage il ſe fait à Loheya un aſſez grand commerce de café, qu'on apporte des montagnes de la contrée voiſine, & qu'on amaſſe dans un bâtiment exprès, pour l'écoſſer & le vendre. Ce café n'a pas la réputation d'être d'une auſſi bonne qualité, que celui

qui vient de *Beit el Fakih*, & qu'on embarque à *Mokha* & à *Hodeida*. Mais il eſt à meilleur marché, & il coûte moins pour le tranſporter à *Dsjidda*. Par cette raiſon, pluſieurs marchands du Caire demeurent à *Loheya*, & d'autres y viennent toutes les années pour faire des achats de café. On trouve auſſi dans cette ville une quarantaine de *Banians* aſſez pauvres, qui exercent des profeſſions.

Quoique *Loheya* manque de murailles, elſe n'eſt pas ſans défenſe. Elle eſt environnée de douze tours à diſtances égales, gardées par des ſoldats. Ces tours reſſemblent à celles qu'on voit en Allemagne dans quelques villes impériales : leurs portes ſont ſi hautes, qu'on ne peut y entrer que par le moyen d'une échelle. En Turquie & même en Europe, il eut été dangereux d'examiner de près ces fortifications ; mais les ſoldats Arabes qui les gardoient, aſſis au bas à fumer la pipe & à boire du *Kiſcher*, me laiſſerent faire tranquillement ma promenade. Quelques officiers m'inviterent même à m'aſſeoir avec eux, & à prendre des rafraîchiſſemens. Ils me firent beaucoup de queſtions ſur l'art militaire des Européens, & ils parurent ſurpris de ce que je leur diſois. Je leur montrai notre in-

vention d'écrire ſans encre, & je traçai devant eux avec un crayon les lignes & les angles néceſſaires pour lever le plan de leur ville, ſans qu'ils ſe doutaſſent de mon intention : au contraire, ils appellerent leurs camarades des tours voiſines, pour partager avec eux le ſpectacle de ces curioſités.

Une ſeule de ces tours bâtie tout nouvellement par l'*Emir Farhân*, peut porter du canon. Les autres ſont ſi mal conſtruites, que les Arabes de *Haſchid* percerent à travers, il y a quelques années, & mirent le feu à la ville. Les habitans ſentent la foibleſſe de leurs fortifications : quand, après notre départ, quelques centaines de ces Arabes s'avancerent dans la province vers les côtes, un grand nombre de perſonnes quitterent Loheya, & ſe réfugierent ſur une petite isle, avec leurs effets les plus précieux. Cette terreur étoit cependant prématurée; car auſſitôt que l'*Emir Farhân* eut fait marcher ſes troupes, cet ennemi peu formidable ſe retira.

Il y a bien quelques maiſons de pierres à Loheya : mais la plûpart ſont des cabanes, conſtruites à la maniere des Arabes du commun. La carcaſſe eſt d'un bois mince, groſſiérement

travaillé ; les parois ſont d'argille , mêlée de bouſe , & blanchies de chaux en dedans. On couvre le toit d'une herbe, fort commune dans cette contrée. Autour des murs, on place des lits faits de cordes de paille, appellés *Serir*, ſur leſquels on eſt néanmoins aſſis ou couché fort commodément. Une telle maiſon ne peut pas contenir des appartemens ; elle eſt petite, elle a rarement des fenêtres, & ſa porte n'eſt qu'une natte de paille. Lorſqu'un Arabe a de la famille & du bêtail , il bâtit pluſieurs de ces cabanes, & entoure le tout d'une haye fort haute. Les villes en Arabie ne peuvent donc jamais être peuplées à proportion de leur étendue.

Autour de la ville, on fait de la chaux en calcinant, en plein air & ſans four, de la pierre de corail tirée de la mer. Au milieu des plus grands blocs briſés de cette pierre, nous vîmes ſouvent des coquillages oblongs, dont l'animal étoit vivant. Ces mers abondent en beaux coquillages & en poiſſons rares.

L'eau eſt très-mauvaiſe à Loheya ; & l'on eſt obligé de la faire venir de loin. Le peuple boit de celle d'un puits , qui eſt éloigné d'une lieue de la ville : la meilleure, ou plutôt la moins mauvaiſe, vient de deux lieues & demie. Com-

me on n'y connoît point les chariots, les Arabes l'apportent ſur des chameaux, ou ſur des ânes; non dans des outres, comme en Egypte & en Turquie; mais dans des cruches de grès, de forme ovale, dont pluſieurs pendent à côté du chameau. A deux lieues de la ville, il y a une petite montagne qui fournit beaucoup de Sel minéral.

CHAPITRE III.

Des habitans de LOHEYA.

PAR tout ce que nous avons vu, & par ce qu'il nous eſt arrivé dans cette ville, nous avons jugé que ſes habitans étoient curieux, intelligens, & polis à leur maniere. Tout le monde vouloit voir les Européens, & les choſes extraordinaires qu'ils faiſoient. Après que nous eûmes pris un portier, ceux qui ne pouvoient alléguer aucune raiſon de leur viſite, prirent le prétexte de conſulter notre médecin. L'un d'eux le pria de lui tâter le pouls, & de lui dire ce qu'il lui manquoit: un autre demanda la raiſon, pourquoi il ne pouvoit pas dormir.

Nous eûmes occaſion de connoître leurs idées en fait de médecine. *Mr. Cramer* avoit donné à un écrivain, un vomitif qui agit avec la derniere violence: les Arabes frappés de cet effet merveilleux, voulurent prendre tous cet excellent remede, qui mit notre ami dans une grande réputation d'habileté. Un jour l'*Emir Bahr*, ou l'intendant du port, le fit appeller, & comme il tardoit de venir, l'Emir envoya un cheval ſellé devant notre porte. *Mr. Cramer* s'inagimant que ce cheval étoit deſtiné à lui faciliter le trajet par les rues, voulut le monter: mais on lui dit, que c'étoit le malade qu'il falloit guérir. Heureuſement nous découvrîmes un autre médecin parmi nous. Notre domeſtique ayant ſervi dans les houſſards Suédois, avoit appris à connoître les maladies des chevaux: il offrit de guérir celui de l'Emir & y réuſſit. Cette cure le rendit fameux, & il fut ſouvent appellé pour guérir des hommes. Les médecins Arabes traitent indifféremment les hommes & les animaux, & étendent leur pratique à toutes les créatures.

Lorſque nous montrâmes à la douane, nos microſcopes à l'*Emir Farhân*, tous les Arabes préſens étoient émerveillés, comme lui, de la grandeur de ces inſectes. Un domeſtique ayant

apperçu un de ces insectes grossis, dit qu'il n'y avoit que l'Europe qui pût produire des animaux d'une taille si énorme, tandis qu'ils étoient si petits en Arabie. Mais rien n'étonna plus les gens de distinction même, que de voir marcher une femme, vue au travers d'une lunette astronomique: ils ne comprenoient pas comment les habits de cette femme renversée ne lui tomboient pas sur la tête. Ils s'écrioient à chaque moment: *Allah akbar*, Dieu est grand.

Les enfans remarquant que nous cherchions des insectes, nous en apporterent une infinité à vendre. Les adultes nous donnerent aussi plusieurs indices d'un penchant aussi industrieux, qui ménagé & encouragé pourroit faire de ce peuple une nation commerçante.

Il vint un jour deux Arabes, pour nous voir manger. L'un étoit un jeune seigneur de *Sana*, très-bien élevé; l'autre un homme considérable de la province de *Kachtan*, où l'on voit peu d'étrangers, & où regne encore une grande simplicité dans les mœurs. Quand nous les eûmes invités à dîner avec nous, ce dernier répondit naïvement: „ Dieu me garde de manger „ avec des infideles, qui ne croyent pas en Dieu.„ Lorsque je lui demandai quelques particularités

de ſa patrie, il me répondit: „ Que t'importe „ ma patrie, voudrois-tu venir la conquérir ? „ Il étoit étonné de tout, de notre table, de nos cuillers, de nos aſſiettes, de nos fourchettes. Il fit quelques queſtions ſimples, qui exciterent des éclats de rire : il ſortit alors en colere & ſon compagnon de *Sana* eut de la peine à le ramener. Revenu il vit des poulets entiers ; ce qui ſurprit le ſobre Arabe, qui croyoit que nous avions déja trop mangé. Lorſqu'il remarqua que néanmoins *Mr. de Haven* vouloit entamer encore ces poulets, il le prit avec violence par le bras, en lui diſant d'un air fâché : „ combien veux-tu donc „ manger ? „ Il ſortit en colere, & ne voulut plus rentrer. Le jeune homme de *Sana* nous fit des excuſes, & nous pria de pardonner la ſimplicité de ſon compatriote.

Pour nous deſennuyer, nous jouâmes quelquefois du violon M. Baurenfeind & moi, ce qui fit croire aux paſſans que nous étions des muſiciens. Un riche marchand envoya nous prier, de venir chez lui avec nos inſtrumens. Nous le refuſâmes, parce que les Arabes mépriſent ceux qui font profeſſion de la muſique. Ce marchand, ne pouvant plus marcher à cauſe de ſon grand âge, monta ſur un âne, & ſoutenu par deux domeſ-

domeſtiques, vint chez nous pour ſatisfaire la curioſité qu'il avoit de nous voir & de nous entendre. Il étoit très-poli, & nous aſſura, qu'il n'avoit aucune averſion pour les chrétiens, puiſque Dieu, le Créateur de tous les hommes, toléroit différentes religions. Après nous avoir entretenu, il témoigna quelqu'envie de voir nos violons & de nous entendre jouer. Nous jouâmes quelques airs graves, qui plaiſent le plus aux orientaux, quoique notre muſique en général ne ſoit gueres de leur goût. Il en parut ſatisfait, & voulut donner, en partant, à chacun de nous un demi-écu. Les Arabes acceptent tous les préſens, quelques médiocres qu'ils ſoient: notre refus le ſurprit d'autant plus, qu'il ne comprenoit pas, comment on pouvoit s'appliquer à la muſique ſans avoir le but de gagner quelque choſe par ce talent.

Ce marchand étoit du petit nombre de ceux qui avoient la barbe teinte en rouge; coutume que les Arabes ſenſés parurent déſapprouver. Il nous allégua pour raiſon qu'une barbe rouge étoit plus belle qu'une blanche: mais d'autres nous dirent, qu'il avoit la foibleſſe de vouloir cacher ſon âge par cette parure bizarre. Cet homme diſoit avoir plus de ſoixante & dix ans; des

connoiſſances nous aſſurerent qu'il étoit près de quatre-vingt-dix. Nous avions remarqué cependant en général, que les muſulmans ſavent rarement leur âge au juſte. Ils comptent par époques, & tout ce qu'ils répondent, c'eſt, j'étois enfant quand tel événement eſt arrivé ; ou quand un tel a été gouverneur de la province ou de la ville.

Notre marchand nous invita ſouvent chez lui pour nous régaler, & devint aſſez familier pour nous conter ſes avantures. Il avoit eu, ſuivant ſon dire, ſucceſſivement près d'une centaine de jeunes & belles eſclaves, qu'il avoit vendues, mariées, ou miſes en liberté, après les avoir entretenues pendant quelque tems. Il en avoit encore deux de cette eſpece : il nous dit qu'il mourroit content s'il pouvoit encore oublier auprès d'elles ſon grand âge, & il offrit à notre médecin un préſent conſidérable, s'il vouloit lui procurer ce bonheur. Un autre marchand deja vieux à cinquante ans, avoit promis 100 écus à notre médecin, s'il vouloit lui donner des remedes, pour que de jeunes & belles eſclaves, qu'il avoit dans une maiſon à la *Mecque*, ne lui fuſſent pas entiérement inutiles. Mais il étoit ſi épuiſé par ſes excès, que ni les ſecours de *Mr. Cramer*, ni

ceux qu'il avoit cherchés auprès des médecins des vaiſſeaux Anglois, ne purent jamais le ranimer.

Les femmes de *Loheya* portent en rue de grands voiles, dont elles ſe couvrent ſi bien le viſage, qu'on peut à peine diſtinguer un de leurs yeux. Elles ne ſe font cependant aucun ſcrupule de ſe découvrir en paſſant & de ſe montrer aux étrangers, ſur-tout ſi elles ſe croyent belles, & ſi elles ſont ſûres de n'être pas remarquées par leurs compatriotes. Mr. *Baurenfeind* a deſſiné une de ces femmes. *V. Pl.* 8. Elle avoit au front, aux joues, & au menton des ornemens noirs percés dans la peau, & les yeux noircis.

CHAPITRE IV.

Départ de LOHEYA.

APRÈS avoir examiné dans cette ville & dans ſes environs tout qui nous parut mériter quelqu'attention, nous ſouhaitâmes de continuer notre voyage pour viſiter les autres parties de l'Yemen. Il falloit alléguer une raiſon à notre ami l'*émir Farhân*, pour expliquer notre empreſſement de partir. Heureuſement nous appri-

mes qu'un vaiſſeau Anglois venoit d'arriver à *Mokha* : mais l'émir ſavoit bien que ce vaiſſeau ne repartiroit pas pour les Indes avant le mois de Juin. Nous lui dîmes donc, que nous avions à parler à nos compatriotes nouvellement arrivés, & que nous avions deſſein à cet effet de partir pour *Beit el Fakih*, de nous y repoſer un peu, & de continuer alors notre route juſqu'à *Mokha*. Il nous repliqua qu'il falloit que nous ne nous trouvaſſions pas bien à Loheya puiſque nous voulions le quitter ſitôt, quoiqu'aucun autre gouverneur ne s'intéreſſât autant à nous qu'il le faiſoit. Après lui avoir prouvé la néceſſité d'aller à *Mokha*, nous nous préparâmes à notre départ.

Nous avions fait une ample collection de curioſités naturelles, dont le tranſport par terre nous eut cauſé de trop grands fraix. Nous réſolûmes d'envoyer par mer nos caiſſes & tout le bagage dont nous pouvions nous paſſer à *Beit el Fakih*. Le gouverneur eut la complaiſance, d'accompagner notre envoi d'une lettre au *Dola de Mokha* pour le prier de laiſſer nos effets à la douane, ſans les toucher, juſqu'à notre arrivée.

Lorſque nous voulûmes prendre congé de notre ami l'*émir Farhân*, nous ne pûmes le voir

parce qu'il étoit indiſpoſé. Quand il ſut cependant que nous étions déterminés à partir le lendemain, il nous fit prier de venir chez lui le ſoir encore fort tard. Nous le trouvâmes avec pluſieurs Arabes : il avoit devant lui un téleſcope anglois que je lui avois prêté ; une piece d'étoffe de ſoye, & un monceau d'écus. Il voulut me rendre mon téleſcope ; je le priai de le garder, & après s'être défendu aſſez long-tems, il l'accepta avec la plus vive ſatisfaction. La piece de ſoye avec 20 écus étoient un préſent deſtiné à notre médecin, & il nous preſſa de recevoir les écus reſtans pour payer nos chameaux & nos ânes de louage : lui & ſa compagnie marquoient la plus grande ſurpriſe en nous voyant refuſer les fraix de notre tranſport, pendant que les voyageurs Turcs exigent des Arabes de telles rétributions. Notre domeſtique qui avoit guéri un des chevaux du gouverneur reçut 10 écus de récompenſe.

Nous ne voulions rien accepter des Arabes ſans le leur rendre, crainte de leur être à charge. Nous fimes donc encore préſent d'une montre à l'émir, qui n'en ayant jamais eu en propre, ne ſavoit comment la gouverner. Un marchand du Caire, établi à Loheya, promit de la remonter

tous les jours. Nous nous ſéparâmes avec de véritables regrets de ce bon gouverneur.

Nous louâmes des chameaux pour notre bagage, & des ânes pour nous. En Arabie il n'eſt pas défendu aux chrétiens de monter à cheval ; mais on en trouve rarement à louer. La monture ordinaire des voyageurs dans cette province ſont des ânes de la grande eſpece, courageux, forts & marchant d'un pas très-commode.

Comme on voyage dans l'Yemen avec autant de ſureté que dans aucun pays de l'Europe, nous n'avions pas beſoin d'attendre quelque petite caravane. Nous partîmes donc ſeuls de Loheya le 20 Février ; nous fîmes prendre les devants aux chameaux, & quelques heures après, nous les ſuivîmes montés ſur nos beaux ânes.

CHAPITRE V.

Route par le TÉHAMA.

LA nature a partagé le pays d'*Yemen* en deux provinces différentes. La partie qui borde le golfe Arabique, eſt une plaine ſablonneuſe, qui s'éleve peu à peu en collines, & qui ſe termine par de grandes chaînes de montagnes. Cette plaine

s'appelle le *Tèhâma*; nous avions à la traverſer, puiſqu'elle s'étend juſqu'à *Beit el Fakih.*

Nous paſſâmes donc le premier jour de notre voyage par un pays aride & ſtérile, le long d'un bras de mer, qui s'étend aſſez loin dans les terres. Nous nous repoſâmes près d'un village dans une cabane à café. Les Arabes appellent *Mokeya* cette eſpece de cafés, ſitués en pleine campagne, deſtinés à l'uſage des voyageurs, comme nos cabarets en Europe. Ce ſont de véritables huttes, qui contiennent à peine un *Serir* ou chaiſe longue de paille cordée & où l'on ne trouve d'autre rafraîchiſſement que du *Kiſcher*, boiſſon chaude faite de l'enveloppe des feves de café. On ſert cette boiſſon dans de mauvaiſes taſſes d'argile; mais les gens de diſtinction ont toujours des taſſes de porcelaine dans leur bagage. L'eau fraîche ſe donne gratis dans ces huttes où le maître qui habite quelque village voiſin, ne vient que pendant le jour, pour ſervir les voyageurs.

Après une marche de ſix milles d'Allemagne, nous arrivâmes à minuit à un grand village, où réſide un *ſous-Dola* aves quelques ſoldats. L'*émir Farhân* nous avoit donné une lettre pour ce ſous-gouverneur avec un ordre aux habitans de

nous fournir un mouton, que nous ne voulûmes pas accepter. Mais ayant appris enſuite qu'un domeſtique de l'émir, qui voyageoit avec nous pour ſes propres affaires, avoit partagé avec le ſous-Dola la valeur de ce mouton, livrée en argent par les habitans, nous prîmes dans les autres villages, les moutons que l'émir ordonnoit de nous fournir.

Dans toute cette contrée l'eau nous parut rare & mauvaiſe. Nous trouvâmes cependant de grands villages, moins éloignés les uns des autres, qu'on ne devoit s'y attendre dans une plaine ſi aride. *Menegre* eſt un de ces villages, qui nous devint remarquable encore par la premiere *Manſale* que nous rencontrâmes. *Manſale* eſt une maiſon où les voyageurs ſont reçus gratis, s'ils veulent ſe contenter d'être traités ſuivant la maniere du pays : on les loge dans une hutte commune, meublée d'un *Serir*, & on leur ſert du *Kiſcher*, du pain chaud de millet, du lait de chameau, & du beurre. Quand le maître de cette *Manſale* fut averti de l'arrivée de quelques hôtes Européens, il vint voir ſi ſes domeſtiques nous traitoient bien : ſi nous nous étions arrêtés plus long-tems il vouloit faire tuer un mouton. Il nous fit cuire du pain de froment, qui eſt très-

IX.





rare dans cette province ; il fit apporter du lait de vache, quand il vit que celui de chameau nous rebutoit pas sa viscosité. Nos domestiques Arabes nous déconseillerent d'offrir un présent au maître de cette maison, crainte de le choquer : mais son domestique vint nous joindre dans un endroit, où il ne pouvoit être apperçu, pour nous demander une petite récompense.

Après deux traites, nous nous reposâmes un jour entier à *Dahhi*, grand village qui a une mosquée, le tombeau d'un saint, & plusieurs maisons de pierres. Près de là nous vîmes une tannerie & une fabrique de pots, qu'on cuit en plein air & sans four. Nous y vîmes aussi fabriquer de l'Indigo, qui est à bon marché, mais de mauvaise qualité. On consomme beaucoup de cette drogue, parce que les femmes du commun portent des chemises & des caleçons de toile bleue.

De ce village il y a un chemin droit à *Beit el Fakih*, mais qui passe par une contrée si aride qu'on trouve rarement de l'eau & presqu'aucun village. Nous choisîmes un chemin plus long, plus proche des montagnes, & nous nous trouvâmes bien de cette préférence : car nous rencontrâmes des petits bois, des villages plus fréquents environnés de buissons, & beaucoup de puits : ces

puits ſont profonds au moins de 160 à 170 pieds, mais bien placés dans des terreins en pente ; ſituation commode pour les hommes & les bêtes, qui ſont obligés de monter l'eau en tirant une corde, à laquelle eſt attaché un ſac de cuir. Ils tirent cette corde avec plus de facilité en deſcendant la pente.

Deux grands villages, dépendants du *Dola de Beit el Fakih*, ne nous offrirent rien de remarquable. Mais dans deux endroits de cette route, nous vîmes des eſpaces parſemés de petits villages, portant tous le même nom : ce qui nous fit préſumer que de petites tribus iſolées s'étoient établies chacune dans un petit canton de cette province. Nous paſſâmes auſſi par deux de ces vallées, ſi communes en Arabie, qui ſont remplies d'eau dans le tems des grandes pluies, & qu'on appelle des *wadi* ou des rivieres, quoiqu'elles ſoient entiérement à ſec le reſte de l'année.

Après avoir couché dans une de ces miſérables huttes à café, nous arrivâmes le 25 Février de grand matin à *Beit el Fakih*, & nous fîmes tranſporter tout de ſuite nos coffres à la douane ; on ne les viſita cependant qu'à midi, en préſence du Dola. En attendant nous remîmes la lettre de notre marchand *Mæchſen* de *Loheya* pour *Ambar Seif*

un des principaux marchands de *Beit el Fakih.* Cet honnête homme nous reçut de la maniere la plus obligeante ; il loua pour nous une maiſon, il fit porter nos effets, & nous invita à dîner chez lui juſqu'à ce que nous fuſſions arrangés.

CHAPITRE VI.

De la ville de BEIT EL FAKIH.

CETTE ville eſt ſituée dans une plaine, qui, quoiqu'aſſez ſtérile, eſt néanmoins bien cultivée : elle eſt ouverte, & les maiſons ne ſe touchent pas. Parmi ces maiſons il y en a beaucoup en pierres, & l'on bâtit tous les jours plus ſolidement : la plupart cependant ſont conſtruites encore ſelon l'architecture dont j'ai eu occaſion de parler en décrivant Loheya. La ville de Beit el Fakih a une citadelle qu'on regarde comme importante dans un pays où les armées ſont entiérement dépourvues d'artillerie.

Nous habitions une maiſon de pierre, dont le maître avoit été chaſſé de ſa demeure par l'eſpece de fourmis, nommée *ard* par les Arabes. Cette fourmi, bien connue des naturaliſtes, bâtit des chemins couverts, par leſquels elle s'introduit

dans les maiſons, où elle dévore également les étoffes & les denrées : elle ne cauſe pas moins de dommage dans les jardins, où elle conſtruit de ces chemins couverts depuis la racine jusqu'au ſommet des arbres dont le ſuc flatte ſon goût, & les détruit, en mangeant les bourgeons & les extrémités des branches. Nos chambres en étoient pleines : nous nous ſervîmes du remede ordinaire pour les éloigner, qui eſt de détruire leurs galeries à pluſieurs repriſes. Cet inſecte les rétablit, il eſt vrai, avec une vîteſſe étonnante, ſur-tout dans l'obſcurité ; mais à la longue il ſe rebute. Nous avions rencontré en chemin quantité de buiſſons couverts de terre, qui montroient une infinité de ces galeries ; l'arbuſte attaqué de cette maniere, étoit toujours mort.

La ville de *Beit el Fakih* n'eſt pas ancienne, & elle n'exiſte que depuis quelques ſiecles : elle doit ſon origine, comme Loheya, à un ſaint mahométan, appellé *Achmed iba Muſa*, ou elle en tire ſon nom, qui ſignifie, *la maiſon ou la demeure du ſavant.* On montre le tombeau de ce ſaint hors de la ville ſur une colline ſablonneuſe, où eſt aujourd'hui une belle moſquée. Au commencement, quelques dévots bâtirent des huttes autour de ce tombeau. A meſure que le

port de *Ghalefka* devint impraticable, les habitans de cette ville se transporterent aussi autour de ce tombeau, pour la commodité de leur commerce. La ville étant devenue considérable, le seigneur de ce district bâtit, pour sa défense, une citadelle dans un endroit où l'on avoit découvert de l'eau. Actuellement la ville se trouve plus près de la citadelle, & les environs du tombeau sont presque déserts.

Ce saint est un grand faiseur de miracles: voici le plus remarquable. Un pacha Turc, captif en Espagne depuis vingt ans, & attaché avec de pesantes chaînes à deux grosses pierres, avoit imploré en vain le secours de plusieurs saints. A la fin il se souvint du grand *Achmed*, & l'invoqua à son tour. Le saint tendit alors sa main hors du tombeau, & dans le même instant, le pacha arriva d'Espagne avec ses chaînes & ses pierres: ce miracle se fit la nuit de la fête du saint, même devant un grand nombre de témoins. On montre encore les pierres & les chaînes auprès du tombeau. Un tel miracle, de si fraîche date & opéré si publiquement, leur paroît prouvé avec la derniere évidence.

Une ville aussi récente ne peut pas contenir des antiquités intéressantes. J'ai cependant

copié une ancienne inſcription *Kufique*, en préſence d'un grand nombre de ſpectateurs, dont aucun ne me ſoupçonna, comme l'avoient fait les Egyptiens, de vouloir chercher des tréſors. Tous ces ſpectateurs étoient très-polis, & principalement quelques *ſchechs* ou ſavans Arabes, qui parurent flattés de ce que des étrangers s'occupoient de l'étude de leur langue. Dans cette ville, comme à Loheya, j'avois tiré beaucoup de lumieres d'une autre eſpece de ſavans Arabes, qui nous fréquentoient familiérement: on les appelle *Fakih*, & dans toute l'Arabie leur fortune ne paroît pas répondre à leur mérite.

La ville de *Beit el Fakih* eſt bien ſituée pour le commerce, éloignée d'une demi-journée des montagnes, qui produiſent le café, & ſeulement de quelques journées des ports de *Loheya*, de *Hodeida*, & de *Mokha* par où l'on exporte cette denrée, elle en devient naturellement l'entrepôt le plus conſidérable. Ce commerce y attire des marchands d'Egypte, de Syrie, de Barbarie, de Perſe, de Habbeſch, des Indes, & ſouvent même des Européens. Il y a auſſi, comme dans toutes les grandes villes de l'*Yemen*, beaucoup de *Banians*, la plupart natifs de Diu, auxquels on accorde le libre exercice de leur religion. Ils

n'oſent pas cependant amener leurs femmes, ni brûler leurs morts; & cette gêne les engage de retourner dans leur patrie quand ils ont amaſſé quelque bien.

Beit el Fakih eſt la réſidence d'un Dola qui gouverne un grand diſtrict. Ce Dola ne paroiſſoit pas ſe ſoucier de nous, & ſon indifférence à notre égard, nous valut plus de liberté, que nous n'en avions eu à Loheya. L'*émir Farhân* ayant appris que *Mr. Forskal* faiſoit ſeul des courſes aux environs, crut que nous nous expoſions trop, & ne voulut plus ſouffrir que nous nous éloignaſſions de Loheya ſans être accompagnés d'un de ſes ſoldats. Cette attention nous gêna, & nous euſſions ſouhaité de n'avoir pas un témoin de toutes nos queſtions & de toutes nos recherches; puiſque nous trouvâmes les habitans de l'Yemen aſſez civiliſés pour oſer voyager parmi eux, comme on pourroit faire en Europe; le Dola de Beit el Fakih nous obligea, en ne prenant pas trop de ſoin de nous, & en nous laiſſant parcourir le pays ſans eſcorte.



SECTION IX.

VOYAGES DANS LES ENVIRONS DE BEIT EL FAKIH.

CHAPITRE I.

Voyage à GHALEFKA.

POUR profiter de la liberté dont nous jouiſſions à Beit el Fakih, je me propoſai de faire ſeul quelques courſes pour examiner les endroits ruinés aujourd'hui, mais célebres autrefois dont parle *Abulfeda*; j'eſpérois d'y découvrir quelques inſcriptions, propres à montrer les variations ſurvenues dans les mœurs & la langue de cette province: mon attente ne fut pas entiérement trompée.

Convaincu de la ſureté entiere qui regne dans le *Tehama*, je réſolus d'aller à *Ghalefka*, & de faire ce voyage dans l'équipage le plus ſimple & le plus éloigné d'un air d'opulence qui eût pu tenter les brigands. Je louai un âne, dont le propriétaire qui ſuivoit à pied, me ſervoit de domeſtique. Un turban, un ſurtout ſans manches,

ches, une chemiſe, une culotte de toile, à la mode des Arabes, & une paire de pantoufles, compoſoient tout mon habillement. La coutume étant de voyager armé, je portois un ſabre, & deux piſtolets à la ceinture. Un mauvais tapis étoit, en même tems, ma ſelle, ma chaiſe, ma table & mon matelas; le linge, dont les Arabes s'enveloppent les épaules pour ſe garantir du ſoleil & de la pluye, me ſervoit de couverture pendant la nuit. Une cruche d'eau indiſpenſable dans ces contrées arides, pendoit à un crochet de ma ſelle. Depuis quelque tems j'avois tâché de vivre à la maniere des Arabes: ainſi je pouvois me paſſer de beaucoup de commodités, & je pouvois me nourrir de mauvais pain, la ſeule choſe qu'on trouve dans beaucoup d'auberges.

Le 7 Mars je partis de Beit el Fakih, & juſqu'à la diſtance d'un mille de cette ville, je vis pluſieurs villages. Mais le reſte du chemin, pendant quatre milles & demi juſqu'à Ghalefka, je ne rencontrai que quelques puits ſans aucune habitation. Les deux derniers milles, la route traverſe une contrée ſi ſablonneuſe, que mon guide s'égara ſouvent, à cauſe des collines de ſable que le vent enléve, tranſporte, & forme de nouveau. Il falloit même prendre des détours

pour éviter quelques-unes de ces nouvelles collines. Suivant mon calcul, Ghalefka eſt éloigné de Beit el Fakih de deux milles & demi d'Allemagne, & autant de *Zébid.*

Ghalefka étoit autrefois une ville célebre, & le port de *Zébid*, autre ville alors très-floriſſante. Aujourd'hui ce port eſt entiérement impraticable : non-ſeulement parce que la mer s'eſt retirée & que les bancs de corail augmentent, mais ſur-tout à cauſe de la quantité prodigieuſe de ſable fin que les vents pouſſent dans ces parages, & qui a formé depuis peu une haute colline. Il ne reſte que les ruines d'une moſquée dédiée à un ſaint, qui par ſes prieres avoit obtenu une belle ſource, dont les habitans croyent encore lui être redevables. Ces habitans ſont actuellement logés dans une vingtaine de cabanes, où ils ſe nourriſſent de dattes & de quelques moutons.

La mer ne leur fournit gueres de poiſſon : elle ne leur donne que du ſel, dont chacun peut prendre tant qu'il veut, en payant au ſecrétaire du Dola de Beit el Fakih une petite redevance par charge.

Dans le cimetiere qui eſt près de ce pauvre village, je trouvai deux pierres avec des inſcrip-

tions *Kufiques*; une grande debout, & une petite couchée ſur un tombeau. Les habitans ne comprirent rien à mon empreſſement pour copier l'inſcription de la grande pierre: mais quand le lendemain je cherchai la petite, on l'avoit emportée pendant la nuit, j'ignore par quelle raiſon. Je m'adreſſai au *Hakim* ou juge du village, & je lui promis une bagatelle s'il vouloit me la faire voir. Il me mena par beaucoup de détours à une miſérable cabane, où eſt le tombeau d'un autre ſaint: nous y trouvâmes cette pierre qui, ſelon ſon dire, n'avoit point été cachée par les habitans, mais que le ſaint étoit allé chercher lui-même. Malgré la protection du ſaint, le *Hakim* m'offrit de me faire tenir la pierre à Beit el Fakih, ſi je voulois payer le tranſport.

CHAPITRE II.

Retour par HODEIDA *à* BEIT EL FAKIH.

LE lendemain je partis de *Ghalefka* accompagné de mon ânier. Le chemin paſſe toujours près des côtes de la mer par une contrée ſablonneuſe & ſtérile, où l'on ne voit que des dattiers en pe-

tite quantité. On rencontre beaucoup de huttes à café, & un ſeul village. A quelque diſtance de ce village il y a des maiſons, répandues parmi les dattiers, qui ne ſont habitées que dans le tems de la maturité des dattes. J'arrivai le même ſoir à *Hodeida*, qui eſt éloigné de *Ghalefka* de cinq milles d'Allemagne.

Le port de *Hodeida* eſt un peu meilleur que celui de *Loheya* : cependant les gros vaiſſeaux ne peuvent pas non plus y entrer. Le *Dola de Hodeida* dépend immédiatement de l'*Imam*: mais ce gouvernement ne s'étend que ſur la ville, & les revenus du gouverneur conſiſtent dans une part ſur les droits de l'exportation du café. La demeure du Dola, la douane & les maiſons des principaux marchands ſont de pierre : le reſte de la ville conſiſte en cabanes bâties à la maniere ordinaire. Vers la mer eſt une petite citadelle de peu de défenſe. La ville a auſſi ſon patron particulier, le *ſcheh Sadik*, qu'elle révere avec une dévotion digne d'un tel ſaint.

En arrivant à *Hodeida* je rencontrai *Mrs. de Haven* & *Cramer*, qui étoient venus pour remettre les lettres de recommandation de nos amis de *Dsjidda* au Dola & à un marchand conſidéré. Ils avoient été reçus, logés, & traités de la ma-

niere la plus obligeante. Mais moi, ne voulant pas perdre mon tems en viſites, je repartis dès le lendemain 9 Mars pour Beit el Fakih.

Dans cette ſaiſon on ne voyage que de nuit dans le Téhâma. Une telle maniere de voyager me privant de l'avantage de voir les objets dignes d'être remarqués, je préferai de m'expoſer à la grande chaleur, plutôt que de ſuivre l'uſage.

On rencontre en chemin beaucoup de huttes à café, mais très-peu de villages. A un mille & demi de Hodeida il y a un puits de bonne eau, qu'on vient chercher depuis cette ville, puiſque celle de la ville eſt très-mauvaiſe. Après avoir paſſé, en approchant de Beit el Fakih, quelques villages de peu d'importance, j'arrivai dans cette ville le ſoir du même jour. Elle eſt éloignée de Hodeida, ſuivant mon calcul de ſept milles d'Allemagne, que j'ai fait dans un jour par les plus grandes chaleurs & ſur un âne de louage.

CHAPITRE III.

Voyage à ZEBID.

COMME j'avois trouvé les Arabes fort honnêtes, & qu'il ne m'étoit rien arrivé de fâcheux

dans une premiere courſe, je me hâtai d'en faire d'autres de cette eſpeçe. Je partis dès le 11 Mars pour *Zebid*, afin de voir les reſtes de cette ville fameuſe, autrefois la capitale du Téhâma, & de découvrir quelques anciennes inſcriptions cachées, à ce qu'on m'avoit dit, à *Tahæte*, petite ville voiſine. Un Arabe lettré, mais pauvre, m'accompagna dans ce voyage, qu'il étoit bien aiſe de faire ſans dépenſe pour aller voir à Zebid un ancien ami. J'étois charmé de l'avoir pour compagnon, & ſa converſation me fit un plaiſir ſenſible.

Après avoir rencontré pluſieurs cabanes à café & traverſé quelques hameaux peu conſidérables, nous parvînmes à un grand village appellé *el Mahad*, ſitué dans une belle vallée, qui reçoit des eaux de la montagne de *Rema*. Ces eaux forment, dans la ſaiſon pluvieuſe, une riviere qui ſe partage en pluſieurs branches, & ſert à l'arroſement des terres. Il croît beaucoup d'Indigo dans cette vallée. Il y avoit anciennement dans le voiſinage une grande ville, nommée auſſi *el Mahad*; dont il ne reſte plus aucune trace.

Quand on approche de *Zebid*, on apperçoit des tas de pierres, qu'on prétend être une par-

tie des ruines d'une grande & ancienne ville appellée *el Haud.* J'arrivai de bonne heure à Zebid; & je fis en peu de tems les cinq milles d'Allemagne qu'on compte entre cette ville & Beit el Fakih.

Zebid est située près de la plus grande & la plus fertile vallée de tout la *Téhâma.* Cette vallée étoit alors à sec: mais dans la saison des pluyes il y coule une grande riviere, qui conduite comme le Nil, par des canaux sur des terrains assez éloignés, fertilise les campagnes.

Zebid étoit autrefois la résidence d'un souverain, & la ville la plus commerçante de tout le Téhâma. Mais depuis que le port de *Ghalefka* s'est comblé, son commerce se trouve transporté à Beit el Fakih & à *Mokha*; de sorte que cette ville ne présente plus que des restes de son ancienne splendeur. De loin elle a quelque apparence, qu'elle doit à la grande quantité de mosquées & de *Kubbets* dont elle est remplie. Plusieurs de ces mosquées doivent leur origine à des pachas Turcs qui résidoient dans cette ville pendant le peu de tems où la Porte Ottomane a possédé cette partie de l'Arabie. Mais Zebid paye bien cher cette magnificence extérieure, parce que ses habitans sont appauvris par les richesses

du clergé nombreux qui dessert ces fondations pieuses. On m'assura qu'en partageant en cinq parties le revenu total du territoire, le clergé tire trois de ces cinquiemes, que l'Imam prenoit un cinquieme par les impôts, & qu'il ne restoit aux habitans qu'un cinquieme pour leur subsistance.

Les Turcs ont laissé un monument utile de leur domination : c'est un aqueduc qui conduisoit l'eau depuis les montagnes dans la ville. Mais on a négligé cet ouvrage au point qu'il n'en reste que les ruines; de sorte que les habitans sont actuellement obligés de se contenter de l'eau de leurs puits, qui cependant est assez bonne, & assez abondante pour arroser quantité de beaux jardins qu'on voit aux environs.

Abulfeda donne huit portes à *Zebid*; il n'en subsiste plus que cinq, dont la riviere ronge peu à peu une partie. Les murs de l'ancienne ville sont détruits, & les ruines mêmes se vendent par de pauvres gens, qui ramassent ces pierres pour en fournir ceux qui font de nouveaux bâtimens. Les maisons qui subsistent occupent à peine la moitié de l'ancienne enceinte.

Une académie, où la jeunesse du *Téhâma* & d'une partie de l'*Yemen* va étudier les scien-

ces cultivées parmi les musulmans, rend encore Zebid remarquable. Cette ville est d'ailleurs la résidence d'un dola, d'un mufti & d'un cadis de la secte de *Schafey*; outre deux autres cadis de la secte de *Zeïdi*, dont est l'Imam & la plus grande partie de ses sujets.

Je rencontrai dans une auberge le plus grand hâbleur & l'homme le plus vain que j'aye vu parmi les Arabes: c'étoit un *schérif* ou un seigneur de la plus haute noblesse, qui étant pauvre & fainéant, couroit le pays pour vivre aux dépens des gens riches de sa religion. Ayant été en Egypte, en Syrie, & jusqu'en Habbesch il se vantoit de parler plusieurs langues étrangeres, dont il n'avoit appris que quelques proverbes. Je voulus tirer de lui quelques lumieres sur les pays qu'il avoit parcourus: mais il ne sut m'apprendre que les noms d'une infinité de schechs, de pachas, de dolas, dont il prétendoit avoir été reçu avec les honneurs dûs à sa qualité de *schérif*. Il m'ennuya avec sa généalogie, dont il me parla sans cesse pour me prouver sa haute naissance. Il méprisoit des *schérifs* Turcs & les *seïds* Arabes, parce qu'ils s'allioient à des femmes étrangeres: dans sa famille, disoit-il, jamais un homme n'avoit épousé une

roturiere. Il donna à une pauvre femme, qui faisoit notre café, le titre de *schérifa*, dont on qualifie les dames de la plus haute qualité, & m'entretint long-tems de la belle généalogie de cette femme. Il appelloit son fils, jeune garçon de dix ans, toujours *schérif Achmed*, quoique ce fils lui servît de domestique. Le pere n'avoit loué pour lui & pour ce jeune homme qu'un seul *Serir* où ils couchoient ensemble; pendant que chaque voyageur, qui n'est pas réduit à la mendicité loue au moins une chaise, comme dans les auberges en Europe on loue une chambre. Malgré ses airs de grandeur, il injurioit souvent ce fils en l'appellant *Kælb ibn Kælb*, chien fils de chien.

Après avoir fait à Zebid les recherches que je me proposois, nous en partîmes le 12 Mars, & nous fimes deux milles & demi d'Allemagne pour arriver à *Tahæte*, qui étoit autrefois une ville, mais qui n'est aujourd'hui qu'un village peu important. Le chemin passe toujours par le *Wadi Zebid*, lit de riviere ou vallée, où nous vîmes de belles campagnes par-tout où les torrens n'avoient pas emporté la terre: on y cultive beaucoup d'Indigo, & je comptai près du village plus de 600 grands vases dans lesquels on préparoit cette couleur.

Il y a dans ce village encore plusieurs mosquées & maisons de priere, bâties sur les tombeaux de quelques saints ou de gens riches. Le principal de ces saints est *Ibn Hassan* : son tombeau est enluminé toutes les nuits par des lampes, & un de ses descendans tient dans le village une *mansale* ou auberge franche. Je logeai dans une auberge ordinaire : le maître de la mansale vint m'inviter à aller chez lui, & comme je ne voulus pas me déplacer, il m'envoya un bon souper. Quoiqu'on m'eût dit, que les maîtres de ces mansales ne recevoient rien de personne, celui de *Tabæte* accepta avec reconnoissance un petit présent en argent.

N'ayant rien trouvé de remarquable dans ce village, nous repartîmes le 13 Mars pour Beit el Fakih. En chemin je ne rencontrai gueres de maisons, excepté le grand village de *Murra*, situé dans la belle vallée *el Mabad*. Ce village renferme beaucoup de *Kubbets*, & une grande *mansale* où l'on nourrit tous les jours trente à quarante personnes.

CHAPITRE IV.

Voyage à KAHHME.

PERSUADÉ de plus en plus, par mon expérience, de la facilité de voyager dans l'*Yemen* agréablement & fans rifque, je me préparai tout de fuite à une autre courfe. Ce qui me fit de la peine, c'étoit l'approche de *Ramadan*, qui commençoit cette année le 16 Mars.

Je craignis de trouver les mufulmans, voifins de la fource de leur religion, plus exacts obfervateurs encore de leur jeûne que les peuples plus éloignés. Les Arabes en Egypte qui nous avoient accompagnés dans le mois de Ramadan, avoient obfervé leur carême en voyage avec autant de rigueur que dans leurs maifons. Pendant tout le jour ils ne mangeoient & ne buvoient abfolument rien, & ils fe mettoient de mauvaife humeur quand ils nous voyoient prendre le moindre rafraîchiffement. Une telle gène ne m'eut nullement accommodé. Mais je découvris, à mon grand étonnement, que les Arabes de l'Yemen n'étoient pas fi fcrupuleux, & qu'ils fe nourriffoient en voyage comme à l'ordinaire fans s'embarraffer du carême, dans l'intention, difent-ils,

de jeûner autant de jours dans un autre mois ; de quoi ils ne ſe ſouviennent pas toujours réguliérement.

Aſſuré que, malgré le Ramadan, je pouvois vivre à mon ordinaire, je partis le 19 Mars, accompagné de mon ſeul ânier, pour *Kahhme*, où je comptois de trouver des antiquités dans les ruines de la ville de *Lélue*. Je paſſai par des villages, qui deviennent plus fréquents à meſure qu'on approche des montagnes : le plus conſidérable eſt *el Achſa*, fameux par le tombeau du ſaint *ſchech el Achſa*, le fils du ſaint *Achmed ibn Muſa*, qui, comme je l'ai dit, eſt le patron de Beit el Fakih. Je traverſai auſſi une vallée dont la riviere ſe joint à celle de *Rema*, qui dans la ſaiſon pluvieuſe coule juſqu'à la mer, où elle ſe jette près de *Schurem*.

Immédiatement après mon arrivée à *Kahhme*, je cherchai les antiquités de *Lélue* : mais je ne trouvai qu'un vaſte cimetiere, rempli de pierres pentagones de huit pouces de diametre, & de la longueur de quatre à cinq pieds. Voyant ces pierres ſi régulieres, je crus d'abord que l'art leur avoit donné cette figure. Mais j'apperçus bientôt une colline du voiſinage, toute compoſée de ces pentagones, dont les habitans s'étoient ſervis

pour orner leur cimetiere. Toutes les couches de cette colline ſont poſées verticalement l'une à côté de l'autre, & l'une au-deſſus de l'autre; elles paroiſſent être jointes par une eſpece de ciment léger. J'en vis de ſemblables dans d'autres endroits en Arabie. Après mon retour en Europe, j'ai lu dans un manuſcrit de Mr. *Kœnig*, que ce ſavant Danois a découvert en Islande des montagnes compoſées de ces pierres pentagones, rangées par couches verticales, & hautes de trois aunes ſur une demi-aune d'épaiſſeur. Cette eſpece de pierre eſt connue des naturaliſtes ſous le nom de *baſalte*.

Après avoir examiné le peu de curioſités que me préſentoit *Kahhme*, je m'en retournai à Beit el Fakih pour entreprendre quelque nouvelle courſe.

CHAPITRE V.

Voyage aux montagnes qui produiſent le café.

PENDANT mon abſence Mr. *Forskal* n'avoit pas été oiſif dans les fertiles montagnes à café, où il étoit allé faire des obſervations de botanique. La deſcription riante qu'il avoit faite de cette contrée, avoit déja engagé *Mrs. Cramer* & *Baurenfeind* d'aller joindre notre ami dans ces mon-

tagnes. Je pris auſſi le parti d'aller trouver mes compagnons de voyage, afin de reſpirer un air frais & de boire de la bonne eau. Le trajet n'étant que d'une demi-journée, je ne rencontrai rien de remarquable.

J'apperçus de bonne heure la petite ville de *Hadie*, ſituée ſur une des premieres hauteurs; il fallut y monter par d'aſſez mauvais chemins: les Turcs avoient conſtruit une chauſſée qu'on a laiſſé dégrader. Mes compagnons, que je comptois rencontrer dans cette ville, étoient ſur la montagne dans les jardins. Je les joignis après deux heures de marche, près du village de *Bulgoſe*, un de ceux qui ſubſiſtent par le produit du café. Dans ces endroits, on ne peut plus ſe ſervir ni d'ânes ni de mulets; il faut grimper ces montagnes eſcarpées par des chemins étroits & difficiles. Malgré cet inconvénient, cette route, entourée de jardins & de plantations de cafiers, me parut charmante, en comparaiſon des plaines arides du *Téhâma*.

Près de *Kahhme* je n'avois vu qu'une petite colline de baſalte: ici une grande partie des montagnes paroît compoſée de cette pierre. Les rochers détachés forment un beau coup-d'œil, ſurtout dans les endroits où l'eau ſe précipite de

quelque ſommet : ces caſcades paroiſſent alors ſoutenues par des rangées de petites colonnes droites. Cette pierre eſt d'une grande utilité aux habitans de la contrée : ils employent ces colonnes, faciles à ſéparer, pour faire des degrés dans des chemins eſcarpés, & pour conſtruire les murs, néceſſaires pour ſoutenir les plantations de cafiers ſur le penchant des montagnes.

L'arbre qui produit le café, eſt ſi connu en Europe, que je puis me paſſer d'en donner la deſcription. Tous les cafiers étoient en fleurs à *Bulgoſe*, & répandoient l'odeur la plus agréable : on les plante ſur des terraſſes qui forment des amphithéatres charmans. La plupart n'ont de l'eau que par les pluyes : on en arroſe quelques-uns au moyen de grands réſervoirs pratiqués ſur les hauteurs, dans leſquels on amaſſe l'eau de ſource, pour la diſtribuer ſur les terraſſes, où les arbres ſont plantés ſi ſerrés, qu'à peine les rayons du ſoleil peuvent percer ces boſquets. On nous dit, que ces arbres arroſés artificiellement portoient deux récoltes par année ; mais que le fruit ne mûriſſoit bien qu'une fois ; de ſorte que le café de la ſeconde récolte, ne parvenant pas à ſa parfaite maturité, étoit toujours inférieur à celui de la premiere.

Comme

Back of
Foldout
Not Imaged

I.



Comme dans cette contrée les pierres ſont plus communes que dans le *Téhâma*, on y bâtit les maiſons de pierres, tant celles qui forment les villages, que celles qui ſont diſperſées dans les montagnes. Quoiqu'elles ne ſoient pas comparables à nos bonnes maiſons en Europe, elles ne laiſſent pas d'avoir une belle apparence; celles ſur-tout, qui, placées ſur les hauteurs, ſont environnées de beaux jardins, & d'arbres plantés en amphithéatre.

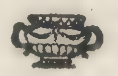
A *Bulgoſe* nous étions déja bien élevés au-deſſus de la plaine; à peine cependant à la moitié de la hauteur de *Kusma*, où demeure le dola de ce diſtrict, ſur la cime de la plus haute de ces montagnes. On jouit de toute part de coups-d'œil raviſſants. *Mr. Baurenfeind* deſſina une de ces vues ſingulieres. *V. Pl.* 9.

Nous paſſâmes la nuit à *Bulgoſe*. Pluſieurs Arabes de ce village vinrent nous viſiter, & après qu'ils ſe furent retirés, nous eûmes la viſite de notre hôteſſe, accompagnée de quelques jeunes femmes & filles, toutes curieuſes de voir des Européens. Elles parurent moins gênées que les femmes des villes: elles ne portoient aucun voile ſur le viſage, & nous parloient en toute liberté. Comme l'air eſt plus frais dans ces montagnes, le

ſexe y a le teint plus beau & plus blanc que dans la plaine. *Mr. Baurenfeind* deſſina une jeune villageoiſe qui alloit puiſer de l'eau, & dont l'habillement conſiſtoit dans une chemiſe de toile, rayée bleu & blanc. Le haut & le milieu de cette chemiſe, comme auſſi le bas des caleçons, étoit orné d'une broderie en différentes couleurs. *V. Pl.* 10.

Le 22 Mars nous deſcendîmes des montagnes à *Hadie*, endroit fort connu des Européens, qui viennent de Beit el Fakih, pour paſſer quelque tems dans cette petite ville, à cauſe de la fraîcheur de l'air & de la bonté des eaux. Elle eſt cependant mal bâtie, & n'a rien d'intéreſſant que ſon commerce en café, que les montagnards apportent certains jours de la ſemaine. Après avoir payé les droits dûs au dola, on empaquete ce café, & on le tranſporte ſur des chameaux à Beit el Fakih, ou en droiture à *Hodeida*.

Nous admirâmes encore une vue extraordinaire & riante, depuis la maiſon du ſous-dola à *Hadie*, & nous revînmes le ſoir à *Beit el Fakih* par le même chemin, que nous avions pris en allant à la montagne.



SECTION X.

VOYAGE DANS LA PARTIE MONTUEUSE DE L'YEMEN.

CHAPITRE I.

Départ de BEIT EL FAKIH.

Nos recherches furent plus faciles à Beit el Fakih que dans tout le reste de l'Yemen. Les habitans accoutumés aux manieres des Européens, savoient que nous ne pouvons pas, comme les orientaux, rester continuellement assis à la même place. Ils n'étoient donc pas surpris de nos courses, & quand nous leur disions que l'exercice étoit nécessaire à notre santé, ils se contentoient de cette raison.

Nos amis, que nous consultions sur nos démarches, ne comprenoient pas pourquoi nous prenions plaisir, *Mr. Forskal* & moi, à faire des courses dans la saison des grandes chaleurs, pendant qu'eux, accoutumés au climat, ne sortoient pas de leurs maisons sans nécessité. Dans la supposition, que nous étions venus en Ara-

bie pour paſſer aux Indes, ils nous conſeillerent d'éviter tout voyage fatiguant, & de ménager notre ſanté. Enfin quand ils nous virent négliger leurs conſeils, & dépenſer beaucoup ſans rien gagner par le commerce, ils s'imaginerent que nous ſavions faire de l'or, & que les excurſions de *Mr. Forskal* avoient pour but, de chercher dans les montagnes les plantes néceſſaires pour le grand œuvre. Mes obſervations aſtronomiques me donnerent à mon tour, la réputation d'exercer la magie.

Heureuſement pour nous, ces belles réflexions ne ſe faiſoient, que dans le petit cercle de nos connoiſſances. Le dola paroiſſant nous oublier, ne s'étoit pas encore informé du but de notre ſéjour dans ſon gouvernement. Je voulus mettre à profit ces inſtans de liberté, pour connoître un peu l'intérieur de l'Yemen, après avoir viſité les environs de Beit el Fakih dans le Téhâma. Comptant de voir la partie méridionale des montagnes, dans le voyage que nous projettions de faire de *Mokha* à *Sana*, je me décidai de viſiter *Udden* & *Taæs*: mais l'expérience m'apprit qu'on m'avoit trompé ſur la ſituation de ces villes, ſituées plus au ſud qu'on ne me l'avoit indiqué.

On voyage en toute ſureté dans le Téhâma de nuit comme de jour: mais on n'aime pas être en route de nuit dans la contrée montagneuſe, où on pourroit courir des riſques ſi l'on s'engageoit ſeul même de jour dans des chemins auſſi écartés que ceux que j'avois deſſein de parcourir. Je ne ſavois pas d'ailleurs la langue des montagnards, aſſez différente de celle des habitans des villes. Toutes ces raiſons m'engagerent à prier *Mr. Forskal*, qui avoit appris ſur les montagnes à café, quelque choſe du langage de la contrée montueuſe, de m'accompagner dans cette courſe. Mon ami eſpérant de tirer parti de ce voyage pour ſes recherches botaniques, déféra tout de ſuite à ma priere.

Les préparatifs de notre voyage étoient auſſi ſimples, que ceux dont j'avois fait uſage juſqu' alors. Nous louâmes deux ânes, dont le propriétaire, marchant à pied, nous ſervoit de guide, de domeſtique & ſouvent d'interprete. Nous avions déja, à la mode des Arabes, une barbe reſpectable, qui jointe à nos habits longs, nous donnoit un air tout à fait oriental. Pour nous cacher mieux encore, chacun de nous prit un nom Arabe: ce qui nous déguiſa ſi bien que notre ânier même nous crut des chrétiens de

l'orient, ſans ſoupçonner que nous fuſſions Européens. — — Dans cet équipage, & ſuivis de notre ánier, nous partîmes le 26 Mars de Beit el Fakih.

CHAPITRE II.

*Route juſqu'à la ville d'*UDDEN.

NOUS traverſâmes, pluſieurs villages, dans la plaine & après avoir fait cinq milles & demi d'Allemagne, nous arrivâmes à *Robo*, grand village, où il y a toutes les ſemaines un *Suk*, ou marché. Nous y couchâmes la premiere nuit.

Le lendemain, après le trajet d'un mille, nous entrâmes dans les montagnes. A côté du premier village nous vîmes auſſi une eau courante; c'étoit la premiere que nous avions rencontrée en Arabie. Cette riviere s'appelle *Wadi Zebid*, avant qu'elle entre dans le Téhâma: ſon lit eſt très-étendu; mais comme depuis long-tems il n'étoit pas tombé de pluye elle n'avoit que 20 à 24 pieds de largeur. Dans cet endroit, elle a aſſez de courant; mais, dès qu'elle entre dans le Téhâma, elle ſe répand dans la plaine & ſe perd entiérement dans le ſable.

Nous passâmes le même jour à côté du mont *Sullâm*, où suivant la relation d'un Arabe du pays, je comptois trouver des hiéroglyphes, ou des inscriptions taillées dans le roc. Mais c'étoient quelques figures gravées par un berger oisif, aussi maussades que celles du *Mont-Sinaï.* Nous couchâmes à *Machsa.*

La route que nous suivions, n'est gueres fréquentée par des voyageurs. Les chemins sont très-mauvais & peu sûrs, parce qu'on ne rencontre presque point d'habitation. Cependant depuis quelques années, il y a moins de danger : le seigneur d'*Udden* a mis à *Machsa* quelques soldats avec un sous-dola, qui est responsable des vols faits dans son district : cette police a fait disparoître les voleurs.

Machsa est un de ces villages, où toutes les semaines il se tient une foire. Les maisons y sont plus mauvaises encore que dans le Téhâma. Elles n'ont point de murs, & consistent dans quelques chevrons couverts de roseaux. Nous eûmes de la peine à nous loger dans une de ces cabanes ; si petite qu'on ne pouvoit gueres se tenir debout au milieu, & que deux personnes couchées par terre l'occuperoient entiérement. Elle n'auroit pu contenir un seul *Serir* : aussi ces montagnards

s'asseyent & se couchent par terre. Comme l'air est plus froid dans cette contrée que dans le Téhâma, les habitans se mettent tous nuds dans un sac, où leur transpiration les réchauffe. Nous ne trouvâmes dans toutes les auberges de cette route aucune autre nourriture, que du mauvais pain de *Durra*, espece de gros millet & quelquefois du lait de chameau : mais l'eau est par-tout délicieuse.

Le 28 Mars nous passâmes dans des chemins extrêmement tortueux, par un canton où les terres commencent à être plus fertiles & mieux cultivées. Les maisons bâties en pierre, avec des toits en plate-forme y sont beaucoup meilleures. Celles des paysans n'ont cependant d'autres murs, que des pierres posées à sec les unes sur les autres, sans être liées par du mortier : ils couvrent les toits de terre.

Nous traversâmes un village où il y avoit foire, & cette circonstance nous fit hâter nos pas puisque nous voulions éviter la foule. Près de cet endroit, au pied d'une haute montagne, nous vîmes un sable luisant, consistant en débris de *Mica*: ce brillant fait croire au peuple que cette montagne contient une mine d'or. Nous apperçûmes aussi sur des hauteurs les tombeaux de plu-

ſieurs ſaints, & près d'un de ces tombeaux un puits avec une auge de bois, dans laquelle quelques dévots verſoient continuellement de l'eau, pour abreuver les bêtes qui paſſoient. Nous couchâmes dans une hutte à café, à côté d'un village qui n'eſt habité qu'un ſeul jour de la ſemaine, celui où ſe tient la foire; de ſorte que nous n'y trouvâmes aucun autre habitant que l'hôte du café.

On attendoit depuis long-tems la pluye dans ces quartiers. Pour en profiter, le payſan avoit conſtruit des digues le long des hauteurs, pour diriger le cours de l'eau ſur ſes champs. La poſition des champs eſt favorable à cet arroſement: on les met en terraſſes, ſoutenues par des murailles ſéches, qui ont auſſi leurs digues pour contenir l'eau néceſſaire à la végétation. Si cette méthode eſt bonne, on ne peut que blâmer celle de ces montagnards pour abattre les arbres. Ils font du feu au bas de la tige, & l'entretiennent juſqu'à ce que l'arbre tombe par ſon propre poids.

Le lendemain nous rencontrâmes une petite riviere, qui ſe jette dans celle de *Zébid*, & pluſieurs ruiſſeaux dont cette contrée paroît abonder. Nous vîmes pour la premiere fois, depuis

notre départ de Beit el Fakih, des arbres à café, dont il y a des plantations le long du chemin. Nous nous raprochâmes de la riviere *Zébid*, dont un bras ſec, rempli de roſeaux de 20 pieds de haut, nous ſervoit de chemin, qui étoit agréablement ombragé par ce berceau de roſeaux. Le ſoir nous arrivâmes à *Udden*.

La ville d'*Udden* eſt ouverte & petite. Elle contient 300 maiſons, toutes bien bâties de pierres. L'*Imam* n'y entretient point de dola: elle eſt gouvernée par un *ſchech* héréditaire, qui eſt vaſſal de l'Imam. Ce ſchech habite un palais ſitué hors de la ville ſur une haute montagne.

Excepté les environs d'*Udden*, tout le pays, que nous avons parcouru dans cette route, eſt aſſez mal peuplé. Mais le territoire de cette ville l'eſt d'autant plus, à cauſe du grand produit des caſiers, dont le fruit eſt fort recherché, puiſque le café d'Udden paſſe pour être le meilleur de toute l'Arabie.

CHAPITRE III.

Route depuis UDDEN *à* DSJOBLA.

ETANT partis le 30 Mars d'*Udden*, nous traverſâmes une contrée toujours plus peuplée.

Nous vîmes, près d'un village, un champ planté d'aſſez mauvaiſes cannes de ſucre.

A moitié de la journée il falloit paſſer une montagne très-eſcarpée. Le chemin qui y conduit avoit été pavé; mais depuis long-tems on a négligé de le réparer. Je vis ſur cette montagne une nouvelle preuve du ſoin que prennent les Arabes, pour la commodité des voyageurs. Nous rencontrâmes pour la premiere fois, un *Madsjil*, c'eſt-à-dire, un réſervoir, rempli de la plus belle eau fraîche, à l'uſage des paſſants. Ces réſervoirs ſont bâtis en cône, maçonnés, & toujours accompagnés d'un vaſe propre à puiſer l'eau. Un voyageur fait mieux cependant d'avoir ſa propre taſſe, & mieux encore s'il porte avec lui une cruche. Dans toutes les parties fertiles de l'*Yemen* nous avons trouvé quantité de ces *Madsjils*, à côté des grands chemins.

Comme les orages ſont aſſez fréquents dans ces montagnes, on a bâti ſur celle que nous traverſâmes, quelques petites maiſons, en forme de voûtes, pour ſervir d'abri aux voyageurs ſurpris par une tempête imprévue.

Le thermometre, que nous avions avec nous, comparé à celui que *Mr. Baurenfeind* obſerva en

même tems à Beit el Fakih, nous montra une grande différence entre la température de l'air de ces contrées montueuſes, & de celui de la plaine. Un thermometre plus ſimple & plus naturel nous l'avoit déja montré, c'eſt l'habillement du peuple : pendant que les habitans du Téhâma étoient preſque nus, les montagnards portoient encore des peliſſes de mouton.

Nous vîmes, chemin faiſant, pluſieurs villages ſitués dans un pays cultivé. Les côteaux étoient couverts de champs ſemés de ſeigle, qui, placés en terraſſes, préſentoient un aſpect très-agréable. Cette partie de la contrée, quoique d'ailleurs très-fertile, ne produit pas du café.

Les Arabes de l'Yemen, & principalement les montagnards, arrêtent ſouvent les étrangers pour leur demander d'où ils viennent & où ils vont. Comme ces queſtions viennent uniquement du deſir d'apprendre des nouvelles, il eut été malhonnête de n'y pas répondre. Nous diſions à l'ordinaire que nous venions d'*Eſcham*, du nord; expreſſion qui leur faiſoit croire que nous étions Turcs originaires de la Syrie. Lorſqu'on nous demandoit expreſſément ſi nous étions Turcs, nous nous donnions pour des *Naſſâra*, & alors on nous croyoit Grecs ou Arméniens. Nous cachions no-

tre patrie, pour être à l'abri de la curiosité importune. L'hôtesse d'un café nous prit pour des ecclésiastiques Turcs, & se recommanda à nos prieres. A *Dsjöbla* un homme me salua sous le nom d'*Adsji Achmed*, & crut m'avoir connu depuis plusieurs années.

Dans toute cette route on ne nous inquiéta nulle part ni pour des passeports, ni pour des droits de passage, & nous ne fûmes exposés à aucune de ces difficultés, par lesquelles en Europe même, on arrête si souvent la marche des voyageurs. Malgré le *Ramadan*, nous trouvâmes dans les huttes à café les plus isolées, notre nourriture ordinaire, & dans les villes nous osâmes en plein jour acheter librement des vivres.

La ville de *Dsjöbla* est la capitale d'un district & la résidence d'un dola: située sur les bords d'un précipice profond, elle peut contenir 600 maisons hautes & bien bâties. Ses rues sont pavées, ce qui est rare en Arabie. Les Juifs demeurent, comme par-tout en Yemen, hors de la ville dans un quartier séparé.

Cet endroit étoit déja célebre il y a plusieurs siecles: je n'y ai pu cependant découvrir aucune inscription remarquable. On me montra les ruines de quelques mosquées, mais qui ne me paru-

rent pas d'une grande antiquité. La ville n'a ni château ni murailles. A quelque diſtance on voit une place entourée d'un mur où doit être enterré un pacha Turc: ce qui prouve que la Porte Ottomane avoit pouſſé ſes conquêtes juſques dans cette contrée montueuſe.

CHAPITRE IV.

Route de DSJOBLA *par* TAÆS *à* HÆS.

LE 31 Mars nous continuâmes notre route par des chemins qui ſerpentoient dans un terrein fort inégal. Nous couchâmes dans une fort grande *Simſerā*, nom arabe des *Kans* ou *Karavanſerai*, ſitué ſur le flanc d'une haute montagne.

Depuis ce *Kan* nous prîmes un guide pour nous mener ſur une montagne voiſine & beaucoup plus élevée encore, où nous devions voir un très-ancien château arabe. Nous trouvâmes en effet, ſur le ſommet, les ruines d'un bâtiment conſidérable en pierre de taille, avec des murs garnis d'embraſures & flanqués de tours. Il ſubſiſte encore deux réſervoirs très-bien maçonnés. Tout le bâtiment annonce par ſa conſtruction une haute antiquité, & les Arabes l'attribuent à un certain

Aſſâne Jæhheli. Ce mot *Jæhhel* ſignifie un ignorant, & les Arabes aiment à déſigner, par ce terme, leurs ancêtres payens, pour les diſtinguer des autres idolâtres qu'ils appellent *Kafr* ou infidelles. Je ne trouvai aucune inſcription dans ce château: mais depuis la hauteur on jouit d'une vue ſuperbe ſur une quantité de petites villes & villages qu'on découvre de loin.

Depuis la *Simſerä*, où nous avions couché, nous deſcendîmes la montagne par la grande route qui va de *Mokha* à *Sana*: le chemin eſt bien entretenu, il eſt pavé & aſſez commode, quoique tournant autour d'une deſcente très-eſcarpée. Nous traverſâmes enſuite une aſſez grande plaine, & nous paſſâmes près d'un grand nombre de villages, de huttes à café & de *Madsjils*.

Nous couchâmes dans une de ces huttes, ſi mal pourvue, que notre ſouper conſiſta uniquement en mauvais pain que nous avions avec nous. L'hôte avoit même aſſez de peine à ramaſſer quelque nourriture pour nos ânes. Le lendemain nous vîmes de bonne heure la citadelle de *Taæs*; mais nous ne découvrîmes la ville qu'à midi, à notre arrivée.

Ne voulant pas être reconnus, & comptant de revoir *Taæs* dans notre voyage à *Sana*, nous n'en-

trâmes pas dans la ville, & nous prîmes le parti de continuer notre route pour nous rapprocher du *Tébâma*. Nous quittâmes bientôt la grande route de *Mokha*, & en tournant vers l'ouest, nous marchâmes dans des chemins pierreux & serrés sans rencontrer aucun endroit remarquable.

La contrée que nous parcourûmes le lendemain 3 Avril, est peu habitée & peu fertile. Nous fûmes frappés de la quantité extraordinaire de pierres dont les champs labourables sont couverts. Quelques habitans croyent ces pierres nécessaires pour empêcher que les terres ne soient brûlées par le soleil: mais elles sont plutôt l'indice d'une culture négligée, qui l'est aussi à un point, que désespérant de trouver des vivres dans ce canton, nous avions pris avec nous nos provisions en pain & en œufs.

Nous traversâmes ensuite une plaine couverte de dattiers: mais rentrés bientôt dans les montagnes, nous parvînmes dans le territoire d'*Ibn Aklân*, où les champs, quoique moins pierreux, sont mal cultivés, & les murs qui devoient les soutenir, en grande partie écroulés. Cet air de désolation étoit l'effet de la guerre entre l'*Iman* de *Sana* & le *schech* indépendant, de la famille d'*Aklan*, auquel appartient ce canton. Depuis cette guerre

guerre le ſchech reconnoît la ſouveraineté de l'Imam, & ne peut plus entretenir des troupes.

En avançant vers le Téhâma, nous rencontrâmes quelques villages & quelques petites rivieres. Nous paſſâmes une nuit dans une hutte à café iſolée, dont le maître même ſe retira dans un village voiſin. Nous voyant ainſi ſeuls, nous nous crûmes heureux d'avoir fait, ſans accident dans ces contrées inconnues, un voyage qui dans les pays les plus policés de l'Europe ne ſeroit pas exempt de danger.

Le 4 Avril nous eûmes de mauvais chemins par des collines, & nous paſſâmes à pluſieurs repriſes le *Wadi Suradsji*, riviere conſidérable & même rapide, quoique la pluye eût manqué depuis long-tems. Nous ne vîmes aucun village: il n'y avoit que quelques huttes à café.

Dans ce canton déſert, ſur les confins du Téhâma, *Mr. Forskal* découvrit, avec beaucoup de joye, l'arbre qui produit le baume de la Mecque. Cet arbre étoit aſſez grand & tout en fleurs: ce qui mit mon ami en état de l'examiner & de le décrire à loiſir. Il croît dans beaucoup d'endroits de l'*Yemen*, mais les habitans qui l'appellent *Abu Scham*, ou l'arbre odoriférant, ne ſavent en tirer d'autre parti, que de parfu-

mer leurs demeures en brûlant ſon bois. On avoit arraché pour cet uſage beaucoup de branches de cet arbre, ſous l'ombre duquel nous nous étions repoſés.

En continuant notre chemin, nous paſſâmes quelques petites rivieres qui ſe déchargent dans une grande. Nous eûmes au ſud la vue d'une grande chaîne de montagnes; mais nous ne vîmes que quelques auberges, & point de villages, juſqu'à ce que nous eûmes paſſé cette contrée montueuſe; alors nous en recontrâmes un grand rempli de *Kubbets*, & peu diſtant de *Hæs*, où nous arrivâmes le même ſoir.

La ville de *Hæs*, éloignée de 12 milles de *Taæs*, & ſituée dans le *Tébâma*, eſt petite & mal bâtie. Elle eſt néanmoins la capitale d'un diſtrict, & la réſidence d'un dola, qui occupe une petite fortereſſe. On y fabrique beaucoup de poterie, ſur-tout de ces mauvaiſes taſſes pour boire le *Kiſcher*. Son diſtrict eſt peu étendu, & reſſerré d'un côté par celui de *Zébid*, & de l'autre par le territoire du *ſchech d'Ibn Aklan*.

CHAPITRE V.

Retour à BEIT EL FAKIH.

NOUS partîmes de *Hæs* le 5 Avril, & nous arrivâmes le soir à *Zébid*, après avoir rencontré plusieurs villages & huttes à café. Nous passâmes à sec la riviere *Suradsji*, que nous avions vue le jour auparavant, encore si considérable dans les montagnes; mais en traversant les belles campagnes de la vallée, qui en est arrosée, nous apperçumes la cause de la perte de ses eaux, & en même tems leurs effets.

Notre route de *Zébid* à *Beit el Fakih* étoit la même que j'ai décrite plus haut. Le 6 Avril nous arrivâmes dans cette derniere ville.

En sortant des montagnes nous trouvâmes les chaleurs excessives. Pour nous reposer nous avions mis pied à terre dans l'auberge d'un village entre *Hæs* & *Zébid*; les murs de cette maison étoient construits de pierres brutes, posées les unes sur les autres sans aucune liaison de mortier; de sorte que, malgré la tranquillité de l'air, il y regnoit un vent coulis universel. Dans la chaleur insupportable qu'il faisoit, cette fraî-

cheur nous fut extrêmement agréable. J'eus l'imprudence de me coucher par terre, ſans me couvrir de mon grand linge, & je m'endormis, accablé par la chaleur & par les fatigues du voyage. Mon imprudence me coûta cher : j'eus une fievre violente avant d'arriver à *Zébid*, & qui continuant après mon retour à Beit el Fakih, me rendit incapable d'aucun travail.

En arrivant dans cette ville le 6 Avril, nous trouvâmes auſſi *Mr. de Haven* indiſpoſé. Il étoit attaqué du ſcorbut, & fort dégoûté de la vie que nous étions obligés de mener. Depuis longtems nous manquions de vin & d'eau de vie: on nous déconſeilla le café comme trop échauffant; le Kiſcher, quoique réputé ſain, eſt une boiſſon fade, & l'eau eſt très-mauvaiſe dans tout le Téhâma. Notre cuiſinier ne pouvoit pas nous préparer des mets, auſſi ſimples que le ſont ceux des Arabes, nation connue par ſa ſobriété. Par cette raiſon, nous mangeâmes tous les jours de la viande, quoique nos amis, connoiſſant mieux leur climat, nous euſſent conſeillé de nous en abſtenir. Cet uſage continuel d'une nourriture animale, a ſurement fait beaucoup de tort à notre ſanté, & a ruiné celle de nos compagnons qui ſe donnoient peu d'exercice. Tel étoit *Mr. de Haven*

qui ne quittoit ſon ſopha, que pour aller manger.

Cette année le premier jour du *Beiram* tomba ſur le 14 Avril; jour où le dola ſortit de la ville accompagné d'une grande multitude, pour faire la priere en plein air dans une grande place quarrée. La fête dure trois jours, pendant leſquels les Arabes ſe régalent, & n'entreprennent aucun voyage ni aucun travail.

Le 17 Avril nous eûmes occaſion de voir à Beit el Fakih un exemple du ſang froid & de la fermeté des Arabes. Le feu prit à une maiſon à l'extrêmité méridionale, &, comme le vent ſouffloit du ſud avec violence, en peu de tems la plus grande partie de la ville fut dévorée par les flammes. Cependant les habitans reſtoient tranquilles: on n'entendoit dans les rues ni cris, ni lamentations, & quand on plaignoit leur ſort, ils repliquoient: c'eſt la volonté de Dieu. Nous occupions une maiſon de pierre dans un quartier que les flammes épargnerent: montés ſur notre toit, nous vîmes les toits des autres maiſons remplis de ſpectateurs, qui regardoient tranquillement l'incendie. Un ſavant pauvre, qui nous rendoit ſouvent des viſites, vint nous voir, après avoir mis en ſureté ſes effets, &

nous indiqua d'un air indifférent le moment où ſa maiſon s'embraſa. Dans un tel accident un Arabe, il eſt vrai, ne perd pas beaucoup : à l'approche du feu, il prend ſes meubles ſur le dos, & ſe réfugie dans un autre quartier, ou même en pleine campagne. Il ne perd que ſa chétive cabane, qu'il rebâtit facilement & à peu de fraix.



SECTION XI.

VOYAGE DE BEIT EL FAKIH A MOKHA.

CHAPITRE I.

Route jusqu'à MOKHA.

LORSQUE *Mr. de Haven* & moi, nous fûmes assez rétablis pour pouvoir supporter les fatigues du voyage, toute notre compagnie se détermina à partir. Nous partîmes donc de *Beit el Fakih* le 20 Avril, & nous prîmes notre chemin par *Zébid*, où j'avois été déja en mon particulier.

On préfere dans le *Téhâma* de voyager de nuit, comme j'ai déja eu occasion de le remarquer : mais comme en suivant cette coutume, *Mr. Forskal* n'auroit pas pu herboriser, ni moi observer le pays, nous résolûmes de nous faire accompagner par un ânier, de prendre les devants, de voyager de jour malgré la chaleur, & de laisser suivre de nuit le reste de la compagnie, les domestiques & le bagage.

En conséquence de cet arrangement, nous partîmes ſeuls le matin, & nous paſſâmes par la contrée qui eſt arroſée par la riviere de *Zébid*, & par les canaux qu'elle fournit. Cette belle campagne a preſque deux milles de largeur. On labouroit quelques champs, & on les entouroit de levées de terre, pour y retenir l'eau pendant un tems fixé, & la faire couler enſuite ſur les terres voiſines. Depuis ces terres arroſées juſqu'à *Mokha*, on ne voit gueres de villages : tout le pays eſt aride, ſablonneux, & couvert de cette mauvaiſe herbe dont on couvre les toits dans cette province. Au milieu de ces plaines de ſable, les chaleurs ſont exceſſives : nous étions enchantés, quand nous pouvions nous mettre quelquefois à l'ombre, dans une miſérable cabane à café.

Le ſecond & le troiſieme jour, nous ne rencontrâmes que des cabanes de cette eſpece, juſqu'à notre arrivée à un grand village appellé *Mauſchid*. Nous fûmes effrayés par le récit d'une petite guerre entre deux familles, dans laquelle un homme avoit été tué le jour précédent. Mais on nous aſſura, que ces querelles particulieres ne troubloient jamais la tranquillité publique. Quand un Arabe eſt tué, ſa famille peut s'accor-

der avec le meurtrier pour de l'argent ; ou elle peut prétendre que le magiſtrat lui livre le meurtrier pour le tuer ; ou enfin elle déclare, qu'elle veut ſe venger ſur l'aſſaſſin ou ſur ſes parens. Quelques années auparavant, un payſan de *Mauſchid* avoit été tué par un homme d'un autre village : & la famille du mort avoit préféré la vengeance. Malheureuſement, l'homme qu'on venoit de tuer étoit auſſi de cette famille, qui avoit deux morts à venger par un combat particulier, qui eſt uſité chez ces peuples. Le lendemain nous rencontrâmes, dans une hutte à café, un homme du parti victorieux, armé d'un gros bâton, qui nous témoigna combien il déſiroit de ſe battre, puiſqu'il s'agiſſoit d'une affaire d'honneur. La ſeule choſe qu'il regrettoit, c'étoit l'amende que ſa famille devoit payer pour ces deux morts, dont la vie ne lui importoit en aucune maniere.

Dans ce même village réſide un ſous-dola, avec quelques ſoldats du dola de *Hæs*. On exigea comme à *Zébid*, un péage pour chaque chameau chargé ; ce qui me fit préſumer qu'on paye des droits en entrant dans chaque juriſdiction. Notre accord avec le chamelier, l'obligeoit à acquitter les droits pour nous : mais il concerta avec les

viſiteurs un moyen de s'en diſpenſer. Ils vinrent nous dire, qu'il falloit payer ou ſouffrir qu'on viſitât notre bagage; quand nous voulûmes nous plaindre au juge du lieu, ils ſe déſiſterent de leurs prétentions. Ainſi, par toute la terre l'établiſſement des douanes paroît engendrer les vexations & les friponneries.

Nous rencontrâmes encore deux villages, & pluſieurs huttes à café. Nous vîmes auſſi près du chemin une ſaline, dont le ſel ſe tranſporte dans les montagnes ſur des chameaux; toute la route paſſe au travers des ſables.

CHAPITRE II.

Arrivée à MOKHA.

APRÈS un trajet aſſez deſagréable, nous entrâmes dans cette ville le 23 Avril. Tous ceux qui arrivent à Mokha par terre, ſont obligés de paſſer par la même porte, où les Européens ſont ſoumis à l'humiliation de quitter leurs ânes, & de marcher à pied juſqu'à leur logement. Nous deſcendîmes donc, pendant qu'on viſitoit nos biſſacs. On ne nous demanda ni nos noms ni nos paſſeports, & on nous enſeigna un *Kan*,

où logent les Turcs, & où nous pourrions trouver de nos compatriotes, ſuivant l'opinion des viſiteurs.

A notre arrivée, il y avoit dans cette ville un marchand Anglois venu de *Bombay* : nous nous faiſions de la peine de nous adreſſer à lui, crainte qu'il ne nous prît pour des vagabonds. Nous avions d'ailleurs des lettres de recommandation de nos amis de *Dsjidda*, de *Loheya* & de *Beit el Fakih* pour le dola, pour l'interprete des Anglois, *Banian* très-accrédité, & pour un marchand de Mokha appellé *Seid Salech*. Ayant remarqué avec quel mépris les Muſulmans traitent les payens des Indes, nous n'étions pas empreſſés à faire connoiſſance avec ce Banian, qui ſe montra dans la ſuite parfaitement honnête homme. Nous connoiſſions déja le fils de *Seid Salech*, nommé *Iſmaël*, avec lequel nous avions fait le trajet de Dsjidda à Loheya, & qui avoit recherché notre amitié. Cet *Iſmaël* parloit d'ailleurs aſſez bien hollandois, ce qui nous prévint en ſa faveur. Nous lui donnâmes donc pour notre malheur, la préférence ſur les autres adreſſes.

Ces deux hommes, pere & fils, s'attachoient aux étrangers par des vues d'intérêt, & le fils s'étoit appliqué aux langues Européennes, pour

pouvoir les duper. Ils avoient attiré de Batavia à Mokha un vaiſſeau hollandois, dont le patron tomba dans leurs filets & fut cruellement trompé. Par leurs intrigues, ils avoient éloigné de lui tous les autres négocians; de ſorte qu'il ſe trouva entiérement à leur merci à l'égard de la vente de ſa cargaiſon. Ils eſpéroient de faire auſſi leur profit avec nous, & quand ils virent leurs eſpérances fruſtrées, ils tâcherent, par dépit, de nous cauſer tous les chagrins poſſibles.

Nous fimes donc à cet Iſmaël notre premiere viſite: il nous reçut parfaitement bien, nous régala de punch, & invita, pour nous tenir compagnie, un renégat des Indes, qui s'étoit fait muſulman & marchand à Mokha. C'étoit un buveur, qui voulut nous enivrer, ſans pouvoir y réuſſir. Iſmaël nous conſeilla de nous habiller à l'Européenne, & de ne pas montrer que nous ſavions l'Arabe afin qu'on ne nous prît pas pour des renégats. Il tâcha de nous diſſuader de faire le voyage de *Sana*, en nous aſſurant, que les montagnards étoient un peuple féroce & groſſier, & que l'*Imam* traitoit avec le dernier mépris, ceux qui avoient le malheur de n'être pas muſulmans. Il nous prévint contre le peuple de Mokha, qui, ſuivant lui haiſſoit mortellement les Européens,

& nous offrit la puiſſante protection de ſon pere, contre toutes les avanies que nous avions à craindre. Enfin tous ſes diſcours étoient tels, que je voyois combien les voyageurs doivent être trompés, lorſqu'ils ſe fient légerement aux relations des habitans des pays qu'ils parcourent. Si nous n'avions pas ſçu parler Arabe, nous ſerions revenus en Europe, remplis de fauſſes idées ſur tout ce qui regarde l'Arabie.

Le ſeul ſervice que cet homme nous rendit, ce fut de louer tout de ſuite pour nous une maiſon, aſſez ſpacieuſe pour loger notre compagnie entiere.

CHAPITRE III.

Deſagrémens à MOKHA.

PAR tout ce qui nous arriva, au commencement de notre ſéjour dans cette ville, nous dûmes croire qu'*Iſmaël* s'étoit concerté avec les douaniers ſubalternes pour nous faire de la peine, afin de nous forcer à nous mettre aveuglément dans ſa dépendance. Notre bagage fut porté directement à la douane, où le dola ſe trouva en perſonne. Nous demandâmes, qu'on viſitât pre-

mierement les hardes qui nous étoient indiſpenſables : mais les viſiteurs s'opiniâtrerent à commencer par les caiſſes de curioſités naturelles, que nous avions envoyées par mer depuis Loheya, & qu'on avoit gardées ſans les ouvrir. Dans une de ces caiſſes, il y avoit des poiſſons du golfe Arabique, conſervés dans l'eſprit-de-vin, & enfermés dans un petit baril. Nous priâmes les douaniers, de ne point ouvrir ce baril, à cauſe de la mauvaiſe odeur des poiſſons : mais non contens de l'ouvrir, ils le fouillerent avec un fer pointu, & le vuiderent à la fin entiérement. Les Arabes, qui ont une averſion décidée pour les liqueurs fortes, ſe prévinrent extrêmement contre nous, en ſentant l'odeur de l'eſprit de vin, & furent vivement choqués de l'infection qui empeſtoit la douane.

Nous inſiſtâmes pour avoir au moins nos lits : mais on continua à fouiller nos caiſſes en coquillages au riſque de les briſer. Les Arabes ne comprenant pas qu'un homme ſenſé puiſſe amaſſer ces bagatelles ſans quelque vue d'intérêt, nous accuſerent de vouloir nous moquer du dola, en produiſant des effets ſans valeur pour dépaïſer les gens pendant que nous avions caché nos marchandiſes précieuſes.

Enfin parut un vaſe où Mr. *Forskal* conſervoit quelques ſerpens dans l'eſprit-de-vin. Cette vue effraya ſinguliérement les Arabes : un domeſtique du dola dit, que ces Francs étoient venus apparemment pour empoiſonner les muſulmans, & , que pour mieux réuſſir dans leur deſſein, l'un d'eux ſe donnoit pour médecin. Le dola, homme doux & âgé, qui juſqu'ici n'avoit pas paru prévenu contre nous, entra alors en colere, & dit, par Dieu, ces gens ne paſſeront pas la nuit dans notre ville. On peut juger quels propos nous eſſuyâmes de la part des douaniers & du peuple. La douane fut fermée bruſquement, & nous ne pûmes obtenir aucune de nos hardes.

Pendant que nous étions à la douane, un domeſtique vint nous avertir que, dans la maiſon où nous étions entrés en louage, on avoit jetté nos effets & nos livres par les fenêtres, & fermé la porte. Nous allâmes voir quelle étoit la cauſe de ce procédé : mais nous ne pûmes trouver ni Iſmaël, ni ſon pere, ni notre hôte; tous avoient diſparu. Un bourgeois, ami d'Iſmaël, nous inſulta & nous dit des injures. Perſonne ne voulut nous loger, puiſqu'on nous regardoit comme des vagabonds, qui ſeroient chaſſés inceſſamment de la ville. A la fin un bourgeois voulut bien nous

louer ſa maiſon, pourvu qu'il n'eût rien à craindre de la part du gouvernement. Nous le menâmes chez le *Kadi*, qui l'aſſura qu'il pouvoit nous recevoir ſans riſque. En Turquie les kadis ont la réputation d'être fort intéreſſés: mais dans l'Yemen nous les avons trouvés tous honnêtes gens, & très-empreſſés à rendre bonne & prompte juſtice.

Le négociant Anglois, envoyé par le gouverneur de *Bombay*, étoit Mr. *François Scott*: il avoit appris nos embarras, & quoique nous ne lui euſſions pas encore fait viſite, il nous invita à dîner, ce qui nous cauſa le plus ſenſible plaiſir. Il nous témoigna beaucoup d'amitié, & nous vîmes alors trop tard combien nous avions eu tort de ne pas nous adreſſer d'abord à lui & à ſon interprete Banian. Cependant nous n'oſions pas rompre avec Iſmaël & ſon pere.

Lorſque nous ne pouvions rien obtenir de la douane, Iſmaël nous conſeilla d'offrir au dola un préſent de 50 ducats: il nous inſinua, que lui ſeul devoit être le porteur de ce préſent, puiſque le dola, diſoit-il, ne fait pas aux Chrétiens l'honneur de leur parler. Nous n'avions pas deſſein de faire un préſent ſi conſidérable, encore moins de le lui confier. Après bien des

réflexions

réflexions, nous résolûmes cependant de sacrifier ces 50 ducats, que je devois porter le lendemain. Mais en allant, j'appris que le Dola exerçant ses troupes, avoit été blessé au pied. Sur cet avis je retournai sur mes pas, dans l'espérance que notre médecin seroit mandé, & que nous pourrions nous dispenser d'un présent.

Mais comme *Mr. Cramer* ne fut pas appellé par le Dola, & qu'on ne nous rendit de la douane que des bagatelles, nous vîmes bien qu'on s'attendoit à un présent considérable de notre part. Mr. *Forskal*, qui avoit toujours été renvoyé par les domestiques du Dola, sous prétexte que leur maître ne vouloit rien écouter de nous, que par l'entremise d'Ismaël & de son pere, se chargea néanmoins de tâcher d'obtenir une audience de ce gouverneur. Quand il eut expliqué le sujet de sa venue, il fut admis, & si bien reçu que le Dola lui fit des reproches de ce que nous ne nous étions pas adressés directement à lui. Le lendemain il nous envoya, à son tour, un présent de quatre agneaux & de deux petits sacs de riz : en même tems, il donna ses ordres pour nous livrer tous nos effets, sans les visiter.

CHAPITRE IV.

Continuation de notre séjour & mort de Mr. de HAVEN.

LORSQUE le Dola fut blessé, les principaux de la ville lui conseillerent tout de suite d'appeller le médecin Européen. Mais il craignoit que *Mr. Cramer*, par vengeance, ne lui donnât pas de bons remedes, ou qu'il ne fît usage de drogues échauffantes, que les Arabes regardent comme très-nuisibles. Le Kadi lui représenta cependant que personne ne s'étoit plaint de nous; que les serpens morts, conservés par un médecin, n'étoient pas à redouter, puisqu'ils entroient dans la composition de la thériaque; & qu'il ne falloit pas mépriser les Européens, parce qu'ils portoient avec eux des insectes & des coquillages, dont les Arabes ignorans ne connoissoient pas l'usage.

Ces représentations & le mauvais état de la blessure, qui avoit empiré entre les mains de quatre à cinq charlatans, engagerent le Dola à nous faire demander le 4 Mai, si nous étions encore fâchés contre lui, ou si notre médecin pourroit se résoudre à entreprendre de le traiter.

Charmés de voir revenir ce gouverneur, *Mr. Cramer* lui fit offrir tous ses services. A peine notre réponse fut rendue au Dola, qu'il envoya un domestique avec un mulet pour chercher *Mr. Cramer.* Les Européens sont obligés de descendre de leurs montures, & de marcher à pied en passant devant la maison du Dola : non-seulement on fit traverser la place à *Mr. Cramer*, mais encore la cour de sa maison, monté son mulet, pour montrer au peuple que nous étions parfaitement réconciliés.

Nous eumes dans la suite de fréquentes occasions de voir le Dola, & de nous assurer de son amitié. Un jour *Mr. Forskal* lui raconta notre avanture avec ce bourgeois qui nous avoit insulté, quand on nous mit dehors de notre premier logement : le Dola lui promit satisfaction, & fit mettre le même soir ce bourgeois en prison. *Ismaël*, outré de voir son ami puni d'une insolence, dont lui-même étoit l'instigateur, vint nous menacer d'une émeute dont nous pourrions être les victimes. Mais *Mr. Forskal* sans rien craindre, alla chez le Dola, pour le prier de donner la liberté au prisonnier, & de lui recommander d'être à l'avenir plus honnête envers les étrangers.

Un tel changement dans notre maniere d'être, nous eut rendu le séjour de Mokha plus agréable, si notre repos n'eut pas été troublé par des maladies. Bientôt après notre arrivée à Mokha, je fus attaqué d'une dyssenterie assez violente, dont je fus guéri néanmoins au bout d'une quinzaine de jours. L'indisposition de *Mr. de Haven*, dont il s'étoit déja ressenti à Beit el Fakih, empira beaucoup à Mokha. Il étoit assez bien le soir après s'être promené au frais; mais il ne pouvoit supporter les chaleurs de la journée. A la fin il hazarda quelques nuits de suite, de coucher sur le toît en plein air sans se couvrir le visage. Dans la nuit du 24 Mai, il prit froid, & se trouva le matin si mal que deux domestiques le descendirent dans sa chambre. La fievre redoubla le soir avec des rèveries, & il expira la nuit suivante au milieu d'une profonde léthargie.

Il étoit celui de notre compagnie qui s'appliquoit le plus à la littérature orientale. Le public a perdu par sa mort, des découvertes très-intéressantes, & des recueils curieux qu'il avoit faits dans ce genre.

On ignore en Arabie l'usage d'enterrer les morts dans une biere; nous en fimes faire

une pour notre ami défunt, afin de préſerver ſes dépouilles de tout accident. Un capitaine d'un vaiſſeau Anglois nous prêta ſix matelots pour porter le mort dans le cimetiere des Européens. Tous les Anglois aſſiſterent à cet enterrement, plus décent & plus libre que les funérailles d'un conſul au Caire, où le convoi fut troublé par un attroupement du peuple & par le brigandage des Bedouins. Dans cette occaſion les Arabes de l'Yemen ſe montrerent honnêtes & raiſonnables.

CHAPITRE V.

Départ de MOKHA.

APRÈS le décès de *Mr. de Haven*, nous penſâmes ſérieuſement à quitter cette ville, & à faire un tour dans l'intérieur de l'Yemen. Les ſentimens de notre compagnie étant partagés, les uns déſirant de reſter une année encore en Arabie, les autres ſouhaitant de retourner en Europe, nous nous accordâmes à hâter notre voyage de *Sana*.

Nous euſſions pu, *Mr. Forskal* & moi, faire en mauvais équipage quelques courſes particu-

lieres : mais toute notre compagnie vouloit être de la partie, il falloit marcher avec un certain train. Pour voyager de cette maniere, nous avions besoin de la permission du Dola, qu'il étoit difficile d'obtenir, parce qu'il ne devoit pas laisser partir son médecin avant la guérison de sa blessure : nous la demandâmes néanmoins ; mais le Dola nous la refusa sous un prétexte honnête. Il nous dit, qu'il falloit écrire premiérement à *Sana* pour savoir si l'*Imam* vouloit nous recevoir, & que nous serions obligés d'attendre la réponse avant de partir de Mokha.

Ne pouvant obtenir la permission d'aller à *Sana*, nous sollicitâmes au moins celle de nous transporter à *Taæs*, en attendant la réponse, par des raisons de santé. Nous fûmes encore refusés. Nous proposames au Dola de partir seuls & de lui laisser notre médecin : mais les Arabes craignoient, que l'ennui de se voir séparé de ses amis, ne rendît *Mr. Cramer* négligent & ne le dégoutât de la cure.

Lorsque nous nous plaignîmes aux principaux de la ville de ces refus réitérés, ils nous dirent, que notre empressement à partir étoit difficile à comprendre ; d'autant plus que nous exposions notre santé en allant dans les montagnes, où ceux

qui y alloient en fortant des chaleurs du *Tébâma*, gagnoient des fiévres violentes.

Enfin, quand nous ne fûmes plus comment nous y prendre, un charlatan vint nous tirer d'embarras : cet homme promit de guérir en huit jours la bleffure du Dola, qui fe mit tout de fuite entre fes mains, & congédia notre médecin. Il nous accorda en même tems la permiffion de partir pour *Taæs*, & nous donna une lettre de recommandation pour le Dola de cette ville. *Mr. Cramer* eut pour récompenfe un mulet avec la felle & la bride, & des étoffes des Indes pour un habit à la façon des Arabes. Le Dola nous témoigna encore fon amitié, en nous faifant accompagner par un de fes domeftiques. Nous nous ferions bien paffés de ce dernier trait de politeffe, puifque ce domeftique n'étoit qu'un honnète efpion pour veiller fur notre conduite, & nous empêcher d'aller plus loin qu'à *Taæs*.

Ne voulant pas expofer notre argent comptant, nous le remîmes à l'interprete des Anglois, qui nous donna des affignations fur fes compatriotes les *Banians* de *Taæs* & de *Sana*. C'étoit la premiere fois que nous avions pu, parmi les orientaux, voyager avec des lettres de change.

SECTION XII.

VOYAGE DE MOKHA A TAÆS.

CHAPITRE I.

Route jusqu'à TAÆS.

EN quittant avec plaisir Mokha, dont le séjour nous avoit été si désagréable, nous passâmes le 9 Juin par une contrée déserte & extrêmement aride, & nous arrivâmes, après avoir fait quatre milles, à *Musa*, village situé à l'entrée des montagnes. Ce village est connu des Européens, qui y vont quelquefois faire des parties de plaisir. Il est cependant mal bâti, & les chaleurs y sont aussi violentes qu'à Mokha. Ses eaux sont bonnes, & les gens riches de la ville les font chercher à une si grande distance, parce que celles des puits des environs de Mokha, sont assez mauvaises.

Le lendemain nous marchâmes dans le lit d'une grande riviere, qui dans la saison pluvieuse se décharge dans la mer près de Mokha; mais qui à l'ordinaire se perd tout près de sa source

dans les ſables du Téhâma. Nous rencontrâmes quelques villages, & près du dernier une petite maiſon où l'on paye un droit pour toutes les marchandiſes qui vont du côté de *Jafa*, contrée indépendante: celles qui paſſent dans les états de l'*Imam* ne payent rien.

J'aurai occaſion de parler plus bas du fameux ſaint de Mokha, *Schech Schædeli.* Nous vîmes en chemin un de ſes deſcendans, qui étoit un fou de bonne humeur. Quelques jeunes gens de notre compagnie l'agacerent, & lui firent faire des bouffonneries. On ne le maltraitoit point, mais on ne le reſpectoit gueres: on l'appelloit *Schech* à cauſe de ſa naiſſance, ſans lui marquer d'autres égards. Les Arabes ſont plus ſages ſur cet article que les Turcs, & ſur-tout les Egyptiens, qui traitent de Schechs tous les fous, les reſpectent, & les croyent ſaints après la mort.

Dans ce pays montueux, les chemins ſont ſi mauvais qu'on ne voyage plus de nuit. Nous vîmes un grand village, & près de là des montagnes fertiles, nommées *Kamara*, qui appartiennent au *Schech*, *Ibn Aklân*; mais dont les habitans ne ſont gueres ſoumis à leur ſeigneur. Depuis peu ils avoient tué deux hommes, & lorſque le Schech envoya des troupes pour les châtier, ils s'étoient

retirés ſur le haut des montagnes. Nous entrâmes, par bonheur, dans une de ces grandes auberges, appellées *Mattrach* par les Arabes : car immédiatement après midi, il s'éleva un orage violent, avec une pluye ſi abondante, que tous les chemins devinrent des torrens ; de maniere qu'il nous fut impoſſible de pourſuivre notre route.

Le 12 Juin, après avoir traverſé quelques villages & des campagnes fertiles, nous arrivâmes à *Dorebat*, ville diſtante de Mokha de 10 milles. Elle eſt la capitale des terres du *Schech*, *Ibn Aklan*, qui y réſide. Sa ſituation ſur la cime d'une montagne la rend forte. Au pied de la montagne ſe trouve un bourg, dont la priſon, taillée dans le roc, paſſe pour la plus affreuſe de l'Yemen. Nous vimes, devant la porte de la priſon ordinaire, des gens arrêtés pour de moindres délits, attachés à la même chaîne & aſſis en plein air. A côté eſt un corps de garde des ſoldats de l'*Imam*, que le Schech eſt obligé d'entretenir.

Depuis *Dorebat*, nous rencontrâmes quelques beaux villages, & une quantité de huttes à caſé & de *Madsjils* ou réſervoirs conſtruits en forme de colonnes. Un violent orage nous obligea encore de nous arrêter en chemin. Le lendemain nous

vîmes de loin, depuis une montagne, le château de *Taæs*, & le 13 nous arrivâmes dans la ville d'assez bonne heure.

Immédiatement après notre arrivée, nous envoyâmes la lettre du Dola de *Mokha* à celui *de Taæs*, qui nous fit venir tout de suite chez lui. Il parut de fort bonne humeur, & nous fit offrir du *Kischer*, des pipes & du *Kâad*, bourgeon d'un arbre que les Arabes mâchent comme les Indiens leur *Betel* : mais nous ne pouvions pas nous accoutumer au goût de cette drogue : le Dola nous raconta comment le bruit s'étoit répandu à *Taæs*, que nous avions apporté à Mokha plusieurs caisses remplies de serpens. Il nous fit conduire dans une maison dont il avoit fait emprisonner depuis peu, le propriétaire, & il nous envoya deux agneaux avec un peu de farine. Nous lui offrîmes à notre tour une piece de toile des Indes.

Le lendemain, nous remîmes les autres lettres de recommandation de nos amis de Mokha : l'une étoit adressée au *Baskateb* ou premier secrétaire ; l'autre à l'intendant de la maison *Achmed* ; une autre à un *Sejid*, homme de distinction, & enfin une autre à un *Banian*. Par-tout nous fûmes parfaitement bien reçus. Le domestique du Dola

de Mokha prétendoit nous accompagner dans toutes ces visites, & d'assister à celles qu'on nous rendoit. Nous ne pûmes pas deviner si c'étoit par vanité, ou pour épier toutes nos démarches.

La température de cette contrée nous agréa parfaitement. Au lieu des chaleurs étouffantes, qui nous avoient accablés à Mokha, nous avions ici presque tous les soirs, des pluyes rafraîchissantes.

CHAPITRE II.

De la ville de TAÆS.

CETTE ville est située au pied de la belle & fertile montagne de *Sabber*. Elle est ceinte d'une muraille de 16 à 30 pieds d'épaisseur, & flanquée de plusieurs tours. Dans son enceinte se trouve un rocher escarpé, haut de plus de 400 pieds, sur lequel est bâtie la forteresse de *Kahhre*. Les murailles sont revêtues de briques; mais leur intérieur ne consiste qu'en briques séchées au soleil.

Elle n'a que deux portes, garnies à la maniere des Arabes, chacune de trois tours. Il n'y en a que deux où l'on puisse placer du canon; la

garnifon étoit alors compofée de fix-cents hommes. Tous ces ouvrages font commandés par les hauteurs voifines: de forte que cette fortereffe ne pourroit réfifter qu'à une armée d'Arabes qui n'a jamais d'artillerie.

Le faint que la ville de *Taæs* a pris pour patron, eft le fameux *Ifmaël Mulk*, qui, fuivant la tradition, a été roi de cette contrée. Son corps repofe dans une mofquée qui porte fon nom : mais il n'eft plus permis d'approcher de fon tombeau, depuis que ce faint s'eft avifé d'opérer un miracle, défagréable aux gouverneurs. On nous raconta cet événement miraculeux de la maniere fuivante. Deux mendiants avoient demandé la charité au Dola de *Taæs*, qui ne la donna qu'à un feul; l'autre courut au tombeau d'*Ifmaël Mulk* pour implorer fon fecours. *Ifmaël*, qui de fon vivant avoit été fort charitable, tendit la main hors de fon tombeau, & remit au mendiant une lettre, contenant un ordre au Dola de payer 100 écus au porteur. Après avoir examiné cet ordre avec la plus fcrupuleufe attention, on reconnut qu'*Ifmaël Mulk* l'avoit écrit de fa propre main, & fcellé de fon fceau ordinaire. Le gouverneur ne put fe difpenfer de payer l'affignation : mais pour

ſe mettre à l'abri à l'avenir de pareilles lettres de change, il fit murer la porte du tombeau.

Près de la moſquée d'Iſmaël Mulk eſt un jardin, qui doit avoir appartenu à Iſchia ſon fils. On m'y montra un grand baſſin, & une machine hydraulique, qui dans ſon tems doit avoir préſenté un coup d'œil agréable : mais tout eſt déchu & preſque ruiné.

Dans la ville même & aux environs on voit un grand nombre de moſquées déſertes qui tombent en ruine, dont l'une, par le goût de ſon architecture inuſitée dans cette province, paroît avoir été bâtie par quelque pacha Turc. Les dévots qui ont cru, en élevant ces bâtimens ſacrés, tranſmettre leur mémoire à la poſtérité, ſe ſont bien trompés : leur nom eſt oublié, à meſure que les moſquées s'écroulent.

Les derniers ſeigneurs de *Taæs* ont montré plus de bon ſens dans le choix des édifices qu'ils ont élevés. Ils ont bâti de beaux palais pour eux & leur poſtérité, & ſe ſont contentés d'un petit *Kubbe* pour leur ſervir d'oratoire & de ſépulture. Par ce moyen ils ont épargné encore les terres, requiſes pour l'entretien des eccléſiaſtiques d'une moſquée inutile. Leurs palais ſubſiſtent & ornent la ville, qui d'ailleurs n'eſt pas trop bien bâtie.

Depuis la derniere guerre, on y voit beaucoup de maiſons ruinées, & même des places déſertes, converties en champs & en prairies.

Aux environs de *Taæs* on voit encore les ruines de deux anciennes villes. L'une eſt *Thobad*, ſituée près de la montagne de *Sabber* : il reſte des morceaux de ſes murailles & une grande moſquée. L'autre eſt *Oddene*, placée tout près de là ſur une hauteur de la montagne de *Sabber*, vis-à-vis *Kabbre*. Cette derniere étoit la réſidence des rois de cette contrée : on n'y voit plus que les débris de quelques moſquées. *Iſmaël Mulk* ayant bâti ſon tombeau au pied du roc de *Kabbre* quelques dévots de ſes ſujets voulurent habiter près de leur ſaint : d'autres, ſuivant cet exemple abandonnerent *Oddene* pour bâtir *Taæs*. Cette ville doit ainſi ſon origine à un ſaint, comme Loheya, Beit el Fakih & Mokha.

CHAPITRE III.

Dernieres révolutions de TAÆS.

UNE ville auſſi moderne ne peut gueres fournir à l'hiſtoire de l'Yemen. Elle a cependant eſſuyé, depuis quelques années, des révolutions

qui méritent d'être racontées, parce qu'elles servent à donner une idée des forces de l'*Imam*, & de la maniere de faire la guerre usitée chez les Arabes.

L'Imam *el Mansor Hossein* avoit donné le gouvernement de *Taæs* à son frere *Achmed*, qui ayant été rapellé, ne voulut plus quitter sa place. Avec un corps de troupes de 2000 hommes, qu'il avoit à sa solde, il se soutint pendant douze ans contre plusieurs armées, que l'Imam avoit envoyées pour le réduire à l'obeissance. *Achmed* fit frapper une monnoye à son coin, imposa des taxes sur les marchandises allant de Mokha à Sana, & se conduisit en souverain du pays, dont il avoit été gouverneur. Il ne prit cependant ni le titre d'*Imam*, ni celui de Roi, & se contenta de celui de *Sidi*, commun à tous les princes du sang de l'Imam.

A sa mort, *Sidi Achmed* laissa six fils, dont l'aîné *Abdulla* lui succéda, & vécut en paix avec l'Imam. En mourant, en 1759, il destina pour successeur son fils unique *Abdul Kérim*, âgé de 13 ans. Trois de ses oncles *Ali*, *Jachja* & *Machsen*, entreprirent à la fois, de le dépouiller de sa souveraineté. L'un s'empara de la forteresse de *Kahbre*, & chacun des deux autres, d'une porte avec

avec les tours adjacentes. Mais ces trois princes ayant peu de revenus, ne pouvoient ni entretenir beaucoup de ſoldats, ni acheter des proviſions. Ils manquoient ſur-tout de poudre, & quand l'un pouvoit en attraper quelques livres, il ne ceſſoit de faire tirer ſur ſes freres, tant qu'elle duroit. Mais ils n'en vinrent jamais à un combat en forme.

Dans ces circonſtances, le jeune *Abdul Kérim* écrivit à ſon oncle, l'Imam actuellement régnant, pour lui demander du ſecours, & pour le prier de le maintenir dans la poſſeſſion de ſes états. L'Imam, qui depuis long-tems avoit ſouhaité de ſe mêler de cette querelle, envoya une armée pour réduire les rebelles. Mais le *Nakib*, ou général *el Mas*, qui la commandoit, n'avoit point d'artillerie; réduit à attaquer la ville à coups d'arquebuſe tirés d'une moſquée hors des murs, il n'avançoit pas dans le ſiege.

Depuis pluſieurs années l'Imam avoit un ennemi dangereux, dans la perſonne d'un *ſchech* nommé *Abdurrab*, qui s'étoit emparé du territoire de *Hodsjerie*. Dans le tems du blocus de *Taæ*, ce ſchech s'approcha de Mokha, & l'Imam crut alors néceſſaire de ſe réconcilier avec cet ennemi. La paix ſe fit par l'entremiſe des géné-

raux, à condition que le ſchech donneroit du ſecours pour conquérir Taæs: mais ſes troupes dépourvues de canon, étoient auſſi peu en état de forcer la ville que celles de l'Imam. A la fin, l'habile *Abdurrab* employa un ſtratagème: il promit 1000 écus à douze ſoldats qui gardoient une tour, s'ils vouloient y faire une ouverture pour donner entrée à ſes troupes. Par ce moyen la ville fut priſe vers la fin de l'année 1760, & livrée au pillage.

Après la conquête de *Taæs*, l'Imam invita amicalement la famille de *Sidi Achmed*, & le *ſchech Abdurrab* de venir à *Sana*. Ce dernier, ayant de la répugnance d'aller voir ſon ancien ennemi, ne ſe décida à faire ce voyage que ſur la parole ſacrée de l'Imam, donnée par ſes généraux. L'Imam traita ce héros Arabe avec la plus noire perfidie, & le tua d'une maniere ignominieuſe. Il paya d'ingratitude ſes deux fideles généraux, & ne penſa plus à rétablir *Abdul Kérim* dans la principauté de ſon pere. J'ai vu à *Sana* ce jeune prince, qui, en allant à la moſquée, ſe faiſoit porter le paraſol, comme les autres princes du ſang. Deux de ſes oncles, *Sidi Jachja* & *Sidi Machſen*, furent enfermés comme des rebelles. Le troiſieme, *Sidi Ali*, ayant l'avantage d'être le

beaupere de l'Imam régnant, conserva sa liberté; mais il vit à Sana en simple particulier. Après ces arrangemens, l'Imam envoya à *Taæs* un Dola, comme dans les autres villes de ses états.

CHAPITRE IV.

Séjour à TAÆS.

LE Dola qui commandoit de notre tems dans cette vile, avoit été officier dans les troupes de l'Imam, & s'étoit avancé assez rapidement au grade de *Nakib*, sans devoir sa fortune à sa naissance, comme la plûpart des gouverneurs; son gouvernement, fort étendu, comprend aussi la montagne de *Sabber*, & le territoire de *Hodsjerie*, où se trouvent une multitude de *schechs*, dont les familles possedent depuis plusieurs siecles, de petites signeuries presque indépendantes. Ces schechs, quoique obligés de payer quelques redevances à l'Imam, sont extrêmement fiers de leur noblesse, & méprisent les gouverneurs qui en manquent. Notre dola avoit eu déja plusieurs différens avec ces nobles orgueilleux, qui lui résistoient. Il avoit mis en prison un de ces schechs mutins, & retenu une esclave que l'Arabe menoit

avec lui. Mais ayant été obligé, ſur un ordre de l'Imam, de mettre l'un & l'autre en liberté, il conſerva du reſſentiment contre ces ſchechs en général. Il détacha à la premiere occaſion une demi-douzaine de ſoldats, qui, ſuivant les ordres de leur maître, ſe conduiſirent avec inſolence dans ces montagnes: mais les ſchechs ne pouvant ſouffrir ces inſultes, les maſſacrerent tous. Depuis lors perſonne de Taæs n'oſoit ſe hazarder dans ces montagnes ſans riquer ſa vie. On diſoit même que les ſchechs ne s'appaiſeroient que quand l'Imam enverroit un autre dola.

La magnifique montagne de *Sabber* produit, ſuivant le dire des Arabes, toutes les plantes qu'on trouve dans le reſte du monde. *Mr. Forskal* voyoit tous les jours cette montagne devant ſes yeux, & avoit le chagrin de ne pouvoir pas obtenir la permiſſion d'y aller herboriſer. Il offrit, de faire venir à ſes frais un ſchech de la montagne, ſous la protection de qui il n'auroit rien à riſquer dans ſes courſes. Mais le dola refuſa toutes ſes propoſitions, & lui permit ſeulement de faire une petite courſe ſur la montagne de *Saurek*. Mon ami partit le 20 Juin, & revint déja le 22, parce qu'il avoit trouvé déſerts les villages de ce diſtrict, dont les habitans, à cauſe des vexations

inſupportables du dola, s'étoient établis ailleurs. Dans cette miſérable contrée *Mr. Forskal* n'auroit trouvé ni vivres ni ſureté.

Nous eûmes occaſion de voir la négligence avec laquelle les Arabes obſervent la lune, ou leur ignorance en aſtronomie. Dans le tems où les pélerins de la Mecque vont au mont *Arafa*, tous les muſulmans célebrent une fète nommée *Arafa* ou *Iorbân*, pour laquelle on tue une quantité immenſe de chameaux, de bœufs & de moutons. Tout le monde crut que cette fète commenceroit le 21 Juin: comme elle dure 3 jours, & que pendant ce tems-là les payſans ne viennent pas en ville, chacun avoit fait ſes proviſions de moutons, de ſucre & de farine pour faire des gâteaux dont on ſe régale. Dans cet intervalle, arriva un courier de *Sana*, avec la nouvelle qu'on y avoit aperçu la nouvelle lune un jour plus tard qu'on ne s'y étoit attendu, & que la fète ſe célébreroit le 22 Juin.

Le jour marqué, on en donna le ſignal par quelques coups de canon. Le dola, ſuivi d'une multitude de peuple, alla en proceſſion à la place quarrée hors de la ville, où il a coutume de faire ſa priere en plein air, dans les occaſions ſolemnelles. En revenant on ſe rendit à l'endroit où

les ſoldats faiſoient la parade, & où les principaux de la ville s'exercent au *Dsjerid.* Le dola, en voulant montrer ſon adreſſe fut jetté à terre par ſon cheval : cependant chacun retourna chez ſoi, fit bonne chere, mâcha du *Kaad* & fit brûler des aromates dans ſa maiſon.

Pour mettre à profit notre ſéjour à *Taæs*, j'avois envie de faire quelques courſes dans l'intérieur des terres; mais je n'oſois l'entreprendre, à cauſe des troubles dont le pays étoit agité. Je voulus me contenter de copier une inſcription qui eſt dans la fortereſſe, & *Mr. Forskal* reprit le deſſein de faire venir un ſchech de la montagne de *Sabber.* Le dola nous accorda l'une & l'autre de nos demandes; mais à minuit il nous envoya dire, qu'il avoit reçu une lettre du dola de *Mokha* qui exigeoit que nous retournaſſions inceſſamment dans cette derniere ville. Nous ſentîmes bien que cette lettre étoit ſuppoſée, & nous refuſâmes de partir. Cependant les chameaux arriverent de grand matin pour nous tranſporter à Mokha: mais nous les renvoyâmes. Avec des Turcs nous n'aurions pas oſé agir ſi librement.

Nous ne comprîmes rien à la conduite du dola, ſinon qu'il avoit deſſein peut-être, à l'exemple de celui de Mokha, de nous extorquer quel-

que préſent conſidérable. Mais n'ayant pas envie d'entrer dans ſes vues, nous tâchames d'obtenir une audience particuliere pour lui faire entendre raiſon. Notre domeſtique fut renvoyé pluſieurs fois, ſous différens prétextes. A la fin, à force de patience, *Mr. Forskal* parvint à parler au dola, & pour le gagner lui demanda ſimplement de nous permettre d'attendre ici la réponſe de l'Imam, ſans faire mention de nos projets. Mais le gouverneur ne l'écouta pas, & lui dit: puiſque vous n'avez pas voulu croire mes domeſtiques, c'eſt moi qui vous ordonne à préſent de partir demain pour Mokha.

CHAPITRE V.

Départ de TAÆS *pour* SANA.

NE voyant plus moyen de réſiſter aux ordres du dola, nous avions déja empaqueté nos hardes, lorſque notre ſituation changea ſubitement. Un exprès nous apporta une lettre du dola de *Mokha*, dans laquelle étoient renfermées trois autres; l'une pour l'Imam, l'autre pour ſon viſir, & la troiſieme pour notre dola de Taæs. Il nous mandoit que l'Imam nous permettoit de

venir à *Sana*, & nous prioit d'apporter avec nous nos curiofités. Il faifoit part au dola de *Taæs* des ordres de leur maître, & le prioit de faciliter notre départ pour *Sana. Mr. Forskal* porta tout de fuite cette lettre au gouverneur: mais n'ayant pas pu lui parler, il la remit à un domeftique.

Nous crûmes alors nos affaires en regle, & nous ferions partis fans nous adreffer encore au dola, fi fans fon entremife, nous euffions pu avoir des chameaux. Les loueurs de ces bêtes de fomme font une efpece de maîtrife, & les voyageurs font obligés de s'adreffer au chef de la compagnie, qui répartit alors fur les propriétaires, felon leur tour, le nombre de chameaux qu'ils doivent fournir. Malheureufement le dola lui-même étoit à la tête de cette compagnie, & devoit, à fon tour, fournir les chameaux. Nous lui fimes favoir que nous nous préparions à partir. Il donna pour réponfe, que les chameaux étoient prêts pour nous tranfporter à Mokha, puifque les ordres, touchant notre voyage à Sana, regardoient uniquement le dola de Mokha.

Dans l'embarras où nous mit ce procédé du dola nous ne favions de qui attendre quelque fecours. On nous raconta, probablement à deffein, plufieurs traits d'équité & de générofité du Kadi, qui

avoit ramené à la raiſon le gouverneur dans des cas ſemblables au nôtre. Nous expoſâmes donc nos griefs à ce juge, & nous lui montrâmes nos lettres de Mokha. Il trouva la conduite du dola très-déraiſonnable, & lui écrivit ſur le champ, de prendre garde, & de ne rien faire contre les ordres de l'Imam. Le dola répondit, qu'il ne s'oppoſoit pas à notre voyage à Sana, mais qu'il nous demandoit un jour pour écrire à la cour ſes lettres à notre occaſion. Nous offrîmes d'en attendre deux ou trois: malgré cela, des domeſtiques du dola vinrent le lendemain nous dire de ſa part, de partir pour Mokha. Nous retournâmes chez le Kadi, qui, inſtruit de tout, avoit déja écrit le matin au dola: " n'agis pas d'une „ maniere intéreſſée avec ces gens-là, car ce ſont „ des étrangers. „ Le *Baskateb* nous dit le ſoir, que le dola avoit été bien fâché de ce que ſes domeſtiques s'étoient ſervis de ſon nom, pour nous faire un meſſage qu'il n'avoit par ordonné. Mais nous ſavions à quoi nous en tenir à cet égard.

Le domeſtique du dola de Mokha nous devenant inutile, nous le renvoyâmes avec une bonne récompenſe. Mais puiſque nous avions beſoin d'un guide qui connût l'intérieur de l'Yemen,

nous priâmes le Kadi de nous indiquer un tel homme, & il eut la politeſſe de nous envoyer un Arabe, qui nous accompagna enſuite juſqu'à Mokha, & dont nous fûmes parfaitement contens. Le dola, pour réparer ſes procédés, voulut auſſi paroître nous gracieuſer, & ordonna à un de ſes ſerviteurs de faire le voyage avec nous. Cet homme eut la naïveté de ſtipuler d'avance, devant pluſieurs perſonnes de diſtinction, le ſalaire que nous devions lui donner.

Le Kadi, ſans que nous l'euſſions demandé, eut la généroſité de nous remettre une lettre de recommandation pour le viſir de l'Imam, dans laquelle il lui diſoit: " ſi l'on t'a mandé quelque „ choſe au deſavantage de ces Francs, garde-toi „ de le croire. „ Nous euſſions ſouhaité de faire préſent d'une montre à ce juge, dont la probité & la bienfaiſance nous inſpiroient la plus grande vénération & la plus vive gratitude; mais on nous avertit qu'il n'accepteroit rien, pour ne point paroître avoir pris notre parti par des vues intéreſſées.

Nous ne pûmes plus voir le dola avant notre départ: il évita notre viſite ſous prétexte de maladie. Nos amis nous aſſurerent cependant, qu'il étoit tombé réellement malade, à cauſe du cha-

grin que lui avoit donné notre résistance à ses volontés ; résistance, qui, à ce qu'on prétendoit, l'avoit avili aux yeux des habitans de la ville.

Les procédés de ce gouverneur ne nous avoient pas causé moins de chagrin. J'attribue même aux agitations, dont *Mr. Forskal* fut tourmenté à cette occasion, le commencement de l'indisposition, qui peu de tems après conduisit mon ami au tombeau.



SECTION XIII.

VOYAGE A SANA.

CHAPITRE I.

Route de TAÆS *à* JERIM.

DEPUIS *Taæs*, d'où nous étions partis le 28 Juin, nous ne rencontrâmes les deux premiers jours, que de méchantes huttes à café, & peu de villages, une petite ville, & la plûpart de ces villages tombent en ruine. La contrée est mal cultivée & presque déserte ; cet état de délabrement paroît l'effet des dernieres guerres pour la succession de Taæs.

Le troisieme jour nous parvînmes à la montagne de *Mharras*, que j'avois déja passée dans une de mes précédentes courses. Un orage violent qui nous surprit, nous montra, par les torrens descendus des montagnes, l'origine des ravins, dont on traverse l'un sur un pont de pierre solide & d'une seule arche.

On appelle *Mattrach* les grandes auberges qu'on trouve depuis le Téháma jusqu'ici. Ce sont

des maisons particulieres, dont le propriétaire ne fournit aux voyageurs que le couvert, pour l'ordinaire assez mal assuré. Depuis *Mharras* jusqu'à *Sana*, on rencontre à chaque demi-journée de chemin une grande *Simseræ*, construite en briques cuites. Ces édifices, comme les *Karavanserais* en Turquie, ont été bâtis par des gens riches pour la commodité des voyageurs, qui y trouvent un logement sûr, mais aucun autre mets que du café, du ris, du pain & du beurre. Il faut apporter avec soi les autres provisions.

Le premier Juillet, après avoir traversé le mont *Mharras* sur un chemin pavé, nous vîmes une contrée plus fertile, & après avoir passé plusieurs villages & quantité de *Madsjils*, nous arrivâmes à *Abb*. Cette ville, située sur le sommet d'une montagne, est entourée d'une bonne muraille, & contient 800 maisons, la plûpart bien bâties. Elle a des rues pavées, & un bon nombre de petites mosquées. A côté d'une de ces mosquées est un grand réservoir, dont l'eau amenée par un aqueduc d'une haute montagne voisine, se distribue dans toutes les maisons de la ville.

A peu de distance, entre *Abb* & *Dsjobla*, se trouvent deux ruisseaux, dont l'un, qui coule à l'ouest, est la source de la riviere *Zébid* : l'au-

tre, qui prend ſon cours vers le ſud, forme la riviere *Meidam*, qui ſe jette dans la mer près d'*Aden*. Le partage de ces eaux, & l'origine de deux rivieres conſidérables dans cette contrée, paroiſſent indiquer qu'elle eſt le point le plus élevé de la partie montueuſe des états de l'Imam. La hauteur du mont *Sumâra*, que nous paſſâmes le lendemain, en eſt une nouvelle preuve.

Nous deſcendîmes la montagne d'*Abb* par de bons chemins pavés, & nous traverſâmes un terrain fort inégal, parſemé de villages, de *Madsjils* & de maiſons d'abri pour les voyageurs. Aucun endroit remarquable ne ſe préſenta, excepté la ville de *Mechader*, ſituée ſur une montagne, & la réſidence d'un dola.

Après avoir couché dans une *Simſeræ*, nous commençâmes à monter la montagne de *Sumâra*, beaucoup plus haute que celle de *Mharras*, par des chemins qu'on avoit rendus praticables aux chameaux, en les pavant & en les faiſant tourner autour des hauteurs eſcarpées. A la moitié de l'élévation de la montagne, eſt le village de *Menſil*, qui a une ſuperbe *Simſeræ* toute bâtie en pierre de taille. Nous eûmes ſur le toit un appartement commode, dont *Mr. Forskal* qui étoit tombé dans un état de foibleſſe extrême, avoit le plus grand beſoin.

Nous y reſtâmes le lendemain, & nous euſſions ſouhaité d'y ſéjourner juſqu'à ce que notre ami eût été un peu mieux : mais nos chameliers ne crurent pas trouver dans ce village la nourriture néceſſaire pour leurs bètes de ſomme : ils nous propoſerent de pouſſer juſqu'à *Jerim*, ville peu diſtante, & nous promirent de faire porter notre malade par des hommes, dans les chemins eſcarpés du mont *Sumâra*.

Ils nous perſuaderent, & nous partîmes le 5 Juillet. Je voulus prendre les devants & profiter de la fraîcheur : imprudence impardonnable dans des lieux où l'air eſt ſi vif. Je gagnai un gros rhume, des vomiſſemens, & une ſoif inexprimable, que je n'aurois pu étancher dans cette montagne déſerte, ſi un payſan rencontré par hazard, ne m'eût pas prêté ſa cruche d'eau. Je ne vis rien dans ce trajet, qui fût digne de mon attention qu'un château tombé en ruine & ſitué ſur la cîme du mont *Sumâra* : il appartient à la famille *Haſſan*. Dans ces environs doivent demeurer deux tribus d'Arabes errants ; mais qui habitent actuellement des villages. Il n'y a plus de *Bedouins* dans les états de l'Imam.

On n'avoit pas pu engager les Arabes à porter un chrétien, & en conſéquence on avoit attaché

Mr. Forskal dans ſon lit, ſur un chameau. Quoiqu'on l'eût tranſporté lentement, il arriva à *Jerim* dans un état déplorable. Nous ſentîmes alors, que, malgré l'habitude de vivre comme les habitans de ce pays, nous ne pouvions pas nous paſſer de certaines commodités en cas de maladie.

CHAPITRE II.

De la Ville de JERIM.

NOUS étions logés dans une auberge publique: mais la foule des ſpectateurs curieux de voir des Européens, devint ſi importune, que nous louâmes en ville un appartement plus tranquille, où nous pouvions attendre à loiſir le rétabliſſement de notre compagnon de voyage. Nous fûmes convaincus alors de l'impoſſibilité de trouver des porteurs pour ſoulager un malade: notre domeſtique mahométan s'obſtina à ne vouloir pas aider à porter *Mr. Forskal* d'une maiſon à l'autre; il fallut le faire nous-mêmes.

Jerim n'eſt qu'une petite ville, où réſide un dola, dans un château ſitué ſur un rocher. Les maiſons y ſont bâties en pierres, & en briques

ſéchées

féchées au foleil. Au refte cette ville, ou plutôt ce bourg, ne me parut contenir rien de remarquable.

A la diftance de deux milles de *Jerim*, étoit fituée, fuivant la tradition des Arabes, une ville fameufe, nommée *Dhafar*, dont on ne voit plus que peu de ruines. Le premier magiftrat de *Jerim* me dit cependant, qu'on y trouve encore une groffe pierre avec une infcription, que ni les juifs, ni les mahométans ne peuvent déchiffrer. Dans cet endroit étoit apparemment la ville de *Taphar*, dont les anciens hiftoriens parlent comme de la réfidence des *Hamjâriens*: fi l'on peut découvrir des infcriptions *Hamjâriennes* ce fera peut-être dans ces décombres. Les Arabes foutiennent que *Dhafar* a été la réfidence de *Saad el Kammel*, roi de toute l'Arabie, héros fameux, & qui a vécu il y a 1800 ans.

Nous trouvâmes à l'eft du mont *Sumâra*, un climat tout différent de celui que nous venions de quitter à l'oueft. De *Taæs à Menfil* il avoit plu prefque tous les jours, & nous avions vu la terre couverte de la plus belle verdure. A *Jerim* au contraire, il n'étoit tombé depuis trois mois aucune pluye, quoiqu'on eût entendu le tonnerre prefque tous les jours dans l'éloigne-

ment. Cette ſéchereſſe étoit ſi favorable à la multiplication des ſauterelles, qu'elles avoient dévoré la plus grande partie des fruits de la terre. Les habitans de *Jerim* réſolurent de faire le 8 Juillet des prieres publiques, pour obtenir de la pluye : ils ſe rendirent à cet effet, en proceſſion dans une place hors de la ville, deſtinée à ces ſolemnités. La proceſſion étoit compoſée de beaucoup d'eccléſiaſtiques, en habits qui marquoient leur humiliation. Deux vénérables Schechs marchoient à la tête, portant des caſſettes ouvertes remplies de livres. Toute la proceſſion chantoit & répétoit de courtes prieres. A peine cette cérémonie fut finie, que nous eûmes le même ſoir un orage avec de la grèle & une forte pluye. Quelque tems après, les pluyes devinrent plus fréquentes : entre les tropiques elles ont leur période régulier, de chaque côté des grandes chaînes de montagnes.

On vendoit dans tous les marchés des ſauterelles à vil prix : car elles étoient ſi prodigieuſement répandues dans la plaine près de *Jerim*, qu'on pouvoit les prendre à pleines mains. Nous vîmes un payſan qui en avoit rempli un ſac, & qui alloit les ſécher pour ſa proviſion d'hyver. Quand de l'autre côté du mont *Sumâra* il ceſſoit deux

heures de pleuvoir, il venoit des légions de ces insectes du côté de *Jerim*; de sorte que nous vîmes les paysans de *Mensil* courir par les champs pour les chasser, afin de préserver leurs campagnes d'une désolation entiere.

Dans les rues de *Jerim* nous vîmes un époux allant au bain en cérémonie. Des jeunes garçons sautant au son d'un tambourin, précédoient la marche: des personnes de tout âge, tirant des coups de pistolet, les suivoient; & l'époux avec ses amis fermoient la procession. Le soir on vit paroître une quantité de flambeaux, qui formoient une assez jolie illumination.

Un jour nous eûmes le spectacle de deux gladiateurs, qui, pour quelques sous, faisoient voir leur adresse en pleine rue. Ils portoient des masques, les premiers que j'aye vu en Orient; & ils étoient armés d'un poignard & d'un bouclier. Ils ne se battoient pas à outrance, leur savoir consistoit en sauts, & en plusieurs tours de souplesse.

Tâchant toujours d'éviter la foule, je n'avois jamais vu les marchés en Arabie, quoiqu'ils fassent un des amusemens des habitans. Pour me distraire un peu, j'allai à celui de *Jerim*. Il s'y étoit assemblé beaucoup de monde, principale-

ment des payſans qui venoient vendre leurs denrées. Je n'apperçus aucune boutique fournie de marchandiſes de quelque valeur. Beaucoup de tailleurs, de cordonniers, de forgerons & d'autres artiſans, étoient aſſis le long d'une rue, derriere des murailles baſſes, & travailloient à leur métier en plein air. Je vis auſſi des ventouſeurs, qui font des inciſions avec un couteau ordinaire, & appliquent ſur les playes des cornes de bouc, coupées vers la racine.

CHAPITRE III.

Mort de Mr. FORSKAL.

LES premiers jours après notre arrivée à *Jerim*, la maladie de *Mr. Forskal* parut diminuer. Mais bientôt après, elle le reprit avec tant de violence que nous déſeſpérâmes de ſa guériſon. Le 10 Juillet vers le ſoir, il tomba dans une profonde léthargie, & mourut dans cet état, le lendemain matin. Sa perte nous cauſa les plus vifs regrets. A l'occaſion de ſes courſes botaniques, il avoit appris, mieux qu'aucun de nous, la langue arabe & ſes différens dialectes. Les fatigues & le manque de commodités ne le rebutoient point,

il savoit se prêter aux mœurs & aux manieres des habitans ; attention indispensable pour ceux qui veulent voyager avec fruit en Arabie. Enfin il paroissoit fait pour un voyage, tel que nous l'avions entrepris.

Il falloit notifier au gouvernement la mort de notre compagnon, & nous envoyâmes à cet effet, le domestique du dola de *Taæs*, au dola & au Kadi de *Jerim*. Ce dernier eut la politesse de nous indiquer un Arabe, qui pourroit nous vendre une place pour enterrer le défunt. Le marché que nous fîmes avec cet homme, n'eut pas lieu, parce que cette place se trouvant près d'un canal destiné à arroser des prairies, les possesseurs de ces fonds avoient menacé notre Arabe d'un procès, si l'eau venoit à manquer à cause du corps d'un chrétien. Nous trouvâmes tout de suite une autre place, pour le même prix.

Le dola témoigna ensuite qu'il désiroit de conférer avec quelqu'un de notre compagnie : il me dit, qu'en qualité de gouverneur il avoit le droit d'aubaine sur la succession des Juifs & des Banians, qui mouroient dans son gouvernement. Je lui répondis, que le défunt n'étoit ni Juif ni Banian, mais Européen ; & que le dola

de Mokha n'avoit formé aucune prétention ſur la ſucceſſion d'un de mes compagnons, mort dans cette ville. Le fils du dola m'expliqua alors les intentions de ſon pere, qui s'attendoit au moins, à un préſent conſidérable. Je lui dis, que les Européens étant accoutumés de ne rien payer ſans en exiger quittance, nous verrions ce que nous aurions à faire, ſi l'on nous donnoit par écrit ce qu'on exigeoit de nous. Le dola inſtruit que nous allions à *Sana*, & craignant apparemment nos plaintes, nous laiſſa en repos.

Notre plus grand embarras fut de trouver des porteurs, quoique nous promîmes de les payer largement. A la fin nous pûmes engager ſix hommes à porter le mort au milieu de la nuit, juſqu'au lieu de ſa ſépulture. Ils s'acquitterent de ce devoir en courant & en ſe cachant le mieux poſſible; tant ces gens ont de l'averſion pour toucher un chrétien.

Nous crûmes devoir enſevelir notre ami défunt ſans une biere : mais nous euſſions mieux fait de ſuivre la mode Arabe, & de l'envelopper ſimplement d'un linceul. Le cercueil fit croire au peuple, que les Européens enterroient des richeſſes avec leurs morts. On nous apprit à *Sana*, qu'on avoit déterré de nuit le corps de *Mr.*

Forskal, & que le linceul dont il étoit envelop-pé, avoit disparu après qu'on eut ouvert la biere. Le dola obligea les juifs à l'enterrer de nouveau, & leur laissa le cercueil pour leur peine.

CHAPITRE IV.

Route de Jerim à SANA.

APRÈS l'enterrement de notre ami, nous n'eûmes rien de plus pressé que de continuer notre route. Etant partis le 13 Juillet de *Jerim*, nous fimes quatre milles par des chemins pierreux & dans une contrée ingrate, & nous arrivâmes le même jour à *Damar*. Dans cette route, les gens qui vendent du *Kischer* sont si misérables, qu'ils n'habitent pas seulement des cabanes, & se tiennent en rase campagne.

Comme nous avions séjourné long-tems à *Jerim*, les habitans de *Damar* étoient instruits de notre passage. Il y passe rarement des Européens; aussi le peuple, fort curieux de nous voir, vint à notre rencontre à plus d'une demi-lieue de la ville. Amesure que nous approchions, le concours

augmenta ; de ſorte que , pour être plus tranquilles , nous louámes une maiſon vuide , au lieu de deſcendre dans une auberge. Notre précaution, nous ſervit peu , & nous ne pouvions percer la foule pour parvenir à notre logement. *Mr. Cramer* , monté ſur ſon mulet , força le paſſage : on cria alors contre l'inſolence des infideles , & on commença à jetter des pierres contre les ouvertures des fenêtres. Nous voulûmes demander une garde au dola ; mais on nous dit qu'il n'avoit en tout que 30 ſoldats , & qu'il craignoit lui-même la populace. Enfin le premier magiſtrat , venu pour conſulter notre médecin , nous conſeilla de ne pas faire attention à la pétulance des étudians , qui jettoient des pierres pour nous attirer aux fenêtres. Le tumulte ceſſa bientôt , & la foule s'écoula.

La ville de *Damar* eſt ſituée dans une plaine fertile : capitale d'une province , elle a un dola qui réſide dans un vaſte château. Dans ſon territoire ſe trouvent les plus beaux haras de l'Yemen. Elle a une célébre univerſité , où 500 jeunes gens font ordinairement leurs études. La ville eſt ouverte , bien bâtie , & très-gande , puiſqu'elle doit contenir 5000 maiſons. Les juifs habitent un village ſéparé : mais les banians peu-

vent demeurer en ville au milieu des musulmans.

Dans aucune ville notre médecin n'auroit pu avoir plus de pratique. Ne voulant pas sortir à cause du tumulte, on lui appporta des malades dans leurs lits, & un habitant fit avec nous le voyage de *Sana*, uniquement pour être à portée de le consulter.

Près de la ville est une montagne qui contient une mine de soufre. Dans une autre un peu plus éloignée, on trouve ces belles cornalines si estimées des Arabes.

Notre domestique Européen se trouvant indisposé, nous le laissâmes à *Damar*, pour qu'il pût nous rejoindre à plus petites journées. A son arrivée, il se plaignit de ce que personne n'avoit voulu le loger en chemin: les Arabes craignoient de le voir mourir chez eux, & d'être obligés de l'enterrer.

Le 14 Juillet nous traversâmes une plaine, entourée de montagnes pelées & arides. Près du chemin se trouve, à un mille de *Damar*, la petite ville de *Mauahhel*, où résidoit l'Imam, que l'*Auteur du voyage de l'Arabie heureuse* avoit vu au commencement de ce siecle. Le chemin devint fort pierreux, & la campagne aussi maré-

cageuſe que mal cultivée juſqu'à *Suradsje*. Depuis cet endroit juſqu'à *Sana*, tous les villages ſont entourés de jardins, remplis de vignes & d'arbres fruitiers. Nous eſſuyâmes de la grêle, accompagnée de violents coups de tonnerre, & nous ne rencontrâmes plus ni *Madjils*, ni maiſons deſtinées pour ſervir d'abri aux voyageurs.

Le lendemain nous eûmes des chemins plus mauvais encore, ce qui nous ſurprit à cauſe du voiſinage de la capitale. Nous vîmes *Hodafa*, village ſitué ſur un rocher eſcarpé, où il doit ſe trouver une inſcription remarquable ſur un ancien mur. On m'en avoit parlé à *Taæs*, & j'appris d'un juif à *Sana*, que ces caracteres ne reſſembloient ni aux arabes ni aux hébraïques. Je les ſoupçonne auſſi *Hamâriens*, & je ſuis fâché de n'avoir pas pu les examiner.

Après avoir paſſé pluſieurs mauvais villages, nous vînmes à *Seijan*, village qui avec *Suradsje*, eſt de l'apanage des princes du ſang; nous y remarquâmes beaucoup de maiſons ruinées. Comme il ne tombe pas aſſez de pluye dans ce pays, on a ménagé au bas des collines, de magnifiques réſervoirs, d'où l'eau ſe diſtribue dans les champs avec beaucoup de fraix & de travail.

Eſpérant de pouvoir faire notre entrée à *Sana* le

16 Juillet, nous mînes le matin nos habits turcs, un peu plus honnêtes que les habits arabes, que nous avions portés en voyage. Nous paſſâmes ſur un pont de pierre, une petite riviere qui ſe perd bientôt dans le ſable, & nous nous arrêtâmes près du village de *Hadde*, où l'Iman a un jardin, ou plutôt un verger, à un mille de *Sana*.



SECTION XIV.

SÉJOUR A SANA, A LA COUR DE L'IMAM.

CHAPITRE I.

Arrivée à SANA.

LE 16 Juillet de bon matin, nous avions fait prendre les devants à un domeſtique, avec une lettre adreſſée au *Fakih Achmed*, pour annoncer notre arrivée à ce *Viſir* de l'Imam. Mais ce ſeigneur deja inſtruit du terme de notre voyage, nous avoit prévenu, & envoyé à notre rencontre un de ſes principaux ſecrétaires, pour nous ſouhaiter la bien-venue. Ce député nous rapporta qu'on nous attendoit depuis long-tems, & que l'Imam avoit loué pour nous à *Bir el Aſſab*, fauxbourg de Sana, une jolie maiſon de campagne.

Nous apprîmes que le viſir avoit auſſi une maiſon de plaiſance dans le même fauxbourg. Quand nous arrivâmes près de ce jardin, le ſecrétaire nous pria de mettre pied à terre. Nous crûmes que nous ſerions introduits chez le viſir :

mais le ſecrétaire & nos domeſtiques muſulmans, reſterent ſur leurs ânes, pendant que nous étions obligés de marcher à pied, encore aſſez loin avant d'arriver à notre logement. Nous ne nous attendions pas à cette cérémonie humiliante de la part des Arabes qui ſe piquent de politeſſe.

Nous trouvâmes dans notre maiſon de campagne de jolis appartemens; mais abſolument vuides & dépourvus de tout. Nous étions donc auſſi mal que dans aucun village de l'Yemen, & plus mal que dans un caravanſerai, où nous aurions pu nous procurer au moins la nourriture. Il falloit donc attendre, juſqu'à ce que nous euſſions fait chercher quelques vivres dans la ville. A côté de notre maiſon étoit un verger, où les arbres paroiſſoient être venus ſans aucune culture.

Le lendemain matin, l'Imam nous envoya un préſent, conſiſtant en cinq moutons, en bois, en ris, en bougies & en épiceries. Celui qui vint nous offrir ces proviſions, étoit chargé en même tems de nous faire des excuſes, de ce que l'Imam ne pouvoit nous voir ces deux jours, parce qu'il étoit occupé à payer les troupes étrangeres qu'il avoit à ſa ſolde. Ce délai nous eût été indifférent, ſi en même tems on ne nous

eût pas enjoint de ne pas ſortir de la maiſon, avant d'avoir eu notre audience. Nous euſſions ſouhaité de mettre à profit notre ſéjour dans cette ville.

On avoit oublié de nous avertir, que l'étiquette nous défendoit auſſi, de faire venir chez nous des gens du pays, avant d'avoir paru à la cour. Nous avions une connoiſſance à Sana, ſavoir un juif qui avoit fait avec nous le voyage du caire à Loheya. Ce juif, quoique d'une famille des plus riches & des plus diſtinguées de ſa nation, s'étoit mis à notre ſervice comme ſimple domeſtique, pour pouvoir voyager avec plus de ſureté en notre compagnie, ou pour épargner la dépenſe. Auſſitôt qu'il apprit notre arrivée, il vint nous faire viſite, & nous amena le lendemain un des grands aſtrologues de ſa nation. En même tems arriva le ſecrétaire du viſir *Fakih Achmed.* Les deux juifs ſe leverent pour lui témoigner du reſpect : mais le ſecrétaire, irrité de ce qu'ils avoient oſé enfreindre l'étiquette, les chaſſa de notre maiſon, & ordonna à nos domeſtiques de ne laiſſer entrer perſonne, juſqu'à ce que nous euſſions paru devant ſon maître.

CHAPITRE II.

*Audience de l'*IMAM.

LE 19 Juillet, le ſecrétaire du viſir *Fakih Achmed* vint nous prendre, pour nous mener à l'audience de l'Imam, dans le palais *Buſtan el Metwokkel.* Nous nous étions attendus d'être introduits en particulier chez ce ſouverain, & tout au plus en préſence de quelques-uns de ſes principaux courtiſans. Nous fûmes donc étonnés de voir les préparatifs d'une grande cérémonie. La cour étoit ſi remplie de chevaux, d'officiers, & d'autres Arabes, que nous aurions eu de la peine à percer la foule, ſi le *Nakib Gheir Alla*, jadis eſclave & alors grand-écuyer, ne fût venu avec un gros bâton à la main, pour nous faire place.

La ſalle d'audience étoit un quarré ſpacieux & voûté. Au milieu il y avoit un large baſſin, avec quelques jets d'eau, qui s'élevoient à la hauteur de quatorze pieds. Derriere ce baſſin, près du trône, ſe trouvoient deux larges gradins, de la hauteur d'un pied & demi chacun; ſur le trône étoit un eſpace couvert d'étoffe de ſoye, dans lequel, comme des deux côtés, on

avoit placé de vaſtes couſſins. L'Imam s'aſſit ſur le trône entre les couſſins, les jambes croiſées à la maniere des orientaux; ſa robe étoit d'un verd clair, à larges manches. Il avoit de chaque côté de la poitrine un riche lacis d'or, & ſur la tête un large turban blanc. Ses fils étoient placés à ſa droite, & ſes freres à ſa gauche. Vis à vis ſur le gradin le plus élevé ſe tenoit le viſir, & nous occupions le gradin au deſſous de lui. Des deux côtés de la ſalle étoient rangés quantité des principaux Arabes.

Nous fûmes conduits tout droit à l'Imam, pour lui baiſer le revers & la paume de ſa main, comme auſſi le pan de ſa robe. C'eſt une faveur particuliere, quand les princes mahométans donnent la paume de la main à baiſer. Dans toute la ſalle régnoit un ſilence profond: mais à peine un de nous eut touché la main de l'Imam qu'un héraut cria: "Dieu conſerve l'Imam!" Tous les aſſiſtans répéterent à haute voix les mêmes paroles. Occupé comme j'étois à méditer mon compliment en Arabe, cet appareil bruyant me troubla un peu; mais j'eus le tems de me remettre.

Comme le langage de la cour à Sana eſt fort différent de celui du Téhâma, qui ſeul nous étoit

un

un peu familier, & que nous parlions même imparfaitement, nous prîmes notre domestique de Mokha pour interprete : le visir, qui par un long séjour au Téhâma, avoit appris ce dialecte, rendit à l'Imam le même service. La conversation, par conséquent, ne pouvoit être ni longue ni intéressante. Nous ne crûmes pas devoir faire mention des vrais motifs de notre venue en Arabie: nous dîmes, que, voulant prendre le chemin le plus court pour aller aux colonies Danoises dans les Indes, nous avions tant entendu parler de la sureté & de l'abondance, qui régnoient dans les états de l'Imam, que nous avions désiré d'en être témoins oculaires, pour pouvoir en faire le récit à nos compatriotes. L'Imam nous dit, que nous étions très-bien venus dans ses états, & que nous y pouvions séjourner librement, aussi long-tems qu'il nous plairoit. Après avoir répété la cérémonie de baiser les mains de l'Imam, & avoir entendu les acclamations réitérées des spectateurs, nous nous retirâmes comme nous étions venus.

A notre retour, l'Imam envoya à chacun de nous une petite bourse contenant 99 *Komassis*, dont 32 font un écu. Cette civilité paroît devoir blesser la délicatesse d'un voyageur : mais quand

on fait attention qu'un étranger, qui ne connoît pas la valeur des monnoies eſt obligé de faire une dépenſe journaliere pour ſes proviſions, & riſque d'être trompé par les changeurs, on ne trouvera pas cette attention, de ſe pourvoir de petite monnoie, ſi déplacée. Ainſi nous acceptâmes ce préſent, malgré notre réſolution de n'être pas à charge aux Arabes.

CHAPITRE III.

Viſite au Viſir FAKIH ACHMED.

EN Turquie perſonne n'eſt admis à l'audience du Sultan, ſans avoir fait viſite au viſir. La coutume eſt directement oppoſée en Yemen. Après avoir eu l'honneur d'être préſentés à l'Imam dans la matinée nous fûmes invités l'après-midi chez le *Fakih Achmed*, à ſa campagne près de *Bir el Aſſab.* On nous pria en même tems, d'apporter avec nous les curioſités que nous avions montrées à l'*Emir Farhân* à Loheya, & à pluſieurs Arabes de diſtinction dans d'autres villes. Ces raretés n'étoient autre choſe, que des microſcopes, des thermometres, des lunettes d'approche, des cartes géographiques, &c. Je

ne voulus pas risquer de produire mes instrumens de mathématiques ; je craignis qu'un *scheck* n'engageât le visir à m'en demander pour son usage.

Le visir nous reçut avec beaucoup de politesse, & nous témoigna le plus grand contentement de tout ce que nous avions étalé à ses yeux. Il nous fit plusieurs questions, qui prouvoient ses connoissances, & une application aux sciences, peu commune parmi ses compatriotes. Il avoit profité du commerce avec les étrangers, Turcs, Persans & Indiens, & par ce moyen il avoit acquis des idées sur la géographie. Les Arabes s'imaginent que l'Europe est située au sud de leur pays, parce que les Francs y viennent des Indes. Mais le *Fakih* connoissoit très-bien la position des différens états de l'Europe, tout comme leur puissance & leurs forces sur mer & sur terre. On ne pourroit pas en attendre davantage d'un savant Arabe, qui n'avoit jamais vu une carte géographique.

Nous avions lu dans la plûpart des relations, que dans tout l'Orient un inférieur n'osoit pas se présenter devant son supérieur, sans lui offrir un présent. Nous désirions d'ailleurs répondre aux politesses dont on nous avoit comblés, &

de marquer notre reconnoiſſance pour les cadeaux qu'on nous avoit faits. Par ces deux raiſons nous réſolûmes de ſaiſir cette occaſion pour offrir à l'Imam & au Fakih, en les remettant au dernier, quelques pieces de mécanique, comme des montres & des inſtrumens peu connus en Arabie. Nous apprîmes bientôt après, qu'on ne s'étoit pas attendu à une telle galanterie, puiſque n'étant pas marchands, nous n'avions aucune faveur à demander. Cependant le tout avoit été accepté très-gracieuſement. Les Turcs regardent comme un tribut les préſens des Européens : mais à la cour de Sana on parut penſer différemment.

La maiſon de campagne du viſir n'avoit pas une grande étendue : elle étoit même toute ouverte d'un côté ; le jardin étoit garni de beaucoup d'arbres fruitiers ; au milieu jailliſſoit un jet d'eau, ſemblable à celui que nous avions vu dans la ſalle d'audience de l'Imam. On mettoit l'eau en mouvement, en l'élevant dans le réſervoir, par le moyen d'un âne & de ſon conducteur. Ce jet d'eau n'étoit pas un embelliſſement : mais il rafraîchiſſoit l'air, ce qui eſt bien agréable dans les pays chauds. Nous en vîmes de pareils dans tous les jardins des principaux de Sana.

CHAPITRE IV.

De la *Ville de* SANA.

LA ville de Sana eſt ſituée au pied de la montagne de *Nikkum*, ſur laquelle on voit encore les ruines d'un château bâti par *Sem*, ſuivant l'opinion des Arabes. Près de cette montagne eſt le château; de l'autre côté coule un ruiſſeau, & tout près le *Buſtan el Metwokkel* jardin ſpacieux, conſtruit par l'Imam *Metwokkel* & embelli par un beau palais, que l'Imam régnant y a fait bâtir. Les murs de la ville faits de briques ſéches, ſéparent ce jardin, qui eſt entouré d'un mur particulier. La ville proprement dite n'eſt pas fort étendue: il ne faut pas plus d'une heure pour en faire le tour à pied.

J'euſſe ſouhaité de lever un plan exact de cette ville: mais par tout où j'allois, une foule de peuple ſuivoit mes pas par curioſité; de ſorte que je ne crus pas prudent de faire des opérations d'arpentage. Elle a 7 portes & beaucoup de moſquées, dont quelques-unes ont été bâties par des pachas Turcs. Elle paroît plus peuplée qu'elle ne l'eſt en effet: des jardins occupent une partie de ſon enceinte. Il n'y a que douze bains publics

à Sana : mais on y trouve un grand nombre de magnifiques palais, dont trois des plus beaux ont été conſtruits par l'Imam régnant. Celui de l'Imam *El Manſor*, & pluſieurs autres, appartiennent à la famille des Imams qui eſt très-nombreuſe.

L'architecture des palais arabes ne reſſemble point à la nôtre. Ils ſont cependant bâtis en briques cuites, & quelques-uns en pierres taillées; au lieu que les maiſons du peuple, ne ſont que de briques ſéchées au ſoleil. Je n'ai vu des vitrages, qu'à un ſeul palais près du château. Les autres édifices ont, au lieu de fenêtres, des volets ouverts dans le beau tems, & fermés quand il pleut. Dans ce dernier cas, il entre un peu de jour par une ouverture ronde, garnie de verre de Moſcovie, & pratiquée au-deſſus des volets. Quelques Arabes ſe ſervent de petites vitres peintes, qu'on tire de Veniſe.

On trouve à Sana, comme dans toutes les villes de l'Orient, de grandes *Simſeræ* ou caravanſerais, pour les marchands & les voyageurs. Chaque denrée & marchandiſe ſe vend dans un marché particulier : on ne voit que des femmes ſur celui du pain, & n'ont que des boutiques portatives. Il en eſt de même des artiſans des

différens métiers, qui travaillent en pleine rue dans des réduits ſemblables. Les écrivains occupent auſſi de ces boutiques portatives: ils y dreſſent des placets, copient des livres, & donnent en même tems des leçons d'écriture aux jeunes gens. Il y a un de ces marchés, où l'on peut troquer ſur le champ ſes vieux habits contre des neufs.

Le bois de charpente eſt en général fort cher dans tout l'Yemen; celui à brûler ne l'eſt pas moins à Sana. Comme toutes les montagnes des environs ſont pelées & ſtériles, le bois vient de 2 à 3 journées; de ſorte que la charge d'un chameau coûte ordinairement deux écus. On ſupplée un peu à cette diſette par du charbon de terre: j'y ai vu auſſi de la tourbe, mais de ſi mauvaiſe qualité, qu'il falloit la mêler avec de la paille pour la faire brûler.

Les fruits ſont au contraire très-abondans à Sana. On a plus de vingt eſpeces de raiſins, qui ne mûriſſant pas toutes en même tems, fourniſſent pendant pluſieurs mois un rafraîchiſſement délicieux. Les Arabes en ſuſpendent auſſi des grappes dans leurs caves, & en mangent preſque toute l'année. Les Juifs font un peu de vin, & ils en pourroient faire davantage pour le com-

merce, ſi les Arabes n'étoient pas ſi grands ennemis des boiſſons fortes. Un Juif convaincu d'avoir porté du vin chez un Arabe, eſt ſévérement puni, il n'oſe pas même en faire parvenir trop ouvertement à un homme de ſa propre nation. On séche beaucoup de ces raiſins, dont l'exportation eſt aſſez conſidérable. Il y en a une eſpece qui paroît être ſans pepins : elle contient cependant une graine molle, quoique imperceptible quand on mange le raiſin.

Dans le château ſitué ſur une colline, il y a deux palais. J'y vis quelques ruines d'anciens bâtimens, mais aucune inſcription remarquable malgré l'ancienneté du lieu. Il y a ici un hôtel des monnoies, & des priſons différentes pour les perſonnes de tout rang. L'Imam régnant réſide dans la ville : mais pluſieurs princes de ſon ſang demeurent dans le château. On me mena ſur une batterie, comme à l'endroit le plus élevé, & j'y rencontrai une choſe inattendue, un mortier allemand avec l'inſcription *Jorg Selos Gos mich* 1513. Je vis encore ſur cette batterie 7 canons de fer, en partie enſablés, en partie poſés ſur des affûts briſés. Ces 7 petits canons, avec 6 autres placés près des portes & qui ſervent pour annoncer des fêtes, compoſent

toute l'artillerie dont la capitale de l'Yemen eſt pourvue.

CHAPITRE V.

Des Environs de SANA.

LE fauxbourg de *Bir el Aſſab* touche preſque à la ville du côté de l'eſt. Les maiſons de ce fauxbourg ſont diſperſées parmi les jardins, le long d'une petite riviere. A deux lieues de Sana vers le nord, il y a une plaine, appellée *Rodda*, remplie de jardins & de ruiſſeaux. Cet endroit reſſemble beaucoup aux environs de *Damask*. Mais Sana, que les anciens auteurs Arabes comparent à Damask, eſt ſitué ſur une éminence preſque aride. Après de longues pluyes un petit ruiſſeau paſſe par la ville; mais il eſt à ſec le reſte de l'année. Cependant des canaux tirés de la montagne de *Nikkum*, fourniſſent Sana & ſon château, de bonne eau fraîche dans toutes les ſaiſons.

Les Juifs n'oſent pas demeurer en ville: ils habitent un village particulier, nommé *Kaa el Ihud*, ſitué près de *Bir el Aſſab*. Leur nombre va à 2000: mais dans l'Yemen on les traite avec plus de mépris encore que dans la Turquie. C'eſt

cependant parmi ce peuple, que les Arabes ſont obligés de chercher leurs meilleurs ouvriers, principalement des potiers & des orfevres, qui vont travailler le jour en ville dans leurs petites boutiques, & qui le ſoir s'en retournent dans leur village.

Parmi ces Juifs, il y en a qui font un commerce conſidérable. Un de ces marchands diſtingués, nommé *Oræki*, acquit la faveur de deux Imams, & fut pendant 13 ans ſous le regne d'*El Manſor*, & pendant 15 ans ſous celui de l'Imam actuellement régnant, intendant des douanes, des bâtimens & des jardins; emploi des plus honorables à la cour de Sana. Deux ans avant notre arrivée, étant tombé en diſgrace, il ne fut pas ſeulement mis en priſon, mais obligé encore de payer une amende de 50,000, écus. Une quinzaine de jours avant notre arrivée à Sana, l'Imam lui avoit rendu la liberté. C'étoit un vieillard vénérable, rempli de connoiſſances, & qui n'avoit jamais voulu s'habiller autrement que le commun de ſa nation, malgré la permiſſion de l'Imam. Le jeune Juif, notre ancien domeſtique, qui étoit de ſes parens, lui avoit parlé ſi avantageuſement de nous, qu'il rechercha notre amitié. Mais nous n'oſions pas voir ſouvent un homme ſi fraîchement ſorti de priſon.

La disgrace de cet *Oræki*, avoit attiré à ses confieres une espece de persécution. A cette époque, le gouvernement fit démolir douze synagogues de quatorze dont les Juifs étoient en possession. Dans leur village, il y avoit des maisons aussi belles que celles des principaux de Sana. On abattit de ces maisons tout ce qui excédoit la hauteur de quatorze coudées & on défendit à tout Juif d'élever leurs bâtimens au-dessus de cette mesure. On brisa toutes les cruches de pierre où les habitans de ce village conservoient leur vin. Ils essuyerent enfin des avanies de toute espece.

On compte à peu près 125 *Banians*, qui demeurent à Sana. Ils payent 300 écus par mois, pour la permission d'habiter la ville; au-lieu que le gros village de *Kaa el Ihud* ne paye que 125 écus par mois. Les héritiers d'un Banian mort, sont obligés de payer de 40 à 50 écus; & si le défunt ne laisse pas de proches parens domiciliés dans l'Yemen, toute la succession est dévolue à l'Imam. Ces Banians nous raconterent, que deux hommes de leur nation avoient été traînés en prison deux mois auparavant, & forcés, pour obtenir leur liberté, de donner 1500 écus d'un héritage échu aux Indes, & dont ils n'avoient rien touché en Arabie.

CHAPITRE VI.

Pompe de l'IMAM revenant de la Mosquée.

On sait que le sultan va tous les vendredis à la mosquée à Constantinople. L'Imam observe exactement cette coutume religieuse, & s'en acquitte avec beaucoup de pompe. Nous ne le vîmes qu'à son retour, parce qu'on nous avoit dit, que son cortege étoit alors augmenté par tous ceux qui avoient fait leur dévotion dans d'autres mosquées. En revenant, ce prince prend un long circuit pour mieux étaler sa magnificence.

L'Imam, sorti de la mosquée principale, prit sa marche par une porte de la ville pour rentrer par une autre, précédé de quelques centaines de soldats. Il faisoit porter à côté de lui, comme tous les princes de sa nombreuse maison, un *Medalla* ou grand parasol; distinction réservée aux souverains & aux princes de leur sang. On nous dit, que dans les autres parties de l'Yemen tous les seigneurs indépendants, comme le *schérif d'Abu Arisch*, les *schechs de Jafa*, & ceux de *Haschidu Bekil*, ne manquent jamais d'étaler cette marque de leur indépendance.

Outre les princes, cette ſuite étoit composée au moins de 600 ſeigneurs diſtingués, tant eccléſiaſtiques que ſéculiers & militaires, tous montés ſur de ſuperbes chevaux: une grande multitude de peuple à pied fermoit la marche. De chaque côté de l'Imam, on portoit encore un drapeau, ſurmonté d'une caſſolette d'argent, remplie d'amulettes propres à rendre ce ſouverain invincible. En un mot cette marche étoit magnifique, mais tumultueuſe: on alloit, on couroit à cheval, on ſe mêloit ſans obſerver aucun ordre.

On avoit placé près d'une porte, quelques paires de chameaux, portant des litieres, où ſe trouvent ſouvent dans de telles proceſſions, quelques femmes de l'Imam: mais alors elles étoient vuides & on ne les avoit amenées que pour ne pas déroger à l'étiquette. Derriere ces litieres ſe trouvoient encore une douzaine de chameaux, ſans autre charge que quelques petits drapeaux attachés à leur ſelle, & qui ſervoient d'ornement.

Les ſoldats firent hors de la porte, quelques décharges, auſſi gauchement que dans aucune autre ville de l'Yemen. Leurs évolutions devant la palais n'étoient pas plus adroites, que celles que nous avions vu exécuter par les troupes des

dolas dans les villes de province. Les portes de la ville resterent fermées durant tout le service divin.

CHAPITRE VII.

Audience de Congé.

LE bon accueil qu'on nous avoit fait à Sana, & qui surpassa notre attente, auroit pu nous engager à prolonger notre séjour. Plusieurs des principaux courtisans de l'Iman nous pressoient même de passer encore une année dans l'Yemen. Mais nous avions perdu deux de nos compagnons, auxquels un long séjour en Arabie eut été plus utile qu'à nous-mêmes. Plusieurs traits d'avarice de l'Imam, qui nous étoient revenus, & l'expérience acquise par nos tracasseries avec les dolas, nous inspiroient de la défiance; nous craignions de voir finir les bons traitemens que nous recevions actuellement. Nous avions d'ailleurs ressenti l'influence de ce climat si étranger à notre constitution, & notre santé étoit dérangée par le changement perpétuel de la température de l'air. Nous pensâmes donc sérieusement à par-

tir pour les Indes avec les Anglois, afin de mettre en ſureté nos vies & nos papiers.

Nous avions bien la permiſſion de partir de Sana quand il nous plairoit; mais il falloit prendre congé en forme, & montrer en même tems à l'Imam les curioſités que le viſir avoit vues: ce qui retarda de quelques jours notre départ.

Nous fûmes mandés à la cour le 23 Juillet, & conduits dans la même ſalle, où nous avions eu notre premiere audience. Mais cette ſeconde fois, tout ſe paſſa avec la plus grande tranquillité. L'Imam étoit ſur le premier gradin, à côté du trône, aſſis dans un fauteuil fait de roſeaux entrelacés. Nous lui baiſâmes les deux côtés de la main & le pan de la robe, ſuivant l'étiquette arabe. Perſonne n'étoit préſent à cette audience, que le viſir, le ſecrétaire qui étoit venu nous prendre, & 6 à 7 eſclaves ou ſerviteurs. On ne permit d'entrer à aucun de nos domeſtiques, parce que le viſir nous crut aſſez habiles, pour nous expliquer dans la langue du pays. Tout ce que nous expoſâmes aux yeux de l'Imam, parut lui plaire beaucoup, & il nous fit, auſſi bien que ſon miniſtre, pluſieurs queſtions touchant les mœurs, le commerce & les ſciences des Européens. On apporta enſuite une petite caſſette rem-

plie de médecines, que l'Imam avoit reçues d'un Anglois. On pria *Mr. Cramer* d'indiquer les noms & les vertus de ces drogues, & l'Imam fit mettre par écrit ces explications.

J'étois ſorti indiſpoſé, & m'étant tenu longtems debout, je tombai dans une telle foibleſſe, que je fus obligé de demander la permiſſion de me retirer. Devant la porte je trouvai pluſieurs des premiers officiers de la cour, aſſis ſans ordre le long du mur ſur des monceaux de pierres. Le grand-écuyer *Gheir Allah*, à qui j'avois eu ſouvent occaſion de parler, m'offrit tout de ſuite ſa place, & alla ramaſſer des pierres pour ſe faire un autre ſiege. Dans cette compagnie, je fus aſſailli de nouveau par de nombreuſes queſtions, ſur les mœurs & les coutumes Européennes. Ces Arabes déſaprouverent hautement notre habitude de boire des liqueurs fortes. Mais quand je les eus aſſurés, que l'ivrognerie étoit défendue aux chrétiens, & qu'aucun Européen ſenſé ne buvoit plus de vin que ſa ſanté n'en exigeoit, ils trouverent notre pratique plus conforme à la raiſon. Ils avouerent, qu'il étoit abſurde de s'abſtenir entiérement d'une boiſſon dont ils avoient une ſi grande abondance, & qui dans beaucoup d'occaſions pourroit être pour eux un remede ſalutaire.

Je

Je rentrai dans la ſalle; & après que *Mr. Cramer* eût fini l'explication des drogues, & que nous eûmes répondu encore à différentes queſtions, nous prîmes congé, avec les mêmes cérémonies que nous avions obſervées en entrant. Après-midi nous allâmes faire nos adieux au viſir *Fakih Achmed*, & à quelques autres perſonnes de diſtinction.

CHAPITRE VIII.

Départ de SANA.

NOUS avions, il eſt vrai, de bonnes raiſons pour retourner à *Mokha* par la même route par laquelle nous étions venus à Sana: elle eſt plus fréquentée, & elle m'eut fourni l'occaſion de copier les inſcriptions dont les Arabes m'avoient tant parlé. Mais j'avois été ſi ſouvent trompé par de telles annonces d'antiquités intéreſſantes, que je préférai à ces eſpérances incertaines l'avantage réel de parcourir une autre partie de l'Yemen, & de voir le Téhâma, dans la ſaiſon pluvieuſe. Nous expoſâmes donc au viſir que nous deſirions de prendre notre route par *Möſhak* à *Beit el Fakih*: il n'approuva pas ſeule-

ment notre deſſein, mais il nous dit que l'Imam nous fourniroit les chameaux & les ânes néceſſaires pour notre voyage.

Le 25 Juillet l'*Imam* envoya à chacun de nous un habillement complet, avec une lettre au dola de *Mokha* pour payer 200 écus à notre compagnie comme un préſent de congé. Nous craignimes d'abord que ce prince ne s'imaginât, que nous fuſſions venus à la maniere des Turcs, pour tirer de lui de l'argent, ou que nous lui euſſions fait nos préſens dans des vues intéreſſées. Mais après avoir fait réflexion, comment nous avions été rançonnés à Mokha, nous crûmes pouvoir accepter cette aſſignation. Lorſque nous remîmes dans la ſuite, cette lettre au dola, il nous renvoya à ſon *Saraf* ou banquier: c'étoit un *Banian* qui nous paya en différens termes, mais toujours en rechignant.

Nous eûmes de la peine à croire l'offre du viſir ſérieuſe, quand il nous dit que l'Imam nous fourniroit les montures & les bêtes de ſomme. Nous craignîmes même, que cet arrangement ne retardât notre voyage, & nous euſſions préféré de louer à nos fraix des chameaux & des ânes. Nous eûmes là-deſſus une explication avec le ſecrétaire, dont les réponſes nous firent ſoup-



XI.



çonner de la collusion entre lui & le loueur des chameaux, ou le maître de poste Arabe.

Pour nous éclaircir, nous crûmes devoir encore nous adresser au visir, qui parut surpris de notre embarras, parce qu'il avoit remis à son secrétaire un écrit, signé de la propre main de l'Imam, par lequel il étoit ordonné de nous fournir, dans tous les districts où nous passerions, des chameaux & des ânes de relais, avec un mouton pour notre provision. Le secrétaire, qui, à cause de notre empressement de partir, n'avoit pas eu le tems de s'accorder avec les chameliers pour partager le profit, fut forcé de nous remettre cet écrit, avec quelques pieces d'étoffes que l'Imam nous envoyoit encore pour habiller nos domestiques. Il nous annonça encore quelques présens qui nous étoient destinés, mais qui ne pouvoient être prêts qu'après un certain nombre d'heures. Nous partîmes & ce secrétaire aura apparemment gardé ces présens pour lui.

L'habillement que je reçus de l'Imam, étoit exactement comme celui des Arabes de distinction dans l'Yemen, dont on peut voir le dessein *Pl.* 11. Ils portent la chemise par dessus de larges culottes de toile. Le *Jambéa* espece de coutelas recourbé, est attaché à une grosse ceinture; une veste à

manches étroites est couverte d'un manteau fort ample. Le cordon que j'ai fait pendre sur le manche du Jambéa, n'est rien moins qu'un chapelet: c'est une espece de hochet, avec lequel les Arabes badinent pour occuper leurs doigts. Ils ne connoissent pas l'usage des bas : toute leur chaussure consiste en des bottines ou des pantoufles.

Les Turcs paroissent abuser de la maniere généreuse, dont l'Imam traite les étrangers qui voyagent dans ses états. Il vient souvent depuis *Dsjidda* de pauvres pélerins de cette nation, qu'on entretient plusieurs mois à *Sana*, & qu'on défraye en chemin. L'Imam leur fait même payer une somme encore, dans quelque port de mer, pour les mettre en état de continuer leur route. On leur donne ce viatique sur la frontiere, pour les empêcher de revenir, & d'être plus long-tems à charge à un pays si hospitalier.

Peu de tems avant notre arrivée, un Turc, qui avoit accompagné à la *Mecque* un seigneur Egyptien son maître, vint par *Dsjidda* & *Hodeida* à Sana, dans l'espérance d'obtenir tout de suite un des premiers emplois dans les troupes de l'Imam. Les Turcs ont une si haute opinion de leurs talens militaires pour la cavalerie, qu'ils s'imaginent que les Arabes seront trop heureux

s'ils peuvent engager un officier Turc. Mais l'Imam, après l'avoir entretenu pendant quelque tems à Sana, le renvoya à *Hodeida*, & lui fit donner une ſomme ſuffiſante pour ſe rendre à *Baſra*. A mon retour des Indes j'ai rencontré ce même Turc, qui avoit fait ce voyage avec un vaiſſeau de *Maskates* & qui n'avoit pas trouvé ce trajet plus dangereux que celui de *Dsjidda* à *Hodeida*.



SECTION XV.

RETOUR DE SANA A MOKHA.

CHAPITRE I.

Route de SANA *à* BEIT EL FAKIH.

LE 26 Juillet, jour de notre départ de Sana, nous fîmes une petite traite, par un mauvais chemin entre des montagnes pelées, ſans rencontrer beaucoup de villages.

Le lendemain le chemin fut encore pire, ſur des montagnes couvertes de blocs de rochers. C'étoit la route la plus dégradée & la plus rude que j'aye vue dans tout l'Yemen. Elle côtoye des montagnes triſtes & toutes pelées, formant des vallées profondes & où il n'y a que de miſérables hameaux.

Nous deſcendîmes le 28 Juillet preſque toujours par des pentes très-roides. Les montagnes commencent à être un peu couvertes de verdure: auſſi rencontrâmes-nous pluſieurs chameaux, chargés de très-mauvais bois deſtiné pour Sana.

Les villes ſont encore pauvres & peu nombreuſes. Nous fûmes aſſaillis le ſoir par des nuées de ſauterelles : mais elles furent chaſſées par un orage accompagné d'une groſſe pluye.

Nous allâmes jusqu'à *Möſhak*, petite ville ſituée ſur la cime d'une montagne eſcarpée. Les maiſons où logent les voyageurs, ſont au pied de la montagne. Nous fîmes préſenter la patente de l'Imam au dola de cette ville, qui ordonna en conſéquence des chameaux de relais, du fourrage pour nos ânes, un repas pour nos domeſtiques, & un mouton pour notre ſouper : il paya même notre gîte. Le revenu de *Möſhak* & de ſon territoire, forme l'apanage d'un des fils de l'Imam.

Notre journée du lendemain fut encore mauvaiſe : les chemins entre *Möſhak* & *Schan* ſont déteſtables. Sur la montagne nous rencontrâmes ſix grands réſervoirs, où l'on ramaſſe l'eau de pluye, qui, ſe corrompant dans une certaine ſaiſon, devient extrêmement rebutante. C'eſt dans cette contrée que les Arabes croyent qu'on a le plus à craindre le ver des nerfs, appellé par quelques auteurs la *veine de Médine*. Si leur obſervation eſt juſte, il faudroit chercher la

caufe de cette maladie dans l'habitude de boire des eaux corrompues.

Partis le 30 Juillet de *Sehan* , nous eûmes des chemins un peu meilleurs , & qui tournent fur le penchant des montagnes. Sur une de ces montagnes nommée *Harras*, nous arrivâmes à un défilé où le chemin fe rétrécit au point , qu'à peine un feul chameau peut y paffer de front. Des deux côtés il y a des roches très-efcarpées , & les eaux de pluye , tombées le jour précédent , avoient creufé précifement dans l'endroit le plus ferré , un trou de huit pieds de profondeur ; de forte , que le chemin étoit devenu abfolument impraticable. Comme il ne fe trouvoit aucune autre iffue, tous nos Arabes étoient d'avis de retourner à *Sana*, pour prendre la route de *Taæs*. Mais comme nous n'étions pas d'humeur de faire un fi grand détour , nous réfolûmes de combler ce creux & d'élever une chauffée. Nos Arabes fe moquerent de nous de vouloir entreprendre un ouvrage de plufieurs jours ; mais quand nous eûmes commencé à ramaffer des pierres , nous parvînmes , à force de promeffes , à les engager à nous aider. Après trois heures d'un travail opiniâtre , notre chauffée fut prête , & nous franchîmes heureufement ce paffage. Nos Arabes foutenoient , que

dans un cas pareil, le premier dola de l'Yemen eût préféré de retourner à *Sana*, au parti d'entreprendre un tel ouvrage. Ce ſentiment ne nous prévint pas en faveur de l'activité & de l'induſtrie de cette nation.

Nous rencontrâmes en chemin une famille errante, la premiere de cette eſpece que j'aye vue dans l'Yemen. Ces gens n'avoient point de tentes, & vivoient ſous des arbres, avec leurs ânes, leurs brebis, leurs chiens & leurs poules. J'oubliai de demander le nom de cette horde : mais leur état eſt parfaitement analogue à celui de nos *Bohémiens* d'Europe. Ils ne ſont fixés dans aucun lieu : mais ils vont mendier & voler autour des villages, & les pauvres payſans leur donnent volontiers quelque choſe pour ſe débarraſſer de leur voiſinage. Une jeune fille de cette troupe, vint nous demander l'aumône : elle avoit le viſage découvert.

A une petite diſtance du paſſage dangereux dont je viens de parler, nous vîmes la premiere plantation de cafiers. Nous n'en avions plus vu depuis nos courſes du mois de Mars ; mais cette denrée ne paroît pas enrichir ſes cultivateurs. Les villages de la contrée à café commencent à être pauvres, & les maiſons conſtruites en murs

ſecs, ſont couvertes de roſeaux; telles enfin que celles des montagnes autour de *Beit el Fakih* & de *Dsjobla*. La riviere de *Sehan* étoit ſi enflée, que nous eûmes de la peine à la traverſer avec nos ânes.

Nous couchâmes à *Samfur*, pauvre village, où je perdis ma bouſſole. En partant nous eûmes l'incommodité de paſſer, dans l'eſpace d'un mille, une douzaine de fois la riviere de *Sehan*, qui a beaucoup de ſinuoſités, & dont le cours entre des rochers, eſt fort rapide. La pauvreté des habitans de cette contrée eſt cauſe, que les chemins ne ſont pas trop ſûrs; ce qui nous obligea de reſter avec notre bagage. Nous y vîmes beaucoup de *Baumiers*, qui reſtent ſans culture parce que les habitans en ignorent l'utilité.

Dans le cabaret à café de *Til*, nous rencontrâmes pluſieurs pélerins revenant de la *Mecque*: entr'autres un Arabe de *Doan*, ville ſituée à 25 journées à l'eſt de *Sana*, & à 12 journées de *Kerchin*; par conſéquent dans une contrée entiérement inconnue aux Européens. J'étois fâché que la courte durée de notre entrevue, & la grande différence entre le dialecte qu'il parloit & celui du Téhâma, ne me permiſſent pas de tirer de lui plus de lumieres ſur ſa patrie.

Depuis ce cabaret le pays devient meilleur : il ſe couvre de verdure ; la vallée contient pluſieurs ruiſſeaux qui ſe déchargent dans la riviere de *Sehan* , & les montagnes ſont parſemées d'un aſſez grand nombre de villages.

Nous vîmes un ruiſſeau qui ſe perd ſous terre , & qui reparoît à une aſſez grande diſtance. Après être ſorti des montagnes il finit par diſparoître tout à fait , parce que ſes eaux ſe diſtribuent dans les campagnes du Téhâma. Les champs dans ces montagnes étoient ſemés uniquement de *Durra* , eſpece de gros millet dont le petit peuple fait ſon pain. Les payſans ſe ménagent des niches dans les arbres , pour veiller ſur leurs champs.

Les montagnes ſur les confins du Téhâma ſont compoſées de baſalte , comme celles du côté des villages à café près de Beit el Fakih. Nous vîmes encore une petite riviere qui ſe perd bientôt dans les ſables du Téhâma. Enfin parvenus dans la plaine nous arrivâmes à Beit el Fakih le 1 Août vers le ſoir.

CHAPITRE II.

Route de BEIT EL FAKIH *à* MOKHA.

COMME la plus grande partie de cette ville avoit été consumée par les flammes, au mois d'Avril dernier, nous ne pensions y trouver qu'une espece de désert. Nous fûmes donc bien étonnés de voir presque toutes les maisons, ou plutôt toutes les cabanes relevées. On y bâtissoit même plusieurs maisons de pierre plus propres à résister aux fréquens incendies.

Nous fîmes savoir notre entrée au dola, en le priant de tenir prêts les chameaux nécessaires pour la continuation de notre voyage. Nos domestiques Arabes vouloient aussi lui demander des vivres, pour se régaler & pour montrer au peuple de quelle maniere honorable nous revenions de la cour. Mais, comme nous avions été bien traités dans cette ville, nous ne leur permîmes de demander qu'un seul mouton.

Comme j'ai décrit la route depuis cette ville à *Mokha*, je n'ai qu'à rapporter quelques changemens produits dans cette contrée par la saison pluvieuse. Par la même raison, nous ne voulûmes

pas nous gêner à voyager de jour, pendant les grandes chaleurs.

Etant partis de *Beit el Fakih* dès le 2 Août au soir, nous rencontrâmes sur le chemin de *Jébid* deux hommes, qui conduisoient six ânes chargés en grande partie d'argent, que les marchands avoient reçu d'Egypte pour du café, & qu'ils envoyent à Mokha pour acheter des marchandises des Indes. Cette maniere hardie de transporter de l'argent, nous prouva combien peu on avoit à craindre les voleurs dans cette province.

Le 3 Aout, le dola de *Zébid* fut obligé de nous fournir des vivres & de nous préparer des relais de chameaux. Nous comptions trouver la riviere de *Zébid* bien enflée : mais son lit étoit entiérement à sec encore auprès de la ville: on avoit inondé à côté une grande étendue de champs entourés de digues. Suivant les apparences, on ne laisse pas couler l'eau dans le lit de la riviere, avant que la campagne ne soit suffisamment abreuvée. Les paysans font ces digues d'une maniere fort simple. Après avoir bien labouré le champ, ils attellent deux bœufs à une planche, qu'ils font traîner sur la surface : quand la planche est bien chargée de terre, on la vuide dans l'endroit où doit être la digue, qui se forme par charges réitérées.

Nous ne nous arrêtâmes plus , que pour nous repoſer un peu à *Mauſchid* , & nous arrivâmes à *Mokha* le 5 Août dans la matinée.

Les raiſons de notre empreſſement pour revenir dans cette ville , étoient fondées ſur la certitude que nous crûmes avoir du départ prochain du vaiſſeau Anglois , ſur lequel nous comptions aller aux Indes. Mais pluſieurs contretems retinrent pour quelque tems ce vaiſſeau à Mokha. Nous nous étions donc trop hâtés de retourner ſous ce ciel brûlant , dont nous ſentîmes bientôt les funeſtes influences. J'étois déja bien malade le 8 Août : quelques jours après *Mr. Baurenfeind* ſe mit au lit ; il fut ſuivi par *Mr. Cramer* , enfin par tous nos domeſtiques Européens. Nous avions eu le bonheur de retrouver notre ami *Mr. Scott* , qui nous procura des rafraîchiſſemens Européens , plus ſalutaires pour notre état que les meilleures médecines. Mais tous ſes ſoins ne purent détruire ce germe de mort, qui ſe développant peu après me priva de tous mes compagnons de voyage ; comme je le raconterai en ſon lieu.

CHAPITRE III.

De la ville de MOKHA.

CETTE ville eſt ſituée dans un terrain extrêmement ſec & ſtérile. Ses fortifications conſiſtent dans le mur dont elle eſt entourée, dans quelques tours ſur le chemin de *Muſa*, qu'on honore du nom de châteaux; & dans deux autres châteaux de même eſpece, aux deux côtés du port. Le plus grand de ces deux châteaux s'appelle *Kalla Tejar* & le plus petit *Kalla Abdurrab*, chacun du nom d'un ſaint qui y eſt enterré. Ils ſont pourvus de quelques pieces de canon.

Les maiſons de la ville ſont de pierres, quelques-unes même très-bien bâties dans le goût de celles du fauxbourg de *Sana*. Il y en a cependant auſſi, tant en dedans qu'en dehors des murs, qui ne valent pas mieux que les cabanes ordinaires du Téhâma. Parmi les dattiers, qui croiſſent en abondance aux environs de la ville, on a placé quantité de jolis jardins.

Mokha eſt ſurement une ville nouvelle, qui n'exiſte que depuis quatre ſiecles. Elle doit ſon origine, comme pluſieurs villes du Téhâma, à un ſaint, au célébre *Schech Schædeli*. Ce Schech ac-

quit dans ce tems-là ſi une grande réputation, qu'on venoit des pays les plus éloignés pour entendre ſes inſtructions. Quelques dévots bâtirent des cabanes autour de l'hermitage qu'il habitoit ſur les bords de la mer : il ſe forma dans cet endroit un village, qui s'agrandit peu-à-peu & devint une ville. Juſqu'ici l'hiſtoire de ſa fondation reſſemble à celle de tant d'endroits du Téhâma. Mais l'origine de Mokha fut accompagnée de circonſtances particulieres, qui méritent d'être rapportées, ſur la foi de la tradition des Arabes; dont le fond paroît vrai, quoique altéré par le goût de cette nation pour le merveilleux.

Un vaiſſeau Indien deſtiné pour *Dsjidda*, jetta un jour l'ancre dans ces parages, il y a paſſé 400 ans. Les gens de l'équipage ayant apperçu une cabane dans ce déſert, eurent la curioſité d'aller la voir. Le Schech fit à ces étrangers l'accueil le plus obligeant, les régala de café, boiſſon qu'il aimoit beaucoup, & à laquelle il attribuoit de grandes vertus. Les Indiens, à qui le café étoit inconnu, regarderent cette boiſſon chaude comme un remede, qui pourroit ſervir à guérir leur patron malade; *Schædeli* les aſſura, que par le ſecours de ſes prieres & par l'uſage de cette boiſſon, le malade ne ſeroit pas ſeulement guéri, mais

mais qu'il feroit encore un gain conſidérable, s'il vouloit débarquer ſes marchandiſes. Et prenant en même tems, le ton d'un prophete, il dit qu'un jour on bâtiroit dans ce même lieu une ville, où les Indiens viendroient faire un commerce conſidérable.

Le marchand frappé de ce langage ſingulier, ſe fit tranſporter à terre pour voir de près & pour entretenir cet homme extraordinaire. Il avala le café & ſe trouva mieux. Le même jour un grand nombre d'Arabes vinrent entendre la prédication du ſolitaire: parmi ces Arabes il y avoit pluſieurs marchands, qui acheterent la cargaiſon entiere. L'Indien s'en retourna content, & répandit ſi bien le bruit de la ſainteté de *Schædeli*, que beaucoup de ſes compatriotes fréquenterent enſuite cet endroit.

On a bâti une belle moſquée ſur le tombeau du *Schech Schædeli*, qui eſt actuellement hors de la ville. Le puits, dont le peuple boit, & une porte de la ville portent ſon nom. Ses deſcendans ſont honorés en ſa conſidération, & portent le titre de Schechs. Le peuple jure par lui: enfin le nom de *Schædeli* ne ſera jamais oublié tant que Mokha ſubſiſtera.

Au reſte, *Schædeli* n'eſt pas ſeulement le pa-

tron de Mokha ; il l'eſt encore de tous les Cafetiers muſulmans , qui font tous les matins mémoire de lui dans leur *Pratha* ou priere. Ils ne l'invoquent pas : mais ils rendent graces à Dieu , d'avoir enſeigné au genre humain l'uſage du café par l'entremiſe de *Schædeli* , & ils le ſupplient d'ètre favorable à ſes Schechs & à ſes deſcendans.

Un marchand de la Mecque me fit ſur ces ſaints une réflexion , qui me ſurprit dans la bouche d'un mahométan. " Il faut toujours à la „ populace , me dit-il , un objet viſible , qu'elle „ puiſſe honorer & craindre. C'eſt ainſi qu'à la „ Mecque tous les ſermens ſe font au nom de „ Mahomet , au lieu qu'on devroit s'adreſſer à „ Dieu. A Mokha je ne me fierois pas à un „ homme , qui affirmeroit une choſe en prenant „ Dieu à temoin : mais je pourrois compter „ plutôt ſur la foi de celui qui jureroit par le „ nom de *Schædeli* , dont la moſquée & le tom- „ beau ſont ſous ſes yeux. „

Mokha eſt la derniere ville de l'Yemen dont les Turcs ayent perdu la domination. Les Arabes , à ce qu'on prétend , ne l'ont pas conquiſe , mais achetée. Depuis que les Turs en ont été dépoſſédés , elle n'a eu d'autre maître que l'Imam.

Un dola, qui s'étoit enrichi dans ce gouvernement, avoit fait fortifier la ville & il l'avoit entourée d'un foſſé qui eſt actuellement comblé. On ſoupçonna cet homme de vouloir ſe rendre indépendant ; mais l'on trouva moyen de prévenir ſes deſſeins, & de le mettre en priſon. Depuis ce tems un dola n'eſt gueres continué dans ce poſte lucratif, au-delà de deux à trois ans. Après la mouſſon il eſt obligé de rendre compte de ſa geſtion à l'Imam, & d'attendre s'il conſervera ſon emploi, ou s'il ſera rappellé immédiatement à Sana.

Je ne ſache pas que des chrétiens orientaux ſe ſoient jamais établis à Mokha : on y trouve bien quelques juifs qui habitent un village ſéparé, comme ceux des autres villes de l'Yemen. Il y a dans la ville près de 700 *Banians*, *Raſboutes*, & autres Indiens, dont quelques-uns commerçent, & les autres gagnent leur vie en exerçant différens petits métiers. Quand ils ont fait une petite fortune ils s'en retournent dans leur patrie ; & par cette raiſon ils ſont toujours regardés comme des étrangers.

CHAPITRE IV.

Bombardement de MOKHA *par les* FRANÇOIS.

JE n'ai rien pu apprendre de l'hiſtoire de cette ville, excepté un événement arrivé il y a 25 ans. J'en ferai le détail ſuivant le rapport des Arabes, parce qu'il donne une idée des forces & de la politique de l'Imam.

Le dola de Mokha tire ſouvent des vaiſſeaux étrangers des marchandiſes des Indes, dont la valeur ſurpaſſe la ſomme due par ces étrangers pour les droits de douane, & pour les autres taxes. Il prend ces marchandiſes ſur le compte de l'Imam, & promet toujours de payer cette dette, en la déduiſant des droits de l'année prochaine. Mais, comme il prend continuellement de nouveaux à compte, la dette s'accumule & n'eſt jamais payée. Par cette maniere la compagnie Françoiſe des Indes ſe trouvoit dans le cas d'avoir ſur lui une prétention de 82000 écus.

Comme cette compagnie voulut à la fin ſe faire payer cette ſomme ſans perdre cependant ſon commerce à Mokha, elle fit accompagner en 1738 ſes vaiſſeaux marchands par un vaiſſeau

de guerre: le capitaine à ſon arrivée, fit ſavoir au dola qu'ils étoient venus pour vendre leur cargaiſon; mais qu'ils ne deſcendroient pas à terre avant que l'ancienne dette fût acquittée. Le dola tâcha de les amuſer par de belles paroles, & de les engager à débarquer leurs marchandiſes. Mais les François voulant montrer ce qu'ils étoient en état de faire, mirent hors de ſervice le grand château, avant que les Arabes s'attendiſſent à des hoſtilites réelles.

Après cette expédition, on entra de nouveau en conférence. Le dola s'excuſoit toujours, en diſant qu'il n'avoit ni argent, ni ordre de l'Imam pour payer cette dette; & demanda un terme de quinze jours pour pouvoir recevoir des ordres de Sana. Ce terme expiré ſans qu'on leur donnât réponſe, les François jetterent une bombe ſur la maiſon du dola, qui tua un Arabe. Cet avertiſſement n'ayant rien produit, ils jetterent encore quelques bombes ſur la moſquée, pendant que le dola s'y trouvoit un vendredi, qui tuerent encore pluſieurs perſonnes.

Les habitans dont un bon nombre avoit déja perdu la vie pour la dette de leur ſouverain, perdirent alors patience, & forcerent le gouverneur de prendre des arrangemens pour contenter l'en-

nemi. Après la conclusion du traité les François débarquerent tout de suite leurs marchandises, & continuerent leur commerce comme auparavant. Ils perdirent un seul homme de l'équipage, qui s'étoit endormi devant la porte de son logement en ville : un soldat Arabe, dont un parent avoit été tué par une bombe, le poignarda, croyant devoir venger son ami.

Ce dola qui étoit hors d'état de se défendre, avoit fait sans doute, tout son possible pour servir son maître. Malgré cela, l'Imam peu content, le rappella, & confisqua le palais qu'il avoit à *Sana*. Un marchand de Mokha, qui avoit avancé des sommes considérables pour satisfaire les François, n'étoit pas encore de notre tems, remboursé de ses avances.

Plusieurs Arabes se rappellent avec satisfaction cette petite guerre, & pensent encore avec plaisir à ces marmites de feu, comme ils me disoient, qui couroient par-tout après leur dola. Depuis ce tems, les Arabes ont conçu une haute opinion des talens militaires des Européens. Dans une ville turque, les autres nations chrétiennes n'eussent pas été, pendant de telles hostilités, à l'abri de la fureur de la populace. Mais à Mokha,

les Anglois & les Hollandois jouirent malgré la guerre avec les François, d'une ſureté parfaite.

CHAPITRE V.

Du Commerce de MOKHA.

PLUSIEURS nations qui aujourd'hui ne fréquentent plus ce port, étoient autrefois dans l'uſage d'y trafiquer. Les Portugais, ſi puiſſants il y a d'eux ſiecles, ſur le golfe Arabique, ont perdu depuis long-tems la coutume d'y envoyer des vaiſſeaux. Les Hollandois y paroiſſent rarement, & les François jamais en tems de guerre, quoiqu'ils continuent à payer le louage de leurs magazins. Ce ſont aujourd'hui les Anglois, qui ſe ſont emparés de preſque tout le commerce de cette place. Leur compagnie des Indes n'envoie, il eſt vrai, qu'un vaiſſeau en deux ans, pour charger du café. Mais les négociants particuliers établis aux Indes, ſont un commerce d'autant plus avantageux. Cette année il étoit venu à Mokha 5 vaiſſeaux Anglois de différens ports des Indes, ſans compter 3 autres deſtinés en droiture pour *Dsjidda*. Depuis qu'un marchand de cette nation, réſidant à Mokha, a été maltraité par la populace pendant l'abſence des vaiſſeaux, les Anglois re-

partent tous avec ces vaiſſeaux, & laiſſent leurs affaires entre les mains d'un courtier Banian.

Le commerce de Mokha étant ſi conſidérable, la douane doit rapporter à l'Imam de grands revenus. Lès Turcs, les Arabes & les Indiens ſont obligés de tranſporter leurs marchandiſes immédiatement au bureau, de les y faire viſiter, & de payer huit à dix pour cent de leur valeur, ſuivant la taxe aſſez arbitraire des commis. Les Européens ont le privilege de faire viſiter leurs marchandiſes dans leurs magazins, & de ne payer que le trois pour cent de la valeur de ces marchandiſes, quel que ſoit le pays d'où elles viennent. Depuis que les Anglois, devenus ſi puiſſans au Bengale, apportent les marchandiſes des Indes, autrefois fournies par les Indiens, ils ne payent que le trois pour cent de ces marchandiſes : mais le gouvernement, afin de garder les traités ſans rien perdre de ſes anciens droits, oblige les marchands de Mokha de payer auſſi cinq pour cent, des marchandiſes des Indes qu'ils achetent.

Outre les droits dûs à la douane, les vaiſſeaux payent encore un droit d'ancrage qui va à quelques centaines d'écus, & qui ſe regle ſur le nombre des mâts, & non ſur la grandeur du bâtiment. Par contre

un marchand, qui charge ici de café un gros navire Européen, reçoit du dola une prime de 400 écus.

Suivant les obſervations des Arabes, les *manſims*, ou mouſſons, ſont régulieres dans ces parages. Le vent du nord régne pendant 6 mois, & celui du ſud pendant les 6 autres. Il ne faut pas cependant s'imaginer, qu'on n'y connoiſſe point d'autres vents: pendant le mois d'Août principalement ils ſoufflent de tous les points de l'horizon. Un des vaiſſeaux Anglois deſtinés pour *Dsjidda*, fut obligé de revenir à Mokha, & d'y attendre pluſieurs mois le retour d'un vent favorable.

Les Arabes n'ont preſqu'aucune autre marchandiſe à exporter que du café, dont les Indiens ne ſont pas grands amateurs. Ainſi les vaiſſeaux Anglois venus des Indes, auroient été obligés de s'en retourner preſque à vuide, ſi les derniers partis n'euſſent pas gagné beaucoup par le fret de l'argent qu'on leur avoit confié, pour le porter aux Indes. Les marchands Arabes avoient chargé un million d'écus ſur un vaiſſeau Anglois venant de *Dsjidda*, & celui, ſur lequel nous nous embarquâmes, portoit 250000 écus en argent comptant.

Toutes ces ſommes conſiſtoient preſque uniquement en ducats de Veniſe & en écus d'Allemagne, par conſéquent en eſpeces Européennes. On peut bien s'imaginer, que les autres vaiſſeaux Anglois & Indiens n'auront pas laiſſé d'emporter auſſi des ſommes conſidérables de *Dsjidda* & de *Mokha*. Les vaiſſeaux de *Baſra* qui vont aux Indes, ſont chargés de même, d'eſpeces qui ont paſſé d'Europe en Turquie. Quand on compte encore la quantité d'eſpeces, que les nations Européennes portent directement aux Indes & à la Chine, on voit que ſans les tréſors qui nous viennent de l'Amérique, l'Europe ſeroit depuis long-tems, épuiſée d'or & d'argent.

Quand un vaiſſeau étranger arrive à la rade de Mokha, il n'oſe pas ſaluer avec le canon ; mais il doit arborer ſon pavillon. Le dola envoie alors un bateau pour le reconnoître, & pour s'informer du ſujet de ſa venue. Si l'on fait quelques difficultés, le capitaine n'a qu'à dire qu'il ira à *Hodeïda* ou à *Loheya* : le dola qui n'aime pas perdre les préſens qu'il reçoit de chaque vaiſſeau, ſe met bientôt à la raiſon.

Il ne ſeroit pas difficile d'obtenir les mêmes privileges dont les Anglois jouiſſent actuellement

à Mokha : mais une nation qui n'a point d'établiſſement aux Indes, ne pourroit pas faire avec avantage le commerce ſur les côtes de la mer rouge. Les Arabes ne font gueres uſage des productions de l'Europe. Il faudroit donc leur porter des marchandiſes des Indes, & prendre en retour du café, qu'on pourroit avoir à meilleur marché des vaiſſeaux qui chargent cette denrée uniquement pour ne pas revenir à vuide. On conſomme, il eſt vrai, en Arabie beaucoup de fer, que les Anglois achetent en grande partie des Danois. Il eſt donc probable que cette derniere nation pourroit trouver ſon compte, en établiſſant un commerce direct des marchandiſes de ſon pays & de ſes colonies, entre *Tranquebar* & *Mokha.*

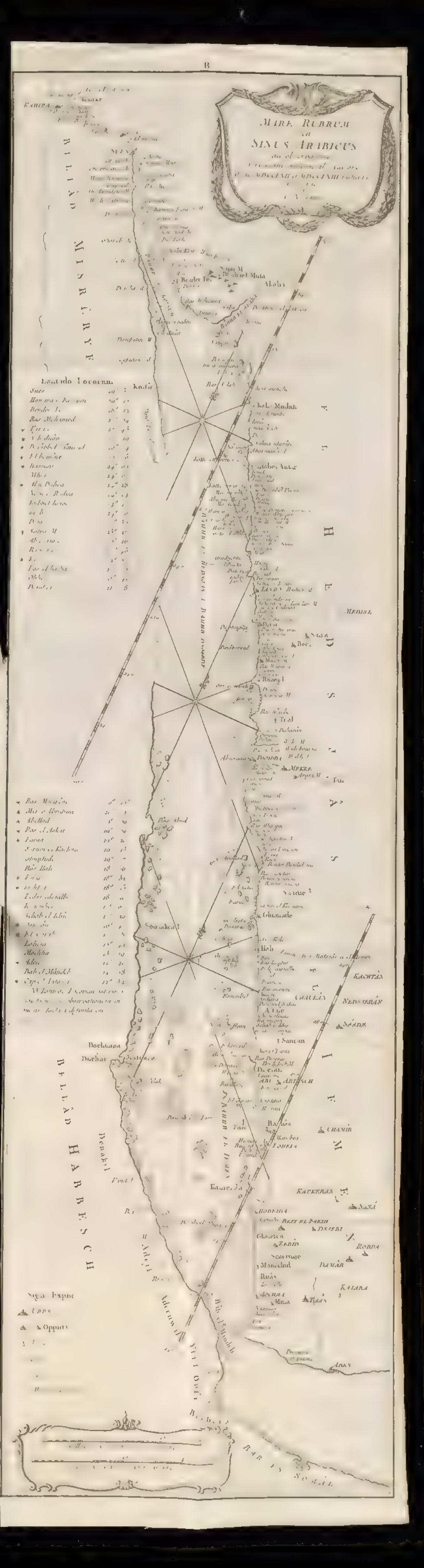
Il ne ſera pas hors de propos, d'ajouter une petite obſervation ſur le caractere des courtiers des différentes nations. Un étranger ne peut pas être aſſez en garde contre les courtiers mahométans; il trouvera ſon compte, de s'adreſſer aux Banians, parmi leſquels il y a beaucoup de marchands conſidérables & pleins de probité. Dans tous les pays de l'orient, les marchands mahométans ont la baſſeſſe d'irriter les chrétiens qu'ils ont dupés, & dont ils craignent le reſſen-

timent ; & quand, dans un accès de colere, il échappe à ces étrangers quelque terme injurieux, ces fripons font grand bruit, ſous prétexte qu'on a mal parlé de la religion muſulmane, & menacent les chrétiens de les dénoncer aux magiſtrats. Pluſieurs Européens ont été obligés de payer des ſommes, pour ſe mettre à l'abri des chicanes de ces miſérables, dont ils avoient été trompés.

FIN du premier Volume.


TERRÆ
YEMEN
maxima Pars, seu
IMPERII IMAMI,
PRINCIPATUS KAUKEBÂN,
nec non ditionum
HASCHID U BEKÎL, NEHHM, CHAULÂN,
ABU ARÎSCH ET ADEN,
TABULA
ex observationibus astronomicis et hodometricis
jussu et sumtibus Potentissimor
DANIÆ REGUM
FRIDERICI V. ET CHRISTIANI VII
institutis, delineata.
Auctore C. Niebuhr.
Milliaria Germanica 15 in uno Gradu
Leucæ Gallicæ 20 in uno Gradu
Leucæ Gallicæ minores 25 in uno Gradu
SAADE
Septentrio
Meridies
Occidens
Oriens
SINUS ARABICUS
AFRICÆ PARS
TEHÂMA
HASCHID U BEKIL
BELLÂD ED DSJÔF
BELLÂD IÂFA
HADRAMAUT
BELLÂD ADEN
BAB EL MANDEB
SANA
LOHEIA
HODEIDA
BEIT EL FAKIH
ZEBID
MOCHHA
ADEN
Kamerân
Abu Arisch
Latitudo Locorum
Kotumbel 17° 57′ | Zebid 14° 12′
Schab el Kbir 17° 20′ | Mensil 14° 10′
Dsjesân 16° 45′ | Scherdsje 13° 59′
Elgorab 16° 8′ | Mauschid 13° 43′
Loheia 15° 42′ | Taäs 13° 34′
Sana 15° 21′ | Mochha 13° 19′
Dahhi 15° 13 | Aden 12° 40
Mofhak 15° 6′ | Bab el Mandeb 12° 38′
Gannemie 14° 58′ | C. St. Antonio 12° 32′
Beit el Fakih 14° 31′ |
Longitudo Loheiæ 2h 30′ 24″ a meridiano Parisiensi

Back of
Foldout
Not Imaged



B
MARE RUBRUM
SINUS ARABICUS
BELLÂD MISRÊRYE
Kahira
Sues
Beader Tôr
Kalaat Moilah
Dsjidda
Mekke
Medine
Loheia
Beit el Fakih
Mocha
Zebid
Sanâ
Damâr
Taâs
Aden
Bab el Mandeb
Kachtân
Tehama
BELLÂD HABBESCH
Massaua
Dahalak
Gunfude
Ghalefka
Hodeida
Kâmerân
Signa Explic

Back of
Foldout
Not Imaged


A.
MARE MEDITERRANEUM
DELTA
SIGN. EXPLIC.
URBS.
OPPIDA
Vicus
Pagi
Arx
NILI
BRACHIA AMBO MAJORA
cum Oppidis et Vicis
in utrâque ripâ sitis.
Milliaria Germanica 15 in Gradu
1 2 3 4 5 6
Leucae Gallicae 25 in Gradu
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
Latitudo Locorum
Scanderie......31..11..53
Raschid........31..24.21
Deirût.........31..13.13
Wardan.........30..20..0
Kâhira.........30...2..57
Batn el Bakkara.30..13..0
Mkidr el Chadder.30..26..0
Sifte..........30.42..0
Mansura........31...3..0
Damiat.........31..25.12
Occidens
Oriens
31°
30°
Brulos
RASCHID
Abukir
Madie
Arami
DEIRUT
FUE
SCANDERIE
ALEXANDRIA
Kasr Sim
Karium
Karavi
DAMANHUR
BAHEIRE
GARBIE
MEHALLET ELKBIRE
Samanud
MENUF
MENUFIE
TERANE
Wardan
DSJISE
MEMPHIS ruin.
Sakara
Piramide
DAMIAT
Sennanie
MANSURA
SCHERKIE
MANSURA
SIFTE
MIET GHRAMMER
KALIUBIE
KALJUB
KAHIRA f. MISR
MISR ELATIK f. FOSTAT
Bulac
Embâbil
Birket el Hadsj
Tel el Ihud ruin.
Taraat Mues
Elmokattam

Back of
Foldout
Not Imaged

